



Les vengeurs
Par William Shatner

PROLOGUE

Kirk sait que tout est fini...

... Au parc Yosemite, le visage rocailleux d'El Capitan passe en trombe devant lui...

... À bord de l'Entreprise-B. La salle des boucliers, aspirée par le pouvoir incommensurable du Nexus, l'attire inexorablement dans l'espace...

... Sur Véridian III. Il plonge dans un amas de métal tandis que Picard lutte contre Tolian Soran...

... Sur le monde natal des Borg. Les deux capitaines de l'Entreprise, Kirk et Picard, sont prêts à pousser le levier qui commande l'alimentation du Node Central. Le contrecoup sera immédiat. Celui qui coupera le circuit n'y survivra pas.

— C'est mon boulot, insiste Picard. Vous en avez suffisamment fait.

Mais Kirk a pris sa décision. Déjà, les nanites borg qui l'ont reconstruit et ramené à la vie rongent son corps de l'intérieur.

— Jean-Luc, je vais mourir.

Il lui reste au mieux vingt-quatre heures à vivre. Pourtant, Picard refuse d'entendre raison.

— C'est notre lot à tous, s'entête-t-il.

La voix de Spock sort du communicateur de Kirk.

— Entreprise à équipe au sol. Plus que trente secondes avant la téléportation. Statut ?

Le regard de Picard croise celui de Kirk. Il porte la main à son combadge.

— Entreprise, ici Picard. Interrompez votre approche. Je répète...

— Ne tenez pas compte de cet ordre, Spock, le coupe Kirk. Amenez le vaisseau par ici.

— Je ne partirai pas ! proteste Picard.

Kirk va répliquer vertement, lorsqu'une idée lui traverse l'esprit.

— Avez-vous jamais tenté de sauver le Kobayashi Maru à l'Académie ?

Picard plisse les yeux, méfiant.

— Oui... Mais c'est impossible. C'est un scénario sans solution, destiné à l'entraînement des cadets.

Kirk sourit.

— C'est ce qu'on veut vous faire croire. Pourtant, il y a une solution, mais à votre époque, plus personne ne semble pratiquer ce genre de chose. Spock m'a dit que c'était un art en voie de disparition.

— Suggérez-vous un compromis ?

Kirk réfléchit quelques instants.

— On peut appeler ça comme ça.

— Très bien, dit Picard. Je vous écoute.

Kirk hoche la tête.

— Parfait.

Et il frappe son compagnon de toutes ses forces.

Picard s'effondre comme une masse. Il le saisit par le col et l'éloigne du conduit. Puis il dégrafe son combadge et l'active.

— Kirk à Entreprise.

— Ici Spock.

Kirk sourit. Il se sent déjà mieux.

— Veillez bien sur le vaisseau.

Il étudie le delta de Starfleet et se souvient de l'époque où ce symbole n'était que celui de l'Entreprise. Mais les choses changent. Ainsi va le monde. Ainsi va l'univers.

Et il est heureux d'en avoir fait partie.

— Un seul à remonter, dit-il.

Il jette son communicateur sur la poitrine de Picard et recule.

Son compagnon ouvre la bouche pour parler.

Puis disparaît dans le rayon téléporteur qui le ramène à bord de l'Entreprise.

Kirk se tourne à nouveau vers le conduit d'alimentation. Il saisit le levier à deux mains, force un peu pour en éprouver la résistance. Il n'aura pas de mal à le baisser.

— Une seconde chance, dit-il tout haut.

Il ferme les yeux. Pousse.

Il entend un rugissement monter du dôme. Puis comme un grattement derrière lui.

Il fait volte-face.

Et voit un rayon d'énergie balayer le sol telle une lampe-torche, faisant disparaître tout ce qu'il touche.

Comme si c'était l'onde d'un téléporteur, ou le faisceau d'un fuseur en mode désintégration.

Une explosion retentit. Le dôme se fissure.

Kirk sent le sol trembler sous ses pieds. Il ne lui reste qu'une seconde avant que le contrecoup détruise le Node Central.

Plus de temps pour la logique de Spock. Plus de temps pour les émotions de McCoy.

Juste celui de l'action.

Jim réagit. C'est peut-être sa dernière seconde d'existence. Alors il se jette en avant et plonge dans le rayon.

Quelle que soit l'origine du phénomène, une chose lui apparaît aussitôt : il est toujours vivant à l'intérieur.

Une fois de plus, il tombe.

D'El Capitan...

De l'Entreprises...

De Véridian...

Seul face à la mort. Comme il a toujours su qu'il le serait, mais sans comprendre pourquoi ni comment. Jusqu'à cette seconde...

CHAPITRE PREMIER

C'était la première fois. Là où tout avait commencé.

Respirer l'air glacial de Tarsus IV lui brûlait les poumons. Un tourbillon de neige volait autour de lui. Scintillant au clair des lunes jumelles de la planète, il effaçait aussitôt les empreintes de ses pas.

Affaibli par la faim, tremblant de peur et de froid, il s'enfonçait dans les ténèbres, conscient qu'il ne pourrait fuir indéfiniment.

La première fois, il avait treize ans. Il était seul ; l'ombre le talonnait. Elle courait encore plus vite que lui.

Ça ne faisait pas le moindre doute. La mort le poursuivait. Opiniâtre. Infatigable.

Il glissa dans la neige, heurta l'écorce gelée d'un arbre et tomba avec un hoquet de douleur.

Il chercha sa respiration. Sentit dans sa bouche le goût du sang qui coulait d'une profonde coupure, sur sa joue. Des larmes jaillirent de ses yeux.

Tout son corps était transi de froid, de frustration et de terreur. Aucun enfant, aucun homme n'aurait dû endurer une chose pareille.

Étendu dans la neige, il capitula et ferma les yeux.

Derrière ses paupières closes, il vit le visage de Kodos. Des traits qu'il n'oublierait jamais.

Continue à courir, mon garçon...

Jimmy Kirk sursauta et rouvrit les yeux, s'attendant à découvrir le canon d'un fusil braqué sur lui. La personne qui venait de chuchoter ces mots à son oreille ne pouvait pas être bien loin.

Mais il n'y avait pas âme qui vive.

Convaincu qu'il n'était pas seul, Jimmy se releva. Il ne vit qu'un rayon lumineux danser entre les silhouettes sombres des arbres : la torche de son poursuivant.

Continue à courir...

Jimmy recommença à avancer. Le froid brûlait ses orteils comprimés par les bottes gelées. Mais il courait.

Quand il était arrivé sur cette planète, elle abritait huit mille personnes. C'était un monde colonial où vivaient des amis de ses parents. On l'avait envoyé ici

pour un semestre. Son père viendrait le chercher pour le ramener à la maison. Sur Terre.

Mais les Romuliens avaient fait quelque chose dans la Zone Neutre. Le congé de son père avait été annulé. Les routes spatiales étaient temporairement fermées.

Alors les champignons avaient frappé, détruisant le grain, empoisonnant les animaux.

La population de Tarsus IV ayant déjà diminué d'un quart, le gouverneur Kodos en avait fait tuer un autre pour économiser les réserves de nourriture. C'était une nécessité, avait-il expliqué aux victimes.

Jimmy entendait encore le bruit des lasers. Les cris.

Mais ça n'avait pas suffi. Le jeune Jimmy Kirk, âgé de treize ans, sans parents pour le protéger ni tickets de rationnement pour le nourrir, avait été désigné pour la deuxième fournée d'exécutions.

Par nécessité, avait dit le gouverneur.

Un rayon lumineux fusa au-dessus de sa tête. Il comprit qu'on l'avait retrouvé et manqua trébucher.

Mais la voix, dans sa tête, chuchota une fois de plus : Continue à courir...

Jimmy hésita. C'était presque comme s'il entendait les pensées de quelqu'un d'autre.

La lumière le trouva. Il tenta de s'enfuir, mais elle le suivit.

Il se raidit, attendant la douleur intense mais brève du laser. Puis il perdit l'équilibre et, hurlant le nom de son père, tomba...

... Entre deux bras puissants qui le saisirent au vol.

Et le sauvèrent.

Une voix calme et rassurante s'éleva. C'était celle qui avait parlé dans son esprit.

— Laisse-moi t'aider, dit-elle, quatre mots que le jeune garçon se rappellerait jusqu'à la fin de ses jours.

Il cessa de se débattre. Il savait que ce n'était pas un des sbires de Kodos.

Regardant autour de lui, il vit que sa course l'avait entraîné hors des bois, jusque dans le champ joutant les pistes d'atterrissage.

Il y avait un nouveau vaisseau, aux contours à peine visibles dans la tempête de neige. Seule la baie de son hangar était clairement délimitée par le flot de lumière qui s'en échappait, éclairant des silhouettes en train de décharger des caisses.

Le ravitaillement. La colonie était sauvée.

Soulagé au-delà des mots, Jimmy leva les yeux vers l'inconnu qui l'avait rattrapé. Il s'attendait presque à découvrir le visage de son père.

— Appartenez-vous à Starfleet ? demanda-t-il en claquant des dents.

L'inconnu rebattit sa capuche, découvrant deux oreilles pointues.

— V-vous êtes un Vulcain ? balbutia Jimmy.

— Je me nomme Sarek. Tu es en sécurité maintenant.

Un instant, Jimmy le crut.

Puis la voix de Kodos s'éleva derrière lui.

— Le garçon est un témoin. Il doit mourir.

Jimmy se tordit le cou pour apercevoir le gouverneur de Tarsus IV.

L'homme se tenait à trois mètres de là, pointant sur lui le canon de son fusil-laser. Jimmy cligna des yeux à cause de la torche fixée sur le côté de l'arme.

Sarek, lui, ne cilla pas.

— Personne ne mourra plus, déclara-t-il. Nous avons eu tort.

Kodos leva son arme.

— Je croyais que le bien de la communauté passait avant celui des individus, ricana-t-il.

Sarek se plaça entre Jimmy et Kodos pour faire un bouclier de son corps au Terrien.

— L'expérience doit prendre fin. Nous n'avions pas prévu l'action des Romuliens.

— Pas prévu ? Mais c'était le but de la manœuvre, répliqua Kodos. Le gamin mourra comme les autres. Il n'y a pas d'exception à la règle.

Jimmy écarquilla les yeux quand Sarek dégaina un pistolet laser et le pointa sur Kodos.

Le gouverneur parut aussi surpris que le jeune garçon de voir un Vulcain brandir une arme. Pourtant, il ne baissa pas la sienne.

— Nous vous prendrons à bord de notre vaisseau, proposa Sarek.

— Il y a ici quatre mille personnes capables de m'identifier.

— Nous vous fournirons une nouvelle identité et un sauf-conduit pour un autre secteur.

— Et la cause ? demanda sèchement Kodos.

Jimmy entendit de l'hésitation dans la voix de Sarek.

— Elle doit être... réexaminée.

— La logique vulcaine n'est qu'un masque qui sert à dissimuler votre lâcheté, siffla Kodos.

Le bras de Sarek ne bougea pas plus que s'il avait été en duranium. Jimmy tendit le cou pour apercevoir le gouverneur.

— Même si je ne revois jamais aucun des colons, ce garçon a entendu tout ce que nous venons de dire, continua Kodos.

— Il ne s'en souviendra pas.

Cette phrase ne plus pas à Jimmy. Ni à Kodos, apparemment.

— Et si vous vous trompez ?

— Je courrai autant de risques que vous.

Jimmy frissonna, attendant que le gouverneur prenne sa décision. Enfin, Kodos baissa son fusil, détacha la lampe-torche et remit son arme en bandoulière.

Sarek rangea la sienne. Kodos s'approcha de lui, une main levée pour effectuer le Salut Vulcain.

— Longue vie et prospérité, dit-il d'une voix chargée de sarcasme.

Il baissa les yeux vers Jimmy.

— Si tu parles à quiconque de ce que tu as vu ici, je le saurai. Les Vulcains ne pourront pas te protéger éternellement. Un jour, tu seras seul, et ce sera celui de ta mort. Tu as ma parole.

Sarek attira le jeune garçon contre lui. À son contact, Jimmy perdit toute envie de prendre ses jambes à son cou.

— Allez-vous-en, gouverneur. Nous ne nous reverrons pas.

— Pour le bien de la cause, ça vaudrait mieux.

Kodos marcha à grandes enjambées vers le vaisseau vulcain. Jimmy le suivit du regard.

— Pourquoi le laissez-vous partir ? demanda-t-il, furieux.

Sarek baissa sur lui des yeux qui semblaient bien plus vieux que le reste de sa personne.

— J'ai un fils à peine plus âgé que toi.

Jimmy ne vit pas le rapport avec sa question. Il se débattit.

— Il va s'enfuir ! Vous le laissez s'enfuir !

Mais Sarek avait une poigne de fer.

— Personne n'échappe à son destin, jeune humain. Ni Kodos, ni moi.

Même un gamin de treize ans, dont l'essentiel des connaissances sur les Vulcains venait de blagues d'écoliers, pouvait entendre de la tristesse dans la voix de Sarek.

— Et moi ? demanda-t-il avec l'amertume de la jeunesse injustement ignorée.

Sarek mordit le bout de son gant et dénuda sa main droite.

— Personne ne connaît l'avenir, dit-il.

Jimmy eut l'impression qu'ils se trouvaient soudain ailleurs, dans un désert, au plus profond d'une forêt ou...

Le Vulcain semblait avoir plusieurs siècles. Il était vieux et tout ratatiné.

Jimmy secoua la tête pour chasser les images bizarres qui venaient d'envahir son esprit.

— Moi, je connais le mien, s'indigna-t-il.

— Alors, laisse-moi le partager, dit Sarek, posant ses doigts sur le visage du jeune garçon.

— Que faites-vous ?

Jimmy était nerveux. Il avait entendu beaucoup d'histoires au sujet des Vulcains et de leurs pouvoirs mentaux. Ils pouvaient changer la forme des choses, voler et même...

— Chut, murmura Sarek. De ton esprit au mien...

Jimmy sentit son corps se détendre instantanément, comme si le Vulcain l'avait vidé de toutes ses émotions.

Un instant, il lui sembla voir des images à travers les yeux d'un autre. Il aperçut... les Plaines de Gol ? Un désert rouge ? Des mots d'un langage inconnu lui montèrent aux lèvres, comme si ses pensées se mêlaient à celles d'un inconnu.

— Nos esprits ne font plus qu'un, dit Sarek.

Dans sa tête, Jimmy entendit une voix lui demander son nom.

— Nous ne faisons plus qu'un, James Kirk, répéta tout haut Sarek.

Le jeune garçon vit l'image d'un adolescent vulcain accompagné par une femme humaine.

Un nom imprononçable retentit dans sa conscience au moment où il comprenait que Sarek avait mêlé leurs esprits.

Ce désert se trouvait sur Vulcain. Le gamin était le fils de Sarek. Jimmy voyait à travers ses yeux.

Il en éprouva autant d'excitation que d'étonnement. Submergé par des pensées et des concepts extra-terrestres, il voulut en voir plus, en apprendre plus.

Mais quelque chose le retint.

James Kirk, souffla Sarek dans sa tête, nous ne sommes pas là pour t'enseigner de nouvelles choses, mais pour te faire oublier celles que tu n'aurais jamais dû découvrir.

Non ! songea Jimmy.

Oublie, ordonna Sarek.

— Jamais, dit Jimmy à voix haute.

Mais la lutte était inégale. Le seul souvenir conscient que Jimmy garda de cette nuit fut la dernière pensée du Vulcain : Comme il ressemble à mon fils...

* * * * *

Dans son esprit, Kirk continue à tomber du monde natal des Borg. Il se demande qui viendra le sauver, cette fois.

CHAPITRE II

Ça n'était pas censé se passer ainsi.

Picard le savait. Il percevait la même frustration chez tous les occupants de la passerelle, alors que l'Entreprise-E fondait sur un autre vaisseau de la Fédération.

Picard agrippa les accoudoirs de son fauteuil et se força à rester concentré sur sa mission. Mais il se sentait en équilibre précaire au bord d'un précipice. À tout moment, il pouvait glisser et tomber sans espoir de retour.

En entraînant tous les autres à sa suite.

L'Entreprise vibra quand il frôla un astéroïde.

Les boucliers du vaisseau absorbèrent une bonne partie du choc, mais avant que les compensateurs fassent leur travail, l'équipage fut projeté en tout sens. Depuis la dernière rencontre de Picard avec les Borg, sur la Terre du XXI^e siècle, le système de régulation interne semblait légèrement déphasé.

L'agaçante vibration qui secouait sans cesse l'Entreprise rappelait à Picard le problème auquel était confronté Starfleet : une dramatique absence de ressources pour remédier à ce qui n'aurait dû être qu'un incident mineur. Malgré son génie, même l'ingénieur en chef La Forge ne pouvait faire des miracles sans les pièces de base.

— Nous approchons d'Alta Vista, annonça Data.

— Préparez le rayon tracteur, ordonna Picard en sachant très bien que c'était inutile.

Du coin de l'œil, il vit Will Riker se tourner vers lui.

— Ça ne marchera pas.

Picard sentit la colère monter en lui.

— Je ne suis pas prêt à tirer sur un vaisseau de Starfleet, dit-il, les dents serrées.

Riker ne cilla pas.

— Capitaine, nous n'avons pas le choix. Il faut maintenir le blocus, sinon...

Il n'eut pas besoin de terminer sa phrase. Tout le monde savait ce qu'il voulait dire.

— Sinon cette chose va se répandre dans toute la galaxie, grogna Picard.

Sur l'écran principal, le champ d'astéroïdes sembla tourbillonner follement tandis que Data manœuvrait l'Entreprise entre deux masses rocheuses, chacune étant dix fois plus grosse que le vaisseau.

Au-dessous d'eux se dessinait le croissant couleur d'acier d'Alta Vista 257, l'astéroïde de quinze kilomètres de long derrière lequel leur proie s'était tapie pour échapper aux senseurs de l'Entreprise.

Picard dirigea la manœuvre.

— Impulsion minimale, monsieur Data. Modification de trajectoire : cap huit sept. Je veux approcher.

Les doigts de l'androïde volèrent sur les panneaux de sa console de navigation.

— C'est la plus longue trajectoire, monsieur. Le Bennett risque de s'enfuir avant que nous puissions l'atteindre avec notre rayon.

Picard sentit une vague de tristesse déferler en lui. À sa gauche, Deanna Troi détourna la tête. Elle percevait ses émotions mais ne voulait pas intervenir. De toute façon, elle ne pouvait rien faire.

— Le Bennett ne s'enfuira pas, répondit Picard. Nous sommes au bord de la ceinture. Il n'a nulle part où aller.

— Modification de cap amorcée, dit Data d'une voix qui trahissait son inquiétude.

L'androïde n'avait pas encore bien intégré la puce émotionnelle à sa programmation. Il était évident qu'il ne croyait pas plus à la manœuvre que Picard lui-même.

En vérité, il restait une dernière option au commandant du Bennett.

— Préparez le rayon tracteur, lança Riker.

Debout devant la console tactique, à l'arrière de la passerelle, le lieutenant Rolk exécuta les ordres. La Bolienne à la peau bleue, qui remplaçait Worf, s'acquittait admirablement de ses devoirs d'officier de la sécurité. Pleine d'assurance, elle était d'une efficacité inhumaine.

Data fit pivoter le vaisseau.

— Nous approchons de la cible.

La surface de l'astéroïde apparut sur l'écran principal.

— Alta Vista 257 à huit cents mètres. Cible verrouillée.

Un éclair bleu déchira l'espace quand le rayon tracteur de l'Entreprise fila vers le Bennett, un croiseur de classe Fernandes qui portait le nom d'un des grands amiraux du XXIII^e siècle.

L'image s'agrandit pour montrer le vaisseau d'escorte en forme de disque allongé. Deux fois plus petit que la soucoupe de l'Entreprise, il était équipé de nacelles de distorsion jumelles soutenues par de courts pylônes.

— Nous le tenons, monsieur, annonça Rolk sans conviction.

— Ouvrez une fréquence, ordonna Picard.

— Il recommence à lâcher des mines, dit Data.

C'était la manœuvre que le Bennett avait effectuée trois heures plus tôt, la dernière fois que l'Entreprise l'avait coincé. Les mines sphériques d'un mètre de diamètre avaient été prises dans le rayon tracteur et inexorablement attirées vers l'Entreprise.

Rolk les avait éliminées au moyen d'un phaseur de précision, mais les explosions avaient suffisamment brouillé le rayon pour permettre au Bennett de s'échapper.

— Mines dans l'axe de tir.

— N'ouvrez pas le feu, dit Picard. Boucliers avant à la puissance maximum.

— Monsieur, protesta Data, ce sont des mines à antimatière.

— Nos boucliers fonctionnent à cent pour cent, trancha Picard.

Dans ces conditions, le nouvel Entreprise pouvait encaisser les impacts avec des dommages minimum. Il ne laisserait pas le Bennett s'échapper une seconde fois.

Picard se leva pour s'adresser à son prisonnier invisible.

— Ici le capitaine Jean-Luc Picard de l'Entreprise...

— Premier impact dans deux secondes, coupa Data.

— ... Je demande à entrer en contact avec le commandant du Bennett.

Une lueur blanche envahit l'écran ; la passerelle vibra quand la première mine s'écrasa contre les boucliers avant.

— Les moteurs à impulsion du Bennett sont à plein régime, annonça Data.

— Activez les rayons tracteurs auxiliaires, ordonna Picard. Mais surveillez le taux d'intégrité structurelle du Bennett : je ne veux pas endommager sa coque.

— Deux autres détonations...

L'onde de choc d'une double explosion se répercuta dans les couloirs du vaisseau, puis fut remplacée par le bourdonnement des générateurs de rayons.

— ... Imminentes, acheva Data.

— Commandant du Bennett, appela Picard, vous ne pouvez plus nous échapper. Merci de couper vos moteurs et de baisser vos boucliers. Préparez-vous à l'abordage.

Data se tourna vers son capitaine.

— Monsieur, ils viennent d'activer leurs moteurs de distorsion.

Riker se leva.

— Mais nous les tenons dans notre rayon tracteur !

— Bennett, répondez ! insista Picard.

D'autres types de vaisseaux auraient pu risquer ce genre de manœuvre avec une chance raisonnable de s'en sortir, mais pas un croiseur d'escorte.

— Si vous tentez de passer en distorsion, vous vous autodétruirez.

— Transmission du Bennett, annonça Rolk.

— Sur écran, ordonna Picard au moment où retentissaient les dernières explosions, le gémissement du rayon tracteur augmentait d'intensité en réponse à la tentative désespérée du Bennett.

Quand l'écran principal afficha une image de la passerelle du Bennett, l'inquiétude et la colère de Picard se muèrent en stupeur.

Comment était-ce possible ? Le maître du Bennett, le commandant qui avait entraîné l'Entreprise dans une poursuite quasi-suicidaire et qui continuait à narguer la mort, était un Vulcain en uniforme de Starfleet.

— Capitaine Picard, je vous demande de couper votre rayon tracteur et de relâcher mon vaisseau.

Le Vulcain était jeune. Il s'exprimait avec calme, même si ses actions des dernières heures trahissaient un désespoir profond.

— Puis-je savoir à qui je m'adresse ? s'enquit Picard.

À défaut de s'expliquer, il pouvait au moins compter sur le Vulcain pour négocier, et pour prêter l'oreille à la logique.

— Je me nomme Stron.

Picard lut le grade du Vulcain sur les barrettes de son col.

— Lieutenant-commander Stron..., commença-t-il.

Mais son interlocuteur ne le laissa pas finir.

— J'ai démissionné. Je n'appartiens plus à Starfleet.

— Peut-être devriez-vous revenir sur votre décision. Sinon vous serez accusé d'avoir volé un vaisseau, pas seulement d'en avoir fait un usage inconsidéré.

— Je ne serai accusé de rien du tout.

D'un coup d'œil, Picard vérifia par-dessus l'épaule de Data la situation du Bennett. Les moteurs à impulsion luttèrent toujours contre le rayon tracteur de l'Entreprise. Les moteurs de distorsion étaient en mode attente.

— Je dois bien avouer que la logique de vos actions m'échappe, répliqua Picard, se fiant à son intuition.

Sans ciller, Stron leva deux doigts. Une jeune humaine portant un uniforme identique au sien entra dans le champ de la caméra et imita son geste. C'était un rituel vulcain réservé aux époux. La femme semblait enceinte de six mois.

— Aucun avenir n'est possible dans ce système, lâcha Stron, comme si cela suffisait à tout expliquer.

— Vous vous trompez. Il faut être patients. Vous et votre famille devez retourner en quarantaine. Nous vous escorterons jusqu'à la Station Gamow.

Le Vulcain pinça les lèvres, signe d'une émotion intense chez une race qui n'en manifestait presque jamais.

— Les synthétiseurs de nourriture sont épuisés, capitaine Picard. La Station Gamow a été conçue pour abriter cinquante scientifiques, pas mille quatre cents réfugiés.

— Nous vous fournirons des vivres supplémentaires, promet Picard.

— Lesquelles ? Vous nous avez déjà offert les vôtres, et je sais que vous n'avez pas été réapprovisionnés depuis, comme tous les vaisseaux de Starfleet du secteur.

Picard soupira. Il détestait négocier avec un Vulcain.

— Stron, rejoignez l'avant-poste et soumettez-vous à la quarantaine. C'est le seul moyen de survivre.

— Si nous revenons en arrière, c'est la mort assurée, dit le Vulcain.

— Si je vous laisse partir, vous la répandrez dans tous les mondes où vous irez, répliqua sèchement Picard.

— Non !

Une colère fort peu vulcaine dansa dans les yeux de Stron.

— Ma femme et moi sommes déjà passés à sept reprises par un téléporteur, en augmentant chaque fois la précision des biofiltres.

— Les biofiltres sont inefficaces, dit Picard. L'onde du téléporteur ne peut éliminer le virogène.

Stron et sa femme échangèrent un regard inquiet.

— Écoutez la voix de la raison, insista Picard. Les plus grands scientifiques de la Fédération sont au travail. Ils ne tarderont pas à trouver une solution. Mais nous ne pouvons risquer une contamination générale.

La femme de Stron lui prit la main et la serra entre les siennes. Il sembla à Picard que les deux époux échangeaient un signal muet.

— Autrefois, j'étais officier des communications, dit Stron, retrouvant sa réserve vulcaine. J'ai intercepté et décodé tous les messages que Starfleet vous a envoyés au cours du mois écoulé.

— Non ! s'écria Picard.

Il savait quelles terribles images le Vulcain avait vu. Ce n'était pas pour rien qu'elles devaient rester secrètes.

— En quarantaine, capitaine, nous mourrons avec le reste des habitants de ce secteur.

— Stron ! Nous trouverons une solution !

La femme du Vulcain posa la main sur son ventre distendu et ferma les yeux.

— Sur la Station Gamow, une mort lente et douloureuse nous attend, dit Stron d'une voix égale. Ou vous nous relâchez, ou votre rayon nous tuera rapidement. Dans les deux cas, nous serons gagnants.

Picard sentit que le Vulcain ne bluffait pas. Il se tourna vers Deanna Troi, qui hocha la tête.

— Je ne peux pas vous relâcher, souffla Picard, surpris par sa propre tristesse.

— Je me prépare à entrer en distorsion, annonça Stron.

— Non ! Pour votre enfant, vous devez garder espoir !

Les yeux du Vulcain se posèrent sur Picard, pareils à deux rayons laser brûlants.

— J'ai vu l'avenir dans vos communiqués. La Fédération est impuissante. Garder espoir serait illogique.

Picard leva une main comme s'il pouvait traverser l'écran et toucher le...

Une lumière aveuglante envahit la passerelle ; le visage de Stron s'effaça, cédant la place à une vue extérieure de la destruction du Bennett.

L'Entreprise bondit en avant quand la masse qu'il tractait disparut, transformée en énergie pure.

Les sirènes d'alarme rugirent ; des étincelles jaillirent d'une station environnementale au moment où l'onde de choc percuta les boucliers de l'Entreprise.

Riker trébucha et se retint au fauteuil de Picard.

— Stron a tenté de passer en vitesse de distorsion, annonça inutilement Data.

Picard se sentit glisser vers le fond du précipice. La voix de Stron résonnait dans sa tête :

La Fédération est impuissante. Garder espoir serait illogique.

Ça n'était pas censé se passer ainsi.

Mais Stron avait dit la vérité : la Fédération était mourante.

Après deux cents ans, cette structure politique sans précédent dans l'histoire de la galaxie avait rencontré un ennemi qu'elle ne pourrait vaincre.

Elle-même.

CHAPITRE III

L'Éden était mourant.

Les bottes de l'homme soulevaient un nuage de cendres parmi les ruines de ce qui avait été une ville, au temps où la planète vivait, la Fédération étant encore un endroit sûr.

Elle s'appelait Chai, le mot klingon signifiant « paradis ».

Un monde aquatique colonisé par les Chalchaj'qmey, des descendants des Klingons et des Romuliens qui s'étaient établis à la frontière des deux empires.

Les Chais possédaient les meilleurs attributs des deux races, génétiquement améliorés par un processus barbare utilisant des tissus arrachés à des humains vivants. Ils étaient forts, vigoureux et éternellement jeunes.

Ils avaient été créés à une époque où on croyait la guerre interstellaire inévitable, les Klingons et les Romuliens craignant encore que la Fédération dévaste leurs mondes. Aussi avaient-ils conçu une espèce capable de vivre dans des conditions extrêmes, sur un sol ravagé par la guerre.

Si les deux empires succombaient, leur descendance commune pourrait se dresser contre la Fédération et ramener la paix dans la galaxie.

Quand les relations diplomatiques s'étaient améliorées entre la Fédération et les empires, les vieux stéréotypes avaient perdu leur sens.

Il s'avéra vite que les soldats de Starfleet étaient des explorateurs plutôt que des tueurs de bébés. Le sénat romulien engagea un débat public sur une possible coopération.

La paix fleurit dans la galaxie, encore incertaine et pas toujours bien acceptée. La course aux armements qui avait engendré les Chais devint un lointain souvenir.

Quatre-vingts ans plus tôt, se rappela l'homme, les habitants de Chai avaient demandé à entrer dans la Fédération. Les deux empires avaient oublié leur monde ; ils voulaient prendre leur avenir en main.

La Fédération avait bien accueilli cette candidature, mais démenti les rumeurs qui couraient au sujet de Chai : la planète n'était pas une fontaine de jouvence. Ses habitants devaient leur longévité à des manipulations génétiques, pas à l'air ou à l'eau.

Chai prospéra au sein de la Fédération. Ses îles légendaires devinrent une destination touristique recherchée.

Sur Chai, des vagues d'un bleu céruléen venaient mourir paisiblement sur les rivages de sable fin. Une brise agitait des plantes tropicales aux couleurs flamboyantes inconnues dans le reste de la galaxie. Deux soleils jumeaux réchauffaient l'atmosphère.

Mais c'était quatre-vingts ans plus tôt.

À présent, les vagues grisâtres charriaient d'énormes entrelacs d'algues géantes. Des créatures aquatiques mourantes jonchaient les dunes. La jungle s'était flétrie et ratatinée ; ses feuilles jaunes et brunes dégageaient une insoutenable odeur de pourriture.

Aucune fleur n'avait poussé ici depuis plus d'un an. À des centaines d'années-lumière de là, dans le Bureau des Catastrophes Naturelles de la Fédération, les événements de Chai avaient été qualifiés de « difficultés d'évacuation ».

L'homme marchait à travers ces « difficultés ». Des bâtiments en ruines. Des navettes noircies par les flammes. Un cratère béant à l'endroit où s'étendait autrefois la station de téléportation.

Les seules structures encore intactes étaient celles érigées récemment par la mission de secours de Starfleet. L'homme se dirigeait vers elles, foulant les cendres du jardin d'Éden.

* * * * *

Le commander Christine MacDonald jura quand le clavier du synthétiseur refusa pour la cinquième fois d'exécuter ses ordres. L'émetteur de sa sonde moléculaire cracha une brève étincelle ; une explosion miniature se produisit au niveau de sa nanopointe et se répercuta contre les murs de pierre du dépôt.

— C'était la dernière puce isolinéaire de la planète, grogna l'ingénieur Barc.

Il referma son tricordeur et s'assit en tailleur sur le sol, plissant le museau à la vue de la fumée qui s'élevait des entrailles du synthétiseur.

Christine repoussa une boucle de cheveux blonds qui lui tombait devant les yeux, négligeant la traînée de suie que ses doigts laissèrent sur son front moite.

— C'était probablement la dernière puce isolinéaire du secteur, admit-elle.

Aucun vaisseau de ravitaillement ne s'était posé sur Chai depuis deux mois ; Starfleet avait un semestre de retard dans la livraison des fournitures d'urgence.

— Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? demanda Barc.

C'était un Tellarite. À voir son épaisse fourrure trempée de sueur, Christine comprit que la chaleur devait lui porter sur les nerfs.

— Pourquoi n'irais-tu pas prendre un bain de boue ? suggéra-t-elle.

Les petits yeux noirs de Barc s'agrandirent de plaisir, puis il secoua tristement la tête.

— Vous savez bien que l'eau est rationnée.

Christine tira sur sa tunique, qui lui collait à la peau.

Comme les autres membres de la mission, elle avait donné tous ses vêtements civils aux sinistrés de Chai.

— Ne peux-tu utiliser l'eau de mer ?

Barc se tapota le museau d'un index.

— Aussi infecte qu'elle vous semble, dites-vous que c'est cent fois pire pour un Tellarite.

Christine tendit la main et aida l'ingénieur à se relever.

— Si nous pouvons faire fonctionner ce synthétiseur, il produira une centaine de litres d'eau fraîche par jour.

— Ouais, grommela Barc. Et si ma grand-mère avait des snargs, ce serait un trasnik. Il n'y a plus de pièces de rechange.

— Il n'y a plus de puce de contrôle isolinéaire, corrigea Christine.

Elle leva les yeux, s'efforçant de reformuler le problème.

— Nous pourrions prendre deux tricordeurs et les programmer pour qu'ils simulent les fonctions d'une puce de contrôle, suggéra-t-elle.

Barc fronça les sourcils.

— Les tricordeurs ne sont pas conçus pour ça.

— Et alors ? demanda Christine.

L'ingénieur renifla l'air humide.

— Je suppose qu'en augmentant la puissance, et en ajoutant un encodeur de type deux...

Christine sourit.

— Tu es un faiseur de miracles.

— Ouais. C'est ce que vous dites tout le temps, grogna le Tellarite, se dirigeant vers la porte du dépôt. Si vous avez besoin de moi, je serai sur la piste d'atterrissage, en train de piquer un tricordeur à quelqu'un.

Incroyable ce que ce type pouvait faire dès qu'on le motivait un peu, se dit Christine en le suivant du regard. L'enthousiasme était la seule denrée que les officiers de Starfleet pouvaient encore distribuer librement.

Christine se tourna à nouveau vers le synthétiseur, prit une grande inspiration et souffla, avançant la lèvre inférieure pour écarter ses cheveux de ses yeux.

Il devait y avoir une solution inédite, un moyen de faire fonctionner cette machine récalcitrante. Elle n'accepterait pas la défaite. Elle...

Entendant un bruit de pas dans son dos, elle se retourna et découvrit un homme.

— Ce n'est pas un centre de distribution, dit-elle.

Avant d'avoir terminé sa phrase, elle réalisa que son visiteur n'était pas venu quémander de l'eau ou de la nourriture.

Il était humain, ne courbait pas le dos comme les Chais et ne portait pas les mêmes vêtements qu'eux. Sa tunique et sa cape étaient celles d'un marchand vulcain, aussi austères que la tenue d'un pèlerin.

— Je veux des informations, dit l'homme.

Christine le détailla de la tête aux pieds.

Tout le monde était épuisé sur Chai, pourtant sa voix vibrait d'une étrange détermination. S'il s'était trouvé à l'Académie à l'époque où la jeune femme était encore cadet, elle l'aurait sûrement salué malgré elle.

— Quel genre d'informations, monsieur... ?

La capuche dissimulait ses traits, à l'exception de la barbe qui lui mangeait le bas du visage. Dans cette tenue, il devait transpirer comme un Tellarite, se dit Christine.

— Il y a un cimetière à la lisière de la ville. Du moins, il y en avait un autrefois.

Christine croisa les bras, consciente que l'homme ne voulait pas lui révéler son nom.

Aussitôt, elle fut sur ses gardes. Il ne manquait plus que quelqu'un essaie d'évacuer les Chais moyennant Dieu seul savait quelle rétribution.

— Oui, et alors ?

— On m'a dit que les cartes étaient gardées ici.

— Les cartes ? Du cimetière ? s'étonna Christine.

— J'avais... une amie dans le secteur, dit l'homme d'une voix rauque. Il y a longtemps.

D'un signe du menton, Christine désigna une porte, derrière elle.

— Il reste un terminal en état de marche. Suivez-moi.

Elle fit un pas puis vit que l'inconnu contemplait fixement le panneau ouvert du synthétiseur.

— Vous ne sauriez pas le réparer, par hasard ? demanda-t-elle sans conviction.

L'homme releva brusquement la tête, comme si elle avait interrompu sa rêverie.

— Non. Les machines et moi... (Il fit un pas en avant.) Désolé.

Christine nota sa réaction, car elle enregistrait toujours les détails, mais elle décida que les câbles et les circuits avaient dû lui rappeler quelque chose d'autre. Un truc important, sans doute.

La pièce où était le terminal ne comportait pas de fenêtre. C'était un des endroits les plus frais du dépôt.

Christine désigna une chaise, devant le clavier, mais l'homme secoua la tête.

— S'il vous plaît...

Christine fronça les sourcils. Un humain adulte qui ne savait pas utiliser un ordinateur ? De quelle planète venait-il, au sens littéral du terme ?

La jeune femme oublia sa curiosité et s'installa face au terminal.

— Il suffit de lui donner un ordre vocal pour effectuer la plupart des opérations.

— Merci, dit l'homme, indiquant qu'il voulait quand même que Christine s'en charge.

La jeune femme s'éclaircit la gorge.

— Ordinateur : accès aux archives du cimetière de Chai, capitale, année... (Elle se tourna vers l'homme.) Quand votre amie est-elle... Vous le savez ?

— Non. Ça peut être n'importe quand au cours des quatre-vingts dernières années.

Christine transmit l'information au terminal. Des noms défilèrent sur l'écran. Elle regarda par-dessus son épaule.

— Comment s'appelait votre amie ?

— Teilani, dit l'homme.

À sa voix, Christine comprit qu'il avait aimé la disparue. Seule une tragédie avait pu l'arracher à elle, près d'un siècle plus tôt.

Christine tapa le nom en caractères humains, romuliens et klingons.

— Teilani, répéta l'ordinateur. Recherche en cours.

Christine trouva étrange que la machine ait le temps d'ajouter cette précision. Moins d'un million de gens avaient vécu sur Chai au cours du dernier siècle. La recherche aurait dû être instantanée.

— Aucun fichier correspondant, annonça l'ordinateur.

— Êtes-vous certain qu'elle a vécu ici ? demanda Christine à l'homme.

Celui-ci hocha la tête.

— Scannez toutes les archives, ordonna la jeune femme.

Certains habitants avaient pu émigrer. La tombe que l'homme recherchait se trouvait peut-être sur une autre planète.

— Teilani : Orateur de la seconde Assemblée de Chai. Déléguée de la Fédération de 2293 à 2314.

— C'est elle, dit l'homme, avançant vers la console.

— Coordonnées de sa tombe, demanda Christine.

— L'Orateur Teilani n'est pas décédée, dit l'ordinateur.

— Localisation actuelle, souffla l'homme d'une voix presque inaudible, comme s'il n'arrivait pas à en croire ses oreilles.

— L'Orateur Teilani se trouve dans le dispensaire médical numéro trois, capitale de Chai.

Christine hoqueta de surprise.

— Elle est vivante..., murmura l'inconnu.

Le cœur serré, Christine lui prit la main.

Comment annoncer à un homme qui venait sans doute de traverser la galaxie que le dispensaire numéro trois abritait les malades en phase terminale ?

Si Teilani était encore vivante, ce n'était sans doute plus qu'une question de jours. Ou d'heures.

CHAPITRE IV

Babel avait bien changé depuis le jour où, un siècle plus tôt, Spock s'y était posé pour la première fois.

Le planétoïde neutre était presque terraformé. Là où se dressaient jadis les dômes métalliques sous lesquels des chefs de guerre et des pacifistes s'étaient rencontrés pour changer le cours de l'Histoire, diplomates et ambassadeurs se déplaçaient maintenant à ciel ouvert.

Spock se demanda si l'environnement moins hostile était en partie responsable de l'amélioration des résultats diplomatiques obtenus sur Babel.

Ce concept semblait illogique. En cent quarante-trois années d'existence, le Vulcain avait appris que la politique l'était souvent.

Comme tout autre domaine impliquant des humains.

Un de ses très vieux amis lui avait enseigné que ça n'était pas forcément une mauvaise chose.

Spock oublia la logique pour se concentrer sur le chant des oiseaux.

Il se tenait sur un des balcons de pierre blanche de l'Assemblée qui surplombait les feuilles frissonnantes des arbres. Certains avaient été plantés avant que les générateurs de gravité artificielle soient installés sur Babel ; ils culminaient à plusieurs dizaines de mètres du sol. Bien que leur tronc fût deux fois plus épais, leurs jeunes cousins atteignaient à peine cinq mètres.

Les deux générations d'arbres appartenaient à la même espèce, mais chacune s'était adaptée aux lois physiques. S'ils étaient différents vus de l'extérieur, leur structure interne restait identique.

Spock joua avec son médaillon de l'IDIC, méditant sur le concept d'infinie Diversité en une Infinité de Combinaisons. Les arbres de Babel auraient pu lui donner une leçon ou deux.

Il entendit approcher Srell.

Un siècle plus tôt, attendant quelqu'un qui lui apportait des nouvelles aussi importantes, Spock aurait évalué l'état d'esprit du messager à la longueur et à la puissance de ses enjambées.

Malgré son jeune âge (trente ans à peine), Srell était un adepte du Kolinahr. Il n'avait pas encore eu le droit de se soumettre aux rituels finaux où ses émotions seraient purgées pour céder la place à une logique sans faille. Pourtant, Spock savait d'avance qu'il réussirait.

Quoi que Surak, le père de la logique vulcaine, ait pu avoir en tête, le jeune Srell était certainement l'incarnation de son rêve.

C'était pourquoi Sarek, le père de Spock, l'avait choisi comme assistant, sept ans plus tôt.

Aujourd'hui, le jeune homme continuait à remplir les mêmes fonctions auprès du fils de l'ambassadeur défunt. Spock ne connaissait pas d'esprit mieux formé ; aussi n'essaya-t-il pas de deviner son humeur.

Srell attendit patiemment que son maître range le médaillon et lui adresse la parole.

— Autrefois, je me suis tenu ici avec mon père.

— Je sais, répondit le jeune Vulcain sans chercher à approfondir le sujet.

— Nous avons participé à une conférence pour déterminer si Coridan devait être admise dans la Fédération.

— Il y a cent six ans de cela, lâcha Srell, brillant en histoire. J'ai étudié le discours prononcé par l'ambassadeur Sarek au cours de cette session. Il était très... inattendu.

Spock hocha la tête. Lui aussi avait visionné l'enregistrement, entendant son père philosopher sur la nature fondamentale de la Fédération, sa quête de paix et sa volonté de poursuivre une perfection inaccessible. Entendre un Vulcain s'exprimer en des termes aussi illogiques - une envolée quasi-lyrique -, avait galvanisé les diplomates.

Les Tellarites avaient martelé les tables de leurs poings poilus. Les Andoriens avaient sifflé, leurs antennes bleues frémissant d'excitation.

Oui, le discours de Sarek était des plus inattendus. Spock savait que son père avait captivé ses auditeurs grâce à la puissance de ses mots, élevant même la voix pour leur rappeler les idéaux universels auxquels ils étaient tous attachés.

Ce jour-là, Sarek avait fait de Coridan le monde le plus important de la galaxie, parce qu'il incarnait la Fédération.

« — Nous ne sommes pas ici pour voter l'admission d'une planète de plus, avait-il conclu, mais pour rester fidèles aux visionnaires dont les paroles nous ont rassemblés en ce lieu. Que ça nous rende plus forts ou que ça nous affaiblisse nos adversaires n'a aucune importance. »

Puis Sarek avait récité le préambule de la grande Charte de la Fédération. Tous les diplomates avaient eu l'impression de l'entendre pour la première fois.

Srell détourna poliment le regard.

— Je me suis toujours interrogé sur la stratégie de Sarek quand il écrit ce discours.

— Que veux-tu dire ?

Srell baissa la tête signalant à Spock qu'il s'excusait par avance de son insolence.

— Ça semblait si... émotif de sa part.

Spock lissa ses robes du plat de la main.

— Certains des hommes qui assistèrent à cette réunion tenaient mon père pour un... passionné.

— Dans ce cas, il n'y avait rien d'ironique dans ce discours.

— Je ne le pense pas. Mais nous ne saurons jamais.

Srell dévisagea Spock avec un étonnement presque imperceptible.

— Je pensais qu'il vous aurait ouvert son esprit sur ce sujet.

Spock soupira, une habitude prise au contact des humains, qu'il n'éprouvait plus le besoin de cacher. Le conflit entre ses deux héritages avait pris fin bien des années auparavant.

— Je n'ai jamais connu de fusion mentale avec mon père.

Bien que Srell ne se permît pas la plus petite réaction, Spock comprit qu'il était choqué au-delà des mots. Qu'un père et un fils n'aient jamais mêlé leurs esprits était un événement sans précédent dans la société vulcaine.

Spock regrettait de ne pas en avoir eu l'occasion. Il aurait aimé connaître le cœur et l'esprit de Sarek.

Il avait eu un aperçu sur ses pensées. Le capitaine Jean-Luc Picard avait partagé son esprit avec Sarek lors du voyage vers Legara IV. Deux ans plus tard, peu après la mort de Sarek, l'humain avait invité Spock à partager le legs mental du vieil ambassadeur.

Spock avait accepté. L'expérience s'était révélée plaisante et frustrante. Il n'avait pu qu'entrevoir des bribes de la vie de son père, en retirant l'impression illogique que ce dernier l'avait voulu ainsi.

Cinq ans après la mort de Sarek, Spock était toujours rongé par le doute.

Srell perçut le malaise de l'ambassadeur.

— Quelle qu'ait pu être la motivation de votre père, son discours obtint un franc succès, dit poliment le jeune Vulcain. Coridan fut admise dans la Fédération.

— À cause de ses réserves colossales de dilithium, dit Spock, une pointe d'ironie dans la voix.

— C'était une autre époque, concéda Srell.

Les cristaux de dilithium indispensables à la propulsion hyperspatiale étaient autrefois un trésor pour la communauté interstellaire. À présent, on savait les recycler à l'infini, et il ne servait plus à rien de se les disputer.

— L'admission de Coridan ouvrit dans ce secteur une ère de paix qui continue aujourd'hui. Un résultat tout à fait satisfaisant.

Ce commentaire était l'équivalent vulcain d'une approbation délirante. Loin de s'en formaliser, Spock trouva rafraîchissant l'enthousiasme de son jeune aide.

— Je regrette de n'avoir pu faire fructifier l'héritage pacifiste de mon père, avoua-t-il.

Srell comprit que le Vulcain faisait allusion au problème qui l'avait conduit sur Babel.

— Je suppose qu'il est inutile de vous communiquer les nouvelles.

— Tout à fait. Le résultat du vote était si évident...

Telle était la malédiction de la logique. Spock avait toujours su que la première tentative pour établir un contact officiel entre Vulcains et Romuliens se solderait par un échec. Mais le travail de fond aurait été accompli pour des rencontres ultérieures, dont l'une aboutirait forcément à un accord.

On finirait même par lui permettre d'assister aux négociations, au lieu de n'accepter qu'une aide informelle.

L'explication de Srell prit le Vulcain au dépourvu.

— En fait, ambassadeur, le vote n'a pas eu lieu.

Spock se retint d'une main à la balustrade de pierre.

— Les diplomates sont-ils conscients des dangers que la délégation romulienne a affronté pour venir ici ? L'Empire Romulien avait peu de contacts officiels au sein de la Fédération, et moins encore parmi les Vulcains.

Depuis quatre-vingts ans, Spock travaillait sans relâche au rapprochement entre deux peuples qui n'auraient jamais dû se séparer, car ils avaient les mêmes ancêtres.

La Réunification était devenue le plus grand rêve de Spock. Et une nécessité politique si on voulait voir la paix durer dans ce secteur de la galaxie.

— Ambassadeur, les diplomates sont conscients des efforts que vous avez déployés pour amener une délégation romulienne sur Babel. En apparence, c'est un exploit historique.

— En apparence ? répéta Spock.

Srell adopta une posture encore plus protocolaire, indiquant qu'il transmettait des informations auxquelles il ne souscrivait pas nécessairement.

— Certains membres du Conseil pensent que les Romuliens ont un objectif caché, et qu'ils mentent en affirmant vouloir se rapprocher des Vulcains ou entrer dans la Fédération.

Les jointures de Spock blanchirent sur la balustrade.

— Quelle autre raison pourrait-il y avoir à leur présence ?

— Le virogène.

Spock se détourna. Une douzaine de jurons terriens, tous plus colorés les uns que les autres, lui vinrent à l'esprit, mais il les ravala pour ne pas donner le mauvais exemple à Srell.

— C'est totalement illogique, dit-il.

— Bien que la nouvelle n'ait pas été communiquée officiellement, je sais de source sûre que le virogène attaque un septième système solaire. Un tiers des secteurs les plus peuplés de la Fédération ont vu leurs lignes de ravitaillement

coupées. Les missions de secours de Starfleet ne peuvent plus soulager les populations.

— Un tiers, répéta Spock, incrédule.

— Les diplomates pensent que la délégation romulienne souhaite obtenir des garanties d'assistance, au cas où ses propres réserves de nourriture seraient infectées. De fait, les services de renseignements de Starfleet pensent que le virogène est déjà à l'œuvre dans les secteurs du Noyau, et même au cœur de l'Empire Klingon.

— Comment est-ce possible ?

Srell ignore la question. Le mode de propagation du virogène faisait l'objet du plus grand effort de recherche scientifique jamais fourni par la Fédération.

— Quelle qu'en soit la raison, on m'a informé que la Fédération n'envisage pas de soutenir le commerce vulcain et le développement de l'Empire des Étoiles en un temps où ses ressources sont si sévèrement réduites.

Il fallut à Spock toute sa volonté pour conserver le comportement serein d'un Vulcain.

— Ne voient-ils pas que c'est précisément à cause du virogène que nous devons élargir la Fédération ? Nous sommes tous menacés. Pour survivre, nous devons mettre nos ressources en commun.

— Ambassadeur, vous savez bien que le Conseil n'est pas gouverné par la logique, mais par la peur.

Spock se sentit injustement sermonné par son assistant. N'était-il pas en train de se dire, quelques minutes plus tôt, que politique et logique faisaient rarement bon ménage ?

N'avait-il pas atteint un équilibre unique entre ses moitiés humaine et vulcaine ? Ne pouvait-il pas mieux que quiconque comprendre les motivations des deux races ?

Et pourtant, il ne s'était pas attendu à voir les événements prendre cette tournure.

— La peur...

Plus de trois siècles s'étaient écoulés depuis que les Vulcains avaient joint leurs efforts à ceux des humains pour rechercher de nouvelles civilisations. Mais ce monstre ancestral, la peur de l'inconnu, menaçait toujours de les ramener en arrière.

— Pour des humains, c'est une réaction logique, fit remarquer Srell, ajoutant à la confusion de Spock.

— La peur est... logique ? répéta ce dernier, abasourdi.

— Si la quarantaine échoue, un système de plus étant contaminé par le virogène, Starfleet ne sera pas en mesure de réagir. Certains mondes risquent de faire sécession, ce qui entraînera des guerres meurtrières.

La moitié humaine de Spock ne pouvait comprendre la sérénité de Srell, qui expliquait sans ciller que la situation les menait droit à l'anarchie galactique.

— Les guerres civiles ne sont pas à exclure. Surtout si les rivaux de la Fédération décident d'encourager subrepticement les dissensions.

Spock se concentra sur les techniques de maîtrise de soi enseignées par le Kolinahr.

— Êtes-vous en train de me décrire l'effondrement de la Fédération ?

— À moins qu'on découvre un antidote au virogène et des moyens de protéger les réserves de nourriture, l'effondrement de la Fédération est une certitude, répondit le jeune Vulcain, impassible.

Spock saisit à nouveau son médaillon. Ce contact familial ne lui apporta aucun réconfort.

Sur le monde où il avait partagé un des plus grands succès de son père, il s'apprêtait à subir son plus cuisant échec.

La logique ne le guidait plus. L'émotion le paralysait.

Il devait agir.

Mais combien il regrettait le vieil ami qui aurait pu lui dire comment !

CHAPITRE V

Debout dans l'entrée du dispensaire, Christine Mac-Donald guettait la réaction de l'homme.

Il avait déjà vu la mort, se dit-il. Trop souvent, sans doute. À moins que, comme elle, il fut incapable d'en supporter le spectacle.

Christine précéda l'homme dans l'allée séparant les deux rangées de couches où gisaient les mourants. Une forte odeur de désinfectant planait dans l'air, car il n'y avait pas assez de générateurs de champs sanitaires pour équiper tous les dispensaires.

Si un natif de Chai survivait au premier assaut du virogène, il avait une chance de s'en sortir. Dès que l'empoisonnement atteignait le stade deux, comme c'était le cas pour les patients de ce dispensaire, il ne restait plus rien à faire.

Christine regarda autour d'elle puis se dirigea vers le rideau qui fermait le « bureau » du médecin. Avant l'évacuation, ce bâtiment était une galerie d'art, immense espace dont les baies vitrées géantes canalisaient la lumière du soleil vers le centre des salles.

Toutes les ouvertures étaient bouchées pour ménager les yeux des mourants. Des bandes phosphorescentes collées aux murs plongeaient le dispensaire dans une pénombre perpétuelle.

Christine toqua contre la poutre de bois qui délimitait un coin du bureau.

— Bones, vous êtes là ?

Du coin de l'œil, elle vit l'homme sursauter, probablement à cause du surnom affectueux qu'elle donnait au docteur.

— Ouais... Pas la peine de faire tout ce boucan, répliqua M'Benga, acerbe.

Une main écarta le rideau ; le docteur Andréa M'Benga apparut, tricorneur en main.

La jeune femme avait coupé les manches de sa combinaison de saut. Un bandana blanc était noué sur son large front. Le fragile tissu chai formait un contraste saisissant avec sa peau d'ébène et ses courts cheveux noirs.

Elle jeta un regard soupçonneux à l'homme, puis sembla se détendre.

— Au moins, vous n'êtes pas un malade, constata-t-elle.

L'homme la dévisagea avec une expression indéchiffrable.

— Docteur Andréa M'Benga, commença Christine, voici...

— Docteur... M'Benga. (Un étrange sourire flotta sur les lèvres de l'homme.) Je cherche une de vos patientes. Elle se nomme Teilani.

Christine plissa les yeux. Le visiteur semblait déterminé à ne pas révéler son nom.

— Teilani, répéta M'Benga en se grattant la tête d'un air las. Ah, oui. Là-bas, dans le coin droit. Vous faites partie de la famille ?

— Je suis un ami. J'aimerais la voir.

— Vous comprenez ce qui se passe ici, n'est-ce pas ? demanda prudemment le docteur.

Le regard de l'homme devint flou.

— Quelque chose a mal tourné.

Christine ne put pas déterminer s'il faisait preuve d'une profonde sagesse ou d'une totale imbécillité.

M'Benga haussa les épaules.

— C'est le moins qu'on puisse dire, grommela-t-elle. Ce foutu virogène a remonté toute la chaîne alimentaire en moins d'un mois. Les humains, les Tellarites, la plupart des formes de vie basées sur le carbone... Il leur suffit d'y goûter une fois pour être malade pendant une semaine. Ça leur bouffe complètement la flore intestinale. Mais il leur suffît de beaucoup d'eau, de sel et de sucre pour...

— J'aimerais la voir, répéta l'homme, qui se fichait visiblement du discours de M'Benga.

— J'essaye de vous dire que les Chais ne sont pas comme les autres. Leur structure génétique est en partie artificielle. Sur eux, les thérapies conventionnelles ne fonctionnent pas. Les protoplaseurs ne réarrangent pas leurs tissus, et ils métabolisent les drogues avant qu'elles puissent les aider...

Le docteur comprit que ses mots n'atteignaient pas son interlocuteur. Elle opta pour la manière brutale.

— Votre amie est mourante et je ne peux rien faire pour la sauver, conclut-elle.

— Quel lit ? demanda l'homme.

M'Benga abandonna.

— Par ici.

Christine avait vu suffisamment de Chais succomber au virogène pour deviner qu'il restait à Teilani moins de vingt-quatre heures à vivre.

Autrefois, cette femme avait dû être très belle, avec ses élégantes oreilles romuliennes et son haut front klingon, mais l'âge et la maladie l'avaient ravagée.

En termes humains, Christine lui aurait donné cinquante ans. Donc elle devait en avoir au moins cent vingt-cinq. Le virogène avait transformé sa peau dorée en un patchwork de capillaires éclatés et d'ecchymoses violettes, le tout

étant tendu à craquer sur son crâne fin. Une compresse stérile était collée sur sa joue droite, sans doute pour couvrir une des ulcérations fréquentes au stade final de la maladie.

Quatre-vingts ans plus tôt, cette femme avait dû être vibrante de vie ; dans les yeux de l'homme, Christine ne lut ni répulsion, ni pitié, ni crainte.

L'homme s'agenouilla près de la couche de Teilani et lui caressa doucement le front, comme si le dispensaire était toujours un musée et cette femme son plus précieux trésor.

Teilani battit des paupières, mais ne s'éveilla pas. Derrière Christine, M'Benga consulta son tricordeur. Les deux femmes se regardèrent. M'Benga secoua la tête. Le temps manquait.

— J'ai besoin d'eau chaude, déclara l'homme sans quitter Teilani des yeux.

— Son niveau d'hydratation est correct, protesta M'Benga. Nous sommes rationnés.

L'homme leva la tête vers le docteur.

— De l'eau. Bouillante. Une seule tasse.

Christine fut de nouveau frappée par l'intensité de sa voix. Elle posa une main sur l'épaule de M'Benga.

— Tout va bien, Bones. Prends-la sur mes rations.

Les yeux de la jeune femme lancèrent des éclairs.

Elle n'appréciait pas qu'on la contredise.

— J'espère que vous savez ce que vous faites. Christine hocha la tête.

M'Benga se dirigea vers la réserve.

Tendrement, l'homme rajusta la couverture et l'oreiller de Teilani. Puis, avec prudence et fermeté, il toucha plusieurs points situés sur son cou, son front et ses joues.

Christine sursauta. Certains de ces endroits correspondaient aux zones de katra vulcaines. Si elle n'avait pas perçu de l'émotion dans sa voix, elle aurait juré que la capuche du visiteur dissimulait des oreilles pointues.

— Êtes-vous un guérisseur ? demanda-t-elle.

L'homme secoua la tête.

— Puis-je faire autre chose ? demanda Christine en désespoir de cause.

— C'est inutile, répondit l'inconnu sans quitter Teilani du regard.

— Non. (Christine s'agenouilla près de lui.) Laissez-moi vous aider.

L'homme se tendit, comme si elle avait dit quelque chose de remarquable. Il regarda autour de lui, puis, de sous la couche, tira un objet enveloppé de tissu chai. Il le prit comme un plateau et le tendit à Christine.

La jeune femme sentit les contours d'une plaque métallique d'environ trente-cinq centimètres de long sur vingt-cinq de large et un d'épaisseur. Sans doute une plaque décorative qui avait eu une grande valeur sentimentale pour Teilani.

D'une poche, l'homme sortit une petite tasse et un sachet brun qu'il ouvrit.

— Du thé ? s'étonna Christine en voyant les feuilles séchées.

— En quelque sorte.

M'Benga revint avec un thermo. L'inconnu lui tendit la tasse pour qu'elle la remplisse. Un filet de vapeur s'échappa du bec verseur.

L'homme émietta une pincée de feuilles et les laissa tomber dans l'eau bouillante. Puis il agita doucement la tasse.

L'air s'emplit d'un riche arôme végétal. Christine inspira à pleins poumons. À trop subir la puanteur de Chai, elle avait presque oublié qu'il existait d'autres parfums dans l'univers.

— Pourriez-vous au moins me dire ce que c'est avant de l'administrer à ma patiente ? demanda M'Benga, exaspérée.

— Quel est votre diagnostic ?

— Elle ne passera pas la nuit.

— Dans ce cas, qu'est-ce que ça change ?

L'homme se tourna vers Teilani, lui souleva doucement la tête et fit couler un filet de thé entre ses lèvres.

M'Benga braqua son tricordeur sur le sachet. Elle cligna des yeux comme si elle ne pouvait croire ce qui venait de s'afficher sur l'écran.

— Que se passe-t-il, Bones ? chuchota Christine.

— Du diable si je le sais.

M'Benga dirigea le tricordeur vers Teilani et secoua la tête.

— J'aimerais l'emmener avec moi, dit l'homme.

M'Benga sursauta.

— Il est hors de question que vous dérangiez ma patiente.

Teilani gémit : le premier son qu'elle émettait depuis son arrivée au dispensaire. Ses paupières s'entrouvrirent.

L'homme se pencha et appuya sur ses points de katra.

M'Benga activa son tricordeur. Christine la vit écarquiller les yeux.

— Je n'arrive pas à y croire...

L'homme se redressa et fit un signe de tête aux deux jeunes femmes.

— Je pense que c'est ma patiente, maintenant.

Il prit Teilani dans ses bras, la soulevant comme si elle lui était plus précieuse que la vie elle-même.

Christine se releva à temps pour voir les yeux de la femme s'ouvrir et se poser sur son sauveur. Un sourire aussi émerveillé qu'incrédule se peignit sur ses lèvres craquelées.

— James... Tu es revenu... souffla-t-elle d'une voix ténue.

L'homme sortit du dispensaire. Christine et M'Benga le suivirent du regard. Le docteur tapota l'écran de son tricordeur pour s'assurer de son fonctionnement.

— Son pouls se stabilise. La fièvre est en train de tomber.

Elle saisit la plaque métallique enveloppée de tissu et la renifla avec méfiance.

— James, répéta Christine, pensive.

L'homme avait au moins un nom, humain, qui plus est. M'Benga entreprit de déballer l'objet. Arrivant à la dernière couche de tissu, elle sentit que des lettres étaient gravées dans le métal.

— Alors ? s'enquit Christine, curieuse. Qu'est-ce que c'est ?

M'Benga retourna la plaque pour lire les inscriptions. Elle poussa un hoquet de surprise.

La lumière du dispensaire se reflétait sur des lettres de bronze poli qui composaient ces mots étonnants :

USS ENTREPRISE NCC-1701-A

« ... Qui s'aventurera là où aucun homme n'est jamais aile'. »

Christine et M'Benga se tournèrent vers la sortie du dispensaire au moment où l'homme franchissait le seuil, Teilani dans les bras.

— James, répéta à nouveau Christine.

C'était impossible.

Mais c'était justement pour ça qu'il était célèbre.

CHAPITRE VI

Picard contemplait le coin vide de sa cabine.

Selon les plans de l'Entreprise-E, une unité environnementale aurait dû être placée à cet endroit. Certains officiers y avaient installé un arbre à chat, d'autres un terrarium pour accueillir des formes de vie exotiques.

Les concepteurs du vaisseau avaient étudié les états de service de son futur capitaine et opté pour un aquarium cylindrique rempli de poissons terriens. La première réaction de Picard, en découvrant ses nouveaux quartiers, avait été de demander qu'on enlève l'aquarium.

Il savait que l'espace était un environnement trop hostile pour des formes de vie innocentes.

Picard avait visionné les enregistrements du crash de l'Entreprise-D sur Véridian III. Il avait entendu hurler les enfants qu'on séparait de leurs parents, quelques minutes avant que le noyau de distorsion du vaisseau explose et que sa soucoupe aille s'écraser sur la planète.

Ce n'était pas vraiment ce que les pères de l'Entreprise avaient en tête au moment de son baptême.

Picard ne se formalisait pas que des familles entières soient envoyées en mission dans l'espace, mais il pensait que les enfants et les non-professionnels auraient toujours dû rester à l'écart du danger.

Que l'Entreprise-E n'en transporte pas le rassurait. La vue apaisante des poissons exotiques tournant en rond dans leur aquarium lui manquait, mais ça faisait toujours quelques vies de plus dont il n'était pas responsable.

La première fois qu'il était parti dans l'espace, il lui semblait n'avoir vu que la lueur aveuglante des étoiles. Maintenant plus que jamais, il remarquait le vide glacial qui s'étendait entre elles.

Quelqu'un sonna à sa porte.

— Entrez.

Son officier en second pénétra dans la cabine, un bloc-notes à la main.

— Oui, numéro un ?

Riker ne perdit pas de temps. Il n'appréciait pas plus la mission en cours que Picard ou les autres membres de l'équipage. Une tension presque palpable régnait sur la passerelle de l'Entreprise.

— Il n'y avait aucun lieutenant-commander Stron assigné à la Station Gamow, déclara-t-il.

Picard mit quelques secondes à saisir l'importance de cette nouvelle.

— Venait-il d'un des autres vaisseaux participant au blocus ?

Riker secoua la tête.

— J'ai vérifié les dossiers du personnel affecté au système Alta Vista.

Aucun Stron n'est venu ici depuis la mise en service de la station, il y a trois ans. Starfleet compte neuf engagés Vulcains de ce nom ; le seul qui se trouve dans un rayon de trois cents années-lumière de ce secteur a cent soixante ans et navigue à bord du Sloane.

— Et les huit autres ?

Riker tendit son bloc-notes à Picard. Tous les Stron de Starfleet étaient en mission aux quatre coins de la galaxie.

— Je ne sais pas ce qui me surprend le plus : qu'un Vulcain se suicide, ou qu'il mente délibérément, murmura Picard.

— Nous ne pouvons pas être sûrs de ses origines, rappela Riker.

— Y a-t-il des gradées humaines enceintes dans le secteur ?

— Aucune qui ait disparu récemment.

Picard se leva et vint se camper devant une baie vitrée, dans laquelle il observa son reflet.

Un demi-million de kilomètres plus loin, Alta Vista III n'était qu'une minuscule sphère jaune pâle entourée de nuages indigo. Un an plus tôt, avant l'arrivée du virogène, ils étaient encore verts et charriaient un végétal monocellulaire unique dans la galaxie.

Quels que soient son histoire et son mode de propagation, le virogène possédait une structure trompeusement simple, presque agréable à l'œil.

Selon les définitions traditionnelles, on pouvait le considérer comme une molécule, donc une entité trop petite pour être qualifiée de matière vivante.

Livré à lui-même, il restait inerte, une coque de silice protégeant sa fragile chaîne d'ARN.

Inoculé à un animal, le virogène ne s'attachait qu'aux membranes de ses cellules reproductrices ; il se multipliait en même temps qu'elles sans modifier leur structure génétique. Ainsi, les animaux n'étaient que les vecteurs qui répandaient la maladie.

Chez les plantes produisant de la chlorophylle, le virogène se greffait aux chloroplastes, utilisant leurs mécanismes de production d'énergie pour assurer son propre développement. Incapables de photosynthétiser, les végétaux infectés dépérissaient lentement.

Sur Alta Vista III comme dans les autres systèmes contaminés, le virogène avait empoisonné toutes les plantes, les rendant impropres à la consommation, et transformé tous les animaux en porteurs sains.

— Pourquoi un Vulcain, ou quiconque se faisant passer pour tel, prendrait-il l'identité d'un officier de Starfleet pour s'évader d'un système en quarantaine ? s'interrogea Picard à voix haute.

— Et se tuer une fois pris au piège ? ajouta Riker.

Picard eut un petit sourire.

— Numéro un, tout ceci ressemble presque à une enquête de Dixon Hill.

— Sauf que nous ne sommes pas sur l'holodeck, fit remarquer Riker. Deux personnes sont mortes.

— Dix' serait le premier à dire que les apparences sont parfois trompeuses. Si Stron nous a menti, nous pouvons supposer que ses actes n'étaient pas non plus ce qu'ils semblaient être.

— Monsieur, le Bennett a quitté la Station Gamow sans autorisation. Stron et sa compagne tentaient clairement de fuir le système.

— Non. Ils essayaient de nous échapper. C'est tout ce dont nous pouvons être certains. Nous ignorons leur destination finale.

— Mais nous savons qu'ils ne l'ont jamais atteinte.

Picard secoua la tête.

— Stron et sa femme ont atterri sur la Station Gamow sans que personne soupçonne qu'ils n'étaient pas ce qu'ils prétendaient être. Avec la confusion qui règne là-bas, c'est compréhensible. Nous pouvons supposer qu'ils avaient également prévu un moyen de repartir sans qu'on les inquiète.

— Monsieur, nous les avons vu exploser, protesta Riker. Si vous ne trouvez pas ça inquiétant pour eux...

— Nous avons vu l'explosion d'un noyau de distorsion là où semblait être le Bennett, corrigea Picard. Puis nous avons quitté l'astéroïde et nous sommes revenus prendre position ici.

Riker comprit où conduisait le raisonnement de son capitaine.

— Dois-je programmer une trajectoire vers Alta Vista 257 ?

Picard hocha la tête.

— Et préparez une équipe d'exploration.

Riker retourna sur la passerelle.

Une minute plus tard, Alta Vista III ne fut plus qu'une tête d'épingle sur les écrans. L'Entreprise-E filait vers la ceinture d'astéroïdes du système.

Picard n'avait pas la moindre idée de ce qu'ils trouveraient là-bas. Mais mener l'enquête lui semblait plus digne d'intérêt que surveiller une colonie mourante.

Si la Fédération devait tomber, le capitaine de l'Entreprise ne se comporterait pas en simple observateur.

* * * * *

Riker sentit la nausée le prendre à la gorge quand il se matérialisa sur Alta Vista 257. Passer de la gravité artificielle de l'Entreprise à celle de l'astéroïde, presque inexistante, était plutôt déstabilisant.

Une lumière blanche se refléta sur la visière transparente de son casque quand La Forge et Data se matérialisèrent à côté de lui. Riker tourna la tête pour vérifier qu'ils allaient bien. Ce mouvement le fit décoller de la surface noire de l'astéroïde.

Il annula le phénomène en écrasant, sur son avant-bras, le bouton qui commandait l'unité de manœuvre fixée dans son dos. Du coin de l'œil, il vit La Forge faire de même ; des gaz brûlés s'échappèrent des réacteurs de son unité.

Bien que très mince, Data était beaucoup plus lourd qu'un humain et il avait une meilleure maîtrise de ses gestes. Pourtant, quand il se pencha pour basculer l'interrupteur de ses bottes magnétiques, lui aussi flotta dans les airs.

Les voyants de contrôle des bottes s'allumèrent. Riker vit que leurs semelles étaient couvertes de poussière métallique.

— Il y a trop d'impuretés pour qu'elles fonctionnent correctement, annonça l'androïde. Il faut recourir aux unités de manœuvre.

Il n'avait pas besoin d'une combinaison pour survivre dans le vide de l'espace, mais son corps comptait quelques parties organiques que l'absence d'oxygène risquait d'endommager. En outre, il était plus agréable pour ses coéquipiers de communiquer vocalement avec lui.

— De toute façon, nous ne risquons pas de nous éloigner beaucoup de notre objectif, fit remarquer Riker.

Du coin de l'œil, il apercevait l'Entreprise, à quelques kilomètres au-dessus de lui.

— Riker à Entreprise. Nous avons atteint le centre de la zone d'impact. La voix de Picard résonna dans les haut-parleurs de son casque.

— Les traces concordent avec ce que nous avons vu ?

Riker regarda autour de lui. Le Bennett avait explosé à un kilomètre de l'astéroïde. Sa surface était striée de veines argentées légèrement en relief qui partaient toutes d'un unique point central.

Propulsés à une vitesse proche de celle de la lumière, les débris du Bennett avaient heurté le sol d'Alta Vista 257 avec une puissance suffisante pour le faire fondre par endroits.

Comme l'avaient indiqué les senseurs de l'Entreprise, ces marques semblaient récentes et collaient avec le mode de destruction du Bennett.

Malgré l'équipement sophistiqué du vaisseau, rien ne valait la présence d'un observateur entraîné.

La Forge régla son unité de manœuvre pour se placer à l'horizontale, quelques centimètres au-dessus de la surface de l'astéroïde. Riker savait que ses

nouveaux implants oculaires analysaient le sol avec une précision bien plus grande que celle des senseurs de l'Entreprise.

— Commander, dit La Forge, je ne détecte aucune trace de poussière spatiale sur les traînées de métal fondu. Ces marques datent de moins de vingt-quatre heures. J'en suis certain.

Riker se retint de hausser les épaules, car ça n'aurait fait que le propulser dans l'espace une fois encore.

— Capitaine Picard, annonça-t-il sur le ton le plus neutre qu'il put prendre, il semble que le Bennett ait bien explosé, comme nous l'avons vu sur l'écran de contrôle.

D'après Picard, Stron avait pu utiliser un inhibiteur de phase pour échapper au rayon tracteur, puis passer en distorsion en abandonnant derrière lui un second noyau, réglé pour exploser une seconde plus tard.

En consultant les banques de données des senseurs, Picard avait découvert des parasites subspatiaux, un blanc se produisant au moment de l'explosion. Il était possible que Stron ait réussi son coup avant que les senseurs se réalignent, mais possible et probable étaient deux choses différentes.

Riker soupçonnait que le moindre prétexte était bon à Picard pour rompre la monotonie du blocus. Il était presque désolé que la théorie de son capitaine soit fausse.

Comme lui, Riker pensait que l'Entreprise était conçu pour des missions plus risquées, et de nature moins déplaisante.

— Et les résidus organiques ? demanda Picard.

Stron et sa femme avaient dû être pulvérisés en même temps que leur vaisseau ; les molécules de leurs corps devaient donc être éparpillées sur le site de l'explosion.

Les détecter incombait à Data. Comme La Forge, l'androïde se plaça parallèlement à la surface de l'astéroïde. Il activa une sonde moléculaire et examina le sol, lisant les résultats sur l'écran intégré à son casque.

— Les seules traces présentes sont celles du Bennett, annonça-t-il enfin. Je ne vois aucun signe de restes organiques.

— En êtes-vous certain ? demanda Riker, surpris au point d'oublier qu'il parlait à un androïde.

— Avec une précision de quatre chiffres après la virgule, monsieur. Ce qui laisse place à une erreur, mais négligeable. On pourrait dire que...

— Data, coupa Riker, se souvenant d'une autre hypothèse de Picard, et si Stron n'était pas un Vulcain, ni sa compagne une humaine ? S'ils étaient des Klingons ou des Romuliens altérés ?

Data se replaça lentement à la verticale.

— Dans ce cas, nous obtiendrions des lectures différentes. Mais leurs corps devraient quand même laisser une trace détectable.

Picard se joignit de nouveau à la conversation.

— En d'autres termes, monsieur Data, le Bennett a bien explosé, mais Stron et sa femme ne se trouvaient pas à bord.

— Oui, monsieur. C'est l'explication la plus plausible.

Riker mourait d'envie de se gratter la barbe, mais il se contenta de parcourir du regard l'étrange horizon de l'astéroïde. En longitude, il se trouvait à huit kilomètres ; en latitude, à trois seulement.

Sa surface était constellée de cratères. Riker ne vit pas de dôme pressurisé ou d'autre installation artificielle. S'il y en avait eu, l'Entreprise aurait détecté leurs équipements électroniques à des milliers de kilomètres.

— Des commentaires, numéro un ? s'enquit Picard.

Riker n'avait pas le choix : il devait soutenir son capitaine, puisque ses hypothèses s'étaient confirmées.

— Non, monsieur. Nous avons bel et bien un mystère sur les bras.

— En réalité, commander, nous en avons deux.

Un instant, les implications de cette phrase firent frissonner Riker, comme si le froid de l'espace s'insinuait dans sa combinaison. Se pouvait-il que Picard soit sérieux ?

— Suggérez-vous que ce qui s'est produit ici est lié à la propagation du virogène ?

Riker voyait déjà Picard jubiler dans son fauteuil de commandement, prêt à relever un nouveau défi.

— Deux mystères dans un même secteur, numéro un ? La logique veut qu'il ne s'agisse pas d'une simple coïncidence.

Riker vit ses coéquipiers modifier leur position pour entrer en contact visuel avec lui. La surprise se lisait sur leur visage.

Picard n'était pas le seul membre de Starfleet à suggérer que l'apparition du virogène résultait peut-être d'un acte délibéré.

Mais il était le premier à trouver un début de preuve. S'il avait raison, la plus grande catastrophe naturelle qu'ait affrontée la Fédération n'avait sans doute rien de naturel...

CHAPITRE VII

L'aube se leva sur Chai. Un oiseau solitaire chantait plaintivement dans la jungle mourante.

C'était le dernier de son espèce. La génération suivante ne verrait jamais le jour : des coquilles trop fines avaient exposé les oisillons à l'air chargé de cendres avant que leurs poumons ne soient formés.

Quand le virogène était apparu sur la planète, la première réaction des responsables de l'environnement avait été d'éliminer le feuillage affecté, et de pulvériser des agents antiviraux sur toutes les zones avoisinantes.

Les résultats furent catastrophiques. Les agents antiviraux ajoutèrent cinq chromosomes à la séquence génétique propre au buisson le plus répandu sur Chai. Cette combinaison accéléra le cycle de floraison, qui se déclencha plusieurs semaines avant que les insectes chargés de la pollinisation sortent de leur cocon.

Trois mois plus tard, la production de baies stagnait à vingt-deux pour cent de la normale. Des populations d'insectes et d'oiseaux moururent de faim, perturbant la chaîne alimentaire. L'absence de nourriture se fit ressentir plus cruellement pour chaque maillon placé en aval.

Certains animaux se résolurent à manger leurs petits pour survivre. D'autres abandonnèrent leur habitat naturel, mais leur cycle de reproduction en fut bouleversé.

Les scientifiques de la Fédération remarquèrent les désastres qui se produisaient en chaîne dans l'écosystème de Chai, et s'efforcèrent de rétablir l'ordre naturel des choses.

Leurs fertilisants eurent pour seul résultat de perturber l'assimilation du calcium par les espèces natives de Chai. Trois mois plus tard, tous les mammifères donnèrent naissance à des prématurés handicapés ou trop fragiles pour vivre.

Ainsi meurt une planète.

Condamnée par les bonnes intentions de l'humanité, parce que son écosystème est plus complexe qu'un esprit humain peut le concevoir et plus dynamique qu'un ordinateur peut le simuler.

Un seul oiseau chantait encore d'une voix plaintive.

Quatre-vingts ans après qu'on l'eut déclaré mort pour la première fois, James T. Kirk l'entendit au moment où les soleils jumeaux de Chai perçaient la brume grisâtre du matin.

Il comprit ses accents désespérés et admira la force irrésistible qui le poussait à chanter face à une destruction imminente.

Kirk avait arpenté les ruines de civilisations déjà mortes quand la Terre n'existait pas. Il avait vu ses amis se sacrifier par amour ou par devoir. Puis il avait perdu ceux qu'il aimait à cause des caprices du destin ou de la haine de ses ennemis. Enfin il avait vu des êtres mourir sans autre motif que l'ignorance et la cupidité.

Autrefois, il pensait pouvoir y faire quelque chose. Tout changer.

Puis il était devenu amer, constatant que ses efforts étaient comme une goutte d'eau dans l'océan.

Alors il avait affronté la mort. Contre toute attente, pour des raisons qu'il ne s'expliquait pas, il lui avait échappé.

Parfois, il lui semblait que sa vie était une suite infinie de deuxièmes chances. Mais cette fois, on lui offrait plus qu'un simple sursis.

Un miraculé avait posé le pied sur Chai.

Kirk avait enfin découvert le secret qu'on devait chérir par-dessus tout dans un univers qui ne s'était jamais soucié des hommes et ne s'en soucierait jamais. Il s'assit près de Teilani, à la lueur du feu qu'il avait allumé près des ruines de sa maison.

Sa compagne s'agita sur la couverture. Elle sourit en sentant la caresse du soleil sur son visage.

Kirk lui caressa tendrement la joue. Elle leva les yeux et lui prit la main.

— Alors, ce n'était pas un rêve..., souffla-t-elle.

— Je t'aime.

Ce fut comme si Jim disait ces mots pour la première fois, et s'il comprenait enfin leur signification, réalisant qu'ils étaient les seuls à importer dans l'univers.

Des larmes se formèrent dans les yeux de Teilani et roulèrent en silence sur ses joues.

— Tu es revenu, dit-elle.

Kirk sourit.

— Pour toi. Pour nous.

* * * * *

— James T. Kirk ? grogna Barc.

Christine MacDonald montra au Tellarite le tricodeur où elle avait chargé les archives historiques de son vaisseau. L'écran affichait une photo de Kirk prise quatre-vingts ans plus tôt, lors du lancement de l'Entreprise-B.

— Regarde, dit-elle. C'est lui.

Le docteur M'Benga se pencha par-dessus l'épaule de Barc.

La lumière qui pénétrait par la fenêtre du dispensaire numéro un était assez vive pour noyer les couleurs de l'écran. M'Benga leva une main pour protéger l'image. Elle secoua la tête.

— Il est mort, Chris.

— Ils avaient déjà cru ça il y a quatre-vingts ans, répondit la jeune femme, triomphante. Et devine qui s'est pointé sur Véridian III ?

— Il y a quatre-vingts ans, on n'avait pas retrouvé son corps, intervint Barc. Picard l'a enterré sur Véridian. Fin de l'histoire.

Christine reprit le tricodeur et appuya sur une touche. L'image disparut, cédant la place à du texte.

— Lisez, ordonna-t-elle.

Le museau de Barc se plissa de curiosité. M'Benga fronça les sourcils.

— Ils l'ont laissé là-bas ?

— Avec l'Entreprise ?

— Croyez-vous vraiment que Starfleet oublierait James T. Kirk ? sourit Christine.

— Rien de ce que peut faire l'organisation ne saurait me surprendre, grommela Barc. Mais nos chefs n'auraient pas abandonné le vaisseau sur Véridian III. Si les habitants de Véridian IV l'avaient découvert, la Prime Directive en aurait pris un coup.

— Idem pour le corps d'un « alien », ajouta M'Benga, pensive. Les restes de Kirk auraient dû être enlevés. Je suis surprise qu'ils ne l'aient pas ramené sur Terre pour l'enterrer.

— Les archives de Starfleet ne contiennent aucune information relative à la récupération de l'Entreprise-D ou de Kirk. Autrement dit : ils n'avaient pas de corps à enlever, et quelqu'un veut dissimuler ce qui s'est passé après le crash du vaisseau, expliqua Christine, les joues rouges d'excitation.

Barc poussa un grognement sceptique.

— Si ce n'est pas dans les archives, ça ne s'est jamais produit, c'est ça que vous voulez dire ?

Christine savait le Tellarite trop têtu pour qu'on puisse discuter avec lui. Mais M'Benga se montrait généralement plus clairvoyante.

— Ton grand-père a servi dans l'équipage de Kirk, n'est-ce pas ? demanda-t-elle.

— Mon arrière-grand-père. Et pas longtemps.

— Mais tu sais ce qu'on raconte au sujet de Kirk.

M'Benga leva les yeux au ciel.

— Tout le monde le sait. Si un dixième de ces histoires étaient vraies, ce n'est pas cinq mais cinquante ans qu'aurait duré sa première mission !

Christine s'impatientait. Pourquoi ses amis refusaient-ils d'admettre l'évidence ?

— Avec ce que nous savons de lui, nous ne devrions pas être étonnés qu'il ait trompé la mort une fois de plus. Bones, tu as analysé le thé qu'il a donné à Teilani. L'ordinateur médical du Tobias dit qu'il peut empêcher le développement du virogène chez les Chais. Admets que c'est un miracle ! Alors, pourquoi Kirk ne pourrait-il en faire un autre pour se maintenir en vie ?

M'Benga soupira.

— Chris, tu te montes la tête. Je veux bien admettre que ce type soit ton héros, mais s'il avait survécu, Starfleet l'aurait ramené sur Terre pour lui rendre les honneurs qu'il mérite ! À l'heure actuelle, il serait en train d'écrire ses mémoires ou d'enseigner à l'Académie !

— Nous ne savons pas ce qui s'est passé sur Véridian III après le crash de l'Entreprise. Mais les trous dans les archives laissent penser que Starfleet cache quelque chose.

— Quoi ? aboya Barc, exaspéré.

Christine soupira.

— Si je le savais, ça serait mal caché, non ?

M'Benga leva les bras au ciel.

— Pourquoi ne lui demandes-tu pas s'il est bien James T. Kirk ? Qu'on en finisse une fois pour toutes !

— Il ne veut pas me dire son nom.

— Chris, tu diriges la mission de secours de Starfleet dans ce secteur. La loi martiale est en vigueur. Tu as toute autorité pour demander n'importe quoi à n'importe qui. (M'Benga s'autorisa un sourire.) Ce type en a peut-être marre qu'on lui dise qu'il ressemble à Kirk.

— À moins qu'il ait une bonne raison de dissimuler son identité, objecta Christine.

M'Benga lui jeta un regard pénétrant. Elle n'était plus un docteur, mais une amie qui connaissait la jeune femme depuis assez longtemps pour savoir ce qu'elle avait en tête.

— Oh, non ! Je connais cette expression, gémit-elle.

Christine se reprit.

— Quelle expression ? demanda-t-elle, sur la défensive.

— Tu es en train de tomber amoureuse de lui.

— Au bout de cinq minutes ? Ne sois pas ridicule.

Barc leva les mains.

— C'en est assez pour moi. Je m'en vais. Merci de garder pour vous les détails sordides des rituels humains de reproduction.

Christine retint l'ingénieur.

— Attends. Si tu vois Kirk, ou l'inconnu, peu importe comment tu l'appelles, ne lui parle pas de tout ça.

— Je ne voudrais pas qu'il me prenne pour un cinglé, dit le Tellarite, écartant le pan de toile qui servait de porte au dispensaire numéro un. Si vous avez besoin de moi, je bosse sur les synthétiseurs.

Sur un dernier grognement de dégoût, il disparut.

M'Benga dévisagea son amie.

— Le problème, c'est que cette mission t'ennuie à mort.

Christine fronça les sourcils.

— Ne dis pas de bêtises. Nous sommes en train de sauver un monde. C'est pour ça que nous avons signé.

— Nous ne sauvons personne. J'ai reçu un communiqué des services médicaux de Starfleet, il y a une heure. Deux nouveaux systèmes ont été contaminés, c'est officiel.

— Grands dieux, Bones, pourquoi ne m'en as-tu rien dit ?

M'Benga haussa les épaules.

— Barc est déjà prêt à abandonner. Au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, le moral des troupes est le plus bas que j'aie vu au cours d'une mission. Nous ne serons pas ravitaillés. Il faudra faire avec ce qui reste sur la planète et à bord du Tobias, autrement dit, pas grand-chose. Nous sommes livrés à nous-mêmes.

Christine eut l'impression qu'on venait de lui flanquer un coup de poing dans la figure. L'espoir qu'on vienne à leur secours était tout ce qui tenait debout les membres de son équipe.

— Quelqu'un d'autre est au courant ?

M'Benga secoua la tête.

— Uniquement les services médicaux. Starfleet sait combien la situation est précaire. La dernière chose dont nous avons besoin, c'est que les gens paniquent.

— Mais le thé de Kirk va les guérir, n'est-ce pas ?

— Pour ce qui est des habitants de Chai, avec leur métabolisme klingoromulien, la réponse est oui. J'en suis à peu près certaine.

— Très bien, se félicita Christine. Ça remontera le moral des troupes.

M'Benga baissa la tête, comme si elle n'avait pas le courage de regarder son amie dans les yeux. Christine ne l'avait jamais vu aussi sérieuse.

— Un meilleur taux de survie signifie davantage de bouches à nourrir. Et il nous reste à peine de quoi tenir un mois.

— Les synthétiseurs...

— Barc dit que ton idée d'utiliser les tricordeurs est brillante. Ça devrait fonctionner pendant une dizaine d'heures. Résultat : quelques centaines de litres d'eau supplémentaires. De quoi faire boire les enfants pendant deux jours au plus.

Christine prit le tricordeur à M'Benga et le posa sur la table, devant elle.

— Je n'accepterai pas la défaite.

— Ce n'est pas une attaque personnelle, Chris. Tu es commandant d'un navire scientifique, pas capitaine d'un vaisseau stellaire. Nous avons été envoyés ici parce que la flotte était débordée. Personne ne s'attendait à ce que nous gagnions.

« Je suis docteur, pas soldat. Je m'occuperai de ces gens aussi longtemps que j'en serai capable. Mais l'ennemi que nous affrontons n'en a pas après toi. Ni après moi.

— J'en fait quand même une affaire personnelle. Sinon, pourquoi combattre ce maudit virogène ?

M'Benga appuya sur un bouton du tricordeur et le fit glisser vers Christine. L'écran affichait de nouveau la vieille photo de James T. Kirk.

— On dirait que tu as passé trop de temps à lire ces vieux bouquins sur lui, dit-elle avec un pâle sourire.

— Il n'abandonnait jamais, s'enflamma Christine.

— Il vivait au XXIII^e siècle. La vie était plus simple à l'époque.

Christine saisit le tricordeur et le brandit comme une arme capable de repousser les forces du mal.

— Ne crois-tu pas que Kirk disait la même chose sur la vie au XXI^e siècle ? Et les gens du vingt-deuxième siècle sur le temps de Cochrane ? Qui lui-même envoyait les natifs du XX^e siècle ? Nous pensons tous que les choses étaient différentes autrefois, mais c'est faux. C'est toujours la même chose. Ce qui marchait il y a cent ans peut marcher aujourd'hui.

M'Benga jeta à Christine un regard empli de pitié.

— Ça m'étonnerait.

— Il n'abandonnait jamais, s'entêta la jeune femme. Jamais.

La voix de l'homme retentit derrière elle.

— Qui n'abandonnait jamais ?

M'Benga sursauta et se tourna vers l'entrée de la tente. Christine fit volte-face.

L'homme était là, toujours habillé comme un Vulcain, mais sa capuche rejetée en arrière dévoilait son visage. Il était sur l'expectative, comme conscient d'avoir interrompu une importante conversation.

Christine baissa les yeux vers l'écran du tricordeur, puis regarda l'homme. Ses cheveux étaient plus longs que sur la photo. Il ne portait plus de pattes, mais une barbe grisonnante. Pourtant, le regard restait le même.

Christine en avait la certitude : James T. Kirk se tenait devant elle.

Pourquoi refusait-il de l'admettre ?

— Vous disiez ? demanda l'homme.

Christine éteignit le tricolore.

— Rien. Comment va votre amie ?

— Beaucoup mieux.

— Les feuilles, commença M'Benga en se levant, pouvez-vous me dire d'où elles viennent ?

— Non. (Kirk marqua une pause.) Ce n'est pas par mauvaise volonté, mais je l'ignore. Elles m'ont été données par... un de mes professeurs. J'ignore sur quelle planète elles poussent.

— Connaissez-vous au moins leur nom ? Elles agissent à merveille sur les Chais.

— J'en suis heureux, dit simplement Kirk. C'est ce que j'espérais. On les appelle feuilles de trannin. Plutôt maigre comme piste. Mais c'est tout ce que je peux vous fournir.

Il avait prononcé le mot avec des intonations gutturales. Christine leva un sourcil.

— C'est peut-être d'origine klingonne.

M'Benga pinça les lèvres.

— Je vais demander à l'ordinateur de chercher des références. (Elle fit à Kirk un sourire éblouissant.) Vous a-t-on déjà dit que vous ressembliez beaucoup à... ?

— Docteur M'Benga, coupa Christine, usant de toute l'autorité de son grade, je crois que c'est l'heure de votre ronde matinale.

Les deux femmes se défièrent du regard. Pour se faire comprendre, Christine n'eut pas besoin d'ajouter « C'est un ordre ».

— Comme vous voudrez, commander, capitula M'Benga.

Elle saisit une trousse médicale, se dirigea vers la sortie et se tourna à demi vers Kirk.

— Au revoir, monsieur... ?

— Au revoir, docteur, répondit Kirk, éludant la question muette.

Christine se retrouva seule avec James Tiberius Kirk.

Un pionnier dont les exploits enchanteraient les mémoires tant que Starfleet et la Fédération seraient là pour les évoquer.

L'improbable survivant d'une autre époque.

Son héros. Peut-être davantage.

— Que puis-je faire pour vous ? demanda-t-elle.

Kirk hésita, comme s'il venait de penser à quelque chose.

— Teilani..., commença-t-il.

— Votre... amie ?

— C'est ça.

Kirk n'explicita pas le lien existant entre la femme de Chai et lui. Mais la façon dont il prononçait son nom révélait qu'une grande intimité les avait unis.

— Elle m'a raconté que l'épidémie s'est étendue à d'autres mondes.

— Vous l'ignoriez ? s'étonna Christine.

— J'ai été... absent quelque temps. Sur la frontière. C'est le moins qu'on puisse dire, songea la jeune femme.

— Officiellement, six autres systèmes sont déjà infectés, dit-elle à voix haute.

— Mais le bilan est bien plus lourd en réalité, n'est-ce pas ? devina Kirk.

— J'en ai peur.

Kirk regarda autour de lui. Christine eut l'impression qu'il enregistrerait chaque détail.

— Il fallait bien que ça arrive un jour ou l'autre, soupira-t-il.

— De quoi parlez-vous ?

— Savez-vous de quelle façon ça a commencé ? Christine ne comprenait rien. Kirk sautait du coq à l'âne, et elle ne parvenait pas à le suivre.

— La propagation du virogène ?

Kirk hocha la tête.

— Je veux savoir comment il est arrivé sur Chai.

— Un souhait que vous partagez avec la moitié de Starfleet, avoua Christine.

— Possédez-vous des archives ?

La jeune femme lissa sa tunique du plat de la main. Si Kirk ne voulait pas lui révéler ses intentions, au moins pouvait-elle l'amener sur son terrain.

— Pour vous remercier d'avoir apporté les feuilles de trannin, je serais honorée que vous effectuiez vos recherches sur l'ordinateur de mon vaisseau, dit-elle.

« Nous recevons sans cesse de nouvelles informations sur les efforts de Starfleet pour traquer et contenir le virogène ; je vous les communiquerai volontiers. »

— Vous avez un vaisseau ? demanda Kirk.

— L'U.S.S. Tobias. Un navire scientifique, précisa Christine en voyant la perplexité de son interlocuteur. Il est en orbite.

Kirk hocha la tête.

— Le concept m'est familier.

Christine activa son commbadge.

— MacDonald au Tobias. Deux à remonter.

La voix désincarnée du technicien répondit aussitôt :

— Verrouillage en cours...

Christine jeta à Kirk un regard plein d'espoir.

— Vous savez, il serait plus facile de jouer les guides si je connaissais votre nom...

Kirk haussa les épaules comme si ça n'avait pas la moindre importance.

— Appelez-moi Jim.

Christine s'autorisa un bref sourire. Comme elle regrettait que M'Benga n'ait pas entendu ça !

Puis ils se dématérialisèrent.

CHAPITRE VIII

Toute sa vie, Spock avait bien accepté l'échec. Dans la plupart des cas, cela lui avait évité de répéter les mêmes erreurs. La logique exigeait qu'on subisse les fiascos sans émotion, car ils n'étaient que des outils. Utilisé correctement, ils pouvaient conduire à la victoire.

Le Vulcain était pourtant miné par les événements de Babel. Il chercha dans la méditation les raisons de ce tourment, et fut intrigué (mais pas surpris) de découvrir la cause de sa colère.

Il ne se sentait pas trahi par les diplomates de la Fédération.

Il n'était pas embarrassé par la réaction des Romuliens à l'annulation du vote.

Il vieillissait, voilà tout.

C'était aussi simple que ça.

Un siècle et demi durant, il avait combattu pour le bien, et il était pressé que la lutte touche à sa fin. Sa patience s'érodait peu à peu.

Il comprenait les problèmes plus rapidement que par le passé, imaginant tout de suite les solutions. La logique eût voulu qu'il les mette en application sans tarder.

Il savait que Vulcains et Romuliens seraient réunis un jour, mais il doutait d'être là pour le voir.

D'où la tristesse.

Pourtant, si un espion l'avait vu faire sa valise dans ses quartiers diplomatiques, il n'aurait pas détecté sa détresse.

Avec le calme que conférait une vie de discipline, Spock vaquait à ses occupations en toute impassibilité. Il en avait toujours été ainsi. Mais récemment, le Vulcain avait commencé à se demander pourquoi.

Il appuya sur la serrure de la valise posée sur le secrétaire. Un témoin aurait pensé qu'il en passait le contenu en revue, un bloc-notes, un tricordeur, des robes de cérémonie, quelques affaires de toilette et deux livres : L'Art de la Paix de Surak, et, pour son divertissement, le grand classique Terrien Les Voleurs de Tapis, de Harold Robbins.

En réalité, il était perdu dans de très vieux souvenirs.

Un siècle plus tôt, à bord de l'Entreprise, il avait relâché sa discipline au point de jeter un bol de soupe contre un mur. À l'époque, il vivait son premier Pon farr.

Songeant à cet acte irrationnel, Spock se dit qu'il en avait retiré une étonnante satisfaction. Peut-être devrait-il recommencer, pour voir. Ce n'était pas l'envie qui lui manquait.

Quelqu'un sonna à la porte. Comme à son habitude, Srell était en avance.

— Entrez.

La porte s'ouvrit.

Au lieu du jeune Vulcain, un officier klingon en armure de bataille pénétra dans la pièce.

Spock leva un sourcil.

Plusieurs délégations klingonnes se trouvaient sur Babel. Bien que les relations entre l'Empire et la Fédération se soient améliorées depuis la crise cardassienne, les relations diplomatiques n'étaient pas encore complètement rétablies. Spock ne voyait pas pourquoi un Klingon aurait voulu lui parler en privé.

— Que désirez-vous ? demanda-t-il.

Étant donné les circonstances, c'était la seule chose à dire.

Le Klingon inclina brièvement la tête, puis investit les quartiers du Vulcain sans y avoir été invité. Spock remarqua qu'il portait à la ceinture une petite sacoche diplomatique.

— Ambassadeur, commença le Klingon, on m'a demandé de vous apporter ça.

Il sortit un petit holoprojecteur de sa sacoche et le tendit au Vulcain. Spock l'identifia comme une unité civile conçue pour stocker un message personnel. Sa fonction la plus commune était de préserver le souvenir des disparus.

— Qui dois-je remercier ? demanda le Vulcain.

— J'ai accompli ma mission.

— Ne puis-je en connaître le commanditaire ?

Le Klingon semblait aussi ennuyé que Spock. Visiblement, il n'appréciait pas qu'on lui fasse accomplir le travail d'un vulgaire messenger.

— Je ne peux vous dire ce que j'ignore. Au revoir.

Il sortit. La porte se referma derrière lui.

Spock examina l'holoprojecteur : un petit cube noir muni d'un interrupteur. Il le posa sur le secrétaire, puis l'analysa avec son tricordeur.

Pas trace d'explosif. L'objet était ce qu'il semblait être.

Spock utilisa la logique pour imaginer le contenu du message. Étant donné les conditions actuelles, il supposa que cela avait à voir avec son père : peut-être un enregistrement officieux, un de ses collègues ayant décidé qu'il devait revenir à son fils.

Spock activa l'holoprojecteur ; une colonne de lumière jaillit du cube. Une silhouette humanoïde d'une vingtaine de centimètres de haut se forma lentement.

Le Vulcain la reconnut. C'était Ki Mendrossen, chef de cabinet de Sarek durant ses dernières années de carrière.

Cet humain totalement dévoué au bien-être de Sarek avait la capacité quasi vulcaine de se concentrer sur des détails. Sarek n'avait jamais loué ses talents, mais qu'il l'ait gardé aussi longtemps à son service en disait long.

Spock ne s'attendait pas à voir Ki Mendrossen, mais la « présence » du diplomate confirma sa première déduction : le message devait être en rapport avec son père.

L'image holographique prit la parole. Mendrossen semblait plus âgé que dans le souvenir de Spock. Il avait les épaules voûtées, comme sous l'effet d'une grande fatigue.

Des parasites déformaient l'hologramme ; on eût dit que les senseurs d'enregistrement n'étaient pas correctement réglés, un signe de précipitation ou de négligence tout à fait surprenante chez le diplomate.

— Mon nom est Ki Aloysius Mendrossen, ancien chef de cabinet de l'ambassadeur Sarek de Vulcain. Je me livre à cette confession de mon propre chef, sans y être contraint en aucune manière.

Le mot « confession » fit sursauter Spock.

— Quand je travaillais pour l'ambassadeur, je faisais périodiquement des rapports au préfet du District Gonthar pour le tenir informé de notre progrès sur les sujets suivants : la révision des protocoles de Premier Contact de Starfleet, le rapatriement de la Pierre Drall Andorienne, et la Réunification romulienne.

Spock porta la main à son médaillon. Il était abasourdi. Mendrossen avouait avoir fait de l'espionnage au sein d'une organisation qui en appelait à la confiance pour maintenir sécurité et unanimité en son sein. Comment était-ce possible ?

— Je n'ai pas l'intention de m'excuser, poursuivit Mendrossen. Pour le bien de la cause - de la révolution - J'aurais tout fait à l'époque.

« Aujourd'hui, voyant de quelle façon ont été utilisés mes renseignements, je réalise l'ampleur de mon erreur. »

Le diplomate baissa la tête - une expression typiquement humaine de contrition. Mais son geste était maladroit, comme si les années passées sur Vulcain lui avaient fait perdre contact avec son héritage.

— Même si je pensais suivre la voie de Surak, ma logique était incertaine, et je regrette mes actions.

L'image scintilla. Mendrossen reprit sur un ton plus mesuré :

— Des vestiges de la Fédération survivront à cette sombre époque, et je souhaite que ce qui renaîtra de ces cendres soit une association plus respectable de la nature profonde de chaque monde.

« Il ne fait aucun doute que la Fédération doive périr. Et il me semble plus humain qu'elle le fasse ainsi, plutôt que ballottée par les courants de l'histoire. »

Jusqu'ici, Mendrossen avait l'air de réciter un texte. Sa voix s'adoucit, comme si les mots lui venaient soudain du cœur.

— Pourtant, je regrette amèrement le rôle que j'ai joué dans la mort de l'ambassadeur Sarek. Des actes que l'histoire retiendra contre moi, son meurtre est le seul pour lequel je demande pardon.

La silhouette leva la main pour faire le Salut Vulcain.

— Longue vie et prospérité.

Mendrossen sortit de sa veste grise un petit fuseur de conception vulcaine. Sous le regard éberlué de Spock, il l'activa, le pressa contre sa poitrine et baissa la tête une dernière fois avant de se suicider.

Pendant vingt secondes, l'holoprojecteur montra le reflet de la lumière sur le sol de pierre. Puis l'enregistrement se termina.

Spock recula jusqu'à heurter le lit. Il se laissa lourdement tomber dessus.

Son esprit luttait pour assimiler ce qu'il venait d'apprendre. Son père était mort du Syndrome de Bendii. C'était une maladie rare, qui affectait surtout les Vulcains âgés de plus de deux siècles.

La façon dont elle avait ravagé l'intellect de Sarek était détaillée dans des dizaines de rapports médicaux. Il ne faisait aucun doute que l'ambassadeur était mort d'une cause naturelle.

D'un autre côté, on avait cru jusque-là que les Corps Diplomatiques Vulcains ne pouvaient abriter d'espion. Cela semblait aussi impossible que Mendrossen avouant (Spock avait du mal à formuler le mot) le meurtre de Sarek.

Deux impossibilités. Voilà qui réduisait la probabilité d'une coïncidence.

Spock sentit son cœur battre à tout rompre. Il se savait émotionnellement sous pression, mais ce message inattendu avait sur lui un effet dévastateur.

Il était dur de voir échouer la première tentative de rapprochement des Vulcains et des Romuliens.

Plus dur encore d'avoir perdu son père à cause des ravages de l'âge et du temps.

Mais si Sarek avait été assassiné... Si Spock l'avait abandonné aux machinations d'un criminel qui travaillait pour lui, sans deviner le danger qu'il courait...

Savoir qu'il avait failli à ses devoirs de fils était bien pire que n'importe quel fiasco diplomatique.

Spock tira sur la chaîne de son médaillon de l'IDIC jusqu'à ce qu'elle morde la chair de son cou, puis se rompe.

D'un geste vif, il jeta le disque de métal contre un mur.
Il n'y avait plus de place dans sa vie pour l'échec.
Ni pour la logique.
Il était temps que les choses changent.

CHAPITRE IX

Le Tobias était un vaisseau scientifique de classe Oberth dont le volume total, nacelles de distorsion incluses, n'excédait pas les deux tiers de la soucoupe d'une classe Galaxie.

C'était un des « mulets » de Starfleet, la petite salle des machines étant située directement sous la passerelle. Cette configuration robuste mais peu esthétique n'avait guère changé en près d'un siècle.

Pourtant, Christine MacDonald était fière de commander le navire. La plupart des officiers dont la carrière l'intéressait avaient commencé ainsi, avant de se hisser à des postes plus glorieux.

Christine voyait le Tobias comme une étape sur le chemin qui la conduirait dans le fauteuil d'un des nouveaux bijoux de classe Souverain.

À condition que Starfleet et la Fédération survivent aux assauts du virogène.

Christine était prête à parier que oui. Comme l'homme qui venait de se matérialiser près d'elle sur la plate-forme de téléportation, elle n'abandonnerait jamais. La Fédération non plus.

La jeune femme fit un signe de tête au technicien debout derrière sa console, puis gagna la porte avant de réaliser que Kirk ne l'avait pas suivie. Elle se retourna et vit qu'il restait immobile sur la plate-forme.

— Jim ? Vous allez bien ? demanda-t-elle.

Kirk hésita.

— C'était une expérience inhabituelle, dit-il. La téléportation.

Christine fut stupéfaite par sa réaction. Même s'il n'était pas le légendaire capitaine James T. Kirk (bien qu'elle fût persuadée du contraire), qui voyageait encore dans l'espace sans avoir été téléporté au moins une fois ?

— Ne me dites pas que..., commença-t-elle, incrédule.

Kirk descendit de la plate-forme.

— Non... Mais ça faisait longtemps que je ne m'étais plus concentré sur les sensations qu'on éprouve pendant le processus, sourit-il. Elles sont assez remarquables, quand on y pense.

Christine faillit répliquer : « C'est juste une dématérialisation », mais elle s'abstint pour ne pas avoir l'air grossier. Son désir de questionner Kirk au sujet

des événements de Véridian III et de son improbable survie se fit plus pressant que jamais.

— Allons sur la passerelle, suggéra-t-elle. C'est là que se trouvent les consoles les plus performantes.

Cette fois, Kirk la suivit.

Les couloirs du Tobias étaient presque déserts. Le vaisseau orbitait autour de Chai depuis huit mois ; ses procédures d'entretien étaient entièrement automatisées, et la majorité des quatre-vingt-dix-huit membres de l'équipage travaillaient à soulager la population locale.

Christine ne s'était jamais sentie aussi seule à bord du vaisseau, sauf le jour où elle l'avait inspecté dans un hangar vulcain, après son dernier réarmement. À l'époque, il dormait comme un dragon dont la puissance attendait une occasion de se réveiller.

À présent, il lui semblait infirme. Passif. Sur la touche.

Si la Fédération tombait, se demanda la jeune femme, que deviendraient les milliers d'autres vaisseaux de la flotte ?

Finiraient-ils leurs jours en orbite, pourrissant dans l'espace jusqu'à ce qu'ils aillent s'écraser sur des planètes ravagées où on les découvrirait plus tard parmi les ruines d'une grande civilisation ?

Ou seraient-ils laissés à l'abandon dans des spatioports jusqu'à ce qu'on les réarme pour les mettre au service d'une seconde Fédération ?

Christine s'arrêta près des portes de l'ascenseur. Inconsciemment, elle tendit la main pour toucher la cloison, cherchant à sentir des vibrations.

Elle sentit le regard de Kirk posé sur elle.

— Le vaisseau dort, dit-il.

— Il est vieux, répondit Christine, sachant que ce n'était pas ce que son compagnon voulait dire. Il a été réarmé cinq fois.

— Et vous vous demandez comment il finira.

La jeune femme hocha la tête au moment où les portes coulissantes s'ouvraient devant eux. Elle avait l'impression de converser avec un Bétazoïde, capable de lire dans ses pensées.

Elle entra dans la cabine.

— Passerelle, ordonna-t-elle.

Un bourdonnement monta autour d'elle.

— Les vaisseaux ne sont pas importants, lâcha Kirk.

Christine se tourna vers lui. Ce n'était pas ce qu'un capitaine était censé dire.

— Bien sûr que si, protesta-t-elle. Ce sont eux qui donnent vie à la Fédération et lui permettent de se développer. Ils sont le sang de notre civilisation, une promesse de croissance et d'avenir.

Elle s'interrompit, les joues en feu. Elle avait parlé sans réfléchir, n'écoutant que son cœur.

Kirk la regarda comme un père sur le point de morigéner sa fille. Christine se sentit stupide et vulnérable.

— Ce sont des tas de ferraille. Parfois, ils nous rendent insensibles aux esprits qui les ont conçus et aux âmes qui les servent.

Jamais le James T. Kirk que vénérât Christine n'aurait proféré une incongruité pareille. Peut-être était-il temps de suivre la suggestion de M'Benga et d'affronter ouvertement Jim. Christine devait savoir ce qui avait si radicalement changé son idole.

Avant qu'elle prenne la parole, Kirk poursuivit :

— Votre équipage, commander, c'est ça, l'important. Le Tobias n'est qu'une coquille vide qui peut vous emmener d'un monde à l'autre. Un jour, il partira à la casse ou explosera...

Kirk détourna le regard, comme s'il contemplait ses propres souvenirs.

— Il y aura toujours une machine pour le remplacer. Plus rapide, plus belle, plus puissante. Mais une merveille de technologie n'est rien sans équipage.

— Et sans capitaine, fit remarquer Christine.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent sur la passerelle. La moitié des consoles étaient éteintes.

Kirk posa une main sur l'épaule de Christine pour l'empêcher de sortir. La jeune femme sentit la chaleur de sa paume sur sa peau nue. Elle se tourna vers lui, attirée par son magnétisme.

— J'ai connu un fou qui pensait qu'être capitaine d'un vaisseau stellaire était l'objectif ultime. Mais ce poste est une condamnation, pas une récompense.

— Je ne comprends pas, avoua Christine.

L'air de la cabine était chargé d'électricité. Le regard de Kirk plongea dans celui de la jeune femme.

— Le capitaine est prisonnier entre la machine et son équipage. Ne pouvant être ni avec l'un ni avec l'autre, il se retrouve seul.

— Toutes les choses ont un prix, dit Christine avec conviction. Si je suis prête à le payer, rien d'autre ne compte.

Kirk retira lentement sa main, comme s'il venait de comprendre qu'il ne ferait pas changer d'avis la jeune femme.

— Mon ami pensait la même chose.

— Que lui est-il arrivé ? demanda Christine, sans avoir le moindre doute sur l'identité du prétendu « ami ». A-t-il obtenu ce qu'il voulait ?

— Il est devenu capitaine d'un vaisseau stellaire.

— À quel prix ?

Kirk étudia la jeune femme, cherchant un moyen de répondre à sa question.

— Il ne pourra jamais être rien d'autre.

Christine ne s'attendait pas à ça. Elle garda le silence, jusqu'à ce que Kirk fasse un geste vers la passerelle, comme s'il était l'hôte et elle l'invitée.

— Par ici.

* * * * *

Une heure plus tard, Jim avait terminé ses recherches.

Christine s'était installée devant le terminal, mais il avait lui-même posé les questions et lu les réponses sur le moniteur de la console scientifique. Il assimilait les informations à une telle vitesse que Christine décrocha souvent.

Quand il eut passé en revue toutes les informations disponibles, Kirk s'assit à la place de l'opérateur, à côté de la jeune femme, les doigts croisés sous le menton.

Christine ignore les regards des deux membres de l'équipage présents sur la passerelle : Pini et Changdrapnor. Elle brûlait d'entendre l'analyse de Kirk.

— On dirait que ce n'est pas la première fois que vous voyez une chose pareille, souffla-t-elle enfin.

— Un désastre écologique ? Une famine ? L'histoire en est remplie. Ça arrive tôt ou tard.

— Je voulais dire, personnellement, corrigea Christine.

Un silence.

— C'est vrai, avoua Kirk.

C'était la première information privée qu'il laissait échapper.

— Où ? insista la jeune femme. Sur votre monde natal ? Sur une planète coloniale ?

— Sur une planète coloniale, répondit Kirk à contrecœur. Il y a très longtemps. (Il leva la tête vers le moniteur où s'affichaient les principales routes commerciales du secteur.) Ça n'aurait jamais dû se produire.

— Ne disiez-vous pas tout à l'heure que ça devait arriver un jour ou l'autre ?

— Sur les mondes clés du commerce intergalactique, oui. Trop de formes de vie ont été introduites dans trop d'environnements différents. Nous avons tenté de créer une écologie uniforme sur des planètes aux passés biologiques radicalement opposés.

« La moitié des mondes de la Fédération qui produisent du grain utilisent le même genre de semences. Autrement dit, une seule maladie pourrait anéantir l'agriculture de la moitié du quadrant. La diversité des écosystèmes tend à disparaître un peu plus chaque jour. »

« Nous appelons ça efficacité, mais c'est un suicide. »

Pour la première fois, Kirk s'exprimait autrement qu'avec des mots soigneusement choisis. Christine entendit dans sa voix une passion qui lui parut aussi surprenante que les cris de rage d'un Vulcain.

— Le virogène n'a-t-il pas causé plus de dégâts qu'une maladie du grain ? Il affecte toutes les plantes, pas seulement les céréales.

— C'est exactement ce que je veux dire, fit Kirk. La chlorophylle n'est qu'un des moyens utilisés par la nature pour mettre l'énergie solaire au service de la croissance végétale. Mais la Fédération a étendu la culture des plantes qui y font appel à toutes les planètes membres.

« Si les écosystèmes étaient restés intacts, le virogène aurait touché la Terre, Mars et une poignée d'autres mondes. Il aurait été facile de remédier au problème avec des vivres en provenance des planètes où les plantes à base de chlorophylle ne dominent pas. »

« Voyez ce qui s'est produit à cause de notre tendance à l'uniformisation. Nous nous sommes souciés de croissance, pas de stabilité. Maintenant, nous allons en payer le prix. »

Christine avait déjà entendu ces mots, mais elle s'étonnait qu'ils puissent sortir de la bouche d'un homme d'action comme Kirk. Et elle savait que les bureaux de terraformation de la Fédération auraient trouvé des dizaines de contre-arguments.

Les écosystèmes « indemnes » étaient précisément ceux où surgissaient les maladies et les mutations dangereuses. En créant une écologie interplanétaire artificielle, uniforme et maîtrisée au niveau moléculaire, les scientifiques pensaient garantir la sécurité biologique de l'univers.

Christine était certaine que cela ne suffirait pas à convaincre Kirk.

— Si vous avez raison, en quoi ce qui s'est passé sur Chai est-il différent ?

Dans les yeux de Kirk brilla un sentiment que la jeune femme ne put identifier. Était-ce de la douleur, de la colère, du désespoir ?

— Chai était un paradis conçu par des écologistes romuliens et klingons.

— Conçu ? répéta Christine. Je l'ignorais. Nos archives parlent juste d'un monde colonial.

— Sans doute ont-elles été censurées. À l'origine, Chai était un avant-poste militaire. Très peu de plantes et d'animaux sont des « natifs ».

Kirk se massa le front et continua :

— Il est ridicule de croire qu'un virogène affectant des formes de vie originaires de la Terre puisse le faire au même moment dans un écosystème klingo-romulien. Il aurait dû avoir besoin d'un temps d'adaptation.

La formation scientifique de Christine reprit le dessus. Kirk venait d'apporter une nouvelle pièce au puzzle, une information qui devait être communiquée à Starfleet.

— Mais vous avez vu les derniers rapports, lui rappela-t-elle. Personne ne pense que le virogène s'est propagé instantanément. Nos experts croient qu'il existait déjà sous une forme dormante, et qu'il a voyagé par les routes commerciales avant de devenir actif. Ça expliquerait pourquoi il a frappé si vite dans des mondes aussi éloignés les uns des autres.

— Les experts ont tort ! lança Kirk. Chai ne se trouve sur aucune route commerciale, même mineure. La planète n'importe pas de nourriture. Son écosystème est artificiel. Le virogène n'aurait jamais pu arriver par les processus de contamination normaux.

Christine ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit. Du coin de l'œil, elle vit Pini et Changdrapnor tourner la tête pour dévisager Kirk.

La jeune femme frissonna. La conclusion du capitaine était terrifiante. Elle devait s'assurer qu'il parlait en connaissance de cause.

— Comment savez-vous sur Chai des choses que Starfleet ignore ?

— Demandez aux Chais qui vivent dans la capitale, répondit Kirk.

Autrefois, il y avait au centre de la ville un... musée... camouflé en centrale électrique. L'histoire de la colonie y était racontée dans le moindre détail.

Christine se tourna vers la console scientifique, appela à l'écran une carte de la capitale et remonta le fil du temps jusqu'à ce qu'une grande structure apparaisse à l'endroit. Elle vérifia les données stockées dans l'ordinateur.

— Centrale électrique. Démantelée par les ingénieurs de Starfleet il y a soixante-quinze ans, juste avant que Chai rejoigne la Fédération.

— C'était un musée militaire, insista Kirk. Je le sais, j'y suis allé.

Christine lui lança un regard pénétrant.

— Il y a soixante-quinze ans ?

— Non : quatre-vingts.

La jeune femme ne releva pas l'incongruité de cette affirmation. Un jour ou l'autre, Kirk devrait prouver son identité et expliquer comment il avait survécu si longtemps. Pour l'heure, sa théorie sur le virogène était la seule chose qui comptait.

— Suggérez-vous que la branche militaire de Starfleet possède des informations qui aideraient la branche scientifique à comprendre le virogène, mais qu'elle refuse de les lui communiquer ? Je trouve ça difficile à croire.

— Quoi que puisse être Starfleet, ça reste une bureaucratie. Vous travaillez pour l'organisation. Vous savez comment les informations sont compartimentées et perdues.

— Il en allait peut-être ainsi dans le passé, dit Christine. Aujourd'hui... Apparemment, j'ai davantage confiance en Starfleet que vous.

— C'était il y a longtemps, concéda Kirk. Mais certaines choses ne changent jamais.

Christine tapa un code sur sa console et lut le texte qui s'affichait sur le moniteur avec une stupéfaction croissante.

— Il y a quatre-vingts ans, murmura-t-elle pour ne pas être entendue de ses subordonnés, Chai a voulu rejoindre la Fédération. On dit ici qu'il y a eu des « incidents ». Quelques vaisseaux klingons furent détruits - le dernier sursaut de la conspiration Cartwright.

Christine plissa les yeux, surveillant la réaction de Kirk.

— Le commandant suprême de Starfleet, Androvar Drake, est mort ici au cours d'une bataille spatiale.

Kirk ne broncha pas.

— Selon les archives, le responsable de son décès serait James T. Kirk.

Kirk resta si impassible que Christine eut la certitude qu'il avait étudié sur Vulcain.

— L'avez-vous rencontré il y a quatre-vingts ans ?

Kirk se leva.

— James T. Kirk est mort. Je n'aime pas m'appesantir sur le passé.

— Je vais devoir rapporter à Starfleet tout ce que vous m'avez dit.

— Il est trop tard pour que ça serve à quelque chose. Mais conseillez quand même à vos chefs d'activer les fichiers dormants sur les Chais. Ils y trouveront toutes les données relatives à l'écosystème de la planète. (Kirk se leva.) Je dois retourner près de Teilani.

— Jim, attendez. Je vais devoir dire à mes supérieurs d'où je tiens ces informations. Pourquoi ne pas me révéler qui vous êtes ? Pour les archives.

Kirk hésita.

— Je suis... personne, lâcha-t-il enfin. Restons-en là.

Christine voulut protester. Mais quelque chose dans son expression l'arrêta.

— S'il vous plaît, ajouta Kirk.

Christine hocha la tête, se demandant ce que ça lui ferait de vivre dans un autre siècle, privée de tout repère.

— Mais si vous vous souvenez de quelque chose qui puisse nous être utile...

— Ne vous en faites pas. Je reste dans le coin, dit Kirk avec un sourire. Je suis chez moi, maintenant.

Christine se mordit les lèvres. Quelle que soit la façon dont James T. Kirk était arrivé en ce temps et en ce lieu, il avait décidé que sa vie d'aventurier était terminée. Elle devait respecter cette décision, même si elle ne la comprenait pas.

Elle le regarda marcher vers l'ascenseur, y entrer, faire demi-tour et balayer du regard la passerelle du Tobias.

— C'est un beau vaisseau, dit-il à Christine. (Son regard croisa celui de la jeune femme.) Mais rien de plus.

Il recula. Les portes de l'ascenseur se refermèrent.

Aussitôt, Pini et Changdrapnor se levèrent pour rejoindre leur commandant.

— Qui était-ce ?

— Personne, répondit Christine.

Changdrapnor gratta les écailles iridescentes qui entouraient son bec.

— Sa tête me dit quelque chose. Il ressemble à...

— Pas de spéculations, ordonna Christine. Nous lui devons bien ça.

Ses subordonnés n'insistèrent pas.

Elle les regarda avec fierté. Kirk avait raison : un vaisseau n'était rien sans équipage, et le sien comptait parmi les meilleurs.

— Lieutenant Pini, contactez le quartier général de Starfleet sur un canal prioritaire. Je veux parler à l'amiral Goddard en personne.

L'officier des communications écarquilla les yeux.

— C'est impossible ! Nous ne sommes qu'un vaisseau scientifique.

— Dites à sa secrétaire que nous avons des preuves que le virogène est d'origine artificielle.

— Ah bon ? s'étonna Changdrapnor.

— Enfin, peut-être, corrigea Christine, jetant un coup d'œil aux portes de l'ascenseur. Mais ça devrait suffire à attirer l'attention de l'amiral.

CHAPITRE X

Les protestations de Will Riker résonnaient encore aux oreilles du capitaine Picard quand il se matérialisa dans le minuscule bureau du directeur de la Station Gamow, sur Alta Vista III.

En principe, il revenait à Riker d'effectuer toutes les missions extérieures dangereuses. Le capitaine d'un vaisseau était trop précieux pour l'exposer au danger.

Picard avait répliqué qu'il se rendait sur une station scientifique de la Fédération. Quel risque pouvait-il courir ?

Riker avait marmonné qu'il préférerait ne pas le découvrir.

Puis Picard s'était dématérialisé.

Le directeur de la station, Chiton Kincaid, était une femme extraordinairement grande et mince. Mesurant près de deux mètres cinquante, elle venait d'un monde colonial à faible gravité.

Alors qu'elle se levait pour accueillir son visiteur, Picard dut tendre le cou pour croiser son regard. Il espéra qu'il avait caché sa surprise aussi bien qu'elle dissimulait la sienne à la vue de sa combinaison environnementale, qui l'empêchait de respirer l'air ambiant.

Chiton serra la main gantée de Picard.

— Je suppose que Starfleet n'a pas encore réussi à isoler le virogène ? demanda-t-elle.

Picard régla son communicateur de façon à pouvoir parler à la jeune femme par l'intermédiaire du badge qu'elle portait sur son uniforme.

— Pas encore, dit-il. Mais le docteur Crusher garde espoir.

Chiton parut aussi convaincue que son interlocuteur - autrement dit, pas du tout. Elle désigna une chaise, près de son bureau encombré de dossiers.

— Je vous en prie.

Picard déclina l'invitation. Chiton repoussa une pile de documents, s'assit sur un coin du bureau, et croisa des bras curieusement fins. Le mouvement rappela à Picard celui d'un insecte, mais il repoussa très vite cette pensée désobligeante.

— Pardonnez-moi de ne pas vous offrir à boire, dit Chiton.

Picard l'admira d'être encore capable d'humour dans de telles circonstances. Pour accueillir mille quatre cents réfugiés, son avant-poste scientifique avait dû abandonner tout espoir de mener à bien sa mission.

Les dômes pressurisés où on avait déployé des capteurs solaires pour étudier les bizarres inversions du soleil d'Alta Vista étaient vides de toute instrumentation scientifique. Dans le terrain rocailleux qui les entourait gisaient des machines démontées à la hâte et des équipements superflus.

Même ainsi, il y avait à peine assez de place pour les lits et les synthétiseurs que l'Entreprise et les autres vaisseaux de secours avaient téléportés sur la station.

Aucun réfugié ou membre du personnel ne pouvait quitter la planète. Tous avaient été exposés au virogène. Seules de strictes mesures de quarantaine empêcheraient le mal de se répandre.

Et ce n'est même pas certain, songea Picard.

Chiton sentit la réticence de son visiteur.

— Je suppose que vous êtes venu me dire quelque chose que vous ne vouliez pas prendre le risque de communiquer par les canaux habituels, l'encouragea-t-elle.

— C'est exact. Deux habitants de la station ont sans doute échappé au blocus.

Chiton fronça les sourcils.

— Mon personnel a suivi la chasse à distance. L'Entreprise est le seul vaisseau qui en soit revenu.

— Mais je crains qu'on ait trompé nos senseurs, expliqua Picard.

— Trompé ? Que voulez-vous dire ?

Picard expliqua comment s'était achevée la poursuite du Bennett.

— Un Vulcain et sa femme humaine, enceinte ? s'exclama Chiton, incrédule. Et ils se sont suicidés ?

— Pas sûr. Nous avons scanné la zone de l'explosion, et il n'y avait aucune trace de résidus organiques. Je pense que Stron et sa femme se sont téléportés ailleurs, peut-être sur un second vaisseau.

— Dans ce cas, c'était une fuite très bien organisée.

Elle inclina la tête ; Picard grinça des dents en entendant le craquement de ses vertèbres amplifié par les haut-parleurs de son casque.

— Ce que je m'efforce de déterminer, c'est qui, parmi votre personnel, aurait eu la possibilité de dissimuler la présence de Stron sur Gamow, puis de le faire accéder au Bennett.

— Moi, dit Chiton, sans se préoccuper des soupçons qu'elle pourrait attirer sur elle. Plus quelques-uns de mes subordonnés.

— Qui ? s'enquit Picard.

Chiton se leva, fit le tour de son bureau et s'assit face à un terminal à demi enfoui sous des papiers. Elle pianota sur le clavier.

— Toutes les personnes qui bénéficient de quartiers individuels. Dans les dortoirs, on aurait remarqué un Vulcain et sa compagne humaine.

Chiton fit pivoter l'écran pour que Picard puisse mieux voir.

— Voilà les archives médicales de la station. Parmi les réfugiées, aucune n'est enceinte. Nous avons vingt-deux Vulcains et aucun ne manque à l'appel.

— Êtes-vous certaine que tous vos invités figurent sur cette liste ?

— Absolument. Quand ils sont arrivés, nous ne savions pas à quoi nous avions affaire. Nous leur avons inoculé un sérum antiviral avant de les laisser pénétrer dans la station.

Picard tendit la main vers le clavier, puis il réalisa qu'il ne pourrait pas taper avec ses gants.

— Toutes les navettes sont-elles encore là ? demanda-t-il.

Chiton transmit sa question à l'ordinateur.

— Oui.

— Le Bennett est arrivé quand ?

— Il est là depuis le début, répondit Chiton sans consulter son écran. Il faisait partie de l'équipement standard de la station.

— Mais c'était un croiseur d'escorte, dit Picard. Pourquoi l'avoir assigné à un observatoire tel que Gamow ?

— Il n'appartenait pas à notre mission, mais à un groupe d'études spécialisé en terraformation, expliqua Chiton.

— J'ignorais qu'AIta Vista III était candidate à la terraformation. Elle possède déjà un écosystème.

Il savait que les espèces animales et végétales de la planète vivaient dans une atmosphère trop chargée en soufre, et pas assez en oxygène, pour que des humains puissent y habiter. Mais le règlement de la Fédération interdisait l'altération des biosphères trop éloignées de la norme terrestre.

— Sans aucun doute, répondit Chiton.

— Dans ce cas, en quoi consistait la mission du Bennett ?

Chiton fit un vague geste de la main.

— Le brouillard, capitaine. Ces nuages colorés sont des colonies géantes d'algues aériennes épiphytiques, c'est-à-dire qui tirent leur subsistance de l'atmosphère. Le Bennett avait été modifié pour prélever des échantillons et les livrer à des « chantiers » pilotes de terra-formation.

Picard eut l'impression qu'on venait de lui tirer dessus avec un fusil. La solution pouvait-elle être si simple ?

— C'est peut-être ainsi que le virogène s'est répandu, suggéra-t-il.

Chiton secoua la tête.

— Nous y avons déjà pensé. Mais le Bennett n'a jamais quitté le système. Quand le virogène s'est installé dans le brouillard, la quarantaine a commencé.

Picard soupira, sa visière s'embuant brièvement. C'était trop beau pour être vrai. Pourtant, un détail le chiffonnait encore.

— De quelle nature étaient les modifications du Bennett ?

Chiton fit apparaître un schéma sur l'écran : un vaisseau conçu pour la vitesse de distorsion, et profilé pour se déplacer dans l'atmosphère d'une planète avec ses moteurs à impulsion. Le contour de deux conteneurs fixés sous son hangar clignotait sur l'écran.

— Réservoirs à échantillons, pressurisés et dotés d'un système de ventilation interne, ainsi que de téléporteurs intégrés, expliqua Chiton. Une modification standard pour ce genre de mission biologique.

Une alarme retentit dans la tête de Picard.

— Le Bennett a-t-il rempli, même partiellement, certains de ses objectifs ?

Chiton eut l'air agacé.

— Je vous ai dit qu'il n'avait jamais quitté le système.

— Mais avait-il commencé à collecter des échantillons ?

Chiton consulta l'ordinateur.

— Oui. Cela a permis d'évaluer la propagation du virogène autour de la planète. Les données ont été expédiées aux services médicaux de Starfleet.

— Autrement dit, murmura Picard, ses réservoirs étaient pleins.

— Où voulez-vous en venir, capitaine ?

— Simplement à cela : nous n'avons pas découvert de résidus organiques sur le site de l'explosion. Même si Stron et sa femme s'étaient téléportés hors du vaisseau, nous aurions dû déceler des traces végétales. J'en déduis donc que les échantillons ont quitté le Bennett en même temps qu'eux.

— Voulez-vous dire que quelqu'un a volé de la brume ? s'étonna Chiton.

— Sous notre nez, oui !

Picard aurait voulu contacter son vaisseau, former une équipe, mettre Data, Geordi et Will au travail sur ce mystère. Mais il n'osait pas communiquer ses soupçons par radio. Quelqu'un aurait pu intercepter le message.

— Pourquoi aurait-on fait une chose pareille ? demanda Chiton.

— Je l'ignore, admit Picard. Mais ça doit être en rapport avec la propagation du virogène.

Chiton plaqua les mains sur ses hanches. Son scepticisme était visible.

— Le virogène est apparu dans plusieurs autres systèmes avant de ravager Alta Vista. Ça ne cadre pas avec votre théorie.

Picard était pourtant certain d'avoir mis le doigt sur quelque chose que personne n'avait encore soupçonné.

— Starfleet pense que le virogène s'est répandu dans le secteur pendant sa phase dormante, et qu'il est devenu actif l'année dernière. Mais s'il avait été créé ici, et diffusé par des bancs de micro-algues aériennes exportés vers une douzaine d'autres mondes ?

— Capitaine Picard, je vous ai déjà dit que le Bennett n'a jamais quitté le système.

— D'autres vaisseaux ont pu s'en charger avant lui. L'évasion du Bennett, la disparition de ses passagers et de sa cargaison suggèrent un plan de grande envergure.

Chiton se leva, fit le tour du bureau et vint se planter devant Picard, qu'elle dominait de toute sa hauteur.

— Vous rendez-vous compte de ce que vous dites ?

Picard tremblait presque d'excitation. C'était la piste tant attendue par Starfleet !

— Oui. Le virogène est artificiel et quelqu'un l'a délibérément semé dans la galaxie : un abominable crime biologique contre la Fédération !

Il leva les yeux vers Chiton et fut surpris de voir qu'elle ne partageait pas son indignation.

— Capitaine, dit-elle calmement, vous feriez bien de ne pas transmettre ce genre d'informations par radio.

— Bien sûr que non. Du moins, pour le moment.

Picard sentit une énergie nouvelle courir dans ses veines. Après des mois d'inactivité, il avait enfin un ennemi et un objectif. Ses découvertes pouvaient redonner espoir à la Fédération.

Chiton lui prit le bras si brusquement qu'il ne pensa même pas à se dégager. Un instant, il se demanda s'il avait l'air trop agité. Allait-elle lui demander de se contenir ?

— Directrice Kincaid, commença-t-il, je dois retourner à bord de l'Entreprise. Merci pour votre...

Chiton sortit un protoplaseur médical de derrière son dos.

— Mille regrets, capitaine, dit-elle.

Le rayon du protoplaseur courut autour du casque de Picard, découpant sa visière et court-circuitant le communicateur intégré.

Picard sentit l'air d'Alta Vista s'engouffrer dans ses poumons. L'aluminium fondu de son casque lui donnait l'impression d'avoir mis la tête dans un four. Il s'effondra.

Chiton lui bourra les côtes de coups de pied. Il cracha le peu d'air qui lui restait et vit des étoiles noires danser devant ses yeux.

Chiton s'agenouilla près de lui comme une mante religieuse géante.

La dernière image qu'il emporta dans le néant fut celle de la pointe du protoplaseur se rapprochant de son visage. La voix de Chiton résonna dans sa tête.

— Vous n'irez nulle part, capitaine.

Puis la douleur disparut, et tout le reste avec.

CHAPITRE XI

Les paumes de Kirk étaient à vif aux endroits où les ampoules avaient éclaté. Ses muscles protestaient. Son genou lui faisait un mal de chien depuis qu'il se l'était tordu en soulevant une des poutres noircies de l'ancienne maison de Teilani.

Pourtant, il ne s'était jamais senti mieux, ni plus satisfait, qu'en regardant le petit chalet qu'il avait bâti entre deux murs encore debout.

Il se savait pas d'où lui venaient ces sentiments. Au cours de sa carrière, il n'avait pas cessé d'apprendre. Ses connaissances et ses capacités s'étaient accrues chaque année, parfois indépendamment de sa volonté.

À son âge, il était normal qu'il soit capable de grands exploits. Mais plus que jamais, c'étaient les choses simples qui l'attiraient. Bâtir un chalet plutôt qu'explorer une galaxie.

Sa jeunesse lui avait offert une multitude de possibilités. On lui avait servi un millier de mondes sur un plateau, indiqué une infinité de directions à prendre. Chaque voyage qu'il avait entrepris, chaque défi qu'il avait relevé avait diminué ses prétentions. Jusqu'à ce qu'il arrive à cette époque et en ce lieu, à la croisée des chemins de son existence.

Il n'aurait pas voulu qu'il en soit autrement.

Un seul foyer. Un seul rêve. Un seul amour.

Il sentit les bras de Teilani l'entourer.

— C'est magnifique, dit-elle.

Kirk pencha la tête pour juger son œuvre.

— La porte est de travers.

— C'est un détail architectural très populaire sur Qo 'noS.

— Il n'y a que deux pièces.

Teilani posa sa tête sur l'épaule de Kirk. Il ignora ses muscles endoloris : il avait trop envie de la sentir contre lui.

— Qui a besoin de davantage ?

— Et faute de plomberie, j'ai dû creuser une fosse derrière le mur du fond.

Teilani plissa le nez en souriant.

— Ça, c'est autre chose. Demain, je t'aiderai à trouver des tuyaux.

Kirk l'entendit à peine. Il ne voyait que ses yeux, ses lèvres, la passion qu'ils avaient partagée autrefois et qu'ils partageraient encore, il en était certain.

Il ne put rien faire d'autre que l'embrasser. Elle lui rendit ce baiser comme si quatre-vingts ans ne s'étaient pas écoulés depuis leur dernière rencontre.

Kirk la souleva et sentit entre ses bras la flamme de la jeunesse. Et si son genou protesta, il eut le bon goût de le faire à voix basse.

Il fit passer à Teilani le seuil de leur demeure, laissant derrière eux le cauchemar de Chai.

La plus petite des deux pièces abritait leur lit : un matelas fait de couvertures, des sacs à provision roulés en boule en guise d'oreillers, et, cerise sur le gâteau, des rais de lumière filtrant entre les volets, comme si c'était l'été dehors, la Fédération n'étant pas en train de mourir.

Kirk posa Teilani sur le lit. Un moment, la nervosité faillit avoir raison de lui. Ça faisait si longtemps...

Puis la femme lui demanda de dire que les années n'avaient pas eu de prise sur eux. Dans la maison qu'il avait bâtie, elles ne comptaient pas.

Kirk embrassa la cicatrice qui barrait la joue de Teilani, toucha ses cheveux argentés et sut qu'elle avait raison.

Le temps ne signifiait rien.

Toute sa vie ne signifiait rien, à l'exception de cet instant parfait, vécu dans les bras de cette femme unique.

Alors, ils firent l'amour.

Pour la première ou la centième fois. Ça n'avait plus d'importance.

James T. Kirk avait enfin trouvé ce qu'il cherchait.

Dans les bras de Teilani, il était chez lui.

* * * * *

Ils reposaient côte à côte, laissant la brise sécher la sueur de leur corps tandis que des particules de poussière dansaient dans la lumière du jour.

Teilani s'étira. Kirk lui prit la main, embrassa ses doigts, sentit sa tension. Roulant sur le côté, il caressa de l'index les plis de son front.

— Qu'y-a-t-il ?

— Spock m'a dit que tu avais disparu.

— Chut, murmura Kirk.

Il posa un baiser sur chacun de ses yeux, puis sur son front klingon et sur la pointe de ses oreilles romuliennes.

— Je ne suis pas mort. Je m'étais seulement perdu.

— Spock est venu sur Chai me l'annoncer. Il n'a pas précisé que tu étais mort. Je pense qu'il ne le croyait pas. Il a seulement dit que tu avais disparu, et j'ai senti que ça signifiait : pour toujours.

Teilani plongea son regard dans celui de Kirk.

— J'ai lu ce qui s'est passé sur Véridian III.

Elle attendit qu'il lui explique.

— Spock avait raison : je n'étais pas mort.

— Mais comment... ? demanda Teilani.

Jim posa un doigt sur ses lèvres. Il la vit réagir aux ombres qui passaient dans ses yeux.

Il s'était demandé ce que Starfleet révélerait au sujet de son « sauvetage » par les Borg, puis de l'alliance qu'ils avaient conclue avec les Romuliens renégats.

Il valait mieux que certains secrets n'apparaissent pas dans l'histoire officielle.

— Je suis revenu. N'est-ce pas suffisant ?

Teilani posa sa tête sur la poitrine de Kirk et le serra très fort.

Un instant, il songea à l'endroit où il avait été après la quasi destruction de la planète natale des Borg. Les professeurs qu'il avait rencontrés. Les mystères qui s'étaient révélés à lui.

— J'ai tellement peur que tu repartes.

— Pas aujourd'hui, dit Kirk.

Il refirent l'amour. Pour la première fois. Pour la centième...

... Et furent tirés du sommeil par les cris des agonisants, tandis que les pirates d'Orion attaquaient, faisant pleuvoir la mort et la destruction sur les vestiges de l'Éden.

CHAPITRE XII

Pour la cinquième fois ce jour-là, l'image du chef de cabinet de Sarek se suicida.

Dans le secret d'une salle de conférences, sur Babel, Spock dévisagea son assistant, attendant sa réaction.

Comme de bien entendu, le jeune Vulcain ne réagit pas.

— C'est visiblement un faux, déclara-t-il, impassible.

— Vraiment ?

— Ki Mendrossen n'est pas mort.

— Qu'en savez-vous ?

— Avant notre arrivée, j'ai passé en revue les fichiers des membres du corps diplomatique. Celui de Mendrossen était toujours ouvert.

Intrigué par cette nouvelle, Spock tendit la main pour éteindre l'holoprojecteur.

— Pourquoi avez-vous consulté le dossier de Ki Mendrossen ?

— Je m'attendais à ce que le vote soit positif. Pour exploiter pleinement l'ouverture des négociations avec Romulus, nous aurions eu besoin de personnel diplomatique supplémentaire. L'expérience de Mendrossen en faisait un candidat idéal. Je voulais savoir s'il était disponible.

— Et alors ?

— Il est en congé. Mais je suppose que nous pourrions le contacter à son retour.

Spock hocha la tête, croisa les mains et arpenta la salle de conférences de long en large. Les murs étaient ornées de bannières aux couleurs des différentes planètes de la Fédération. Beaucoup étaient des drapeaux militaires, signe que les ennemis d'autrefois pouvaient être amenés à négocier autour de la même table.

— Quel est le statut actuel de Sakkath ? s'enquit Spock.

Sakkath était l'assistant personnel de Sarek à l'époque où Mendrossen était son chef de cabinet. Il avait utilisé ses dons télépathiques pour renforcer le contrôle émotionnel de son supérieur durant les négociations finales du traité de Legaran.

Srell hésita avant de répondre :

— Je l'ignore.

Curieux, songea Spock.

— N'aurait-il pas été logique de vérifier le dossier de Sakkath en même temps que celui de Mendrossen ?

Srell resta assis, les mains posées sur la table. Spock se tenait derrière lui, leurs positions symbolisant leur rapport de maître à élève.

— Sakkath est un Vulcain, expliqua Srell. Je doute que les Romuliens auraient vu en lui un intervenant impartial. Mendrossen est humain. Les Romuliens se seraient plaints de ses rapports avec les Corps Diplomatiques Vulcains, mais je pense qu'ils l'auraient accepté quand même.

— Sakkath aussi est en congé, annonça Spock.

Srell tourna la tête pour faire face à l'ambassadeur.

— Vous avez également vérifié les fichiers ?

— Non. J'ai contacté un de mes collègues pour lui présenter une requête officieuse. Ainsi, il ne reste aucune piste informatique susceptible d'alerter un espion.

— Un espion au sein des Corps Diplomatiques Vulcains ? Impossible.

— Pourtant, Ki Mendrossen a disparu.

Un humain aurait pu mettre en doute cette affirmation. Srell savait que c'était inutile ; aussi se contenta-t-il de réclamer un complément d'information.

— Pensez-vous qu'il se soit suicidé ?

Spock se pencha pour saisir l'holoprojecteur.

— Cette unité contient des cellules électriques fabriquées à Nouvelle Malte. Le dernier communiqué officiel de Ki Mendrossen provient de là-bas ; il s'y est rendu à bord d'un transporteur nommé Olaf Stapledon. Il avait réservé un passage diplomatique sur le vaisseau enquêteur Sloane, dix jours plus tard. Mais il n'a jamais embarqué, et on ne l'a pas revu à Nouvelle Malte. La logique et cet enregistrement suggèrent qu'il est mort.

— Je pourrais vous opposer de nombreux arguments. Mendrossen s'est peut-être caché après avoir enregistré ce message. Il a pu être enlevé ou assassiné par un ennemi inconnu qui aurait ensuite fabriqué un faux.

— Dans quel but ? s'enquit Spock.

— Je ne dispose pas de suffisamment d'informations pour le déterminer, dit le jeune Vulcain. Le plus important, c'est que Sarek n'a pas été assassiné. Il est mort du Syndrome de Bendii. Par conséquent, la confession de Mendrossen est pure invention.

Il fallut à Spock quelques secondes de préparation pour dévoiler sa découverte la plus surprenante de la journée.

— Srell, mon père n'a jamais fait l'objet d'un examen clinique.

Un instant, le contrôle émotionnel du jeune homme vacilla.

— Ambassadeur... Je vous assure que je ne l'ai pas quitté d'un pouce, le jour comme la nuit. Sa femme veillait sur lui. Les meilleurs guérisseurs de Vulcain se relayaient à son chevet.

« Vous avez lu le rapport sur les événements de Legara IV, quand la confusion émotionnelle de Sarek s'est transmise à l'équipage du vaisseau sur lequel il voyageait. Tout cela désigne le Syndrome de Bendii. »

Spock ne fut nullement ébranlé par cette déclaration.

— Nonobstant les symptômes, le seul moyen de diagnostiquer avec certitude un cas de Bendii consiste à prélever des tissus du méthalamus. Or, mon père n'a jamais subi cette bioanalyse.

— Mais... C'est illogique... Comment des guérisseurs auraient-ils pu soigner un patient sans confirmer d'abord leur diagnostic ?

Spock soupira. Le jeune Vulcain avait encore bien des choses à apprendre, et seul le passage des ans pourrait les lui enseigner.

— Même sur Vulcain, la logique ne prévaut pas toujours. Mon père était vieux, respecté et mourant. Étant donné la nature explicite de ses symptômes, je trouve normal qu'on n'ait pas voulu le soumettre à une biopsie.

— Je faisais partie de l'entourage de votre père. J'aurais dû le savoir. Peut-être aurai-je pu faire quelque chose.

— Les regrets sont illogiques, déclara Spock, sur un ton qu'il savait peu convaincant.

D'autant plus que Srell ne semblait pas intéressé par la sagesse qu'il pouvait lui dispenser.

— Pourquoi aurait-on voulu tuer Sarek ?

Spock s'assit. Ils n'étaient plus un maître et son élève, mais deux disciples pleurant la mort de leur mentor.

— La carrière de mon père a duré plus d'un siècle et demi. C'est assez pour se faire une pléthore d'ennemis. Peut-être des partisans de la révolution que mentionne Ki Mendrossen.

— Mais le tuer d'une façon pareille...

— Quelle façon ?

Srell jeta un regard en coin à Spock.

— En faisant croire qu'il avait contracté le Syndrome de Bendii, bien sûr.

— Bien sûr. Mais comment son assassin a-t-il pu réussir cela ?

Srell baissa les yeux.

— Je... ne sais pas.

— Il existe trois possibilités, annonça Spock.

— Vous en avez parlé avec un médecin ?

— Avec la représentation holographique d'un expert en investigations criminelles. Je me suis servi de l'holodeck du centre médical.

Srell ne tenta pas de cacher son étonnement.

— Comment peut-il exister des criminologues vulcains ? Il n'y a pas de crime sur notre planète.

— Il y en a peu - le meurtre de mon père mis à part, dit sèchement Spock. Mais j'ai reprogrammé plusieurs experts vulcains en sociologie et en médecine, pour les connecter à un détective humain de fiction. Un homme capable de déterminer à tout coup le mobile et la technique de l'assassin. En revanche, ses talents de violoniste étaient... élémentaires... pour parler comme un ami à lui.

— Vous avez discuté avec un détective de fiction ? balbutia Srell. Ce n'est pas une technique qu'on enseigne à l'Académie.

— J'ai appris à m'adapter aux circonstances.

— Je vois.

Srell lutta pour reprendre une contenance, puis il se redressa et posa les mains devant lui, prêt à écouter les leçons de son maître.

— Quelles sont les trois techniques qui permettent d'imiter le Syndrome de Bendii ?

— D'abord, l'induction télépathique. Cela requiert une série de fusions mentales de plus en plus violentes entre le meurtrier et sa victime.

« Ensuite, l'administration graduelle de deutérium, dans la nourriture et la boisson, mais elle dégrade les tissus cérébraux vulcains d'une façon détectable à l'autopsie. »

« Enfin, l'exposition délibérée au pathogène du Syndrome de Bendii lui-même. »

Srell cligna des yeux.

— Ce n'est pas une maladie contagieuse.

— Presque toutes le sont, si des mesures extraordinaires sont prises pour introduire les agents dans le corps de la victime.

— Pourquoi ne pas avoir tiré sur votre père ? demanda enfin Srell, abasourdi. C'aurait été beaucoup plus simple. Ou ne pas avoir dérégulé son téléporteur ? Pourquoi ne pas l'avoir empoisonné ? Il s'est écoulé près de trois ans entre sa mort et le moment où il a éprouvé les premiers symptômes !

— Le meurtrier a pris toutes ses précautions pour que personne ne découvre que Sarek avait été assassiné. Peut-être suffisait-il que ses capacités soient diminuées.

— Ses forces ont décliné progressivement, admit Srell. Mais ses capacités, quand il prenait la peine d'y faire appel, étaient aussi formidables que par le passé.

— Prenait-il encore souvent la peine d'y faire appel ? Affaibli, il a dû renoncer à la plupart de ses devoirs.

— C'est vrai.

— En revanche, il a continué à s'occuper de la révision des protocoles de Premier Contact, du rapatriement de la Pierre Drall Andorienne et de la

Réunification romulienne, dit Spock, citant la liste des sujets qui intéressaient Ki Mendrossen.

Srell hochait la tête.

— La logique veut que le meurtre de mon père soit lié à l'une ou l'autre de ces questions.

— Sarek n'était pas vraiment impliqué dans la Réunification romulienne, objecta Srell. Il s'y intéressait à cause de vous.

— Je sais.

— Il était... fier de vos résultats sinon de vos méthodes.

Spock leva un sourcil. Il était très inconvenant pour le jeune Vulcain de révéler les sentiments de son mentor.

— Mon détective imaginaire a trouvé un point commun aux trois méthodes d'assassinat, dit Spock, changeant de sujet.

— La nécessité d'un contact personnel prolongé ?

Spock apprécia la rapidité et la finesse des déductions de son assistant. Il décida de mettre la remarque précédente sur le compte du choc.

— Ce qui nous laisse un bon nombre de suspects, soupira-t-il.

— Sa femme, Perrin. Sakkath. Ki Mendrossen, qui a avoué..., commença Srell.

— Qui a peut-être participé au meurtre, corrigea Spock. Auquel cas, il y a eu d'autres conspirateurs, sans doute membres de son organisation révolutionnaire.

— Moi, ajouta Srell sur un ton détaché. Tous les guérisseurs qui s'occupaient de lui. Il faudra obtenir une liste de ses visiteurs réguliers durant les années qui ont précédé sa mort.

— On la prépare sur Vulcain, annonça Spock.

Là encore, sa requête avait transité par une tierce personne, un érudit qui étudiait la vie de Sarek pour écrire une thèse.

— Quand sera-t-elle disponible ?

— À notre arrivée.

Le jeune Vulcain cligna des yeux.

— Je pensais retourner sur la frontière romulienne.

— L'Empire attendra. Je n'ai pas retrouvé le Klingon qui m'a apporté l'holoprojecteur, ni la moindre trace d'un préfet du District Gonthar. Nous ne pouvons rien faire de plus en passant par le réseau de communications subspatiales.

« Les réponses à nos questions nous attendent sur Vulcain. Le lieu du crime, comme aurait dit mon détective. »

Spock se leva, indiquant à son assistant que l'entretien était terminé. Srell l'imita et lissa sa longue tunique noire du plat de la main.

— Je m'occupe de changer nos plans de route.

Spock hocha la tête.

Srell gagna la porte et se retourna, la main sur la poignée, comme si une idée venait de lui traverser l'esprit.

— Ambassadeur, étant donné les circonstances curieuses dans lesquelles vous êtes entré en possession de l'holoprojecteur, ne croyez-vous pas que quelqu'un vous pousse à rentrer sur Vulcain, afin d'enquêter sur la mort de votre père ?

— Bien sûr que je suis manipulé ! La seule question, c'est par qui : Mendrossen ou une personne inconnue dont le mobile m'échappe encore ?

— Ne craignez-vous pas que cette personne recommence si elle voit son crime sur le point d'être découvert ?

— Elle peut toujours essayer. Je ne suis qu'à moitié vulcain. Le responsable de la mort de mon père devra en répondre devant ma moitié humaine.

Srell fit une petite grimace. Ainsi exprimé, le désir de vengeance de l'ambassadeur semblait presque obscène.

Mais il venait du cœur de Spock. À ce moment de sa vie, c'était tout ce qui comptait pour lui.

Au diable Surak et la logique !

CHAPITRE XIII

Kirk bondit hors de son lit, mû par l'instinct plus que par la volonté. Le gémississement des fuseurs lui était si familier... Il sortit de la chambre en courant, saisit au vol sa cape vulcaine et la jeta sur ses épaules. Dehors, le ciel nocturne de Chai était illuminé par le rayon des fuseurs, les flammes qui dévoraient le sol et les explosions qui retentissaient de toutes parts.

Teilani rejoignit Kirk. Elle lui prit le bras, sans manifester de peur malgré le hurlement assourdissant des moteurs à impulsion.

— Des chasseurs atmosphériques, commenta-t-elle. (Elle tendit le doigt vers un éclair bleu, au-dessus de leurs têtes.) Ils arrivent !

Kirk calcula leur cap.

— Ils se dirigent vers les dispensaires...

Il retourna dans le chalet et en ressortit une minute plus tard, tout habillé.

Déjà prête, Teilani l'attendait.

— Tu dois rester ici, dit-il alors qu'une série d'explosions faisait trembler le sol sous leurs pieds.

Sa compagne sourit.

— C'est ma planète, James. Nous nous battons ensemble pour elle, comme nous l'avons déjà fait.

Ils partirent au pas de course.

* * * * *

Christine MacDonald rampa hors de sa couchette. À tâtons, elle chercha sa tunique et son commbadge.

Les explosions qui l'avaient tirée du sommeil résonnaient encore à ses oreilles. Elle plissa les yeux quand des rayons aveuglants frappèrent le bâtiment le plus proche.

Leur lueur orange lui apprit qu'ils avaient été tirés depuis l'atmosphère. C'était bon signe. Si le Tobias n'avait pas déjà été détruit par le vaisseau amiral ennemi, il devrait pouvoir s'occuper sans problème de quelques chasseurs.

Une autre explosion retentit. La tente s'effondra sur Christine. La jeune femme se débattit dans les plis de la toile, qui lui plaquait les bras contre les flancs. Déjà, elle avait du mal à respirer.

Puis elle sentit la fumée et reconnut l'odeur âcre du plastique fondu.

Je refuse de mourir sans uniforme, songea-t-elle.

Elle cessa de lutter. S'obligea à détendre ses muscles. Elle refusait de mourir tout court !

Tournant prudemment la tête, elle sentit une légère brise sur sa joue. Autrement dit, il y avait une ouverture quelque part.

Elle bougea son épaule droite ; le tissu s'écarta de quelques centimètres. Ignorant le rugissement des chasseurs, la jeune femme refusa de penser à l'onde de chaleur qui approchait sur son flanc gauche.

Je dois d'abord me libérer. Ensuite, il sera toujours temps de riposter.

Un souffle d'air chaud passa sur son pied.

Elle plia la jambe et se contorsionna jusqu'à ce qu'elle ait dégagé sa main droite. Prenant appui sur le sol et bandant ses muscles, elle s'arracha à la toile de tente...

... Et se retrouva cernée par les flammes.

Le camp s'était transformé en zone de combat. L'hôpital, de l'autre côté du square, était devenu un véritable enfer.

Christine se tenait debout au milieu du champ de tir, vêtue d'un T-shirt et d'un short.

Il ne lui fallut pas longtemps pour évaluer la situation. Qui que soient les pilotes des chasseurs, ils avaient l'intention de n'épargner personne.

La jeune femme regarda autour d'elle. À cinq mètres environ, elle distinguait une brèche entre les flammes qui dévoraient la tente. Si elle courait sans se soucier des charbons ardents sous ses pieds nus, elle pourrait l'atteindre.

Et ensuite ?

Elle étudia le reste du paysage. À travers la fumée, elle aperçut sous la toile le contour d'une chaise pliante, celle où elle avait jeté son uniforme avant de se coucher, une heure plus tôt.

Ignorant les flammes, elle courut vers la chaise, saisit un des pieds à travers la toile et s'en servit pour faire un trou où elle plongea la main.

Elle saisit sa tunique et, d'un geste vif, enfonça le bouton de son commbadge.

— MacDonald au Tobias, une à remonter. Tout de suite !

Au moment où une explosion projetait vers elle un mur de toile enflammée, Christine disparut...

... Et se rematérialisa à genoux sur la plate-forme de téléportation de son vaisseau.

Elle se releva, sa tunique toujours à la main. Les alarmes des consoles tactiques hurlaient. Des lumières rouges clignotaient.

— Où en est-on ? demanda Christine au technicien.

Deux autres colonnes fleurirent près d'elle : la première devint M'Benga, qui tapait sur son pantalon pour éteindre des flammèches ; la seconde transportait un jeune mâle chai encore à moitié endormi.

— Ils brouillent nos radars, répondit le technicien. Mais nous remontons tous ceux que nous parvenons à repérer.

Christine saisit M'Benga et le Chai par le bras et les fit descendre de la plate-forme. Une autre colonne de lumière apparut ; un membre de l'équipage miraculeusement rescapé du carnage.

— Le Tobias est-il attaqué ? demanda Christine.

Quelque chose s'écrasa contre les boucliers du vaisseau ; le pont vibra sous les pieds de la jeune femme.

— Ils nous bombardent, répondit le technicien, les doigts volant sur son clavier. Barc a pris le commandement. Il veut rester en orbite aussi longtemps que nous pourrions remonter des gens.

Christine se précipita vers la console de téléportation.

— Réglez vos senseurs sur les signes vitaux humains. Pas de Chais, ni personne portant un commbadge.

Le technicien lui jeta un regard horrifié.

— Commander, nous devons sauver les nôtres à mesure que nous les trouvons ! Ils sont en train de se faire massacrer !

Christine enfonça rageusement des boutons sur la console de téléportation.

— Je cherche un mâle humain. Il doit courir vers le centre des bombardements.

Le technicien grimaça.

— Vraiment ? Tout le monde essaie de s'enfuir.

— Dans ce cas, il n'en sera que plus facile à trouver...

Le pont vibra encore ; les lumières vacillèrent et les systèmes auxiliaires se mirent en marche.

— ... N'est-ce pas, enseigne ? acheva Christine.

— Oui, madame, répondit le technicien, le front dégoulinant de sueur. Je tiens quelqu'un qui se dirige vers le centre de la ville.

— Verrouillage !

— Je dois attendre le moment où les boucliers sont désactivés.

Le pont se déroba sous les pieds de Christine quand le champ de gravité artificielle faiblit momentanément.

— Barc ne les baisse pas ! cria le technicien.

— MacDonald à la passerelle ! Lieutenant Barc : baissez les boucliers. Tout de suite !

— Commandant, répondit le Tellarite dans le haut-parleur, nous ne tiendrons pas plus d'une seconde !

— C'est un ordre !

Barc grogna. Deux secondes plus tard, le technicien annonça que la voie était libre.

— Énergie !

Dématérialisé au milieu de sa course, James T. Kirk s'arrêta net et se tourna vers Christine sans manifester la moindre surprise, comme si ce genre d'aventure lui arrivait tous les jours. Quel changement par rapport à la dernière fois : à présent, il était le Kirk des livres d'histoire et des rêves de la jeune femme...

— Des gens en bas ont besoin de mon aide, dit-il.

Christine se précipita vers lui.

— Moi, j'ai besoin de vous à bord ! lança-t-elle alors qu'une explosion faisait vibrer le Tobias. Nous sommes attaqués, et mon expérience du combat se limite aux simulateurs de l'Académie.

— Pourquoi pensez-vous que je peux vous aider ? demanda Kirk.

Christine le saisit par le col.

— Parce que je sais qui vous êtes, capitaine : le seul homme qui puisse nous tirer de cet enfer ! (Elle le lâcha.) Rendez-vous immédiatement sur la passerelle. C'est un ordre !

Kirk serra les dents. Christine et lui se défièrent du regard, aucun ne voulant céder.

Kirk se tourna vers le technicien.

— Il y avait une femme avec moi. Elle courait dans la même direction. Si elle n'est pas à bord quand j'atteindrai la passerelle, je jure de précipiter le vaisseau vers un des soleils de la planète !

Christine claqua des doigts.

— Vous l'avez entendu, enseigne ! Remontez-la ! Autre chose, Jim ?

— Pas pour l'instant. Mais quand tout sera fini, nous aurons une longue conversation.

* * * * *

Kirk vivait un cauchemar.

Il savait que c'était le Tobias qui vibrait autour de lui. Mais tandis qu'il courait vers la salle des boucliers, il voyait les couloirs de l'Entreprise-B. Le capitaine Harriman sur la passerelle. Scotty au pilotage. Et le Nexus qui tendait ses griffes vers lui pour l'arracher à son époque et à...

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent. Kirk fit irruption sur la passerelle. Un Tellarite abandonna le fauteuil du capitaine.

— Ingénieur en chef Barc, monsieur. Le commander m'a dit de vous laisser la place.

Kirk avança, les yeux rivés sur l'écran principal. Un rayon laser jaillit d'une source invisible et vint s'écraser sur les boucliers du Tobias.

— Puissance des boucliers ? s'enquit Kirk.

— Quarante pour cent à la proue. Quatre-vingts à la poupe.

Kirk regarda le navigateur. Il ou elle était humanoïde, mais couvert d'écailles iridescentes bleues et pourpres. Des tentacules préhensiles s'agitaient sur sa tête.

— Combien d'attaquants ?

— Juste un, en orbite.

— Dans ce cas, inversez la position du vaisseau, ordonna Kirk.

Sur l'écran, le champ d'étoiles pivota à cent quatre-vingts degrés. Un autre choc ébranla le Tobias, mais les boucliers absorbèrent la plus grande partie de l'énergie.

— Continuez à me communiquer les valeurs.

— Boucliers avant à soixante-dix-sept pour cent, annonça le navigateur.

— Qui est l'officier tactique ? demanda Kirk.

Le Tellarite grogna.

— C'est un vaisseau scientifique, monsieur.

Sans quitter sa console des yeux, le navigateur leva une main griffue à trois doigts.

— J'ai des armes, monsieur.

— Affichage des senseurs arrière à l'écran. Je veux la portée, la classe du navire ennemi... Combien de chasseurs au-dessous de nous ?

— Sept, monsieur.

Kirk se cala dans son fauteuil, pianota sur l'accoudoir, puis baissa la tête pour s'assurer qu'il n'avait appuyé par mégarde sur aucun bouton.

— Un appareil d'attaque orion standard, dit-il. Avez-vous idée de l'identité des agresseurs ?

La petite femme blonde assise à la console de communications se tourna vers lui.

— Il n'y a pas eu de coups de semonce, monsieur. Ils refusent de répondre à nos appels.

— Agrandissement maximum.

Sur l'écran, un point lumineux commença à grossir.

— Ils laissent filtrer de l'énergie à travers leurs boucliers, dit Kirk. Pour nous empêcher d'identifier et de viser leurs zones vitales.

Barc haussa les sourcils.

— Vous connaissez cette manœuvre ?
— Un vieux truc des pirates d'Orion.
— On n'en a pas vu dans ce secteur depuis un siècle, objecta le Tellarite, sceptique.

Le vaisseau tangua ; une pluie d'étincelles jaillit d'une station de contrôle.

— Vous voulez ma place ? lança Kirk.

— Non, monsieur, dit Barc.

Jim reporta son attention sur l'écran. Une partie de son esprit s'inquiétait de ne pas avoir à réfléchir aux stratégies envisageables. Celles-ci lui apparaissaient aussi clairement que si on les avait programmées dans son cerveau.

Était-ce Starfleet qui l'avait rendu ainsi ?

Ne pourrait-il jamais échapper à sa destinée ?

— Le vaisseau ennemi ne peut pénétrer dans l'atmosphère, dit-il, analysant sans effort la tactique des Orions. Nous devons abattre les chasseurs.

Navigateur : armement de combat atmosphérique ?

— Inexistant, monsieur.

— Pas de torpilles ?

— Aucune.

— Des phaseurs ?

— Conçus pour éliminer les obstacles à la navigation. Nous ne pouvons pas les utiliser pour descendre un chasseur.

— Dites-moi au moins que nous pouvons pénétrer dans l'atmosphère de Chai...

— Affirmatif, monsieur. Mais avec la maniabilité d'une brique.

Ce n'était pas vraiment ce que Kirk voulait entendre.

— Programmez une trajectoire vers la capitale. Faites-nous descendre.

L'équipage du Tobias était plus compétent que les capacités du vaisseau le laissaient supposer. Presque aussitôt, les étoiles défilèrent sur l'écran, tandis que le disque noir de Chai se rapprochait à toute allure.

Kirk agrippa les accoudoirs de son fauteuil quand le Tobias pénétra dans l'atmosphère.

— Le champ d'intégrité structurelle tient bon, annonça le navigateur.

Arrivée dans deux minutes.

Kirk était conscient des regards fixés sur lui. Arrivée dans deux minutes, bon. Et après ?

Sans armes ni maniabilité, le Tobias deviendrait une cible facile pour les sept chasseurs qui ravageaient la cité. Les Orions ne résisteraient pas au plaisir de l'attaquer.

Alors Kirk vit la solution.

— Suivez les chasseurs, ordonna-t-il au navigateur.

Il entendit les portes de l'ascenseur s'ouvrir derrière lui. Teilani apparut sur sa droite et Christine sur sa gauche. La jeune femme avait pris le temps d'enfiler son uniforme.

— Situation ? s'enquit-elle.

— Nous le saurons dans quatre-vingt-dix secondes. Navigateur, restez à cette vitesse. Configurez les boucliers pour un déplacement d'air maximum durant l'explosion, mais n'élargissez pas leur champ avant que les chasseurs nous tombent dessus.

Il savait que l'extraterrestre ne comprendrait pas ce qu'il s'apprêtait à faire, mais il hocha la tête, l'air approbateur en le voyant exécuter prestement ses ordres. Christine avait bien formé son équipage.

— Les chasseurs se rassemblent, annonça le navigateur. Ils vont tenter de nous intercepter.

— Ne déviez pas de votre trajectoire. Foncez-leur dessus, laissez-vous descendre au dernier moment et activez les rayons tracteurs.

Le Tellarite s'approcha de Kirk.

— À cette vitesse, monsieur, nous n'arriverons pas à échapper aux sept.

— Nous n'en aurons pas besoin. Ce sont des chasseurs atmosphériques.

Entre le déplacement d'air et le contact avec nos rayons tracteurs, même s'il ne dure qu'une seconde, les pilotes devraient perdre le contrôle de leur appareil.

— Et s'ils ont des systèmes antigrav ?

— Ils deviendront aussi lents que nous. Leur seule solution sera de reprendre de l'altitude.

— Les chasseurs convergent vers nous. Vingt-deux secondes avant l'interception, annonça le navigateur.

— Tenez-vous prêts à activer les boucliers.

Sur l'écran, Kirk voyait sept traînées de résidus de combustion au-dessus de la silhouette noire de l'île principale de Chai. Les chasseurs venaient à la rencontre du Tobias.

Leurs phaseurs entrèrent en action. Les boucliers avant, déjà malmenés par la friction atmosphérique, se mirent à crépiter. Ils étaient à la limite de la surcharge.

— Boucliers avant à vingt-trois pour cent, déclara le navigateur.

Interception dans huit secondes. Dix-sept pour cent... Cinq secondes... Douze pour cent...

Kirk sentit la main de Teilani serrer la sienne. Il leva la tête vers Christine, et sut qu'elle partageait sa certitude, ça allait marcher.

Le Tobias plongea. Les moteurs à impulsion rugirent et une lueur aveuglante envahit l'écran.

— Quatre chasseurs abattus ! hurla le navigateur. Collisions multiples ! Explosions atmosphériques !

Kirk se pencha vers lui, ignorant les applaudissements de l'équipage.

— Les trois autres ?

L'écran montra les débris enflammés qui tombaient sur Chai. Dans une spirale de fumée, un chasseur encore intact plongeait en vrille vers l'océan.

— Un pilote a perdu le contrôle de son appareil. Les deux autres utilisent leur propulsion antigrav pour remonter en orbite.

— Descendez-les !

— O-oui, monsieur, dit le navigateur.

Le Tobias pivota pour se lancer à la poursuite de ses cibles.

Christine parla pour la première fois depuis son arrivée sur la passerelle.

— Ils sont sans défense. Laissons-les partir.

Kirk la foudroya du regard. Bien jeune pour commander un vaisseau, elle avait encore beaucoup à apprendre.

— S'ils retournent à leur vaisseau amiral, ils seront réparés... Et je vous garantis que nous ne les aurons pas deux fois de la même façon.

— Nous sommes à portée, annonça le navigateur. Cible verrouillée.

Avant que Kirk puisse donner l'ordre de tirer, Christine intervint :

— Salle de téléportation, transférez les pilotes dans la prison du Tobias.

— Commander, objecta le technicien, leurs boucliers sont levés.

Christine hésita.

— Vous avez pourtant vu ce qu'ils ont fait à la capitale, dit Kirk.

La jeune femme serra les dents.

— Vous régliez les choses ainsi à votre époque ? Le sang et la barbarie ?

Kirk n'avait ni le temps ni la patience d'expliquer les réalités de l'univers à une enfant. Il reporta son attention sur l'écran.

— Feu !

Les phaseurs tirèrent avant que Christine puisse lancer un contrordre.

Sur l'écran, les chasseurs explosèrent.

— Le vaisseau amiral est en train de quitter l'orbite, monsieur, annonça le navigateur. Il passe en vitesse de distorsion.

— Il est hors de question que nous nous lancions à sa poursuite, dit Christine.

Kirk ne protesta pas.

— Chai a besoin de nous.

Jim se leva, laissant Christine reprendre le commandement et ordonner à l'équipage de se retourner en orbite.

— Tu vas bien ? demanda Teilani, son regard exigeant la vérité.

Kirk luttait contre l'étrange impression d'avoir fait quelque chose de mal. La poussée d'adrénaline qu'il avait eue pendant la bataille le laissait tremblant et confus.

— Je ne veux plus jamais refaire ça, dit-il. Je suis... fatigué.

Teilani passa un bras autour de sa taille.

— Je te ramène chez nous.

Ils se dirigèrent vers l'ascenseur.

— Jim, attendez ! appela Christine derrière eux.

Kirk s'immobilisa.

— Barc dit que vous avez identifié les attaquants.

— Oui. Je pense que ce sont des pirates d'Orion.

— Savez-vous pourquoi ils nous en voulaient ainsi ?

Kirk soupira. Il aurait aimé oublier certaines choses, mais on ne lui en donnait jamais l'occasion.

— Réclamez une vue aérienne de la capitale, dit-il.

Il sentit Teilani frémir tandis que l'image apparaissait à l'écran.

— Maintenant, superposez une carte tactique.

La procédure identifia les structures touchées. Barc jura en Tellarite.

— Ils ont détruit tous les systèmes de communication, constata Christine.

Les émetteurs subspatiaux, les radars à longue portée. (Elle se tourna vers Kirk.)

Ils essayaient de nous réduire au silence, mais pourquoi ?

— Avez-vous parlé à Starfleet des Chalchaj'qmey et de la possibilité que le virogène ait été délibérément répandu ?

Christine devint livide.

— Oui, souffla-t-elle.

— Dans ce cas, dit Kirk en se dirigeant vers l'ascenseur, parions que quelqu'un a capté votre message.

CHAPITRE XIV

— Nous avons une révolte sur les bras, commander.

Sur l'écran principal de l'Entreprise-E, Chiton Kincaid, de la Station Gamow eut la décence de prendre l'air inquiet.

— Des manifestants se sont introduits dans les bureaux pendant que je conversais avec le capitaine Picard. Ils ont ouvert sa combinaison avec un protoplaseur médical et ils l'ont pris en otage.

Riker eut du mal à contenir sa colère. Il avait conseillé à Picard de ne pas descendre. Selon son expérience, les événements inattendus avaient la fâcheuse tendance de surgir sous les pas des capitaines de vaisseau stellaire.

— Si vous baissez vos boucliers, dit-il froidement, nous pourrions localiser le capitaine et le remonter.

— Vous ne m'avez pas très bien comprise. Votre capitaine a été exposé au virogène. Il n'est pas en danger, mais il risque d'être contagieux.

Riker se fichait que tout l'équipage de l'Entreprise soit contaminé. Il voulait récupérer son capitaine et il y arriverait, en dépit de l'opposition de Kincaid.

Il ne lui restait plus qu'à trouver comment.

La colère l'empêchait de réfléchir. Derrière lui, il entendit Deanna parler au lieutenant Rolk. Il se tourna pour leur dire de se taire. Il devait se concentrer. II...

Deanna fit un geste ; la Bolienne appuya sur un bouton ; Riker vit l'écran redevenir noir.

— Deanna ?

Il ne comprenait pas pourquoi la jeune femme avait interrompu la communication.

— Elle ment, Will.

— À propos de quoi ?

Troi haussa les épaules.

— De presque tout. Le pire, c'est quand elle parle des manifestants.

— Croyez-vous que le capitaine est toujours en vie ?

— Je le pense. Elle semble inquiète à son sujet.

— Dans ce cas, c'est peut-être elle qui le retient prisonnier.

— Ça me semble très probable, acquiesça Deanna.

— Très bien. Tenez-vous hors de portée des caméras, à un endroit où je peux vous voir. Lieutenant Rolk ! Rallumez l'écran.

Chiton réapparut.

— Y a-t-il un problème, commander ?

— C'est le nouveau système de communications, mentit Riker. Il n'est pas encore très au point. (Il se rassit.) Directrice Kincaid, je vais envoyer une équipe d'assaut qui détruira vos générateurs de champ de force.

Il jeta un coup d'œil à Deanna, qui lui fit signe que Kincaid était perturbée par cette décision.

Sur l'écran, la responsable de la Station Gamow ne manifesta qu'une inquiétude mêlée de compassion.

— C'est une idée très courageuse, commander Riker. Détruire nos générateurs mettrait tous les habitants de la station en danger en cas de perturbations météorologiques. De plus, les manifestants ont dit qu'ils tueraient votre capitaine et les autres otages si vous tentez un sauvetage.

— Ne veulent-ils pas ficher le camp ? demanda Riker, sourcils froncés.

Il passa en revue les motivations possibles des ravisseurs de Picard. Pour quelle autre raison l'auraient-ils capturé ?

— Ils réalisent qu'ils ne peuvent aller nulle part. Ils veulent seulement des vivres et des fournitures supplémentaires.

Deanna articula le mot « mensonge ».

— Dites aux manifestants que nous leur fournirons des synthétiseurs supplémentaires et tout le matériel dont nous disposons. À condition de parler au capitaine Picard pour nous assurer qu'il est toujours en vie.

— Je ferai de mon mieux, commander. Mais les conditions ici sont quelque peu... instables.

— Informez les manifestants que leur situation deviendra plus inconfortable encore quand ce vaisseau aura pulvérisé vos dômes pressurisés, les exposant à l'atmosphère sulfureuse de Gamow.

Riker n'eut pas besoin des talents de Deanna pour remarquer l'inquiétude de Kincaid.

— Vous risqueriez la vie de mille quatre cents innocents ?

— Je veux récupérer mon capitaine. Pour cela, je suis prêt à employer tous les moyens. Terminé.

L'écran redevint noir. Deanna s'approcha de Riker.

— Elle vous a cru.

— Tant mieux. Parce que je ne plaisantais pas.

Il vit que Deanna en était persuadée.

— À votre avis, Will, que se passe-t-il réellement sur Gamow ?

Riker se leva.

— Le capitaine est allé découvrir comment Stron a pu s'emparer du Bennett, et qui l'a aidé à organiser son évasion. Je pense qu'il a obtenu les réponses à ses questions.

— Kincaid serait impliquée dans cette affaire ?

— Je le saurai quand je lui aurai parlé face à face. (Avant que Deanna puisse protester, Riker ajouta :) Conseiller, je vous abandonne le commandement. (Il se dirigea vers l'ascenseur.) Data, Rolk, vous m'accompagnez. (Il activa son commbadge.) Docteur Crusher : rendez-vous salle de téléportation numéro deux, en tenue de combat.

Deanna esquisssa un sourire.

— Bonne chance, Will.

Riker grimaça.

— Inutile d'en appeler à la chance ! J'ai l'Entreprise.

* * * * *

Picard s'éveilla dans les ténèbres. Son visage était engourdi. Il voulut toucher ses yeux pour voir s'ils portaient un bandeau ou s'il était devenu aveugle, mais ses poignets étaient liés comme ses jambes.

Il était assis sur une chaise. Complètement immobilisé.

— Il a repris conscience, dit une voix de femme.

— Commençons, suggéra une deuxième voix, plus grave.

Picard sentit qu'on lui tournait la tête et qu'on en arrachait quelque chose. La lumière lui blessa les yeux. L'œil, corrigea-t-il, réalisant qu'il ne voyait que d'un seul.

L'autre moitié de son visage était enveloppée de bandages. À demi assommé, il n'arrivait pas à focaliser sa vision.

— Je vais lui en donner encore un coup, dit la première voix, qui n'était pas celle de Chiton Kincaid.

Picard se contracta en attendant l'impact. Mais il ne sentit que la pointe d'un hypospray contre son cou.

Il entendit un sifflement ; aussitôt, il aspira une longue goulée d'air, comme si ses poumons avaient doublé de capacité.

Tout redevint net.

Un visage se dessina devant lui : celui de Stron, le Vulcain qui avait menti.

Et qui ne s'était pas suicidé.

— Je suis impressionné, dit Picard d'une voix pâtreuse.

La moitié de son visage était paralysée, sans doute par un inhibiteur neural. L'aluminium fondu avait dû l'abîmer salement, d'où les bandages.

— Et moi donc ! lança Stron.

Le Vulcain ne portait plus qu'une combinaison de saut civile, comme celle des techniciens qui travaillaient sur les navettes.

Avec quelque difficulté, Picard tourna la tête pour identifier la propriétaire de la première voix.

Comme il s'y attendait, c'était la femme de Stron, toujours enceinte et également en civil.

— Vous n'avez donc pas raconté que des mensonges, lâcha-t-il.

— Les Vulcains ne mentent jamais, répondit Stron avec raideur.

— Sauf s'il y a une raison logique de le faire.

Stron ignora ce commentaire. Picard en profita pour étudier la pièce.

Il se trouvait dans une sorte d'entrepôt. Les lumières étaient trop diffuses pour que des gens y travaillent ; il n'y avait pas de fenêtre et il ne distinguait aucune porte.

Des étagères chargées de caisses s'alignaient le long des murs. Apercevant les autocollants de Starfleet, et reconnaissant l'odeur caractéristique du tétralubisol, Picard conclut qu'il se trouvait dans un hangar attaché au terrain d'atterrissage de la station.

Stron s'assit en face de lui.

— J'ai quelques questions à vous poser, dit-il, très protocolaire. Votre devoir est de refuser de me répondre. Mais vous conviendrez que personne ne peut résister à un interrogatoire vulcain.

Picard n'en crut pas ses oreilles.

— Sonderiez-vous l'esprit d'un sujet non consentant ?

— Avez-vous communiqué les modifications subies par le Bennett à un membre de votre équipage ? demanda Stron sans répondre à sa question.

Le pouls de Picard s'accéléra. Autrement dit, il existait bien un lien entre la brume et le virogène.

La question du Vulcain pouvait être une ruse. En d'autres circonstances, Picard aurait prétendu que tout son équipage était au courant ; ainsi, Stron n'aurait rien eu à gagner en le tuant.

Mais les circonstances n'avaient rien d'habituel.

— C'est Kincaid qui m'a informé de ces modifications. Comme vous le savez déjà, je n'ai pas été en contact avec mon vaisseau depuis que je me suis téléporté dans son bureau.

Stron hasarda une autre question piège.

— Qui, à bord de l'Entreprise, pense comme vous que le Bennett n'a pas explosé au-dessus de l'astéroïde AltaVista257 ?

— Le Bennett a bien explosé, répondit calmement Picard. Nous doutions simplement que votre femme et vous étiez à bord.

— Savez-vous comment nous nous sommes enfuis ?

— Nos senseurs ont enregistré des valeurs anormales pendant l'explosion. Le département scientifique est en train de les analyser.

Stron pressa deux doigts contre le cou de Picard. La douleur vrilla les nerfs du capitaine.

— Vous mentez.

Les yeux de Picard se remplirent de larmes. Il battit des paupières pour s'en débarrasser.

— Si vous connaissez déjà les réponses, il est illogique de gaspiller votre temps et votre énergie à m'interroger...

— La brume est... en route, capitaine. Nous avons tout le temps devant nous.

Picard s'efforça de ne pas réagir à cette nouvelle information.

— Mes officiers ne connaîtront pas le repos tant qu'ils ne m'auront pas retrouvé. Vous avez moins de temps que vous l'imaginez.

Stron regarda sa femme, puis rapprocha sa chaise de celle de Picard.

— Dans ce cas, nous accélérerons le processus quel qu'en puisse être le coût pour votre intellect. Je n'ai encore jamais rencontré d'humain capable de survivre sans séquelle à une fusion forcée.

Le Vulcain tendit les mains vers Picard, posant le bout de ses doigts sur les points de katra.

Picard lui cracha à la figure.

Sans trahir d'émotion, Stron toucha de nouveau un nerf à la base de son cou, une technique qui n'avait rien de vulcain.

Picard ne tenta pas de résister à la douleur. Au contraire, il la laissa nourrir sa haine.

La femme de Stron vint le rejoindre. Elle portait une trousse médicale.

— Laisse-moi d'abord essayer les drogues, dit-elle.

Stron se rassit.

— C'est un officier de Starfleet. On l'a conditionné pour résister à la torture. N'est-ce pas ?

— Vous voulez des réponses, rugit Picard. Venez et essayez de me les arracher !

La femme de Stron sursauta. Picard se balançait sur sa chaise en criant, histoire de garder ses émotions vivaces.

La colère contre l'impassibilité du Vulcain.

Stron se pencha et lui immobilisa la tête. Picard tenta de lui mordre les doigts.

— Tiens-le, ordonna le Vulcain à sa femme.

Sa voix trahissait une pointe d'exaspération.

Picard en tira une satisfaction incongrue.

La femme de Stron le ceintura, lui appuya sur la nuque et le força à pencher la tête en avant. Cette position lui permettait tout juste de respirer.

Stron reposa les doigts sur le visage de son prisonnier. Puis il prononça les paroles rituelles avec une détermination implacable.

— Mon esprit est le vôtre, Jean-Luc Picard.

Picard songea à son frère et à son neveu, brûlés vifs dans l'incendie qui avait ravagé leur demeure. Il songea aux Borg qui avaient meurtri sa chair et violé son identité.

Il vit son vaisseau, l'Entreprise-D, consumé par les flammes alors qu'il plongeait dans l'atmosphère de Véridian III.

Il se souvint de James T. Kirk, mourant sous ses yeux.

Jean-Luc lutta pour remplir son cœur de haine et de chagrin, puis dirigea ces armes mentales contre le Vulcain qui osait envahir son esprit.

Stron hurla.

Picard sentit la prise de la femme se resserrer autour de sa gorge. Sa respiration s'arrêta. Le sang battit contre ses tempes...

... Comme s'il avait plongé dans un lac d'eau glacée, la haine et la douleur disparurent.

Mon esprit est le vôtre, dit le Vulcain dans sa tête, en balayant les défenses de Picard.

— Jamais !

Soudain, un torrent de mots inconnus et d'images étrangement familières déferla dans son cerveau.

L'assaut cessa abruptement. Stron recula, stupéfait, et tomba à genoux.

Picard se dégagea de l'étreinte de la femme, qui s'agenouilla près du Vulcain.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-elle, inquiète.

Stron leva un regard effrayé vers son prisonnier. Il ne cherchait même pas à sauver les apparences.

— Il a déjà connu la fusion mentale, dit-il. Avec notre chef.

Sa femme dévisagea Picard.

Le capitaine ne comprit pas leur réaction, mais il savait ce que Stron avait trouvé en lui.

L'écho lointain d'une fusion mentale avec un autre Vulcain.

L'ambassadeur Sarek.

Leur chef.

À cet instant, toutes les lumières s'éteignirent dans l'entrepôt.

CHAPITRE XV

De la fumée montait du fuselage du chasseur orion, ses volutes incandescentes se dissipant dans les frondaisons de la jungle, au-dessus de leurs têtes.

Kirk explorait le site de l'impact. D'un pied sûr, il se frayait un chemin entre les racines tordues et les branches mortes.

Ce qui s'était écrasé là n'était guère plus que la capsule de contrôle et le système de support biologique du chasseur : un cylindre long comme une petite navette, et moitié moins épais.

Des longerons du chasseur sortaient encore des câbles électriques, indiquant que les ailes avaient été arrachées à l'atterrissage plutôt que par les tirs de phaseur.

À voir la position de l'appareil, Kirk déduisit que le pilote, gardant un certain contrôle jusqu'à la fin, avait tenté de se poser le plus doucement possible. Sur un terrain moins accidenté, il y serait peut-être parvenu.

Christine MacDonald trébuchait quelques mètres derrière Kirk. Elle ne s'intéressait pas aux débris du petit vaisseau, seulement à l'écran de son tricordeur.

— Il n'y en a que la moitié, annonça-t-elle.

— Les unités motrices principales sont conçues pour exploser loin de la cabine du pilote. Pour sa sécurité.

Christine pointa son tricordeur sur la masse de métal noirci, dix mètres devant eux.

— Pour ce que ça l'a aidé... Il y a un cadavre là-dedans.

Kirk soupira. Évidemment qu'il y avait un cadavre. Les senseurs du Tobias l'avaient bien montré : le pilote ne s'était pas éjecté.

Kirk se demanda si la mort l'avait un jour autant impressionné que Christine, et s'il s'y était habitué en cours de route.

Les deux compagnons gardèrent le silence pendant que Barc, vêtu d'une combinaison isolante, se dirigeait vers l'épave.

Des lubrifiants et des fluides hydrauliques avaient giclé. Ces vapeurs pouvaient être corrosives, et elles interféraient avec la plupart des tricordeurs.

Soudain, la curiosité eut raison de Kirk.

— Quand avez-vous su ? demanda-t-il.

— Pour votre identité ? Au dispensaire, je crois. À cause de la plaque. Vous l'aviez donnée à Teilani, n'est-ce pas ?

Kirk hocha la tête.

Il s'en souvenait comme si c'était hier. Il avait récupéré la plaque de l'Entreprise- A avant d'abandonner le navire à son sort, dans les flammes des soleils jumeaux de Chai. Puis il en avait fait cadeau à Teilani, en un temps où il ne pouvait pas faire plus, car il devait retourner sur Terre pour assister au lancement de l'Entreprise-B.

— J'ai cherché dans les archives, expliqua Christine. Et j'ai vu la ressemblance sur les photos.

— Vous n'en avez parlé à personne ? s'étonna Kirk, touché qu'elle ait respecté son vœu d'anonymat.

— J'ai essayé. Mais personne n'a voulu me croire, dit Christine, dépitée. Kirk grimaça. Et toc pour le respect !

— Vous savez, commença la jeune femme, j'ai étudié vos...

Kirk leva une main pour l'interrompre.

— Je ne veux plus jamais entendre ces mots. Compris ?

Christine se mordit les lèvres, mal à l'aise.

— Je voulais seulement dire que vous m'aviez...

— ... inspirée, acheva Kirk.

Christine hocha la tête.

Combien de fois le lui avait-on déjà dit ? Parfois, il se demandait si Starfleet avait jamais envoyé en mission d'autres vaisseaux que l'Entreprise.

— Je sais. C'est à cause de moi que vous avez décidé de vous engager.

Christine plissa le nez.

— Non, ça, c'était à cause du capitaine Sulu et de l'Excelsior.

Kirk ouvrit la bouche pour dire quelque chose, mais il se ravisa.

— Mon père me racontait des histoires sur Sulu. Mais quand j'ai été à l'Académie, et que j'ai visionné les vieilles cassettes d'histoire...

— Les vieilles cassettes d'histoire, répéta Kirk avec une expression indéchiffrable.

La jeune femme sentit qu'elle était en train de s'enfoncer.

— J'ai découvert vos exploits et ce qui s'était passé... à votre époque. Au fait, j'aimerais savoir comment vous avez survécu aux événements de Véridian III.

Kirk se demanda s'il devait lui être reconnaissant de changer de sujet.

— Je veux dire, tout Starfleet est au courant, enchaîna Christine. Tout le monde sait comment le capitaine Picard vous a retrouvé, comment il vous a tiré de la singularité temporelle... Mais il paraît qu'il vous a enterré.

— C'est le cas.

— Et... ?

Kirk haussa les épaules pour indiquer que le sujet était clos.

— Visiblement, il n'a pas fait du très bon boulot.

— C'est le moins qu'on puisse dire.

Christine tapota son tricordeur, feignant d'étudier l'épave du chasseur.

Kirk comprit qu'elle était vexée par sa rebuffade.

— Je suppose que vous avez combattu des Orions, de votre temps, dit la jeune femme, se faisant un malin plaisir d'insister sur ces derniers mots.

— Les mercenaires existent depuis l'invention des vols spatiaux, répondit Kirk. Alors, oui : j'ai déjà eu affaire à eux.

Christine ne détacha pas le regard du lieu de l'accident. Barc scannait l'épave avec un tricordeur modifié pour convenir à ses gros doigts. Il flanqua une petite tape à l'appareil, comme si les résultats qu'il obtenait n'avaient pas de sens.

— Savez-vous pourquoi vos déductions concernant le virogène ont provoqué une telle réaction ? demanda Christine, sans la moindre trace d'embarras ou de rancœur.

Kirk apprécia son professionnalisme. Si elle continuait comme ça, la jeune femme irait loin.

— Les Orions ont été payés pour nous attaquer. Leurs commanditaires ne voulaient pas que nous les relions à cette affaire.

— Mais leur réaction confirme ce que vous pensiez : le virogène est bien d'origine artificielle.

— Il ne devait pas y avoir de survivants, commander. Ceux qui ont engagé les Orions pensaient affronter un simple vaisseau scientifique.

— Et pas le légendaire capitaine James Tiberius Kirk.

— Jim. Appelez-moi Jim, s'il vous plaît.

— Jim, dit Christine, oubliant tout professionnalisme, vous êtes une légende. Vous feriez mieux de vous mettre ça dans la tête. Vous ne pouvez pas faire comme si votre carrière n'avait jamais existé.

Elle coupa son tricordeur et le regarda, prête à le frapper.

Ou à l'embrasser.

L'instinct de Kirk le poussait à prendre la jeune femme dans ses bras. La passion qu'il sentait en elle ne venait pas uniquement de sa dévotion à Starfleet. Sous sa tente, dans la capitale, il avait senti qu'un courant circulait entre eux. Il avait vu comment elle le regardait quand elle croyait qu'il ne la voyait pas.

Et il devait admettre qu'il se sentait attiré par elle.

Elle était pleine d'énergie, de promesses de vitalité, d'excitation, d'aventure. L'univers l'attendait, de la même façon qu'il avait autrefois attendu Jim.

Kirk savait que cette force existait toujours quelque part au fond de lui. Il aurait suffi d'un baiser, d'une caresse, pour qu'elles reprennent vie aussitôt. Une partie de son âme brûlait d'accompagner Christine dans sa grande aventure.

Mais il devait vivre la suite de la sienne.

Teilani l'attendait dans la capitale. Au côté de M'Benga, elle s'efforçait de restaurer l'ordre et l'espoir dans son monde.

Qui était aussi celui de Kirk. Un seul monde. Un seul rêve. Un seul amour.

Il avait choisi son chemin, et il savait que c'était le bon.

Pourtant, ses yeux restaient fixés sur Christine.

Elle se rapprocha de lui.

— Jim...

Kirk sut ce qui allait se passer.

Quel mal ça pourrait faire qu'il la prenne dans ses bras, sans aller plus loin ?

Quel mal ça pourrait faire de l'embrasser ?

Il savait comment il aurait dû agir. Mais ce qu'il ressentait était différent.

Pourrait-il jamais concilier les deux ?

La main de Christine se posa sur son épaule. Déjà, il avait l'impression de la serrer contre lui.

Il se tourna vers elle pour...

Barc cria un avertissement.

Kirk et Christine étaient avant tout des officiers de Starfleet. Sans une seconde d'hésitation, ils coururent vers le Tellarite, oubliant qu'ils n'avaient pas d'équipement protecteur.

Ils n'y pensaient pas parce que quelqu'un avait besoin d'eux.

Barc se débattait près de l'épave. Kirk l'atteignit le premier ; il s'attendait à moitié à trouver la combinaison du Tellarite déchirée par un morceau de métal.

Non. Quelque chose retenait Barc : une main noircie qui ressemblait presque à une serre.

La visière de Barc était embuée par sa respiration. Même sans combadge, Kirk put entendre sa voix rauque.

— Il est vivant, soupira le Tellarite.

Kirk lui prit l'épaule, saisit le poignet du pilote et tira.

Deux cris déchirèrent l'air matinal : celui de Barc qui retombait en arrière, et celui du pilote qui se redressait dans les débris du cockpit.

Sa vue glaça Kirk. Les flammes avaient fondu, collant à son corps la moitié de sa combinaison de vol et de son casque. On eût dit qu'il lui manquait une partie de la tête.

Sa visière était maculée de suie et fendue à de multiples endroits. Kirk ne pouvait distinguer son visage, mais à voir sa tenue et l'épave du chasseur, il savait que le pilote devait souffrir mille morts.

L'homme dégagea son bras calciné. Kirk le lâcha ; des lambeaux de plastique et de chair brûlée restèrent collés à sa main.

L'autre bras du pilote émergea du cockpit. Il tenait une petite arme. Kirk réalisa trop tard ce qui allait se passer. Il avait laissé la surprise grignoter son temps de réaction.

Ce serait sa dernière erreur.

Christine le bouscula. Elle bondit et lança les jambes en avant.

Frappé à la poitrine, le pilote tomba.

Kirk vit l'arme verte voler dans les airs, le métal poli scintillant sous la lumière de l'aube. Il roula sur lui-même et se releva, prêt à lancer la seconde charge si nécessaire.

Christine toisait déjà le pilote de toute sa hauteur. Après avoir jeté un coup d'œil par-dessus son épaule pour s'assurer que Kirk allait bien, elle s'agenouilla près de sa victime et entreprit de défaire son casque.

Quelque chose attira le regard de Kirk. Un détail subtil, dans les plis de la combinaison.

Une ligne verte. Pas le vert de la peau des Orions, mais celui d'un sang à base de cuivre.

Poussant un grognement, Christine tira sur le système de verrouillage du casque. Elle parvint à le retirer, arrachant au passage un grand lambeau de chair.

Malgré la peau manquante, les muscles exposés et les pommettes à vif, on distinguait encore une oreille pointue et des sourcils effilés.

— Un Romulien ? s'étonna Christine.

Barc passa son tricornard au-dessus du cadavre.

— Non, grogna-t-il. Je ne détecte pas de faille génétique.

Kirk comprit aussitôt.

Le pilote qui avait tenté d'anéantir les Chais et d'empêcher que soit révélé le secret du virogène n'était pas l'ennemi auquel on pouvait s'attendre.

Barc leva le nez.

— C'est un Vulcain.

Pour Kirk, ça ne pouvait signifier qu'une chose.

La Fédération était attaquée de l'intérieur.

CHAPITRE XVI

— Des questions ? s'enquit Riker.

Sur la plate-forme de téléportation, Data, Crusher et Rolk firent non de la tête. Tous étaient engoncés dans leur encombrante armure noire.

Data aperçut les quatre caisses hexagonales derrière Riker et se ravisa.

— J'en ai une, dit-il, levant une main.

Riker rejoignit son équipe.

— Je vous écoute.

— A-t-on déjà tenté cette manœuvre ?

— C'est vous qui pouvez accéder directement à l'ordinateur de bord, pas moi.

Will activa son bouclier individuel et régla le volume des haut-parleurs de son casque.

— C'est bien ce qui me chiffonne, répondit Data. Je ne trouve aucune référence à ce type d'opération.

Riker posa une main sur l'épaule de l'androïde, son gant blindé frappant avec un bruit mat le plastron de l'armure.

— Dans ce cas, nous allons créer un précédent, dit-il avec un clin d'œil. Une fois de plus. (Il fit un signe au technicien debout derrière sa console.) Vous savez ce qui vous reste à faire.

L'homme hocha la tête, s'efforçant de partager l'enthousiasme de l'officier.

— Phase Un. Énergie.

Du coin de l'œil, Riker vit les caisses se dématérialiser. Quand elles eurent presque disparu, la phase deux commença, et la salle de téléportation sembla s'évaporer autour d'eux.

Quelques instants plus tard, les bottes de Riker entrèrent en contact avec le dôme du générateur de la Station Gamow, cent mètres au-dessus du sol.

Aussitôt, l'officier se laissa tomber à genoux et protégea son casque avec ses bras. Avant qu'il puisse fermer les yeux, un éclair déchira le ciel, et une explosion le plaqua contre le métal.

Riker roula sur lui-même et se redressa. Il vit que Data était déjà debout, tendant la main à Rolk et au docteur Crusher.

Riker leva les yeux. Trente mètres plus haut, contre le ciel jaune pâle d'Alta Vista III, il distinguait à peine les distorsions du champ de force produites par la téléportation des quatre caisses.

Pendant trois secondes, comme Riker l'avait calculé, l'énergie des conteneurs quasi-solides avait été identique à celle du champ de force, créant quatre zones au travers desquelles Riker, Rolk, Data et Crusher avaient pu se téléporter.

Dès que Riker et ses compagnons s'étaient matérialisés, le technicien avait inversé la procédure de transfert des caisses. Le champ de force s'était remis en place, détruisant la poignée d'atomes qui n'avaient pas été téléportés à temps.

Riker espérait que le personnel de la station prendrait les explosions pour le résultat d'un vol d'oiseaux, ou de ce qui en tenait lieu sur cette planète.

Data semblait particulièrement impressionné par la tactique de Riker.

— Dommage que cette méthode de pénétration d'un champ de force ne puisse fonctionner que sur des boucliers météorologiques de faible intensité.

— Pour l'instant, corrigea Riker. Mais je suis sûr que Geordi et vous trouverez un moyen de faire mieux.

Une expression hagarde s'afficha sur le visage de l'androïde, qui se mettait déjà à étudier le problème.

— Je voulais dire : plus tard, corrigea Riker.

Il sortit un pistolet à air comprimé de son harnais et tira un piton dans le dôme.

Le projectile fusionna avec le métal. Riker tira sur le câble en fibres de carbone et s'assura qu'il tenait bien.

Il enfila l'autre extrémité dans la pince de sécurité fixée à sa ceinture, puis passa le câble à ses camarades pour qu'ils fassent de même.

Il tendit un index vers le nord.

— Les conduits du générateur sont par ici. Docteur Crusher, vous commencerez à chercher le capitaine dès que nous toucherons le sol.

Il longea la courbe de l'immense dôme, laissant filer le câble jusqu'à ce qu'il soit presque à l'horizontale. Puis il poussa sur ses jambes et descendit le reste de la paroi en rappel.

Il atterrit sur le gravier et se désencorda. Levant la tête, il regarda Crusher et Rolk le rejoindre, tandis que Data, capable de maintenir un parfait équilibre entre son élan et la vitesse de dévidage du câble, se contentait de courir vers le bas.

À deux mètres du but, l'androïde redressa le buste et prit pied sur le sol comme s'il effectuait une manœuvre en salle d'exercices.

— Très joli, Data, dit Riker.

— Merci, monsieur. Selon la terminologie associée aux expériences nouvelles qu'autorise ma puce émotionnelle, je dirais que c'était le pied.

Riker ne voyait pas du tout ce que voulait dire l'androïde. L'expression semblait puisée dans l'argot archaïque dont Zefram Cochrane était si friand au XXI^e siècle.

— Si vous le dites. (Riker tendit la main.) Charges d'antimatière.

Data déposa dans sa paume deux tubes longs comme l'index. Riker gagna un conduit qui sortait de la paroi du dôme et s'enfonçait en serpentant dans le gravier. Il conduisait l'énergie vers les générateurs de champs de force enterrés qui protégeaient les dômes de la pluie sulfureuse et de la grêle acide d'Alta Vista III.

Deux explosions d'antimatière et ces champs de force disparaîtraient. Trente secondes plus tard, le capitaine Picard serait localisé et téléporté en sécurité.

Ça va être très simple, songea Riker.

Alors le premier tir le frôla.

* * * * *

Dans l'entrepôt, la femme de Stron appuyait le canon d'un fuseur contre la tempe de Picard.

Le Vulcain semblait trop perturbé pour agir. Quelque vestige de l'esprit de Sarek qu'il ait pu découvrir, l'expérience l'avait visiblement déstabilisé.

— Quand avez-vous fusionné avec l'esprit de Sarek ? demanda sa femme sur un ton accusateur.

Elle ne pouvait croire que leur chef ait choisi de faire une horreur pareille.

— Relâchez-moi, exigea Picard. Ensuite, nous pourrions parler.

Stron et sa femme échangèrent un regard.

— Impossible, dit l'humaine.

— Il ne fusionnait qu'avec les partisans de la cause, souffla le Vulcain.

Êtes-vous déjà allé dans le District Gonthar ?

Picard ne voyait pas de quoi il parlait, mais il savait reconnaître une faiblesse exploitable quand il en voyait une.

— Vous avez l'audace de me poser cette question alors que vous m'avez saucissonné comme ça ?

Stron regarda sa femme.

— Ce doit être un des nôtres.

Il avança vers Picard.

— Recule, gronda l'humaine, pointant son arme sur le front du capitaine.

Son geste contrastait étrangement avec son ventre distendu par la promesse de la vie.

— Les temps sont dangereux pour la cause, rappela-t-elle à son mari. Pour éviter les trahisons, chaque cellule doit rester inconnue des autres. Nous ne devons rien faire qui risque de compromettre notre mission.

— Vous trahissez en m'empêchant de rejoindre mon vaisseau, lança Picard, espérant qu'il jouait correctement son rôle. Si Starfleet enquête sur ma disparition, je ne pourrai protéger aucun de nos camarades.

Stron brûlait d'envie de le détacher, mais sa femme n'était pas convaincue.

— Donnez-nous le mot de passe, dit-elle. Êtes-vous déjà allé dans le District Gonthar ?

Picard n'avait pas le choix.

— Ce code est périmé. Ma cellule ne l'utilise plus depuis des années.

La femme l'étudia un moment, puis leva son fuseur.

— Je salue votre courage, capitaine Picard.

Ses intentions étaient claires ; pourtant, Picard ne cilla pas.

Stron bouscula sa femme ; le rayon manqua sa cible. La lutte fut terminée en quelques secondes. Le Vulcain s'empara de l'arme.

— Ma femme a raison, dit-il pourtant. Il est illogique de croire que vous luttez pour la révolution. Mais vous avez fusionné avec Sarek, et nous devons en tenir compte.

L'humaine posa les mains sur son ventre gonflé.

— Nous devons le tuer, Stron. Pour notre avenir.

Le Vulcain désigna la trousse médicale posée sur une étagère.

— Utilisons les drogues d'abord. Puis je fusionnerai à nouveau avec lui. Il sera plus facile de découvrir les motivations de Sarek.

L'humaine sortit un hypospray.

— Ensuite, nous le tuerons, dit-elle.

Picard la regarda approcher. Il était à court d'arguments.

— Pensez à votre enfant, hasarda-t-il. Ne faites pas ça.

— Je le ferai, justement parce que je pense à lui.

Elle leva l'hypospray.

* * * * *

Riker se réfugia derrière un montant extérieur du dôme, les rayons passant à quelques centimètres de sa tête. Par chance, les armes des tueurs n'étaient pas assez puissantes pour traverser le dôme ; ainsi, les montants fournissaient une couverture adéquate.

Crusher et Rolk étaient cinq mètres plus loin, abrités par la poutre métallique suivante. À côté de Riker, Data régla son fuseur sur « anesthésie ».

— D'où sortent-ils ? marmonna Riker.

Il tenait son arme d'une main, et les deux charges d'antimatère de l'autre.

— À mon avis, ils n'ont pas cru que les fluctuations du champ de force étaient dues à un vol d'oiseaux, répondit aimablement Data.

Il se pencha et tira trois fois.

Riker frémit quand un rayon orange toucha l'androïde et le projeta contre le dôme.

— Ça va ? demanda-t-il.

Data secoua la tête pour s'éclaircir les idées.

— Mon armure est toujours opérationnelle. Mais je dois vous prévenir que les armes de nos agresseurs sont réglées pour tuer.

— Combien sont-ils ?

— Il y en avait huit. Il n'en reste plus que cinq, à présent.

Il souffla sur le canon de son arme.

— J'suis la meilleure gâchette du Texas, grogna-t-il avec l'accent du Sud.

Riker leva les yeux au ciel. Parfois, la puce émotionnelle de Data lui tapait sur les nerfs. L'androïde comprenait l'humour, mais il n'avait pas encore saisi le concept de « moment approprié ».

— Si je règle le détonateur sur une durée très courte, pourrez-vous lancer une charge d'antimatière dans le conduit ? s'enquit Riker, revenant au problème qui le préoccupait.

— Ce sont des charges de précision, objecta Data. Il faut qu'elles soient en contact avec ce qu'elles doivent détruire. Sinon, nous risquons de fracturer le dôme.

Riker tira sur une silhouette qui venait d'apparaître derrière un monticule, vingt mètres plus loin.

Une volute de fumée monta d'un rocher, mais il ne vit pas s'il avait touché sa cible ou non.

— Nous devons essayer, Data. Sinon, ils vont nous encercler et nous descendre comme des lapins.

L'androïde rengaina son fusil.

— Il faut que j'estime la distance qui nous sépare du conduit, dit-il, sortant la tête une demi-seconde.

Il recula précipitamment ; un rayon le manqua de peu.

— Réglez le détonateur sur une seconde trente-cinq.

— Sa précision ne va pas jusque-là. Ce sera une ou deux secondes, dit Riker. Je ne peux pas faire mieux.

— Deux, alors, concéda Data. Je modifierai la trajectoire en conséquence.

Riker lui tendit la première charge.

— Quand vous voulez.

L'androïde activa le détonateur, se pencha à nouveau hors de sa cachette et lança la charge comme un couteau.

Au moment où retentissait une explosion, un rayon orange le toucha à l'épaule et le projeta contre Riker.

Riker tomba sur le gravier, à côté de Data. Il entendit un bruit de course derrière lui, roula sur le flanc et aperçut cinq silhouettes vêtues de combinaisons protectrices qui chargeaient, fuseur en avant.

Riker tira sans vérifier le réglage de son arme.

Deux silhouettes volèrent en arrière quand le rayon les atteignit. Les trois autres ripostèrent.

Riker sentit qu'il heurtait violemment le dôme. Des étincelles crépitèrent sur son armure, et une alarme thermique bipa à l'intérieur de son casque.

— Destruction de votre combinaison dans trois secondes, dit la voix familière et impersonnelle du système de communication de Starfleet.

Riker tenta de tirer de nouveau, mais son fuseur lui fut arraché de la main. Il ne pouvait plus respirer.

Il espéra que ses camarades retrouveraient le capitaine.

Alors une colonne d'énergie scintillante emplit son champ de vision.

Il avait eu raison : la chance n'était pas nécessaire ! Pas quand on avait l'Entreprise.

CHAPITRE XVII

Picard se contorsionna pour que l'hypospray ne puisse atteindre son cou. Son mouvement fut si violent que la chaise bascula sur le côté.

L'entrepôt étant plongé dans les ténèbres, il ne put modifier son angle de chute. Sa tête heurta le sol, lui arrachant un grognement.

— Il est juste devant toi ! cria Stron.

Picard sentit le pied de l'humaine lui heurter la jambe.

— Ouvre la porte et fais entrer un peu de lumière, cria-t-elle à son mari, avant de se pencher pour saisir la botte du prisonnier.

Picard tenta de rouler sur lui-même, la chaise toujours attachée à son dos.

Il leva la tête vers la femme.

Celle-ci était entourée d'une lueur indigo.

Il crut d'abord que Stron avait trouvé un interrupteur. Les yeux de l'humaine s'écarquillèrent quand le scintillement familier d'un rayon téléporteur lui arracha son prisonnier.

Un instant plus tard. Picard gisait sur le pont d'une navette.

Il regarda autour de lui.

— Il y a quelqu'un ? appela-t-il.

Il grimaça. Bouger les lèvres était une torture pour la moitié brûlée de son visage.

Personne ne répondit. La navette semblait déserte.

Une lumière bleue dansa près de lui ; Beverly Crusher se matérialisa sur le pont. Elle portait une armure de combat, boucliers activés. Elle s'agenouilla à côté de Picard, son tricordeur prêt à l'action.

— Beverly ?

— Le commander Riker a coupé le champ de force de la station, expliqua-t-elle. On vous a remonté directement à bord du Galilée.

Le Galilée était une des navettes de l'Entreprise. Mais cela ne répondait pas à la question de Picard.

— Où se trouve la navette ?

— Dans le hangar un, dit Beverly en brandissant un hypospray. On l'a décompressé. Autour de nous, il n'y a que le vide.

La douleur de Picard s'évanouit dès que la jeune femme commença les soins.

— Nous sommes en quarantaine, n'est-ce pas ?

Beverly sourit en tâtant les bandages qui couvraient son visage.

— Exact. Nous avons été exposés au virogène.

Picard comprit ce qu'elle venait de faire pour lui.

— J'ai été exposé au virogène, corrigea-t-il, et vous avez été exposée à moi.

* * * * *

Riker courut vers la passerelle de l'Entreprise, Data et Rolk sur les talons. Bien que ses camarades et lui aient été téléportés à bord juste avant que leurs agresseurs les submergent, le retour avait été difficile.

Conformément aux protocoles de quarantaine de Starfleet, on les avait d'abord transférés dans l'espace, une centaine de mètres au-dessus de la proue de l'Entreprise. Puis, utilisant un rayon de précision, le technicien les avait téléportés hors de leur armure, à bord du vaisseau.

Les équipements contaminés avaient été abandonnés dans l'espace. Ils subiraient le processus de stérilisation ultime en s'enflammant lors de la rentrée dans l'atmosphère.

Riker, Data et Rolk étaient libres de vaquer à nouveau à leurs occupations.

Tel n'était pas le cas de Picard et de Crusher.

— Galilée à l'écran, ordonna Riker en prenant place sur le fauteuil de commandement. Et contactez la directrice Kincaid.

Crusher se tenait sur le pont de la navette. Riker poussa un soupir de soulagement quand Picard apparut et se dirigea vers le siège du copilote.

— Content de vous revoir, capitaine.

Picard tapota le bandage antiseptique qui lui couvrait un œil et une joue.

— Bien joué, Will.

— Remerciez le technicien. Il vous a localisé et transféré en dix secondes. Qu'avez-vous découvert ?

Picard prit une inspiration difficile, Riker comprit qu'il était plus gravement atteint qu'il le laissait paraître. Il était reconnaissant à Crusher de subir la quarantaine avec lui. Elle aurait pu porter une combinaison bio-isolante, mais des soins directs étaient préférables.

— Stron et sa femme sont toujours vivants. Ils combattent avec Chiton Kincaid pour une... cause révolutionnaire, en rapport avec le virogène et la brume d'Alta Vista.

Sonné, Riker écouta la suite des révélations du capitaine.

— En s'échappant du Bennett par un moyen qui reste encore à déterminer, Stron a emporté les échantillons de brume que contenaient les réservoirs du

vaisseau. Ce chargement est déjà en transit vers... on ne sait où. Will, le blocus est rompu.

— Et Chiton Kincaid fait partie de la conspiration ?

— Elle m'a attaqué avec un protoplaseur. Quand j'ai repris connaissance, j'étais avec Stron et sa femme.

Riker serra les accoudoirs du fauteuil. Il était blanc de rage.

— Je comprends, monsieur. Je vous jure de lever le voile sur cette affaire.

Picard eut un sourire forcé.

— Ce serait très agréable pour moi, numéro un.

Riker se tourna vers Troi.

— Conseiller, je veux que vous assistiez à l'interrogatoire de Kincaid, de Stron et de toutes les autres personnes impliquées dans l'enlèvement du capitaine. Riker à salle de téléportation numéro deux : prêt à...

— Monsieur, le coupable Rolk, la directrice Kincaid est en ligne.

— Sur écran. Et transmettez aussi au Galilée.

Le visage de Picard s'effaça, laissant place à celui de Chiton Kincaid. La responsable de la Station Gamow était flanquée de Stron et de sa femme, qui lui arrivaient à peine aux épaules.

— Directrice Kincaid, commença Riker, conformément aux lois de la Fédération, vous êtes en état d'arrestation.

— Nous ne reconnaissons pas l'autorité de la Fédération, dit Chiton.

— Vous n'avez pas le choix.

— Qu'allez-vous faire, commander ? Nous remonter à bord de l'Entreprise et nous laisser contaminer votre équipage ?

— Pas si nous vous plaçons en quarantaine.

Chiton secoua la tête.

— La quarantaine implique une séparation, commander. Et ce concept est une illusion. Tous les mondes sont reliés. Toutes les vies sont une seule vie.

« À moins que les créatures intelligentes de la galaxie le réalisent, tous leurs efforts pour créer une communauté interstellaire sont voués à l'échec. Et ils mettent en péril la vie de milliards d'êtres. »

— Pour l'instant, c'est vous qui mettez en péril la vie de centaines de milliards d'êtres, dit Riker. Vous devrez en rendre compte devant les autorités compétentes.

— Commander, seriez-vous prêt à sacrifier votre vie pour sauver votre équipage ?

— Je ne vois pas le rapport.

— J'ai suivi les cours de l'Académie, dit Chiton d'une voix tremblante d'émotion. Je connais les devoirs d'un second. Sa vie contre celle de son capitaine. Ou de son équipage.

Riker se tendit, sentant qu'il perdait le contrôle de la conversation.

— Je connais mes devoirs, Kincaid. Vous avez failli aux vôtres.

Chiton l'ignora.

— Où se termine le devoir, commander ? Votre vie contre cinq cents autres ? Sacrifier ce vaisseau pour sauver un monde ?

« La Fédération est mourante. Condamneriez-vous des centaines de milliards d'êtres à une mort affreuse si vous pouviez les sauver en sacrifiant seulement quelques milliards d'individus ? »

— Seulement quelques milliards ? s'étrangla Riker.

Troi s'approcha de lui.

— Will, elle essaie de se convaincre de prendre une décision. Vous devez la sortir de là.

Sur l'écran, Chiton continua avec passion :

— Nous connaissons notre devoir, commander, tout comme vous connaissez le vôtre. La symétrie universelle doit être préservée. Nous ne sommes pas si différents.

— Riker à salle de téléportation : je veux...

— La révolution triomphera, exulta Chiton. Et les survivants nous béniront !

Elle se pencha et appuya sur un bouton.

L'image disparut.

— Will, commença Troi d'une voix tremblante.

— Explosion à la surface de la planète, annonça Rolk.

— Vue orbitale, ordonna Riker.

Quand l'écran se ralluma, à l'emplacement de la Station Gamow ne restait qu'une boule de feu qui montait lentement dans l'atmosphère surchauffée.

Troi tituba et se laissa tomber sur sa chaise.

— Ils sont tous... partis..., chuchota-t-elle, ses pouvoirs empathiques la mettant à la torture. Je les ai sentis mourir... Mille quatre cents âmes...

Riker jeta un coup d'œil à Rolk pour confirmation.

— Ils ont coupé les champs de contention de leur réacteur d'antimatière, dit la Boliennne. Aucun survivant.

Picard réapparut à l'écran. Il semblait aussi ébranlé que Riker.

— Vous n'y pouviez rien, Will. C'étaient des fanatiques de la pire espèce.

Mille quatre cents vies perdues, songea Riker. Et si j'avais fait quelque chose qu'il ne fallait pas ?

— Avez-vous entendu ce qu'elle a dit ? demanda Picard. À la fin. Sur « la symétrie universelle ».

Riker fronça les sourcils. Il ne comprenait pas.

— Ce sont des Symétristes, Will. Après plus d'un siècle, les voilà de retour.

CHAPITRE XVIII

Spock inspira profondément l'air de Vulcain.

De chez lui.

Il avait joué dans le désert rouge qui s'étendait dans les Plaines de Gol. Alors, il était enfant et il avait encore le droit de le faire. C'était dans les Monts Llangon, un peu plus loin, qu'il s'était retiré quand il n'avait pas pu affronter la désapprobation de son père.

Chaque fois, il était revenu à cette villa, dans les montagnes.

Spock ferma les yeux. Il sentit l'odeur légère de cannelle de la poussière, entendant presque la voix de sa mère, une Terrienne condamnée à vieillir et à mourir avant que soit écoulée la moitié de la vie d'un Vulcain.

Spock baissa la tête. Il se demandait ce qu'Amanda aurait pensé de lui, sachant qu'il avait laissé son père sans protection au moment où il en avait le plus besoin.

— Le nom de Tarok vous dit-il quelque chose ? demanda Srell.

Tiré de sa rêverie, Spock sursauta. Il n'avait pas entendu approcher son jeune assistant. Il se demanda si ses perceptions vulcaines diminuaient à mesure qu'il laissait ses émotions humaines prendre un peu plus d'emprise sur lui.

Il se tourna vers le jeune homme, debout au bord de la vaste esplanade de pierre qui s'étendait entre les différents bâtiments de la villa. Il avait retiré ses robes rituelles et opté pour un costume plus fonctionnel.

Il tenait un module portable, une des antiquités de Sarek. Cet épais panneau de cristal transparent avait un dixième de la capacité mémoire d'un bloc-notes moderne. Mais il était relié au système informatique de la villa. Comme il fonctionnait encore, Spock n'avait pas éprouvé le besoin de le remplacer.

Srell tendit le cristal à Spock, qui lut les caractères vulcains qui défilaient à l'intérieur.

— J'ai découvert la base de données à l'endroit indiqué par Perrin, expliqua Srell. Et je l'ai comparée avec les listes fournies par vos contacts. De tous les visiteurs que Sarek a reçu durant les derniers mois de sa vie, un seul n'a pas de fichier dans le système domotique.

Spock lut le nom. Tarok.

— Il n'y avait pas besoin de fichier, dit-il. C'est un vieil ami de la famille.

Assis sur les genoux de l'érudit, il se souvenait d'avoir écouté des récits d'avant la Réforme totalement inadaptés à un enfant de son âge. Des histoires de batailles, de jalousie, de cupidité, de romances passionnées, de trahisons cruelles, de royaumes perdus, d'amour défendu, de fils se sacrifiant pour venger leur père.

Plus jeune, Spock était fasciné par l'époque où les Vulcains ne contrôlaient pas encore leurs émotions. Comme souvent, Sarek avait exprimé son désaccord, arguant que c'était lui qui devait supporter les cauchemars de son fils. Mais Amanda avait encouragé Tarok à continuer.

En termes humains, on pouvait dire que Tarok était l'oncle de Spock, même s'ils n'avaient aucun lien de sang.

— Il est possible que son fichier ait été effacé pour ne pas que les soupçons se portent sur lui, suggéra Srell.

Spock fut stupéfait que son assistant persiste à considérer le vieux Vulcain comme un coupable potentiel.

— Tarok et mon père étaient amis d'enfance. Mes parents connaissaient ses goûts et ses idées. Ils n'avaient pas besoin de fichier.

— Amanda et Sarek, insista Srell, nullement découragé. Mais votre belle-mère, Perrin ? Elle m'a dit que tous les fichiers avaient été remis à jour après son mariage, pour qu'elle aide votre père à organiser les réceptions diplomatiques.

Spock réfléchit. La dernière femme de Sarek, Perrin, se trouvait actuellement sur Terre, où elle poursuivait son œuvre culturelle au sein des Corps Diplomatiques Vulcains. Elle s'était montrée très coopérative, fournissant à Srell tous les mots de passe et les codes nécessaires pour utiliser le système informatique de la villa.

— Vous soulevez un point intéressant, concéda Spock.

Amanda et Sarek avaient si souvent reçu Tarok qu'ils n'ignoraient plus rien de lui. Mais un nouveau fichier avait dû être créé pour Perrin quand elle était devenue la maîtresse de maison.

— Tarok réside maintenant dans le District Gonthar, ajouta Srell.

— Je sais.

— Et il souffre également du Syndrome de Bendii.

— Nous partons pour Gonthar, déclara Spock. Prenez les dispositions nécessaires.

Srell croisa les mains dans son dos.

— C'est déjà fait.

Spock hocha la tête. Il se souvenait de l'époque où il se fiait autant à sa logique que Srell. En fait, le jeune Vulcain ressemblait beaucoup à ce qu'il était au même âge.

Spock se demanda si c'était pour ça que Sarek l'avait choisi. Son père avait-il entendu un écho du passé, voyant là une occasion de réécrire l'histoire, d'avoir un fils qui ne s'enfuirait pas pour s'engager dans Starfleet ?

Spock envoya un message à Tarok, tout en réfléchissant au concept de seconde chance. De tout ce qu'il avait voulu, avoir une seconde chance avec son père était la seule chose qu'il n'avait pu obtenir.

Un domestique répondit à l'appel. Spock présenta sa requête.

* * * * *

Spock sourit de l'embarras de Srell quand ils découvrirent l'infirmière de Tarok.

C'était une Klingonne. Vêtue de la combinaison vert pâle des guérisseurs vulcains, elle avait le front, les cheveux et l'attitude guerrière de sa race.

— NuqneH ? aboya-t-elle en voyant Spock et Srell descendre de la petite navette antigrav qui les avait amenés dans la propriété de Tarok.

Srell était désarçonné. Quel Vulcain pouvait faire confiance à un Klingon ?

Spock comprenait à merveille. Tarok avait engagé du personnel médical klingon par goût de la provocation. Comme quand il racontait des histoires sanglantes aux enfants impressionnables.

Beaucoup de Vulcains pensaient que le contrôle des émotions passait par leur suppression. Tarok, lui, avait toujours chéri les siennes. Il faisait la différence entre comportement public et plaisir privé.

À sa façon peu orthodoxe, sa philosophie était des plus logiques.

— Je suis Spock, fils de Sarek, fils de Skon, se présenta l'ambassadeur. Et voici Srell, mon assistant.

La Klingonne grogna. Elle détailla Srell de la tête aux pieds, notant sa nervosité avec une satisfaction certaine.

Puis elle désigna les grandes portes de la propriété.

— Par ici.

Elle se détourna et s'éloigna. Son uniforme plus moultant que celui des Vulcains accentuait les courbes de son corps musclé.

Malgré l'importance de leur mission, Spock ne put s'empêcher de souffler à Srell :

— Je crois que vous lui plaisez.

Le jeune Vulcain garda les yeux rivés sur le crâne de la Klingonne et ne répondit pas.

Spock se demanda s'il était aussi compassé à son âge.

Il se répondit par l'affirmative.

Cette visite à Tarok allait lui faire du bien. Peut-être en ferait-elle également à Srell.

Quand les deux compagnons entrèrent dans le salon, ils découvrirent leur hôte. Jouant avec un pan de ses longues robes blanches, il était au milieu d'un monologue silencieux. Une deuxième infirmière klingonne veillait sur lui.

Tarok était bien moins grand que dans le souvenir de Spock. Gé de deux cent cinq ans, il avait rapetissé au fil du temps.

Ses cheveux blancs ébouriffés le faisaient ressembler à un hibou ; ses joues étaient creuses, mais les rides lui donnaient l'air perpétuellement souriant.

Tarok était assis dans une chaise capitonnée, une concession à son âge et à son infirmité. Les murs lambrissés du salon s'ornaient de souvenirs de sa carrière dans le commerce interstellaire.

Alors que Sarek avait choisi la diplomatie, Tarok avait rejoint la mission commerciale vulcaine. Son intelligence aiguë et sa logique lumineuse avaient contribué à la naissance d'un environnement économique où l'argent n'était plus nécessaire.

Il paraissait que les Ferengi brûlaient souvent des effigies de Tarok.

— Takta, dit respectueusement la deuxième infirmière.

Spock ne fut pas surpris qu'elle utilise un diminutif d'ordinaire réservé aux enfants.

— Vos visiteurs sont arrivés.

Tarok leva les yeux vers la Klingonne, clignant des yeux comme s'il tentait de se rappeler qui elle était.

La première infirmière se pencha vers Spock.

— Vous connaissez les symptômes de son mal ?

Le Vulcain hocha la tête. La Klingonne baissa la voix.

— C'est un grand homme, dit-elle. Traitez-le avec respect, ou ma sœur et moi vous éventrerons pour donner vos entrailles aux norsehlats. Compris ?

Spock ne s'inquiéta pas de cette menace.

— C'est mon oncle, expliqua-t-il. Quand j'étais petit, moi aussi je l'appelais Takta.

— C'est pour ça que nous vous avons permis de le voir.

Les deux Klingonnes s'en allèrent, mais Spock comprit qu'elles le surveilleraient grâce à une caméra dissimulée quelque part dans la pièce.

Il s'approcha du vieux Vulcain.

— Tarok, je suis venu te voir, dit-il d'une voix forte, dans l'espoir de percer le brouillard du Syndrome de Bendii.

L'érudit leva la tête. Un éclair de lucidité passa dans ses yeux, et un sourire enfantin illumina ses traits.

— Sarek ?

Spock s'assit en face du vieillard.

— Non. Je suis Spock, son fils.

— Ah, dit Tarok, comme si ça expliquait tout. Et ce jeune homme... ?

Srell approcha une autre chaise.

— Je suis Srell, fils de Staron, fils de Stonn. Assistant de Sarek, puis de Spock, ajouta-t-il en voyant que les noms de son père et de son grand-père étaient visiblement de l'hébreu pour Tarok.

— Sarek...

Tarok soupira. Il tendit la main pour prendre celle de Spock, un sérieux manquement à l'étiquette des Vulcains, tous doués de pouvoirs télépathiques.

— Comment va Amanda ?

Spock fit appel à sa maîtrise du Kolinahr pour garder ses émotions à un niveau qui ne bouleverserait pas le vieillard.

— Ma mère est morte depuis longtemps.

— Ah, oui. Les humains..., dit Tarok, l'air vague. Quel dommage.

— Je voulais te parler de mes parents, insista Spock.

— Des gens formidables. Mais Sarek manquait un peu de souplesse. Il était trop sérieux pendant les réunions. Les humains ne l'aimaient pas. Ils le respectaient, mais ils ne l'aimaient pas.

— Quand l'as-tu vu pour la dernière fois ? demanda Spock.

Il ne voulait pas que le vieillard ressasse trop de souvenirs sans rapport avec son problème. Le Syndrome de Bendii brouillait la mémoire de ses victimes ; il en faisait une tapisserie sans trame où tous les événements se produisaient en même temps.

— J'ai essayé de l'avertir, soupira Tarok.

Il tendit une main pour toucher les points de katra de Spock, mais celui-ci le repoussa doucement. Les symptômes du vieillard étaient si graves qu'il serait dangereux de tenter une fusion mentale avec lui.

— À propos de quoi ? demanda-t-il.

Il ignorait si cette question le mènerait quelque part. Les accords diplomatiques étant presque toujours suivis de relations commerciales, Sarek et Tarok avaient beaucoup travaillé ensemble.

— Ils sont revenus, tu comprends, dit Tarok.

— Qui ?

— Nous pensions que c'était fini. Que nous y avons mis un terme. (Le débit de Tarok s'accéléra, comme si les souvenirs se bousculaient dans sa tête.) Ça s'est passé chez toi. Tu n'étais pas là, bien sûr. Encore parti dans la montagne. (Il prit une inspiration sifflante.) Ton père s'inquiétait tellement. Mais je savais pourquoi tu faisais ça. (Il tapota la main de Spock.) Ton Takta savait.

Spock combattit l'impulsion qui le poussait à exposer ses émotions au vieillard. Il voulait lui faire savoir combien il avait compté pour lui, à quel point il avait apprécié les moments passés ensemble.

Il jeta un regard en coin à Srell, mais le jeune Vulcain, aussi impassible que d'habitude, se contentait d'observer la scène.

— À quoi avez-vous mis un terme ? demanda-t-il.

Tarok lâcha sa main et lissa machinalement ses robes.

— Il n'était pas question que tu en fasses partie, expliqua-t-il. Ton père avait été très clair.

— Que je fasse partie de quoi ?

— Il savait ce que ça signifiait. Aucune possibilité de fusion. Un poids terrible entre père et fils.

Spock se raidit sur sa chaise.

— Nous ne pouvions pas prendre le risque, répéta Tarok. Aucun d'entre nous. Nous ne pouvions fusionner qu'avec les fidèles à la cause.

— Quelle cause ? demanda Spock.

Dans son impatience, il négligea de dissimuler ses émotions et oublia que Srell était témoin de sa perte de contrôle.

Tarok dévisagea Spock un long moment. Ses yeux se voilèrent, comme s'il le regardait à travers le brouillard du temps.

— Je n'ai jamais eu d'enfant. Parfois, quand je te racontais des histoires, j'imaginai que tu étais mon fils. La chair de ma chair, qui me soutiendrait dans ma vieillesse, qui me vengerait plus tard.

— Quelle cause ? insista Spock.

— J'étais si fier de toi quand tu es parti à l'Académie. Mais ça prouvait que Sarek avait eu raison. Et si nous t'avions informé ? Ton devoir t'aurait obligé à tout rapporter aux hommes de Starfleet...

— Tarok, l'interrompit Spock. Pardonne-moi...

Les yeux du vieillard redevinrent clairs.

— Le pardon est illogique.

On aurait cru entendre Sarek. Spock se pencha. Il ne voulait plus qu'on lui cache des choses.

Il posa les mains sur le visage de Tarok et mêla son esprit au sien.

Puis Spock vola à travers la pièce et heurta rudement le plancher.

Avant qu'il puisse lever le petit doigt, une des infirmières klingonnes s'agenouilla sur lui, pointant un couteau d'k tahg vers sa gorge. Les lames extérieures jaillirent du manche et se plaquèrent sur son cou.

— N'avez-vous aucun honneur ? cracha-t-elle.

Luttant encore pour donner un sens aux images entrevues dans l'esprit de Tarok, Spock se tordit le cou pour regarder Srell. La seconde infirmière le menaçait aussi de son couteau.

Tarok était effondré sur sa chaise, le corps secoué de sanglots.

— Partez, rugit l'infirmière dans l'oreille de Spock.

Elle le souleva comme un vulgaire sac de trillium et le remit debout.

Spock lutta pour se dégager.

— Tarok ! Qui est le préfet de Gonthar ? cria-t-il par-dessus son épaule.

De l'autre côté de la pièce, le vieillard leva vers lui des yeux remplis de larmes.

— J'ai prévenu ton père qu'ils le tueraient s'il révélait les codes. Je lui ai dit qu'ils étaient de retour !

Il tourna la tête vers la droite et tendit un doigt tremblant.

— Là ! Tout est là !

Alors que l'infirmière le traînait vers la porte, Spock suivit le regard de Tarok et vit une table où reposaient un antique médaillon de l'IDIC, un parchemin, une poignée d'autres reliques de grande valeur culturelle...

... Et un holoprojecteur civil, semblable à celui que Spock avait reçu sur Babel. Un objet complètement déplacé en ce lieu.

— Tarok ! Qui a tué mon père ? cria Spock en franchissant le seuil.

Le vieillard se leva péniblement, les mains tendues.

— Pardonne-moi, mon enfant. Puisse Surak nous pardonner à tous...

Alors la première explosion retentit dans la pièce et Spock fut de nouveau emporté dans un maelström de flammes et de souvenirs qui n'étaient pas les siens.

CHAPITRE XIX

Spock s'éveilla dans les ténèbres.

Au loin, il entendait des tirs de fuseurs et le crépitement de disrupteurs. Une autre explosion retentit, toute proche.

Il tenta de se lever, mais Srell l'en empêcha.

— La propriété est attaquée, expliqua le jeune Vulcain.

— Où est Tarok ?

— Les deux Klingonnes l'ont emmené. Nous devons retourner à la navette.

— Non ! Il est impératif de trouver Tarok !

Spock sentit Srell reculer, sans doute alarmé par cet éclat. Il s'assit et regarda autour de lui, ses yeux s'habituant peu à peu à l'obscurité.

Il était toujours dans le salon. Quelques secondes avaient dû s'écouler. Mais une odeur de fumée lui chatouillait les narines. La propriété était en feu.

— Pourquoi Tarok est-il si important ? demanda Srell. Est-ce lui qui a tué votre père ? Vous l'avez vu dans son esprit ?

Spock se leva. Il ôta ses robes pour dévoiler un pantalon noir et une tunique.

— J'ai vu mes parents dans son esprit, tels qu'ils étaient il y a des années.

Il se dirigea vers la porte, Srell sur les talons.

— C'étaient des Symétristes.

— Des membres du culte ? s'étonna Srell, un vague dégoût perceptible dans la voix.

— Ça n'a jamais été un culte, corrigea Spock. Le Symétrisme été à l'origine un mouvement politique. Quand il s'est étendu à d'autres mondes, on l'a appelé révolution.

Le couloir aussi était plongé dans les ténèbres. On avait coupé le courant dans toute la propriété.

Spock tendit l'oreille. Il entendit des bruits de pas et tenta d'évaluer le nombre d'ennemis.

— C'est de ça que parlait Ki Mendrossen, dit Srell. Dans son message : « Pour le bien de la cause, de la révolution... »

— La cause Symétriste fut désavouée il y a près de deux siècles, dit Spock.

Les agresseurs semblaient venir des bois. Peut-être auraient-ils le temps de regagner la navette. Mais Spock ne voulait pas partir sans Tarok. Il ne faisait aucun doute que le vieillard était la cible de l'attaque.

— Dans ce cas, Tarok a tort, dit Srell. Il pensait au passé.

Spock tendit un doigt vers l'entrée principale du bâtiment.

— Allez à la navette. Attendez-moi là-bas. Je vais chercher Tarok.

— Laissez-moi y aller à votre place. Vous êtes trop précieux pour Vulcain et pour Romulus. Votre travail ne doit pas s'achever ici.

Spock apprécia la logique de cette requête, mais ce qu'il avait à faire était trop personnel.

— Si je ne peux pas sauver Tarok, je devrai fusionner de nouveau avec lui, pour que ses connaissances ne disparaissent pas. Srell, faites du rêve de la Réunification une réalité.

Le jeune homme comprit qu'il était inutile de discuter.

— Paix et longue vie, dit-il. Je suis honoré de travailler avec vous.

— Longue vie et prospérité, répondit Spock. Et maintenant, allez-vous-en.

Srell s'éloigna. Spock partit dans la direction opposée, où les bruits du combat étaient plus forts.

Il arriva à l'angle d'un passage plus étroit qui, d'après ce qu'il avait vu en survolant la propriété, devait relier les deux corps de bâtiment principaux. Les attaques visaient le second.

Spock s'interrogea sur l'identité des défenseurs. Visiblement, Tarok n'avait pas engagé que des infirmières klingonnes.

Il se demanda aussi pourquoi les personnes qui souhaitaient la mort de Tarok n'avaient pas utilisé un explosif puissant pour tout raser à un kilomètre à la ronde.

Trop évident, se dit-il. Une approche plus subtile laisse moins de traces.

Cette stratégie ne collait pas avec le vacarme produit par le combat. À moins que les agresseurs aient été surpris par l'importance des forces de sécurité.

En silence, Spock se dirigea vers le second bâtiment. Plus loin, il voyait des éclairs d'énergie orange et bleus se refléter dans les fenêtres.

Certains des fuseurs ennemis semblaient utiliser la même longueur d'onde que les armes standard de Starfleet. Spock supposa que Tarok avait de nombreux amis dans les rangs de l'organisation.

Au bout du couloir, les rayons laser éclairaient un grand atrium. Spock mesura la distance qui le séparait d'un arbre planté au milieu de la cour. Il estima à huit sur neuf ses chances de l'atteindre sans se faire repérer. Il ne doutait pas que les combats soient centrés autour de la forteresse où les infirmières klingonnes avaient dû se replier en compagnie de Tarok. Peut-être pourrait-il faire diversion en attaquant par derrière.

Il courut vers l'arbre.

Un mètre plus loin, il trébucha sur un obstacle invisible et tomba avec un grognement.

Avant qu'il puisse réagir, quelqu'un lui sauta sur le dos et lui flanqua un coup de poing dans l'estomac.

Le souffle coupé, Spock réussit tout de même à riposter par un coup de coude. Il eut la satisfaction d'entendre craquer des os. Son agresseur s'effondra.

Aussitôt, Spock se redressa et...

... Tomba à nouveau quand l'inconnu lui faucha les jambes.

Spock haletait. Il y avait presque un siècle qu'il n'avait pas combattu au corps à corps.

Il n'avait plus la même résistance qu'autrefois.

Ses réflexes, eux, étaient intacts.

Quand son adversaire s'approcha, il lui décocha un coup de pied dans le ventre.

Puis il tendit le bras pour placer la Prise Vulcaine qui mettrait fin au combat.

Ses doigts rencontrèrent une armure.

Un poing s'écrasa sur son visage.

Son agresseur lui sauta dessus.

Les mains du Vulcain se refermèrent sur la gorge de l'homme. C'était un mouvement malheureux, car il permit à son adversaire d'en faire autant.

C'était à qui tiendrait le plus longtemps avant de suffoquer.

Spock se concentra pour fermer les poings.

L'homme peinait autant que lui. Plutôt étrange de la part d'un soldat entraîné.

Spock sentit ses forces l'abandonner.

Celles de son adversaire en faisaient autant.

Quelque chose n'allait pas.

Un rayon laser traversa une fenêtre de l'atrium et frappa l'arbre, derrière Spock. Le feuillage desséché s'enflamma. À cette lumière, le Vulcain distingua le visage de son agresseur.

Pour la première fois de sa vie, il poussa un cri de surprise.

CHAPITRE XX

Le cri de Kirk fit écho à celui de Spock.

Il n'aurait pas été plus sonné si la lumière lui avait révélé qu'il combattait un Gorn.

D'un bond, il s'écarta.

Spock le dévisagea.

— Jim ?

— Spock ?

Le Vulcain sourit et saisit son ami par les épaules.

— Je le savais ! Je savais que vous n'étiez pas mort sur la planète borg !

Un autre tir de fuseur brisa un carreau de l'atrium.

Spock lâcha son ami et tenta de reprendre ses esprits.

— Que faites-vous ici ?

— Je vous cherchais. Et vous ?

— J'essaye de sauver l'homme qui sait comment est mort mon père.

— Tarok ?

Spock plissa les yeux.

— Pourquoi ne suis-je pas surpris que vous le connaissiez ?

Kirk se releva d'un bond. Du pouce, il désigna une sortie.

— Mon équipage attend dehors. Cinq attaquants armés de fuseurs arrivent

!

— Votre équipage ? s'étonna Spock, lui emboîtant le pas.

Kirk gloussa.

— Écoutez-nous ! Nous sommes déjà à bout de souffle.

— Je manque d'entraînement, grogna Spock.

— Dans ce cas, essayons de rattraper le temps perdu.

Kirk courut vers la sortie, Spock sur les talons. Sentir le Vulcain près de lui le rajeunissait d'un siècle, peut-être même de deux.

* * * * *

Dehors, la bataille faisait rage.

Spock repéra leurs ennemis en se fiant à leur angle de tir. Pendant que son équipage faisait diversion, Kirk se glissa auprès des cinq tireurs, détournant leur attention, tandis que Spock leur plaçait sa Prise Vulcaine.

Puis les deux hommes utilisèrent les vestes de leurs victimes pour les ligoter.

Kirk fut troublé mais pas surpris de découvrir qu'il avait affaire à des compatriotes de Spock. L'implication des Vulcains dans l'affaire du virogène était précisément la raison qui l'avait conduit auprès de son ancien second.

Il avait eu de la chance que les Corps Diplomatiques notent chaque déplacement de l'ambassadeur, et qu'ils aient daigné les révéler au capitaine d'un vaisseau de Starfleet.

Quand le dernier attaquant fut neutralisé, Spock et Kirk soufflaient comme des bœufs.

— Vous savez, haleta Kirk, les mains posées sur les genoux, il y a une heure encore, j'aurais dit que ce genre d'action me manquait.

Spock s'adossa à un arbre.

— Comment... avez-vous survécu... à la destruction de la planète borg ?

Kirk jeta un coup d'œil vers la propriété. Des silhouettes se précipitaient vers eux.

— Plus tard, promit-il.

Le commander MacDonald, l'ingénieur Barc et le docteur M'Benga les rejoignirent.

Kirk fit les présentations. Les deux jeunes officiers et le Tellarite en restèrent bouche bée.

— Kirk et Spock ? croassa Christine.

— Que vous ai-je dit au sujet des légendes de Starfleet ? la réprimanda Kirk.

Il s'empara du tricordeur de M'Benga et désigna un petit bâtiment un peu en retrait par rapport aux deux autres.

— Vous cherchiez Tarok, mon ami ? Accompagnez-moi donc.

Kirk s'éloigna, souriant sous cape : comme lui, Spock s'efforçait de maîtriser sa respiration en présence de tiers.

* * * * *

Le petit bâtiment était une salle de méditation. Le tricordeur capta deux signaux à l'intérieur. Des Vulcains, dont un très âgé. Là encore, il ne fut pas surpris.

Il ouvrit la porte de bois. Des bougies éclairaient l'austère pièce, répandant leur douce lumière sur une scène d'une violence surréaliste.

Deux femelles klingonnes gisaient sur le sol dans une mare de sang rose. Assis contre un mur, un jeune Vulcain berçait un vieillard agonisant. Selon le tricordeur, il en avait encore pour quelques minutes.

M'Benga arracha le tricordeur à Kirk et se précipita vers Tarok.

— Quelqu'un sait de quoi souffre cet homme ? demanda-t-elle.

Spock s'avança.

— Du Syndrome de Bendii, répondit-il. Je dois mêler mon esprit au sien.

M'Benga s'interposa.

— Il est mourant, monsieur. Et s'il a vraiment contracté le mal, vous ne pourrez pas recourir à son katra avant longtemps.

— Vous ne comprenez pas, protesta Spock. Il est le seul qui...

— C'est fini, dit le jeune Vulcain.

Kirk fut troublé de voir son ami réagir comme si le vieillard avait été pour lui la personne la plus importante au monde.

— Tout ira bien, dit-il. Nous sommes deux sur cette affaire, maintenant.

Spock se ressaisit. Le jeune Vulcain se leva.

— Srell, dit l'ambassadeur, je vous présente James T. Kirk.

Srell dévisagea Jim puis leva un sourcil.

Une expression que le Terrien connaissait trop bien.

Kirk sourit à Spock.

— C'est un de vos amis ?

— Mon assistant.

— Enchanté, dit Kirk, prenant garde à ne pas tendre la main au jeune homme. Les circonstances de notre rencontre ne sont pas idéales, mais j'ai le sentiment que nous ferons du bon travail ensemble.

Srell ne répondit pas.

Kirk était habitué à cette réaction - surtout depuis l'annonce de son décès. Il se tourna vers les Klingonnes.

— Comment sont-elles mortes ? demanda-t-il.

— Disrupteurs, marmonna M'Benga, peu convaincue. En principe, ça ne saigne pas. Mais les agresseurs tiraient peut-être à bout portant... (Elle se leva et rajusta son uniforme.) Il faudra attendre l'autopsie. Pour commencer, prévenons les autorités compétentes.

— Je ne pense pas qu'il soit bienvenu de les contacter, intervint Spock.

Tout le monde le dévisagea.

— À ce stade de mon enquête, expliqua-t-il, je ne suis pas certain que nous puissions leur faire confiance.

— Nous ne pouvons pas faire confiance aux autorités vulcaines ? s'étrangla Kirk.

Christine fit un pas en avant.

— Il a peut-être raison. Souvenez-vous du pilote, sur Chai.

Srell parla enfin.

— Vous étiez sur Chai ?

— Il y a cinq jours, dit Kirk.

— La planète se trouve dans un des systèmes infectés par le virogène !

Vous avez exposé tous les nôtres à la contagion !

M'Benga répondit au nom de l'équipage du Tobias.

— Personne n'est contagieux. Jim nous a fourni une plante qui neutralise le virogène dans les cellules animales.

— Un antidote ? demanda Srell.

Kirk nota qu'il avait l'air désorienté - si une telle chose était possible chez un Vulcain.

M'Benga secoua la tête.

— Un moyen de ralentir le mal. Les systèmes en quarantaine pourront-ils être libérés quand leurs habitants auront reçu le traitement approprié.

Kirk savait que les discussions techniques pouvaient attendre. Il avait confiance en Spock pour prendre la bonne décision stratégique.

— C'est votre monde, Spock. Que faisons-nous ?

— Pour l'heure, je pense que nous ne devons compter que sur nous-mêmes.

— Ça me va.

Certaines choses ne changent jamais, songea Kirk en réprimant un sourire.

Il regarda les cadavres des Klingonnes et de Tarok.

— Envoyons une équipe de médecins nettoyer cet endroit et tout enregistrer pour les autorités. Nous garderons le dossier sous le coude tant que le moment ne sera pas venu de leur communiquer.

— Une équipe de médecins ? répéta Spock.

— Du vaisseau du commandeur MacDonald. Croyez-vous que j'étais venu en volant ?

— Étant donné les circonstances, ça ne m'aurait qu'à moitié surpris. Et ça expliquerait votre fatigue, dit le Vulcain.

Kirk vit l'expression stupéfaite de Christine, de M'Benga et de Barc.

— Ai-je rêvé, s'étonna M'Benga, ou ai-je entendu un Vulcain plaisanter ?

— Essayer, veux-tu dire, corrigea Christine, faussement sévère.

Srell dévisagea les deux femmes, l'air désapprobateur.

— Je vous assure que les Vulcains ne plaisantent jamais.

— Rrrr, grogna Barc. C'est que vous n'avez pas vu comment ils traduisent les manuels techniques. Ils sont responsables des plus illisibles de ma collection.

Kirk regarda Spock.

— Je me fais des idées, ou ces deux-là me rappellent fortement quelqu'un ?

Spock fit mine de réfléchir, puis haussa un sourcil.

— Vous vous faites des idées.

Kirk grimaça. Il avait fini par oublier combien son vieil ami lui manquait.
Il saisit le combadge fixé à sa chemise.

— Kirk au Tobias. Six à remonter.

Maintenant que l'équipe était au complet, il était temps de se mettre au travail.

CHAPITRE XXI

À l'exception du bourdonnement des systèmes environnementaux, la salle de conférences était silencieuse.

La Forge, Data, Rolk et Riker observaient Alta Vista 257 qui pivotait lentement sur l'écran. Personne ne parlait.

Deanna Troi en profita pour reprendre contenance. Bien que n'étant pas bétazoïde à part entière, elle avait senti mourir Chiton Kincaid, Stron, sa femme et mille quatre cents autres personnes. La vague d'horreur qui l'avait balayée n'en finissait pas de refluer. Deanna posait sur tout un regard absent.

Riker ne pensait pas nécessaire qu'elle assiste à la réunion si peu de temps après le drame, mais Picard avait insisté, expliquant qu'il avait une bonne raison de rassembler tous ses officiers supérieurs.

La morosité qui régnait dans la pièce fut soudain rompue quand l'écran géant s'alluma. Picard et Crusher apparurent, leur image transmise depuis le Galilée.

Le capitaine et le docteur se trouvaient toujours en quarantaine à bord de la navette. Riker fut soulagé de voir que le pansement de Picard était plus petit, et qu'il semblait plus détendu. Le traitement de Crusher portait ses fruits.

— M'adresser à vous par ce canal est bizarre, mais le docteur Crusher a confirmé que je suis porteur du virogène, expliqua Picard.

— Moi aussi, ajouta Beverly.

— Pas de symptômes pour le moment ? s'enquit Riker.

— Un peu de fièvre. Des troubles intestinaux. La courbe normale des trente premières heures, expliqua brièvement Beverly. Demain matin, nous irons mieux, mais nous serons toujours contagieux.

Picard ouvrit la réunion.

— Lieutenant Rolk : avez-vous reçu une réponse de Starfleet ?

L'officier de la sécurité plissa son front bleu.

— Monsieur, j'ai eu des difficultés à contacter la base stellaire 718. Tous les systèmes de l'Entreprise fonctionnent parfaitement, mais je ne reçois pas de confirmation d'appel. C'est le cas des autres vaisseaux participant au blocus.

— Serait-ce dû à des interférences subspatiales ? s'enquit Picard.

Rolk jeta un regard en coin à Riker. Ils avaient déjà parlé de la situation, et Will sentait la Bolienne mal à l'aise.

— Capitaine, intervint-il, ça pourrait être des interférences, mais on parle plutôt... d'une émeute sur la base stellaire.

Picard grimaça et ne répondit pas.

À tout autre moment, il aurait jugé ça impossible. Mais depuis des mois, il était clair que la Fédération était soumise à des tensions internes de plus en plus importantes.

Des révoltes avaient éclaté sur les mondes les plus touchés par le virogène. En revanche, c'était la première fois que cela se produisait au sein de Starfleet, une indication alarmante de la vitesse à laquelle la situation se détériorait.

— Je n'ai pas obtenu confirmation de ces rapports, ajouta Riker. Mais comme aucun vaisseau du secteur n'a pu joindre la base stellaire 718 depuis une semaine, on peut penser qu'il s'est passé là-bas quelque chose d'inhabituel.

Riker connaissait l'expression stoïque qu'afficha alors Picard. Quel que soit son avis sur la propagation du virogène, il le garderait pour lui. Il était avant tout capitaine d'un vaisseau stellaire.

— Lieutenant Rolk, je suppose que vous avez tenté d'entrer en contact avec Starfleet par d'autres relais du réseau subspatial, dit Picard.

— Oui, monsieur, confirma la Boliennne. Le réseau souffre de surcharges sporadiques à cause du volume anormalement élevé de communications prioritaires, mais je pense établir un contact au cours des prochaines vingt-quatre heures.

— Un transporteur rapide peut parcourir plus de cinq années-lumière en vingt-quatre heures.

Riker comprit ce que Picard voulait dire.

Il avaient finalement découvert comment Stron, sa femme et la brume avaient échappé à la destruction du Bennett. Les époux et leur cargaison avaient été téléportés sur Alta Vista 257 quelques instants avant l'explosion du noyau de distorsion.

D'où les parasites enregistrés par les senseurs.

Picard avait supposé que Stron et sa femme s'étaient téléportés dès l'instant où on lui avait communiqué l'absence de résidus organiques sur l'astéroïde. Mais aucun autre vaisseau ne se trouvait à portée, et l'Entreprise n'avait détecté aucun signe d'une structure artificielle à la surface d'Alta Vista 257.

Et pour cause : il n'y en avait pas.

L'équipage et le chargement du Bennett avaient été téléportés à l'intérieur d'une bulle naturelle, à trois kilomètres sous la surface de l'astéroïde. Data avait exploré la cavité après que Picard eut renvoyé l'Entreprise sur Alta Vista 257 pour une fouille plus approfondie.

L'astéroïde abritait des centaines de bulles formées huit milliards d'années plus tôt, lors de son refroidissement. Celle de Stron et sa femme était à peu près sphérique ; elle mesurait une vingtaine de mètres de diamètre.

Ses murs avaient été garnis d'une couche de mousse isolante et de bandes phosphorescentes. On y avait placé un conteneur pour la brume, ainsi qu'un petit système de soutien biologique pour créer une atmosphère respirable et assez chaude.

Quand Rolk avait détecté le minuscule point de chaleur, Picard avait ordonné qu'on téléporte une sonde sur ses coordonnées. Après avoir constaté l'absence de danger, Data était allé récupérer le matériel installé par les Symétristes.

Plusieurs jours après la destruction du Bennett, l'équipage de l'Entreprise connaissait enfin la vérité.

D'après la consommation d'oxygène, Data calcula que Stron et sa femme avaient passé quelques heures dans l'astéroïde. Puis un second vaisseau les avait récupérés avec leurs échantillons.

Des résidus végétaux monocellulaires étaient présents sur les parois du conteneur. Le niveau de contamination était extrêmement élevé.

Riker ignorait comment le second vaisseau avait ensuite ramené Stron et sa femme sur Alta Vista III, avant de quitter le système. Mais Rolk avait confirmé que l'Entreprise n'avait pas tenté de détecter la signature ionique caractéristique des boucliers d'invisibilité. Il était possible qu'un petit navire rapide ait franchi le blocus sans se faire prendre.

Ce vaisseau se trouvait peut-être déjà à des dizaines d'années-lumière d'Alta Vista, emportant la brume vers une destination inconnue. Comme Picard venait de le faire remarquer, chaque heure supplémentaire augmentait le rayon d'investigation.

— La destruction de la Station Gamow rend inutile la poursuite du blocus dans ce système, annonça Picard à ses officiers. En l'absence d'ordres de Starfleet, je vais libérer les autres vaisseaux et les assigner à des missions plus cruciales.

Riker posa la question qui occupait tous les esprits.

— Et nous ?

— C'est ici que j'ai besoin de votre avis, dit Picard. D'après ce que nous avons découvert, je pense que l'épidémie qui menace la stabilité de la Fédération est une attaque terroriste délibérée, conduite par les Symétristes.

— Qui sont-ils ? demanda La Forge. Je n'ai jamais entendu parler d'eux.

— Ils ne sont pas très connus, expliqua Picard. Ce sont les héritiers d'un mouvement écologiste qui naquit sur Vulcain il y a plus de deux siècles, juste après la création de la Fédération.

Data prit le relais.

— Les Symétristes se considéraient comme une réponse politique aux problèmes écologiques. Ils étaient l'équivalent des partis isolationnistes terriens, qui voulaient empêcher leur planète de rejoindre la Fédération. Pour les Symétristes, la logique exigeait que Vulcain et ses colonies restent indépendantes.

— Data, on dirait que vous avez révisé la question, fit remarquer Crusher.

— Je suis toujours fasciné par les conflits d'opinion chez les Vulcains. Pour un peuple qui se fie à la logique, je trouve remarquable qu'ils manifestent les mêmes tendances que les races plus émotionnelles à se diviser et...

— Considérons ça comme un oui, coupa Picard. Sur Terre, les groupes isolationnistes étaient le dernier sursaut du régionalisme du XXI^e siècle ; ils furent balayés par la Reconstruction qui suivit le premier contact.

« Les membres du gouvernement terrien ne se sont jamais sérieusement opposés à la Fédération. Sur Vulcain, les Symétristes n'étaient pas poussés par des motifs politiques. Ils se préoccupaient surtout de la menace que la Fédération faisait peser sur l'écologie galactique. »

Cette phrase rappela à Riker un obscur cours d'histoire suivi durant sa seconde année à l'Académie. L'idée d'une « écologie galactique » était encore contestée par certains exopaléobiologistes.

De nombreux mondes partageaient des formes de vie apparentées. Cela était en partie dû à l'échange interplanétaire de bactéries et de virus, assuré par les météorites. La vie sur Terre, les bactéries souterraines de Mars, les océans d'Europa et les virus résistants au froid de Mercure partageaient tous des origines communes.

On avait mis en évidence des similitudes entre des mondes beaucoup plus distants, comme la Terre, Qo'noS et Vulcain. Sans doute le résultat de la colonisation génétique de dizaines de planètes par la première race humanoïde ayant voyagé dans la galaxie, quatre milliards d'années plus tôt.

Les experts ne parvenaient pas à se mettre d'accord sur l'existence d'un réseau biologique interplanétaire naturel. La majorité pensait que cette théorie reposait sur des observations inexactes et un raisonnement erroné.

Pour ceux qui prênaient l'expansion sans limite, chaque planète porteuse de vie était un entrepôt indépendant de richesses biologiques exploitables à volonté, une quarantaine naturelle étant assurée par le vide glacial de l'espace interstellaire.

Sur Vulcain, une minorité véhémement affirmait que la majorité avait tort. Les progrès actuels de la science ne permettaient pas de prouver l'existence du « réseau biologique » ; celui-ci pouvait néanmoins exister sous une forme inconnue des observateurs.

Ces scientifiques, précurseurs du mouvement Symétriste, affirmaient que chaque planète était le maillon d'une chaîne. Pour eux, l'écologie interplanétaire pouvait être perçue comme un organisme unique, indescriptiblement grand, et soumis à une échelle temporelle où la naissance et la mort des étoiles survenaient en un battement de cœur.

En voyageant entre les systèmes solaires, en exposant le fragile équilibre de chaque biosphère au choc de microbes, de plantes et d'animaux étrangers, la Fédération commettait un crime écologique.

Quand l'organisation codifia les règles d'exploration de la galaxie, l'opposition vulcaine se fit plus virulente. Elle affirma que les êtres intelligents ne devaient pas se poser en exploiters de l'écologie interplanétaire.

Humains, Vulcains, Tellarites, Andoriens... Les citoyens de tous les mondes capables de navigation supraluminique avaient la responsabilité d'accepter et de préserver la symétrie universelle. S'ils reconnaissaient le droit d'exister aux individus, ils devaient respecter la galaxie comme une entité vivante.

Menés par certains des plus grands biologistes et philosophes de l'époque, les contestataires avaient supplié la Fédération d'amender sa charte afin que soient observés de stricts protocoles de quarantaine sur les mondes possédant une biosphère propre, et pour que seules les planètes totalement dénuées de vie soient terraformées.

Ainsi le voulait la logique.

Mais la Fédération avait rejeté la demande de ces Vulcains, dont les arguments risquaient de mettre en péril l'exploration galactique.

Si les scientifiques apportaient la preuve de ce qu'ils avançaient, alors la Fédération réviserait sa position. Jusque-là, elle considérerait que la galaxie et ses ressources appartenaient à tous ses habitants.

— C'est après cette fin de non-recevoir que fut créé le mouvement Symétriste, poursuivit Picard. Au début, ce n'était qu'un groupe de savants vulcains qui compilaient les preuves nécessaires pour convaincre la Fédération. Mais ils furent bientôt rejoints par des scientifiques d'autres mondes, et le champ de leurs activités s'élargit.

— Alors survint l'affaire des otages de Deneva, intervint Riker.

Picard sembla heureux qu'un autre membre de son équipage partage son intérêt pour la question.

— Précisément, numéro un. À cette époque, Deneva était considéré comme un des plus beaux mondes du quadrant. Sa biosphère était pleinement développée, semblable à celle de la Terre : exactement le genre de planète que la Fédération rêvait de coloniser. Et qui, selon les Symétristes, devait rester isolée.

— Encore des otages, dit doucement Deanna Troi.

Tout le monde lui jeta un regard inquiet.

— Lors de ma formation de Conseiller, j'ai participé à une holosimulation de l'affaire. Un groupe d'écologistes radicaux originaires d'Alpha du Centaure affirmait que toute tentative de coloniser la planète se solderait par un désastre.

« Pour se faire entendre, ils s'emparèrent du premier vaisseau de colons, le bourrèrent d'explosifs pendant qu'il était encore en orbite et menacèrent de le faire sauter si la Fédération ne se retirait pas de Deneva.

Riker vit que Troi luttait pour reprendre le contrôle de ses émotions.

— Les radicaux jugeaient nécessaire de donner une leçon à la Fédération. Au lieu de laisser la contamination biologique tuer les colons à petit feu, ils se dirent que les autorités réfléchiraient à deux fois s'ils mouraient d'un coup, et de façon spectaculaire. Ainsi, la Fédération serait forcée de modifier sa politique.

— Combien de colons, Data ? demanda Riker.

— Six cent cinquante, dont quatre cent huit périrent quand un groupe d'assaut tenta d'aborder leur vaisseau, répondit l'androïde. Parmi les morts se trouvaient trente-deux membres de Starfleet, et tous les terroristes.

— Le plus effrayant, reprit Troi, c'est que je n'ai jamais pu obtenir de meilleur résultat. C'était avant l'invention de la radio subspatiale. Aucun contact avec les autres vaisseaux n'était possible.

La jeune femme soupira, comme si la mort des otages relevait de sa responsabilité personnelle.

— Les radicaux de Deneva étaient des fanatiques, déclara Picard. Ils n'avaient aucune intention de laisser les colons en réchapper. Ils avaient une mission sacrée, et ils n'auraient laissé personne se mettre en travers de leur chemin.

Riker comprit ce que pensait son capitaine.

— Selon vous, c'est ce qui se produit de nouveau, avec le virogène ?

— Oui. Ses effets sur l'agriculture de la Fédération relèvent du type de désastre prédit par les Symétristes.

— Mais les scientifiques étaient-ils vraiment responsables des événements de Deneva ?

— Une branche radicale de leur organisation revendiqua l'attentat. Durant les cinquante années qui suivirent, les Symétristes continuèrent leurs activités. Ils essayaient de faire progresser leur cause, mais leurs efforts étaient gâchés par les terroristes.

— D'après les archives, intervint Data, en 2248, les Symétristes ont cessé d'exister à cause du discrédit que leur valaient les radicaux.

— Capitaine, c'était il y a cent vingt-cinq ans. Pensez-vous que des adeptes de la cause Symétriste aient travaillé en secret pendant tout ce temps ?

Le visage de Picard se durcit, signifiant qu'il ne révélait pas tout ce qu'il savait.

— Vous oubliez une chose, numéro un, dit-il. Le mouvement Symétriste est né sur Vulcain. Certains de ses fondateurs sont peut-être encore en vie. Et à en juger par le sacrifice de Stron, il semble qu'ils aient enrôlé une nouvelle génération de fanatiques.

La Forge siffla tout bas.

— Êtes-vous en train de dire que cette affaire d'épidémie n'est rien d'autre qu'une... leçon donnée à la Fédération par un groupe de terroristes vulcains ?

Riker essaya de deviner ce que Picard ne leur disait pas. En principe, tant que l'Entreprise n'affrontait pas de danger immédiat, le capitaine encourageait son équipage à mettre en doute ses conclusions. Le consensus était un principe de fonctionnement sain pour un vaisseau stellaire.

Cette fois, Picard semblait sur la défensive, comme si le danger était immédiat et l'attitude de La Forge extrêmement malvenue. Le capitaine connaissait-il un Vulcain lié au mouvement Symétriste ?

Riker voulut faire signe à La Forge de mettre un bémol à ses protestations, mais Picard ne lui en laissa pas le temps.

— Ce que je suis en train de dire, monsieur La Forge, c'est que l'épidémie ressemble à d'autres actes d'écoterrorisme perpétrés par les anciens Symétristes, mais à une échelle bien supérieure. Et voilà la question que je voulais vous poser : si tel est le cas, pourquoi la brume est-elle si importante, et où ont-ils bien pu l'emporter ?

Contrit, La Forge se frotta les yeux, une image inhabituelle pour Riker, qui ne s'était toujours pas habitué au remplacement de sa visière par d'étranges implants oculaires bleus.

— La brume est le vecteur de contamination, suggéra l'ingénieur.

— Non, répondit Picard. Elle n'existe que sur Alta Vista III. Starfleet a effectué des évaluations biologiques approfondies sur chaque système. Si on avait trouvé une brume similaire ailleurs, ça se saurait depuis longtemps.

— Peut-être les Symétristes veulent-ils seulement mesurer l'étendue de la propagation du virogène, avança Data.

— C'est peu probable. Quand nous avons capturé le Bennett, Stron a dit qu'il avait intercepté toutes les communications de Starfleet. Si c'est le cas, et les Symétristes sont assez bien organisés pour que ça semble probable, ils n'avaient aucun besoin de conduire leurs propres expériences. Ils pouvaient se contenter d'espionner les nôtres.

Riker eut un sourire sans joie.

— En d'autres termes, nous nous retrouvons avec trois mystères sur les bras, tous dans la même région galactique...

— ... Et tous liés les uns aux autres, acquiesça Picard.

— Oublions la brume pour le moment, proposa Crusher, et posons-nous la question essentielle : si tout est la faute des Symétristes, où les trouver ?

Comme l'aurait fait Worf, Rolk avança la réponse la plus évidente.

— En lieu sûr.

— Probablement, approuva Picard. Bien que les vrais Symétristes pensent sans doute qu'il n'en existe pas dans la Fédération.

Troi se raidit sur sa chaise.

— La peur ! s'exclama-t-elle.

Tous les regards convergèrent vers elle. Elle regarda l'écran, le rose de l'excitation lui montant aux joues.

— Capitaine, quand Kincaid a détruit la station, j'ai senti sa peur, puis celle de Stron et de sa femme. Mais... quand nous avons capturé le Bennett près d'Alta Vista, seule une certaine tension émanait de Stron. Il savait qu'il était dans une situation difficile ; pourtant, il ne jugeait pas son existence menacée.

« J'ai d'abord pensé que cette absence de réponse émotionnelle était due à ses origines vulcaines. Quand nous avons découvert le système de soutien biologique à l'intérieur de l'astéroïde, je me suis rendu compte qu'elle était normale. Il n'avait pas besoin d'avoir peur, puisqu'il savait qu'il allait s'en tirer. »

Troi marqua une pause. Riker et les autres étaient impatients d'entendre ce qu'elle avait à dire, mais ils n'osaient pas précipiter le cours de ses pensées.

— J'en suis certaine, monsieur, reprit Troi, les yeux brillants. Dans toutes les conversations avec Stron et Kincaid auxquelles j'ai assisté, chaque fois que le virus a été mentionné, jamais je n'ai senti la peur de la mort.

Il y eut quelques instants de silence, le temps que tous assimilent les implications de ce discours.

— Ils n'avaient pas peur du virogène parce qu'ils ont déjà un antidote, déclara Picard.

Cette découverte énerva Riker autant qu'elle le soulagea.

Ainsi, le virogène n'avait pas encore signé l'arrêt de mort de la Fédération. Il restait une chance de contrôler l'épidémie. Mais où les Symétristes conservaient-ils cet « antidote » ?

Picard avait déjà pris sa décision.

— Pour découvrir l'antidote, nous devons localiser les Symétristes. Le meilleur endroit pour lancer nos recherches est celui où ils fondèrent leur mouvement.

Riker se leva aussitôt, sans attendre que son capitaine lui donne un ordre.

Deux minutes plus tard, l'Entreprise-E filait vers la planète où tout avait commencé.

Vulcain.

CHAPITRE XXII

— Merci d'indiquer la nature de l'urgence médicale.

Dans l'infirmierie du Tobias. Kirk bondit littéralement en arrière, bousculant M'Benga, quand l'Hologramme d'Urgence Médicale apparut devant lui.

— Que diable... ? s'étrangla-t-il.

Pour un construct dépourvu de personnalité, le HUM eut l'air étrangement agacé.

— Je vous demande pardon ? dit-il, hautain.

— C'est un programme de soutien médical, expliqua M'Benga. Je n'ai pas beaucoup de personnel, et il nous est très utile quand je suis dépassée.

Kirk regarda autour de lui.

L'infirmierie était petite, même selon les critères de son propre Entreprise. Mais il n'y avait pas grand-monde. M'Benga soignait les coupures de Spock. Christine MacDonald se lavait les mains dans un évier qui venait de sortir du mur.

Et Kirk se retrouvait seul face au docteur holographique dans une situation qu'il n'aurait pas qualifiée d'urgence médicale.

— Dépassée par quoi ? demanda-t-il à M'Benga.

Le combat et la poursuite dans la propriété de Tarok l'avaient épuisé, mais il se sentait beaucoup mieux qu'après l'affrontement dans le ciel de Chai.

Face à l'escadron orion, il avait été un marionnettiste, donnant des ordres avec l'efficacité et la froideur d'un ordinateur.

Les vaisseaux stellaires avaient ouvert la galaxie à l'humanité. À un moment, les gens avaient cessé de considérer la technologie comme un moyen, et ils s'étaient mis à la vénérer comme une fin.

Plus que toute autre personne dans la Fédération, Kirk connaissait les ravages de cette adoration. Il se souvenait encore des nanites envahissant son corps, infestant ses cellules, reconfigurant sa chair selon un programme aveugle et sourd.

L'Hologramme d'Urgence Médicale lui rappelait trop ce qui lui était arrivé après l'explosion de la planète borg. Il se sentait d'autant plus mal à l'aise qu'il ne voyait pas l'utilité d'être examiné.

M'Benga ne partageait visiblement pas son avis.

— Je suis dépassée par vous, répondit la jeune femme, le tirant de sa réflexion.

— Moi ? s'étonna Kirk.

M'Benga traitait une blessure sur l'avant-bras de Spock. Du sang vert s'était coagulé autour de la plaie. Déjà, le champ de force médical ressoudait les chairs.

— Les Vulcains, c'est mon domaine, dit M'Benga.

— Tel arrière-grand-père, telle arrière-petite-fille ? sourit Kirk.

Il se souvenait du M'Benga qui avait si bien servi à bord de son Entreprise. Un des premiers spécialistes humains en médecine vulcaine.

— C'est de famille, approuva la jeune femme. Mais vous... c'est une autre histoire.

— Je vais très bien, protesta Kirk. Je ne me suis jamais senti mieux.

M'Benga poussa un grognement. Cela lui rappela un autre docteur qui n'aimait pas non plus que ses patients le contredisent.

— Selon mes archives, vous avez cent quarante ans. J'ai du mal à imaginer ce que vous pouvez ressentir.

Christine se joignit à la conversation.

— Bones, n'oublie pas l'anomalie temporelle rapportée par Picard.

— Merci, dit Kirk, reconnaissant.

M'Benga ne voulut rien savoir.

— Je n'oublie pas non plus qu'il est logiquement mort.

Kirk ignorait par où commencer. Alors, il fit ce qui avait toujours marché dans ce genre de situations.

— Spock, expliquez-leur, demanda-t-il.

— Je ne peux pas, répondit le Vulcain.

— Spock ?

— Capitaine... Amiral... Jim. La dernière fois que nous nous sommes rencontrés, c'était il y a deux ans, au cours d'une mission qui, à ma connaissance, est toujours classée secret défense. Même si j'avais le droit d'en parler à nos compagnons, je n'ai pas la moindre idée de ce qui vous est arrivé depuis.

Kirk réalisa qu'il n'avait qu'un moyen de s'en sortir, riposter.

— Docteur M'Benga, secret défense mis à part, je n'ai pas cent quarante ans. J'en avais soixante lors du baptême de l'Entreprise-B et quand j'ai aidé le capitaine Picard sur Véridian. Deux années se sont écoulées : j'ai donc soixante-deux ans. (Il jeta un regard furieux au HUM.) Et je n'ai pas besoin qu'un hologramme me fasse un check-up.

M'Benga haussa les épaules.

— Très bien. Soixante-deux ans, c'est encore dans mon domaine de compétence. Déshabillez-vous.

Kirk n'aimait pas le tour que prenaient les événements.

— N'avez-vous pas de scanners ? De tricordeurs médicaux ?

— Pensez à moi comme à un bon vieux médecin de campagne, dit M'Benga avec un sourire féroce.

Elle ouvrit un tiroir et en sortit une paire de gants en caoutchouc.

— Je préfère l'approche directe.

Kirk savait accepter la défaite. Pour une raison qui lui échappait, le médecin de bord du Tobias voulait un rapport complet sur lui, et il savait depuis longtemps que même un capitaine ne pouvait gagner contre un docteur.

— Finalement, je crois que je vais me débrouiller avec l'hologramme, soupira-t-il.

— Comme il est agréable de se sentir désiré, grinça le HUM.

M'Benga fit à Kirk un sourire radieux.

— Merci de votre coopération. (Elle se tourna vers les autres.) Venez. Laissons un peu d'intimité à notre hôte.

Suivie de Spock et de Christine, elle se dirigea vers la porte. Mais Kirk rappela le Vulcain.

— Nous devons parler de ce qui s'est passé.

Spock resta. Le sas de l'infirmerie se referma derrière les deux femmes.

Le HUM s'approcha de Kirk en brandissant un scanner médical.

— Dites « Ahhh », ordonna-t-il.

— Y a-t-il un moyen de te désactiver ? s'enquit Kirk.

— Plusieurs.

— Je suppose que tu ne voudras pas m'indiquer le plus rapide ?

— Bien vu.

Kirk ouvrit la bouche et dit « Ahhh ».

Tandis que l'hologramme effectuait d'autres examens, il parla avec Spock. Déjà, il appréhendait la réponse du Vulcain à la question qu'il ne pouvait manquer de poser.

— Comment va McCoy ?

Un instant, Spock eut l'air mal à l'aise. Kirk craignit le pire.

Mais il se trompait.

— J'ai assisté à la fête que le docteur a donnée sur la Planète des Plaisirs de Wrigley pour son cent quarante-quatrième anniversaire, lâcha le Vulcain.

— La Planète des... ? s'étrangla Kirk. Et... Quel était son... plaisir ?

— Des danseuses, répondit Spock, embarrassé. Très jeunes. Je lui ai dit qu'il était inconvenant pour un homme de son âge de se comporter de la sorte.

— Et... ?

— Notre ami m'a répondu qu'il était déjà fort heureux de pouvoir se comporter tout court. Pour lui c'était un événement à célébrer, la manière important peu.

Kirk grimaça. Il voyait très bien Spock et McCoy se chamailler après toutes ces années, chaque dispute renforçant leur amitié.

— Je suis navré d'avoir manqué ça, dit-il, sincère.

— Il a déjà prévu quelque chose de spécial pour son cent cinquantième anniversaire, précisa Spock. Il refuse de me dire de quoi il s'agit, mais nul doute que nous serons invités tous les deux.

Kirk frémit quand l'hologramme lui tordit le bras dans tous les sens.

— Est-il normal que les gens vivent si vieux à cette époque ?

— Pas vraiment. Le docteur McCoy dit qu'il le fait uniquement pour m'ennuyer.

— Aïe ! s'écria Kirk, sentant craquer son omoplate. (Il retira vivement son bras et jeta au HUM un regard plein de reproches.) Tu es censé soigner les gens, pas les casser en mille morceaux.

— Essaieriez-vous de me dire comment je dois faire mon travail ? Combien d'années de formation médicale avez-vous suivies ?

— Et toi ? Tu n'es qu'un hologramme, riposta Kirk.

— Si j'additionne les années d'apprentissage des experts ayant contribué à ma programmation... Mille sept cent huit ans, claironna le HUM. Alors ? Vous ne trouvez rien à répliquer ? Le grand James T. Kirk se laisserait-il rabattre le caquet par une machine ?

Il y eut un éclair et le HUM disparut.

Kirk se tourna vers Spock qui se tenait près d'une console médicale, le doigt sur un bouton.

— Un interrupteur, dit le Vulcain. Comme c'est fascinant.

Kirk poussa un soupir de soulagement.

— Ça fait une fois de plus.

— Une fois de plus que quoi ?

— Que vous me sauvez.

— Je n'irais pas jusqu'à dire qu'éteindre un hologramme d'urgence médicale constitue un...

Kirk leva la main pour faire taire son ami, puis il regarda autour de lui.

— Croyez-vous que cet endroit soit approvisionné, je veux dire, à la façon de McCoy ?

Les deux hommes ouvrirent tous les placards, jusqu'à ce qu'ils découvrent une bouteille de Jack Daniel's. Celui-ci avait été fabriqué sur Manozec XII, à partir de grains clonés sur Mars.

Kirk remplit deux verres. Spock porta un toast avec lui sans protester.

— Aux amis absents, proposa Kirk

— Et au docteur McCoy, ajouta le Vulcain non sans humour.

Un moment, les deux hommes gardèrent le silence. Leurs vies et leurs carrières se suivaient de si près qu'ils avaient l'impression de n'être qu'une seule et même entité.

Kirk se sentait heureux d'être de retour. Il ignorait combien d'autres secondes chances on lui donnerait, et il entendait profiter à fond de celle-là.

De chaque jour qui lui restait.

— Et maintenant ? demanda-t-il à son ami.

— Pour l'instant, nous devons attendre. Srell dirige l'équipe de médecins dans la propriété de Tarok. En même temps, il tente de soutirer au système informatique des données susceptibles de nous conduire aux autres membres du « mouvement ».

— Quel mouvement ?

— Je l'ignore.

Spock rapporta à Kirk la confession holographique de Ki Mendrossen, puis lui résuma la façon dont il avait remonté la piste jusqu'à la propriété de Tarok à la recherche de conspirateurs peut-être responsables du meurtre de Sarek.

— Comme vous le voyez, conclut le Vulcain, sans renseignements supplémentaires, je suis dans une impasse.

— La cause, répéta Kirk. Le mouvement. Ça me dit quelque chose...

— C'est une description générique qui recouvre toute sorte de réalités très différentes. On ne peut rien en déduire, dit Spock en sirotant prudemment son whisky.

— Vous n'avez jamais beaucoup aimé l'alcool, fit remarquer Kirk.

— Vous ne m'avez toujours pas dit comment vous aviez échappé à l'explosion de la planète borg, ni comment vous vous étiez débarrassé de vos nanites, rappela Spock.

Kirk saisit une chaise et l'approcha du bureau de M'Benga. Le Vulcain en fit autant.

— Je suppose que Picard vous a raconté les événements du Node Central ?

— Jusqu'au moment où vous l'avez assommé, avant de le faire téléporter à bord de son vaisseau. Tout à fait contre sa volonté, m'a-t-il expliqué.

— C'est un homme courageux, acquiesça Kirk. Il perpétue la tradition. Mais je le trouve un peu trop... respectueux des règlements.

— Si vous entendez par là qu'il n'a pas pour habitude d'assommer ses camarades... Ça me paraît le minimum, dit Spock.

— Au XXIV^e siècle, peut-être...

— La planète borg, insista le Vulcain, revenant au sujet qui l'intéressait. Vous étiez dans le Node Central. Et ensuite ? Avez-vous tiré sur le levier ?

Kirk se prépara à ce qui allait suivre. Autant qu'il aimât vivre dans le présent, le regard tourné vers l'avenir, il y avait des moments dans la vie d'un homme où il devait affronter son passé.

Un tel moment était venu.
— J'ai poussé le levier.
Il était temps de raconter son histoire.

CHAPITRE XXIII

Un téléporteur l'avait arraché au Node.

Kirk le comprit à l'instant où il se matérialisa dans les ténèbres.

Puis il fit une chute de deux mètres...

... Et atterrit dans la boue.

Il ouvrit la bouche pour crier et manqua s'étouffer dans la puanteur saumâtre.

Autour de lui, ça empestait les égouts et la mort.

Il lutta contre la mélasse glacée qui menaçait de l'engloutir et parvint à maintenir sa tête au-dessus de la substance inconnue.

Il n'avait pas la moindre idée de l'endroit où il se trouvait.

Une téléportation ordinaire durait quelques secondes ; elle était accompagnée par un léger vertige et suivie d'une sensation de solidification.

Mais une téléportation ordinaire transportait la matière dans un rayon de vingt-cinq mille kilomètres.

Celle-ci avait duré assez longtemps pour qu'il prenne conscience de son état immatériel.

Il existait des technologies différentes. Kirk le savait. Un jour, son vaisseau avait intercepté un rayon téléporteur venu de l'autre côté de la galaxie.

À quelle distance avait-il été transporté par ce rayon-là ? Et par qui ?

Toutes ses pensées furent balayées par une douleur foudroyante, qui manqua le faire sombrer dans la boue nauséabonde.

Les nanites ! Des machines submicroscopiques que les Romuliens renégats avaient utilisées pour reconstruire son corps à partir des informations contenues dans son hélice d'ADN.

Une fois activées, les nanites ne pouvaient plus être arrêtées ni enlevées. Elles poursuivaient leur travail, accélérant la dégénération génétiquement programmée qui entraînait la mort par vieillissement chez toutes les créatures vivantes.

Quand Kirk avait actionné le levier du Node Central, il ne lui restait plus que quelques heures à vivre. Bien qu'il ait échappé à l'explosion, il ne pourrait éternellement tourner le dos à son destin.

Il se tordit de douleur, tandis que les nanites creusaient, coupaient, réarrangeaient ses organes.

Dans les ténèbres montèrent d'autres grognements, d'autres bruits de lutte. Au loin retentissaient le vacarme d'une série d'explosions et le bourdonnement de machines inconnues.

Kirk se laissa aller, la tête en arrière, la bouche grande ouverte. La partie de lui qui, enfant, pensait qu'un monstre était tapi sous le lit, lui chuchotait maintenant à l'oreille qu'il devait être mort.

Et qu'il avait atterri en enfer.

Où il passerait l'éternité.

Les nanites le déchiraient comme l'aigle dévorant le foie de Prométhée.

Kirk ne choisit ni le réconfort du mysticisme, ni l'échappatoire d'une imagination débridée.

Un seul mot s'échappa de ses lèvres.

— Non...

Il n'était pas mort.

L'enfer n'existait pas.

En revanche, il devait y avoir une explication. Il y en avait toujours une.

Il se trouvait quelque part dans l'univers. Dans un endroit réel. Et il était...

— ... Toujours vivant, murmura-t-il.

Ses lèvres formèrent un sourire triomphant.

Au-dessus de lui, le ciel s'éclaircissait.

Le ciel.

Des nuages gris et bas, éclairés par un soleil invisible, s'amoncelaient à l'horizon.

Il se trouvait sur une planète. Il tenait son explication.

Il tourna la tête pour regarder autour de lui.

Il baignait dans une immense mare de boue. Au loin, de hautes formes sombres se dirigeaient lentement vers lui. Un peu de feu bleu et rouge brillait en leur centre.

Kirk comprit qu'elles étaient la source des grondements et des explosions. Mais il choisit de les ignorer, parce qu'elles étaient encore loin. Et parce que la boue qui l'entourait...

... Bougeait.

Il crut d'abord qu'elle était vivante. Qu'elle allait l'engloutir et le dévorer, inexorable comme la mort.

La lumière augmenta ; l'aube se leva sur cet étrange monde. Kirk distingua un paysage de cauchemar, qui se contorsionnait et se débattait, aussi prisonnier que lui.

Qui agonisait comme lui.

Où qu'il se trouve, et quelle que soit la façon dont il y était arrivé, James T. Kirk allait vivre ses dernières heures en compagnie d'autres martyrs.

Il était entouré par des milliers de Borg.

* * * * *

Kirk avala le reste de son whisky et s'en versa un autre verre. Il le but d'un trait, laissant la chaleur de l'alcool chasser le souvenir de cet horrible endroit.

— Fascinant, mon cul, dit-il vulgairement. J'étais dans une décharge, Spock. Une décharge borg.

— Alors, le rayon téléporteur... ?

— Faisait partie du système d'évacuation de la planète. Nos vaisseaux sont munis de navettes de sauvetage ; les Borg ont des rayons de sauvetage.

« Ils se déplacent dans l'hypermespace. Leur portée est illimitée, et ils permettent aux unités borg toujours reliées au Collectif de rassembler et de reconstruire la branche à laquelle elles appartiennent. »

— L'année dernière, dit le Vulcain, un vaisseau borg a attaqué la Terre. Il fut vaincu, mais au cours de la bataille, le capitaine Picard rencontra un Borg très intéressant. Selon les fichiers, il avait péri des années plus tôt dans la destruction de son vaisseau-cube. Les rayons de sauvetage expliqueraient comment il avait survécu.

Kirk secoua la tête.

— La survie des individus n'a jamais été une préoccupation des Borg. Spock regarda son ami et comprit aussitôt.

— Les machines, au loin...

Kirk approuva.

— Elles n'y sont pas restées longtemps.

* * * * *

Les machines se rapprochaient.

Kirk les voyait mieux. C'étaient des murs métalliques mobiles, la base étant munie d'une fente assez large et profonde pour avaler un homme.

Ces monstres mécaniques tamisaient la boue comme des charognards, déchirant et réassemblant les milliers de Borg qu'ils rencontraient sur leur chemin.

Kirk remarqua qu'un « mur » se dirigeait vers lui. Il était encore à plusieurs kilomètres. Jim calcula qu'il ne l'atteindrait pas avant le coucher du soleil.

Autrement dit, après que les nanites l'auraient tué.

Il devait avouer que cette fin ne manquait pas d'ironie : périr sur le plus gros tas de fumier de l'histoire galactique.

Pourtant, il se refusait à abandonner.

Il se demanda à quoi ressemblait l'intérieur de ces machines, et décida de survivre assez longtemps pour le découvrir.

Après tout, cela lui était déjà arrivé, des décennies plus tôt, quand il s'était pour la première fois assis dans un fauteuil de commandement. Un vaisseau stellaire l'avait avalé, faisant de lui le composant d'une machine cosmique.

— Je t'attends, chuchota-t-il au monstre qui se dirigeait vers lui.

Plusieurs fois, il crut voir le monstre bondir en avant. Kirk essaya de se concentrer pour rester éveillé jusqu'à la fin. Il était déterminé à ne pas perdre une seule seconde de vie.

Un souvenir de Véridian III s'imposa à lui. Là-bas, comme maintenant, il avait cru qu'il n'en réchapperait pas.

Après le passage du Nexus, il avait revu la forme noire qui l'avait poursuivi toute son existence et il avait plongé au cœur du mystère durant ce qu'il pensait être ces derniers instants.

... Et il avait vu Sarek.

Revivant ce moment, Kirk n'était plus qu'un simple observateur de son destin, coupé de la terreur qui régnait autour de lui. Ce doit être ainsi que meurt le cerveau humain, conclut la partie rationnelle de son être. Privé d'oxygène, ses cellules produisant des hallucinations pour cacher l'extinction imminente. Des flots d'endorphine noyant la souffrance. Une lumière blanche l'attirant vers...

Sarek.

Un instant, il sembla à Kirk qu'il était face au Vulcain silencieux dans la mare de boue géante.

Puis le décor changea. Ils se retrouvèrent dans une forêt, la nuit, sous un océan d'étoiles.

Kirk reconnaissait cet endroit.

Yosemite. La fumée d'un feu se mêlait à l'odeur des pins verts et de la terre mouillée.

— Nous sommes déjà venus ici, dit-il.

Il regarda autour de lui et vit trois personnes allongées près du feu dans leur sac de couchage : Spock, McCoy et lui-même.

Alors il se souvint.

C'était le jour où il était tombé d'El Capitan, plongeant vers une mort certaine. Ce jour où, contre toute attente, il n'avait éprouvé aucune peur.

Cette nuit-là, après que Spock fut venu à son secours, et que McCoy lui eut passé un savon, il avait révélé à ses amis ce qu'il n'avait jamais dit à personne d'autre.

J'ai toujours su... que je mourrais seul.

— Oui, Jim. C'est la clé, affirma Sarek.

Kirk ferma les yeux et entendit le grondement des machines, les cris des Borg agonisants. Il les rouvrit et vit Sarek qui l'invitait à le suivre sous le couvert des arbres.

— Tu dois les laisser derrière toi. Ils ne peuvent pas t'accompagner.

Kirk n'était pas prêt. Il avait besoin de savoir pourquoi il lui fallait mourir.

— J'ai déjà fait ce rêve, dit-il.

Sarek ne répondit pas. Ses robes brillaient faiblement et flottaient autour de ses chevilles, comme soulevées par une brise que Kirk ne pouvait sentir.

Des souvenirs envahirent l'esprit de Jim. Des souvenirs de son rêve familial...

— Sarek... Pourquoi est-ce toujours vous que j'ai vu dans mes rêves ? Avant même que nous nous rencontrions pour la première fois. Avant que je fasse la connaissance de votre fils. Avant que je quitte la Terre... C'est toujours vous qui êtes venu m'arracher à mes amis et me conduire à la mort.

— À cause de ce que nous partageons. Ou de ce que nous partagerons.

— Mon rêve ? Ou ma mort ?

— Tant qu'un esprit se souvient, tant qu'un cœur bat avec passion, un rêve ne peut pas mourir.

— Et le rêveur ?

La voix de Sarek résonnait partout autour de lui, comme un grondement de tonnerre. Il connaissait déjà les mots que le Vulcain allait prononcer. C'étaient toujours les mêmes :

— Regarde les étoiles, James T. Kirk. Et venge-moi.

Pour la première fois, le rêve se poursuivit. Au-delà des ombres.

Il sentit la main de Sarek sur son bras.

Comme jadis.

Sur...

Mais le dernier maillon de la chaîne lui manquait. Il avait l'impression qu'une partie de son esprit et de sa mémoire lui échappaient.

Il y avait très longtemps, sur Tarsus IV, puis à Yosemite, et dans la décharge des Borg... Sarek lui tenait le poignet, l'attirait contre lui.

Et ses mots tétanisaient Kirk.

Venge-moi.

Alors que le rêve mourait et que l'ombre de la machine s'étendait sur lui, menaçante, la main de Sarek ne le lâcha pas.

Pourtant, il était revenu à la réalité.

Ouvrant les yeux, il découvrit une jeune femelle humanoïde couverte de boue. Elle était nue à l'exception d'un pagne. Sous la saleté, sa peau était une mosaïque de brun et de blanc.

— Qui... êtes-vous ? haleta Kirk, la gorge presque obstruée par les nanites. La jeune femme jeta un regard à quelqu'un qu'il ne pouvait voir.

— Celui-là est opérationnel ! cria-t-elle.

À peine conscient, Kirk sentit le grondement menaçant de la machine se confondre avec les vagues de douleur envoyées par les nanites.

Sa mort serait violente. Il la sentait imminente. Dès que son corps ne pourrait plus supporter la tension et exploserait...

Un second humanoïde arriva : un mâle aussi crasseux et légèrement vêtu que la femelle, mais dont la peau était rose marbré de blanc.

Il s'agenouilla près de Kirk, lui prit le pouls et effleura brièvement ses points de katra.

— Il n'est pas « opérationnel », dit-il à la femme. Il est vivant, comme nous.

Sans douceur, il souleva la tête de Kirk. Le mur de métal ne se trouvait plus qu'à quelques mètres, prêt à les engloutir.

— Votre désignation ? demanda le jeune homme.

Le temps s'arrêta pour Kirk. Il rassembla ses dernières forces.

— Kirk, chuchota-t-il. James... Tiberius...

Le jeune homme se leva et, sans effort, l'arracha à la boue.

Kirk ne sentait plus ses jambes. Il parvint à rester debout parce que les deux inconnus le soutenaient.

— Bienvenue, Kirk James Tiberius, dit le mâle. Je m'appelle Hugh.

* * * * *

— Hugh ? répéta Spock. J'ai étudié les rapports du capitaine Picard sur ses rencontres avec les Borg. Se peut-il que votre sauveur soit le Hugh qui prit part à une révolte contre le Collectif ?

Kirk s'étira. Il avait parlé si longtemps que sa gorge était sèche. Un autre verre de whisky lui ferait du bien.

— Je n'en ai pas la moindre idée, avoua-t-il. La moitié des membres du clan s'appelaient Hugh. C'était un nom très commun chez eux, comme s'il leur avait été transmis par d'autres branches.

— Le clan ?

Kirk haussa les épaules. Certains événements restaient obscurs.

— C'étaient des Borg. Ou du moins L'avaient-ils été. Mais ils avaient renoncé à leurs implants.

— Tout ce que nous savons des Borg suggère que c'est impossible, protesta Spock.

— Si un Borg nommé Hugh peut être infecté par l'individualisme et se rebeller contre le Collectif, je pense que d'autres branches peuvent développer leur propre mode d'organisation. Et ceux qui m'ont trouvé avaient accès à des méthodes uniques de biotechnologie.

— Ça expliquerait l'incohérence de leur comportement.

Kirk dévisagea son ami, incrédule.

— C'est tout ce que vous trouvez à dire ?

— Que dire d'autre ?

Kirk reposa son verre sur la table. Malgré son héritage vulcain, Spock devait saisir l'ironie de ce qui s'était produit.

— Ne comprenez-vous pas ? s'exclama-t-il. Ils m'ont recyclé !

Il vit que Spock ne saisissait pas.

— J'ai été envoyé par un rayon de sauvetage sur une planète où les Borg endommagés étaient démontés et réassemblés. Des Borg sans leurs implants cybernétiques m'ont trouvé ; ils ont détecté mes nanites et supposé que j'étais un des leurs. Alors ils m'ont purgé en m'appliquant le même traitement qu'à leurs semblables !

Spock le regarda un long moment.

— Vous avez eu une vision de mon père ?

Kirk soupira.

— Je me demande bien pourquoi je me casse la tête...

— J'essaie de comprendre, assura le Vulcain. Je suis fasciné. Que vous pensiez avoir rêvé de mon père avant même de le rencontrer est une conséquence fréquente de la fusion mentale. Nous avons fusionné assez souvent pour que vous ayez puisé des images de lui dans mes propres souvenirs.

— Vous savez, j'ai aussi fusionné avec votre père.

Le Vulcain haussa les deux sourcils.

— À San Francisco, précisa Kirk. Après... Après ce qui s'est passé avec Khan. Quand vous...

— Quand je suis mort.

— Sarek est venu me voir. Il cherchait votre katra. Il ne savait pas que vous l'aviez confié à McCoy.

Spock eut l'air abasourdi.

— Vous ne m'en aviez jamais parlé, dit-il comme s'il s'adressait à quelqu'un d'autre que Kirk. Pas étonnant que vous rêviez de Sarek. Vous n'avez pas été formé à contrôler les effets résiduels d'une fusion mentale.

Ce fut au tour de Kirk d'être étonné.

— Alors je ne rêve pas de votre père depuis mon enfance ? Ce sont des souvenirs inventés ?

Parce qu'ils étaient amis, et parce qu'ils étaient seuls, Spock répondit gentiment.

— À moins que vous n'ayez fusionné avec mon père étant enfant, ces rêves ne sont qu'un effet de son esprit sur le vôtre.

— Comme les hallucinations qu'ont les gens sur le point de mourir ? demanda Kirk.

— Une illusion, acquiesça Spock.

Kirk pianota sur la table. L'analyse du Vulcain était logique, mais elle ne sonnait pas juste.

— Mes souvenirs de Sarek sont si précis, insista-t-il.

— Dans ce cas, je vous envie, Jim. Car je n'ai jamais fusionné avec mon père.

Kirk comprit que Spock venait de lui révéler quelque chose de très important.

Que pouvaient-ils ajouter ? Tant de temps avait passé, pourtant c'était comme s'ils venaient à peine de se quitter. Il devait sûrement y avoir...

Tous les objets qui n'étaient pas fixés au sol ou aux murs de l'infirmierie, la bouteille de Jack Daniel's, Kirk et Spock inclus, furent projetés sur le côté tandis que la coque du Tobias craquait en signe de protestation.

Kirk rattrapa la bouteille au vol.

Un instant plus tard, l'alerte rouge retentit.

Jim chercha un communicateur du regard.

Spock fut plus rapide.

— Spock à passerelle, dit-il en activant le commbadge épinglé à sa chemise. Avons-nous un problème ?

— Tout dépend de votre définition du mot « problème », ambassadeur, répondit la voix de Christine MacDonald. Nous venons d'être pris par les rayons tracteurs d'une escouade de vaisseaux vulcains. Ces gens veulent nous interroger au sujet d'un drame survenu dans la propriété de Tarok. Ils ont déjà arrêté notre équipe de médecins.

— Ça correspond parfaitement à ma définition de « problème », répondit Spock.

CHAPITRE XXIV

Les Vulcains firent preuve d'une efficacité sans égale.

Une heure plus tard, le Tobias se posa dans un spatioport civil. Son équipage fut mis sous bonne garde et ses officiers comparurent devant un juge vulcain.

Dans l'antichambre du tribunal, au plus profond du département administratif du spatioport, Kirk s'agita dans son nouvel uniforme. Comme celui de Christine, il était noir avec des épaulettes grises. Les galons de sa chemise rouge étaient ceux d'un lieutenant.

Kirk glissa deux doigts derrière les petits disques de métal, essayant d'élargir son col trop serré. Il jeta un regard en coin à Spock.

— Plus je passe de temps dans Starfleet, plus mon grade diminue. Vous pensez que quelqu'un essaie de me dire quelque chose ?

En compagnie de Christine, de M'Benga, de Barc et de Srell, Spock avait repris son comportement stoïque, et renfilé ses robes noires.

— Si vous voulez qu'ils croient notre petit mensonge, « lieutenant », il vaudrait mieux que vous ayez l'air à l'aise dans votre uniforme.

— Vous croyez qu'on peut berner un juge vulcain ?

Une double porte s'ouvrit en silence.

— Tout est toujours possible, répondit Spock.

Ils pénétrèrent en file indienne dans le bureau du magistrat.

Qui était une femme.

Pendant que la Vulcaine égrenait les préliminaires juridiques d'usage, Kirk regarda autour de lui. Il fut surpris de découvrir que le style architectural et décoratif n'avait guère changé depuis un siècle.

Un panneau de verre poli se dressait au centre de la pièce. Il représentait le symbole de l'IDIC.

Les procédures n'avaient guère évolué non plus. L'officiante était une femme d'âge mûr à la peau foncée vêtue d'une robe simple.

Quatre blocs-notes étaient posés devant elle. Son regard passait de l'un à l'autre pour analyser toutes les informations relatives au cas complexe qui l'occupait.

Dans des conditions normales, Kirk doutait fort que quiconque puisse tromper le système judiciaire vulcain. Mais d'après Spock, l'impact du virogène

sur les communications interstellaires leur donnait une chance. L'assistant de la Vulcaine, un mâle austère vêtu d'un costume brun, se tenait debout près de son bureau. Il lut le nom des témoins appelés à comparaître. À ce stade de la procédure, Kirk et ses amis n'étaient pas encore prisonniers.

Pour les besoins de la cause, Jim avait endossé l'identité du lieutenant Adrian Plummer. Le véritable lieutenant Plummer avait servi à bord du Tobias pendant quatorze mois ; il faisait partie des soixante volontaires qui étaient restés sur Chai avec Teilani pour continuer la mission de secours.

Christine avait modifié les archives de son vaisseau, remplaçant le dossier médical et le fichier d'identité de Plummer par ceux de Kirk. Spock estimait qu'ils auraient assez de comptes à rendre sans devoir expliquer une résurrection.

Aussi menaçant que soit le virogène, toute personne ayant été en contact avec les Borg serait considérée comme un plus grand danger par la Fédération. Spock avait été formel : ils ne pouvaient pas prendre ce risque.

Après avoir entendu la liste, la Vulcaine décida que la seule personne digne de son attention était Spock. Elle s'adressa à lui sur un ton respectueux.

— Ambassadeur, je suis ravie de faire votre connaissance. Les services que vous avez rendus à Vulcain, à la Fédération et à la paix galactique honorent notre planète et les enseignements de Surak. Hélas, mon devoir m'oblige à faire abstraction de tout ça.

— C'est très logique, lui assura Spock.

— Merci.

— De rien.

L'assistant se racla la gorge.

— Nous avons beaucoup d'autres cas à traiter aujourd'hui, fit-il remarquer.

La Vulcaine prit une expression plus neutre.

— Ambassadeur Spock, commença-t-elle, les fichiers de Starfleet indiquent que le Tobias est affecté à une mission de secours sur Chai. Pourtant, nous le retrouvons dans l'espace orbital vulcain. Son commandant serait-il coupable de trahison ?

Kirk n'aurait jamais accepté pareille insulte, et il fut heureux de voir Christine faire un pas en avant.

— Votre Honneur, protesta-t-elle, nous sommes ici...

— Kroykah !

Bien que ne comprenant pas le vulcain, la jeune femme ne put se méprendre sur le ton de la fonctionnaire. Elle se tut.

— Veuillez excuser l'interruption du commander MacDonald, dit Spock. Pour répondre, vous ne trouverez pas la mission actuelle du Tobias sur les canaux accessibles de Starfleet parce qu'elle est classée secret défense.

Kirk réprima un sourire.

Techniquement, Spock n'avait pas menti. Mais il avait donné à croire que leur mission actuelle était commanditée par Starfleet, ce qui n'était pas le cas.

— À que ! niveau de secret ? s'enquit la Vulcaine.

— Trop élevé pour que ce bureau puisse y accéder, répondit Spock.

La Vulcaine le dévisagea. Il était clair que l'ambassadeur défiait son autorité.

— Par conséquent, si j'envoyais une demande d'informations à Starfleet, on ne me dirait rien ?

— On vous répondrait que le Tobias se trouve toujours en mission sur Chai. La Vulcaine superposa deux blocs-notes, à la manière des papiers d'antan.

— Donc, que vous mentiez ou non, la réponse de Starfleet sera la même.

Vous me présentez un paradoxe intéressant.

— C'est exact, concéda Spock.

— Bien. Passons à la question suivante, celle des morts inexplicables dans le District Gonthar : Tarok et deux ressortissantes klingonnes qui travaillaient pour lui. Nous avons trouvé des armes dans sa propriété, en violation des règlements planétaires.

Kirk s'émerveilla de voir Spock répondre sans broncher :

— Nous tentons de rassembler des preuves pour les remettre aux autorités.

— L'une des personnes présentes dans cette pièce, vous compris, est-elle responsable de ces trois morts ?

— Nous sommes venus sur Vulcain pour tenter de les empêcher.

Kirk frémit intérieurement. Spock venait de tendre le bâton pour se faire battre. Comment avait-il pu commettre une erreur aussi grossière ?

— Par conséquent, vous aviez connaissance d'un crime potentiel, mais vous n'en avez pas fait part aux autorités ?

Spock hésita avant de répondre, comme s'il reconnaissait sa culpabilité.

— C'est exact.

— Êtes-vous conscient que cette omission est une atteinte au bien public ?

— Oui.

La Vulcaine se tourna vers Srell.

— Et vous ?

— Moi aussi, dit le jeune homme, l'air contrit.

Le Vulcaine regarda le reste du petit groupe.

— Bien que n'étant pas des citoyens vulcains, vous appartenez à Starfleet et devez donc vous soumettre aux lois de ce monde. Vous faites l'objet des mêmes accusations.

Barc poussa un grognement. Kirk vit les poils de ses oreilles se hérissier.

Par chance, l'ingénieur était assez malin pour contrôler son tempérament impulsif. Dans un tribunal vulcain, tout éclat pouvait avoir de lourdes conséquences.

La Vulcaine saisit une baguette et frappa un disque de métal pas plus grand que sa main. Un son électronique s'échappa d'un haut-parleur. Kirk reconnut la version assourdie des gongs utilisées aux cours des cérémonies vulcaines.

— Les Vulcains Spock et Srell. Le Tellarite Barc, les humains MacDonald, M'Benga et Plummer sont placés en détention préventive. Ils seront téléportés dans une prison pour...

À la grande surprise de Kirk. Spock interrompit la Vulcaine.

— Si j'étais vous, je ne ferais pas ça.

— Ambassadeur, savez-vous quelles peines vous encourez pour obstruction à la justice ?

— Vous feriez mieux de relire vos dossiers. L'équipage du Tobias a effectué une mission de secours sur Chai. Tous mes compagnons ont été exposés au virogène.

La Vulcaine en lâcha sa baguette.

— Bien qu'ils affirment n'être pas infectés, il serait plus prudent de les tester avant de les envoyer en prison.

L'expression de la Vulcaine ne changea pas, mais Spock nota une modification subtile de son attitude. Elle se tourna vers son assistant.

— Ce spatioport doit être placé en quarantaine. Attribuez des cellules aux prisonniers, et envoyez immédiatement du personnel médical effectuer les tests nécessaires.

Elle se leva, toisant Spock avec toute l'intensité permise par sa froideur vulcaine.

— Ambassadeur, vous avez mis votre planète natale en danger.

— Cette accusation est illogique, déclara Spock. C'est vous qui nous avez amenés ici avant de vérifier le statut médical du Tobias.

Kirk crut que la femme allait faire une crise d'apoplexie vulcaine, c'est-à-dire indécélable pour les observateurs.

— Vous ne nous avez pas prévenus.

— Je ne pensais pas qu'une mission vitale pouvait être interrompue par une fonctionnaire de si bas niveau.

Kirk et Christine échangèrent un regard inquiet. Spock venait de traiter la Vulcaine d'incompétente. Avant la Réforme, on lui aurait coupé la tête pour la fichier au bout d'une pique.

— Je vais contrôler la véracité de vos dires, lâcha la femme d'une voix glaciale.

— Faites donc. J'en serai ravi. Comme je serai ravi de vous voir jetée en prison à notre place quand le gouvernement saura ce que vous avez fait, dit Spock.

La Vulcaine s'empara de sa baguette et frappa sur le gong.

— Emmenez-les ! ordonna-t-elle.

Pendant qu'on le poussait vers une autre porte. Kirk crut entendre le bruit d'une baguette cassée en deux.

Il n'était pas dans les habitudes des Vulcains d'exprimer leurs émotions de la sorte. Mais le talent de Spock, un maître quand il s'agissait d'énerver les gens, ne se limitait peut-être pas aux humains...

Les prisonniers s'engagèrent dans un couloir incurvé à l'éclairage rougeâtre comme celui du soleil de Vulcain. L'assistant ouvrait la voie ; deux gardes sans armes visibles marchaient derrière eux.

Kirk se rapprocha de Spock.

— Était-ce bien nécessaire ? chuchota-t-il. Vous venez de nous faire une puissante ennemie.

— Je vous assure que l'animosité d'une fonctionnaire de spatioport est préférable à un séjour dans une prison vulcaine. Nous n'aurions jamais pu nous échapper. Ici, nous gardons une chance de regagner le Tobias.

— C'est pour ça que vous avez gaffé en admettant ne pas avoir averti les autorités au sujet de Tarok ?

— Ce n'était pas une gaffe. Si la fonctionnaire avait continué à nous poser des questions, elle aurait fini par découvrir que Srell et moi n'étions pas arrivés à bord du Tobias. Autrement dit, que nous ne faisons partie d'aucune mission de Starfleet. Cela aurait éveillé ses soupçons, et elle aurait fait appel à un juge de plus haut rang. Si nous voulons poursuivre notre enquête, c'est du spatioport qu'il sera le plus facile de sortir.

Kirk fut soulagé que son ami n'ait pas commis d'erreur. S'il y avait un domaine où il se reposait sur lui, c'était la diplomatie.

— Alors, comment allons-nous nous échapper ? demanda-t-il.

Spock lui coula un regard innocent.

— Je vous fais confiance, Jim. S'il y a un domaine où je me repose sur vous, c'est l'imagination.

Avant que Kirk puisse protester, l'assistant s'arrêta devant un champ de force et plaça une main sur le scanner d'identification. Le champ d'énergie s'évanouit. Les cellules attendaient dans le couloir.

Kirk constata que les portes n'étaient pas électroniques. Porte solide voulait dire serrure. Serrure impliquait commande informatique. Or, n'importe quel ordinateur pouvait être piraté.

Kirk fut encore plus ravi quand l'assistant poussa Christine et M'Benga dans la même cellule. À deux, il leur serait plus facile d'organiser une évasion.

Spock et Srell semblaient devoir aller ensemble. Ça ne faisait pas du tout l'affaire de Kirk, qui se retrouverait avec Barc. Réunis, il n'était rien que Spock et lui ne puissent accomplir.

Il n'y avait qu'une seule solution.

Kirk renifla.

— Vous ne pouvez pas m'enfermer avec un Tellarite, protesta-t-il alors que l'assistant lui désignait une cellule. Toute cette fourrure... (Il plissa les yeux et se frotta le nez comme s'il était sur le point d'éternuer.) Je suis allergique.

Barc gronda. Jim comprit qu'il se sentait insulté. Mais il ne pouvait pas reculer. Il s'excuserait plus tard.

— Je vais avoir besoin de médicaments. Sinon, ma gorge enflera et je ne pourrai plus respirer, dit-il en reniflant à nouveau.

Le garde regarda Spock et Srell. L'ambassadeur recula d'un pas. Il avait très bien compris ce que Jim essayait de faire.

Le garde désigna Srell.

— Toi, entre là-dedans avec le Tellarite.

Srell et Kirk échangèrent leur place.

Spock et Kirk pénétrèrent dans la même cellule.

Quand la porte fut refermée, Kirk examina rapidement leurs nouveaux quartiers : un cube de quatre mètres d'arête, dépourvu de chaises, de bancs ou de lits.

— Typiquement vulcain, commenta Jim avec un sourire amer.

Il s'approcha de la porte et sonda l'encadrement à la recherche du mécanisme de fermeture. Il repéra un petit panneau de contrôle. Ce serait un bon début.

— Mais à nous deux, affirma-t-il, ragaillard, nous devrions êtres sortis d'ici en moins de... Hé !

Il tendit la main pour se retenir au bras de Spock, car le sol se déroba sous ses pieds. Les contours de la porte disparurent.

Déséquilibrés, Spock et Kirk tombèrent. Ils connaissaient cette sensation : le champ de gravité artificielle de la cellule venait de déplacer rapidement son noyau de référence.

Quand Kirk releva la tête pour localiser la porte, il vit qu'il se trouvait dans un jardin.

Au-dessus de lui, le ciel était rougeâtre. Dans un bosquet voisin, les feuilles se balançaient au gré de la brise. Des oiseaux chantaient à gorge déployée. Un petit tas de pierres de méditation, artistiquement disposées entre des talus de sable brun et rouge, invitaient à la contemplation de l'infini.

— C'est un holosimulateur, n'est-ce pas ? grommela Kirk en se relevant.

Sous ses pieds, le sol semblait fait d'argile.

— On dirait bien, répondit Spock. Sans doute une reconstitution des jardins entourant le Mémorial de Surak, à ShirKahr. On peut voir le dôme entre les arbres.

Kirk sentit sa bonne humeur s'évanouir.

Il savait que les murs de la cellule ne se trouvaient pas à plus de quatre mètres, et ce dans n'importe quelle direction. Mais s'il commençait à marcher, il pourrait continuer pendant des kilomètres sans jamais les atteindre.

Les champs de force et le contrôle de la gravité artificielle étant capables d'altérer sa trajectoire sans qu'il s'en rende compte, il était coincé.

Une cellule ultime : pas de murs à escalader, pas de serrure à crocheter.

Il devait admettre que les Vulcains savaient ce qu'ils faisaient. Pour la première fois de sa vie, Kirk se demanda s'il n'était pas tombé dans un piège sans issue.

CHAPITRE XXV

— Eh bien, Spock, dit Jim, je suis content qu'on ne nous ait pas envoyés dans une prison de la planète. J'ai entendu dire qu'il était difficile de s'en échapper.

— Ces prisons ressemblent exactement à ça, dit le Vulcain. Je ne savais pas qu'ils avaient amélioré l'équipement des spatioports.

Découragé, Kirk regarda autour de lui.

L'illusion était étonnamment détaillée. Quelque part, peut-être à moins d'une longueur de bras, se trouvait une porte ouvrant sur le couloir du spatioport. Mais elle aurait aussi bien pu être sur une autre planète.

— Je suppose que vous ne connaissez pas de tour de passe-passe suffisant pour sortir d'ici ?

Des petits grains de sable et de poussière crissaient sous les semelles de Kirk. La lumière aveuglante du soleil se reflétait sur le dôme doré du Mémorial de Surak. Il entendait l'eau de la fontaine qui bruissait joyeusement à une centaine de mètres.

Spock ne prit pas la peine de répondre.

Kirk le dévisagea plus attentivement.

Au milieu de toutes ces illusions, comment pouvait-il être sûr que Spock était toujours Spock ?

— Quelque chose ne va pas, « lieutenant » ? demanda le Vulcain.

Kirk plissa les yeux. C'était peut-être son ami, et peut-être pas. La logique vulcaine pouvait-elle être aussi tordue ? Les autorités iraient-elles jusqu'à faire semblant de mettre deux prisonniers dans la même cellule pour leur arracher une confession ?

Techniquement, c'était possible.

— Tout va bien, Spock. Nous sommes seuls. Vous pouvez utiliser mon véritable grade.

Le Vulcain conserva son expression détachée, mais se gratta bizarrement le lobe de l'oreille.

— À moins que vous ne m'ayez pas tout dit, votre grade véritable est celui que je viens de mentionner.

Kirk réfléchit. Ça pouvait être la réponse d'un hologramme essayant de le faire parler. Ou celle de Spock, sachant qu'ils étaient surveillés par les gardes. Était-ce pour ça que le Vulcain s'était touché l'oreille ?

— Je voulais juste vérifier.

Kirk chercha un moyen de contourner la logique vulcaine, celle de Spock comme celle de leurs geôliers. C'était pire que d'essayer de comprendre une anomalie temporelle. Et ça lui flanquait la migraine.

— Ah, constata Spock, vous pensez que je suis un double holographique censé de vous arracher les détails de vos crimes.

Kirk fronça les sourcils.

— Nous n'avons commis aucun crime.

Spock (si c'était bien lui) baissa la voix.

— Je parlais pour les micros qui enregistrent peut-être notre conversation.

— Est-ce légal sur Vulcain ?

— Jusqu'à ce que nous ayons été testés par des médecins, nous sommes sous la juridiction d'un des bureaux de défense planétaire. En tant que membre des Corps Diplomatiques et de Starfleet, nos droits sont limités par les serments que nous avons prêtés.

Kirk secoua la tête. Comment une telle conversation lui permettrait-elle de faire la différence entre un vrai et un faux Vulcain ? Surtout si le vrai Vulcain ne voulait révéler aucune information susceptible d'être utilisée contre eux plus tard.

Il fallait que ce soit quelque chose de trivial, décida Kirk. Un détail que seuls Spock et lui pouvaient connaître.

Il se gratta le menton. Il avait une idée.

— Spock, vous vous souvenez de la dernière fois où nous étions dans la région de Gamma Canaris ? Que nous est-il arrivé exactement ?

C'était une bonne question.

Sur Gamma Canaris, Kirk, Spock et McCoy avaient rencontré l'inventeur de la vitesse de distorsion, Zefram Cochrane en personne. Il avait survécu grâce à l'influence d'un mystérieux extraterrestre qu'il appelait le Compagnon.

Avant leur départ, il avait demandé aux trois hommes de ne jamais révéler qu'il vivait. Il ne voulait pas qu'on le dérange, souhaitant couler des jours tranquilles avec le Compagnon.

Kirk avait tenu parole. Spock et McCoy partageaient son secret. Si ce Spock était un hologramme, il ne saurait pas de quoi il parlait.

La réponse du Vulcain révéla une troisième possibilité.

— Je crains que vous vous trompiez. Je me suis rendu pour la dernière fois sur Gamma Canaris à la date stellaire 3219.8, il y a cent six ans. Vous n'étiez même pas né.

Kirk leva les yeux vers le ciel illusoire.

Bien sûr. Dans cette cellule, pour leurs geôliers, il était le lieutenant Plummer. Là encore, la réponse de Spock aurait pu être celle d'un double. Jim devait trouver une question concernant des événements plus récents.

— Spock, dans la propriété de Tarok, je vous ai demandé si l'équipage du Tobias ne vous en rappelait pas un autre.

— Non. Vous m'avez demandé si Barc et Srell ne me rappelaient pas deux autres personnes.

Kirk ferma les yeux, soulagé. Personne ne l'avait entendu poser cette question à Spock.

— Et je vous ai répondu que ça n'était pas le cas.

— Merci. À présent, je suis convaincu que vous êtes vous, dit Kirk.

Il réalisa que son ami le regardait d'un air méfiant.

— Ne me dites pas que vous vous demandiez aussi si je ne suis pas un hologramme, gémit-il.

— Quelqu'un a pu vous entendre poser cette question et la transmettre aux autorités.

— Allez-y, l'encouragea Kirk. Demandez-moi quelque chose que je suis le seul à savoir. Et qu'on ne trouve dans aucune base de données.

Spock réfléchit.

— Autrefois, un de nos amis médecins et moi-même avons dû ouvrir le coffre-fort personnel de votre cabine, à bord de... notre... vaisseau.

Il parlait certainement de McCoy, décida Kirk. Et de l'Entreprise.

Mais quand avaient-ils fouillé son coffre ? Pour ça, il aurait fallu qu'ils le croient mort et veillent consulter ses derniers ordres. La seule fois où cela s'était produit, c'était... Dans l'espace tholien ?

— Un instant, s'indigna Kirk avant que Spock puisse finir. À l'époque de l'incident dont vous parlez, je vous ai demandé, à notre ami et à vous, si vous aviez ouvert le coffre. Vous avez répondu non.

— Nous avons menti, dit simplement Spock. Revenons au coffre. Quelle était la combinaison ?

Kirk n'eut pas besoin de réfléchir.

— Cinq trois quatre, dit-il.

C'étaient les mois de naissance de son frère, Sam, le sien et celui de son neveu, Peter. Des chiffres qu'il ne risquait pas d'oublier.

Spock hocha la tête.

— Je suis satisfait. Seul le véritable lieutenant Plummer pouvait connaître ce code.

Jim n'était toujours pas remis de l'aveu de son compagnon.

— Vous m'avez menti ?

— C'était une idée du docteur, expliqua Spock.

Kirk était fatigué de se tenir debout. Il fit quelques pas en direction du petit mur entourant le jardin de méditation et s'assit. Difficile de croire que ça n'était qu'une illusion, mais il se sentait déjà mieux.

— Et maintenant ? demanda-t-il.

Spock le rejoignit.

— Je suis ouvert à toutes les suggestions.

Kirk prit une longue inspiration. L'odeur de cannelle caractéristique de la poussière vulcaine lui chatouillait les narines.

— La Vulcaine a dit qu'on nous testerait pour savoir si nous étions porteurs du virogène. Est-il possible de le faire avec des scanners médicaux ?

— Non. Il faut prélever des échantillons sanguins.

C'était toujours ça de gagné.

— Donc, nous ne tarderons pas à avoir de la compagnie. Un médecin, et sans doute un garde.

— Ce serait logique.

Et s'ils peuvent rentrer, ils sauront comment sortir, songea Kirk.

— Gardons les yeux ouverts, suggéra-t-il. Tâchons de voir par où ils arrivent.

Spock eut l'air sceptique.

— Je veux bien garder l'esprit ouvert, mais nous sommes dans une prison vulcaine. Vous pouvez être certain qu'il existe des mesures contre toutes les stratégies envisageables.

Kirk tendit la main et fit courir ses doigts sur le sable, perturbant l'alignement précis de deux lignes brune et rouge. L'illusion était si parfaite qu'il sentait les grains lui coller à la peau.

— Puisque nous n'avons rien d'autre à faire en attendant, vous pourriez peut-être continuer votre histoire, suggéra Spock.

— Quelle histoire ?

— À propos de... notre vieil ami. Celui qui a été sauvé par le clan de Hugh.

Kirk ramassa une poignée de sable holographique et ferma le poing pour le laisser couler entre ses doigts. Une brise artificielle l'éparpilla.

— Pourquoi pas ?

Cerné par les artifices de la technologie, il n'aurait pu trouver meilleur endroit pour expliquer comment il s'était libéré des nanites.

Ou du moins, comment il avait essayé.

* * * * *

La femelle s'appelait Miko. Hugh et elle avaient traîné Kirk dans la boue, loin des Borg agonisants ou déjà morts.

Jim eut l'impression de flotter au-dessus du théâtre d'une bataille livrée par des démons. En y repensant, c'était une bonne métaphore pour la vie qu'il avait menée jusque-là.

Peut-être était-il temps qu'il reprenne le contrôle de son existence chaotique. De ses démons intérieurs.

Les monstres mécaniques avaient disparu dans le lointain, démembrant toujours les Borg tombés face à l'ennemi.

Kirk sentit que le sol redevenait ferme sous ses pieds. Hugh et Miko lui firent grimper un chemin taillé dans l'obsidienne. Ils le conduisirent au sommet d'une montagne enveloppée de nuages bas.

La brume froide s'accrochait aux vêtements de Jim. Il sentait les nanites le dévorer de l'intérieur.

Il comprit qu'il ne vivrait pas assez longtemps pour atteindre le terme de son voyage.

Puis ses compagnons et lui crevèrent le plafond des nuages, et le soleil les illumina.

Sauf que ce n'était pas un soleil.

Kirk trembla en découvrant la vision qui s'offrait à lui. Sa beauté était si ahurissante qu'il ne s'aperçut pas que Miko et Hugh le lâchaient.

Ce n'était pas une étoile, mais des milliers, des millions d'étoiles, toutes celles qu'il n'avait jamais vues dans sa vie, rassemblées pour éclairer son chemin.

Plus tard, il comprit qu'il avait vu un noyau galactique : une série d'étoiles si proches les unes des autres que des supernovae explosaient, formant une réaction en chaîne et créant une boule de feu luminescent qui emplissait un quart du ciel.

Kirk vit des volutes de matière et d'énergie danser sous ses yeux. Il réalisa qu'il avait quitté sa galaxie. À des milliards d'années-lumière de tout ce qu'il connaissait, il pleura de joie et de douleur.

Comment pouvait-on affronter la mort face à tant de beauté ? Connaître pareille transcendance dans ses derniers instants semblait miraculeux et cruel, comme un cadeau arrivé trop tard.

Il leva les mains vers les étoiles, brûlant de les toucher, de poursuivre son voyage.

Il avait oublié.

Il lui restait des choses à faire.

Mais il était beaucoup trop tard. Les nanites avaient presque achevé leur travail.

Kirk baissa les yeux sur sa propre chair ravagée. Du sang perla d'un millier de coupures microscopiques quand les nanites atteignirent sa peau et la crevèrent enfin.

Un voile rougeâtre passa sur ses yeux ; il eut l'impression vertigineuse de tomber vers les étoiles...

... Et sentit la pression des mains de Miko, qui soignait ses plaies avec un baume.

Hugh et la jeune femme le conduisirent vers un torrent qui jaillissait entre les roches noires, et le plongèrent dans ses profondeurs glacées.

Ce fut comme si sa chair gelait et éclatait, libérant un autre lui-même, neuf et purifié.

Plus tard, Miko l'allongea sur la rive pour essuyer la boue et le baume. Il ne le savait pas encore, mais quand elle eut fini, il était purgé de ses nanites. Le baume les avait fait sortir et neutralisés au moyen de phéromones et de marqueurs génétiques auxquels leur programmation vorace n'avait pas su résister.

Ainsi la technologie avait-elle succombé à son propre appétit.

Des jours, ou peut-être des mois plus tard, quand Kirk retrouva enfin des sensations, sa peau n'était qu'un canevas de cicatrices minuscules.

— Les nanites ? demanda-t-il.

Miko lui essuya le front.

— Tout ce qui était machine en toi a disparu. Comme en nous.

Il la regarda, et comprit pourquoi sa peau blanche était marbrée de brun. Elle avait été borg, et les taches marquaient l'endroit où les implants avaient été arrachés.

— Comment ? demanda Kirk.

Hugh lui prit la main.

— Nous allons te montrer.

Il le conduisit dans le village de son clan.

* * * * *

— Un vrai village ? s'étonna Spock.

— C'est le meilleur mot pour le décrire, acquiesça Kirk. Certaines habitations étaient taillées dans la roche, d'autres faites de bois. Toutes abritaient des... gens qui avaient échappé au Collectif. Des humanoïdes et des extraterrestres. Des créatures à peau, à poils ou à écailles...

Kirk secoua la tête.

— Tous les jours, le noyau galactique brûlait comme un soleil. Toutes les nuits, le ciel était zébré de rayons de téléporteurs qui apportaient du... matériel de récupération. Quelque part, des installations borg étaient encore reliées au système de secours du Collectif.

« Cela me... Cela donna à mon ami l'impression que les Borg étaient partout. Pas seulement dans cette galaxie, mais dans l'univers. Comme si la fusion de la chair et de la machine était inévitable. »

Spock dévisagea attentivement Kirk.

— Il semble que ce fut une expérience marquante pour votre ami.

Kirk grimaça, s'émerveillant de l'euphémisme. Puis il cessa de faire semblant : même si des espions l'entendaient, ils ne sauraient pas que faire de son histoire.

— Spock, jusqu'à ces derniers mois, j'étais un Borg. Pas comme Picard, avec des implants. Je n'ai jamais été assimilé. Mais j'étais absorbé par les objets qui se trouvaient autour de moi.

« Tomber dans le Nexus fut peut-être la meilleure chose qui pouvait m'arriver. Mourir sur Véridian, être enfin coupé de l'histoire... Ça m'a libéré d'une façon à laquelle je ne m'attendais pas. »

— Pourtant, fit remarquer Spock, vous êtes revenu. Vous auriez pu rester avec Teilani, hors du monde, en paix, comme notre ami de Gamma Canaris.

— Je ne suis plus celui que j'étais, Spock. Mais je ne regrette pas ce que j'ai fait autrefois. Et si la Fédération survit, je continuerai sans doute, mais pour des raisons et d'une façon différentes. Tout perdre, et avoir une chance de tout regagner... Ça change les choses.

— C'est ce qu'on vous a enseigné ?

— C'est ce qu'on m'a montré. Ce que j'ai découvert.

* * * * *

Miko resta avec lui dans un abri fait de poutres de bois et de fibres tissées qui n'avaient jamais vu un synthétiseur.

Elle l'emmena dans les champs où le clan cultivait des plantes, dans les forêts où il coupait le bois. Elle l'accueillit dans son lit, où elle laissa ses sensations le guider, oblitérant le besoin de penser.

Quand ses forces furent revenues, Kirk alla travailler avec Hugh dans la décharge, pour récupérer les Borg susceptibles d'être sauvés.

Hugh lui montra comment toucher les points qui correspondaient aux forces vitales de quelqu'un. Kirk les reconnut : c'étaient ceux qu'utilisaient les Vulcains lors des fusions mentales.

Hugh acquiesça. Il connaissait les Vulcains. Les Borg avaient assimilé des milliers de mondes, des dizaines de milliers de cultures. Bien que Hugh et le reste de son clan aient renoncé à leurs implants, ils conservaient le savoir absorbé par le Collectif.

— Ce savoir est le même, expliqua le jeune homme. L'étincelle de vie est identique dans toutes les galaxies. C'est une part nécessaire de l'existence, aussi sûrement que la fusion de l'hydrogène ou l'orbite d'une étoile.

Kirk emmena d'autres Borg vers le torrent pour les purifier. Miko lui enseigna les secrets qui les libérerait.

Les téléporteurs transdistorsionnels amenaient tout sur cette planète : des Borg, des machines, et même la terre des mondes auxquels ils les avaient arrachés. Les membres du clan y trouvaient des pousses vertes et des graines qu'ils plantaient au flanc de la montagne ou dont ils faisaient des onguents.

Kirk apprit vite. Il maintint les Borg sous l'eau pendant que leur corps rejetait les implants. Puis il appliqua le baume qui soulageait leur douleur et guérissait leurs blessures.

N'ayant jamais été Borg, il lui était plus facile de collecter les composants mécaniques, dont certains bougeaient encore, et de les emporter à la décharge où ils seraient recyclés par les monstres d'acier.

Dans la décharge, il découvrit un jour un vaisseau-éclaireur borg.

Intact.

Alors, il réalisa que le temps était venu de reprendre son voyage.

CHAPITRE XXVI

— Ce fut aussi simple que ça ? s'étonna Spock.

Sa question irrita Jim.

— Spock, ça n'a pas été simple du tout. J'ai passé deux ans avec Hugh et son peuple. Mes blessures ont guéri. J'ai vécu avec eux, fait la fête avec eux, appris avec eux. Mais c'étaient d'anciens Borg. Ils menaient l'existence qui leur convenait le mieux. J'ai eu besoin d'autre chose.

— Comment avez-vous appris à piloter un vaisseau-éclaireur borg ?

— Je n'en ai pas eu besoin. Le clan savait. Ceux qui avaient le moins peur des machines s'en sont chargés pour moi.

— Et ils vous ont emmené où... ?

Kirk sourit.

— Au paradis. Sur Chai. Si je voulais me bâtir une nouvelle vie, je devais d'abord enterrer l'ancienne. Peu importe comment Teilani et moi nous étions rencontrés et que nous ayons été manipulés par Drake. Je savais que je l'aimais. Je devais voir sa tombe pour lui dire au revoir.

Spock hocha la tête.

— Mais elle n'était pas morte, acheva-t-il.

— Une seconde chance, acquiesça Kirk. Après toutes les choses que cet univers m'a prises, il m'en a donné une en retour.

Le regard de Spock se perdit dans le lointain, comme si ce faux jardin était réellement sa planète.

— Je comprends l'ironie, dit-il enfin. L'univers vous donne une seconde chance de vivre et d'aimer, mais la Fédération, qui rendait tout cela possible, se trouve au bord de la ruine.

— Nous l'avons déjà sauvée plusieurs fois, déclara Kirk.

— De ses ennemis, fit remarquer Spock. Hugh vous a dit que l'étincelle vitale était la même dans tout l'univers. Le virogène n'est peut-être qu'un produit de notre croissance désordonnée. Je ne sais pas comment sauver la Fédération d'elle-même.

— Quand l'ignorance nous a-t-elle déjà empêchés d'agir ?

Spock se leva, offensé par la plaisanterie de Kirk.

— Mon père a été assassiné. Je n'étais pas là pour le protéger. Ce que je veux de l'univers, c'est une chance de réparer mon erreur.

Kirk s'inquiéta de voir son ami trembler de colère. Il lui posa une main sur le bras.

— Spock, vous allez bien ? Réagir ainsi ne vous ressemble pas du tout.

Le Vulcain se dégagea.

— J'en ai assez de me ressembler. Assez de me contrôler, de refuser l'évidence et d'accepter aveuglément tout ce qui va de travers dans ce monde.

Kirk le dévisagea, abasourdi. Un métamorphe avait dû prendre l'identité de son ami. Jamais Spock n'aurait parlé de la sorte.

— Écoutez, dit-il, conciliant, ce n'est ni le lieu ni l'endroit pour...

— Peu importe ! C'est ce que je ressens ! Et je ne le nierai pas plus longtemps !

Kirk faillit gifler Spock pour chasser l'émotion qui avait provoqué sa perte de contrôle.

Avant qu'il puisse agir, une voix retentit dans la cellule.

— Ne bougez pas !

Kirk et Spock tournèrent la tête.

Deux Vulcains se tenaient derrière eux, comme s'ils venaient de se matérialiser. Le premier était un garde ; la seconde une guérisseuse, à en juger par sa cape verte. Elle venait sans doute faire des prises de sang aux suspects.

Les Vulcains dévisagèrent Spock avec une intensité alarmante.

Visiblement, ils avaient été témoins de son éclat.

Enfin, la guérisseuse rompit le silence.

— Vous allez bien, ambassadeur ?

Spock lissa ses robes du plat de la main.

— Je le répète : vous perturbez une mission vitale.

La guérisseuse s'approcha.

— La fonctionnaire essaie de contacter Starfleet pour vérifier vos affirmations. En attendant, des examens sont nécessaires pour assurer la sécurité de la biosphère vulcaine.

Elle prit le bras de Kirk et remonta sa manche.

— Où est votre logique ? se plaignit Spock. Nous sommes déjà allés sur Vulcain. Croyez-vous vraiment que j'aurais mis ma planète en danger ?

La guérisseuse planta son aiguille dans le creux du bras de Kirk.

— Notre chef en est consciente. De nombreux aspects de vos actions la troublent profondément.

La guérisseuse rangea la seringue pleine de sang dans sa trousse, qui en contenait déjà quatre : une verte, une pourpre et deux rouge foncé. Du sang vulcain, Tellarite et humain.

— Nos amis vont bien ? demanda Kirk en baissant sa manche.

La guérisseuse le regarda comme si un singe savant venait de lui adresser la parole.

— Ils sont dans le même état que quand vous les avez vus pour la dernière fois. Leur sang sera soumis à des examens. (La jeune femme détourna la tête comme si Kirk avait cessé d'exister.) Ambassadeur, donnez-moi votre bras.

Spock hésita.

— Ambassadeur, insista la guérisseuse, c'est une affaire très sérieuse. J'ai le droit de vous faire assommer si vous refusez de coopérer.

Spock releva sa manche et tendit le bras avec une expression de colère mal contrôlée. La guérisseuse approcha prudemment.

— Puis-je faire quelque chose pour vous ? demanda-t-elle, inquiète.

Spock regarda la seringue se remplir de liquide vert.

— Relâchez-moi.

La guérisseuse finit la prise de sang et recula.

— Je suis certaine que notre chef fait tout ce qui est en son pouvoir pour vous satisfaire.

Elle revint vers le garde sous le regard vigilant de Kirk, qui espérait les voir sortir par la porte dissimulée dans le paysage holographique.

— Au revoir, ambassadeur. Puisse votre voyage être sans incident.

La guérisseuse fit un signe de tête au garde, qui toucha un bouton, sur sa ceinture. Les deux Vulcains se fondirent dans le paysage et disparurent.

Kirk repéra l'endroit exact, puis il se tourna vers Spock.

— Que s'est-il passé ? Ne doivent-ils pas franchir une arche pour entrer et sortir ?

— Sur un holosimulateur standard, oui, répondit Spock. Mais je vous rappelle que nous sommes en prison.

Kirk dévisagea son ami avec inquiétude, mais il ne bougea pas. C'était le seul moyen de s'assurer du volume réel de l'holosimulateur.

— Spock, je ne sais pas ce qui vous arrive, mais si vous voulez sortir d'ici, il va falloir m'aider.

— Qu'est-ce qui vous fait croire qu'on peut s'évader d'une cellule vulcaine ?

— Mon imagination ? Maintenant, venez ici.

À contrecœur, Spock se dirigea vers Kirk, tournant le dos au jardin de méditation. Un pied après l'autre, son ami le lui fit prendre sa place.

— Très bien. Ne bougez plus. Vous allez me donner un cours d'holosimulation.

Kirk fit quelques pas vers le jardin, se pencha et ramassa deux poignées de sable.

— D'où vient ce sable ? demanda-t-il.

— C'est de la matière dupliquée, combinée à des champs de force de précision, expliqua Spock. Comme toutes les choses présentes dans cette cellule.

Kirk traça dans le sable une ligne allant du bout des bottes de Spock à l'endroit où avaient disparu les deux Vulcains. Quand il y arriva, il avait épuisé sa première poignée de sable.

Il continua à avancer. Quand il fut à court de sable, il se retourna. Sa piste faisait bien huit mètres de long.

— Nous sommes séparés par une distance supérieure à la largeur de la cellule, dit-il. Expliquez-moi comment c'est possible.

— C'est une impossibilité logique, répondit Spock, irrité. Pendant que vous vous éloigniez de moi, des senseurs ont suivi vos pas. Quand vous vous êtes approché du mur, ils ont commencé à bouger comme un tapis roulant, vous donnant la sensation physique de marcher alors que vous restiez immobile. En même temps, ils modifiaient l'environnement visuel.

— Pourtant, vous semblez bien vous tenir à huit mètres de moi.

— Vous ne voyez qu'une image holographique - une perspective forcée. En fait, je me tiens à trois ou quatre mètres de vous, ainsi que le veut la logique.

— Donc, le vrai vous est caché par un écran holographique ?

— Jusqu'à ce que vous reveniez à une portée visuelle logique, oui. Alors l'écran me traversera et vous permettra de me voir.

Kirk fit le chemin en sens inverse. Il se représenta mentalement l'holosimulateur, rempli d'une série d'écrans de projection qui changeaient de position selon celle des occupants de la cellule.

Le truc, c'était de se placer derrière l'un d'eux.

Kirk savait comment.

En équilibre sur une jambe, il ôta une de ses bottes. Spock le regarda faire, les sourcils froncés.

— L'illusion tactile fonctionne sur les pieds aussi bien que sur les mains.

— Ce n'est pas ce que j'avais en tête, répliqua Kirk. Regardez et écoutez.

Il lança sa botte le long de la ligne de sable.

Environ trois mètres plus tard, il entendit un léger bruit, comme si le projectile improvisé avait heurté quelque chose de solide. Pourtant, ses yeux le virent parcourir cinq mètres de plus avant de tomber sur le sol.

— Voici ce qui s'est passé, dit Jim. Ma botte, qui n'est pas faite de matière dupliquée, a atteint le mur quelque part entre ma position et la fin de cette piste. Mais les holoprojecteurs ont créé une image, interposant un écran devant la vraie botte pour ne pas que je la voie tomber.

— C'est exact. Et alors ?

Kirk baissa les yeux sur l'endroit où son commbadge aurait dû être épinglé à son uniforme. Hélas, les gardes le lui avaient pris avant de le conduire devant la Vulcaine.

— L'idée, c'est de déterminer à quelle distance réelle du mur nous nous trouvons.

— Je ne vois pas en quoi cette information pourrait nous être utile, dit Spock.

— Vous ont-ils aussi pris votre commbadge ? J'ai besoin de quelque chose de dur.

Le Vulcain saisit son médaillon qui luisait doucement sous la lumière artificielle. Il l'ôta et le tendit à Kirk.

— Cela fera-t-il l'affaire ?

— Ça ira. Puis-je le lancer ?

Spock haussa les épaules comme si ça importait peu.

— Je l'ai déjà fait une fois...

Kirk ne demanda pas d'explication.

— Fermez les yeux, ordonna-t-il. Je veux que vous entendiez votre médaillon heurter le mur, et que vous me disiez à quelle distance de moi il se trouve.

Le Vulcain obéit.

Kirk lança le bijou comme un disque miniature. Celui-ci sembla s'éloigner, mais un bruit retentit une seconde à peine après qu'il eut quitté la main de Kirk. Une partie du paysage ondula, comme s'il avait brisé un ou deux panneaux holographiques.

Kirk se tourna vers Spock.

— Combien ?

— Deux mètres virgule six, répondit le Vulcain. Et vous avez cassé mon médaillon.

— Je vous en achèterai un autre. Comment vont vos bras ?

Spock comprit aussitôt ce qu'il voulait dire.

— Vous n'êtes pas sérieux.

Kirk fut blessé par sa réaction.

— Aurais-je mal compris le fonctionnement de cette cellule ?

Spock suivit la ligne de sable du regard.

— Deux mètres virgule six, répéta-t-il. Avec une force suffisante pour que vous touchiez le mur avant le sol.

Kirk hocha la tête.

— Exactement. Ainsi, les senseurs du plancher perdront votre trace.

— Ça a marché pour ma botte, insista Kirk. Et pour votre médaillon.

Spock ôta sa robe et la laissa tomber sur le sol, puis il se mit en position.

— Pour prendre le programme par surprise, vous devrez le faire sans courir.

Kirk posa son pied nu dans les mains du Vulcain, et prit appui sur ses épaules.

— Et si on nous surveille ?

— Les gardes s'amuseront bien, répondit Spock. À trois.

Kirk compta. Puis il poussa sur ses jambes pendant que Spock le propulsait dans la bonne direction.

Il vit le jardin tourner autour de lui et s'écrasa contre un mur invisible. Il le frappa du bras pour amortir l'impact, mais il avait mal calculé et le choc chassa tout l'air de ses poumons.

Il glissa contre le sol, la poitrine à demi paralysée.

— Ça va ? appela Spock.

Kirk leva la tête. Il sentait bien et, plus important, il voyait le plancher nu de la cellule, pas un sol holographique.

Il avait échappé à l'illusion.

Spock se trouvait à moins de trois mètres, mais il lui apparaissait comme un simple amas de pixels scintillant au loin.

— Ça a marché ! cria Kirk.

Il était derrière les écrans holographiques. Le programme avait traité son corps comme un objet inanimé.

— Que voyez-vous ?

— Vous êtes à environ quatre mètres de moi, répondit Spock. Dépêchez-vous, avant que le programme comprenne et se réinitialise.

Kirk se leva et se tourna pour faire face au mur. Sur sa gauche, il distinguait l'encadrement de la porte. Il se dirigea vers elle, se collant à la paroi pour ne pas retomber dans l'illusion.

Ce fut plus facile qu'il l'espérait. Il retrouva le panneau de contrôle repéré avant le début de la simulation. Il y avait deux surfaces tactiles.

Kirk pressa sur celle de gauche. La porte s'ouvrit sans lui demander de code. Du point de vue vulcain, c'était logique. Pourquoi s'embêter à fermer une porte que les prisonniers n'auraient jamais dû trouver ?

Kirk appuya sur la zone tactile de droite. Derrière lui, des lumières s'éteignirent. Quand il se retourna, Spock était au centre de la cellule nue, la botte gisant sur le sol.

— Ramassez-la, voulez-vous ? dit Kirk en désignant sa botte. Je tiens la porte.

Il passa la tête dans le couloir.

Christine et M'Benga couraient vers lui.

— Comment... ? balbutia-t-il, bouche bée.

M'Benga sourit.

— Chris a eu l'idée brillante de me jeter contre le mur.

— Ça a marché, c'est l'essentiel, non ? lança joyeusement la jeune femme.

Spock sortit de la cellule et rendit sa botte à Kirk.

— Parfait, dit Jim. Allons délivrer...

Il fut interrompu par un bruit sourd suivi d'un grognement de douleur.

Quelques secondes plus tard, la porte de la troisième cellule s'ouvrit, livrant passage à Barc et Srell.

— Tout le monde a pensé à la même chose ? s'étonna Kirk.

Seuls Spock et Srell n'avaient pas vu la faille.

— Quand des prisonniers vulcains sont placés dans une simulation holographique du jardin de Surak, on s'attend à ce qu'ils méditent et se repentent de leurs crimes, expliqua Srell, vexé. Ces installations sont neuves ; je suppose que les autorités modifieront le programme pour neutraliser les étrangers.

— Ce serait logique, approuva Spock. Maintenant, si nous filions ?

Hélas, le couloir se terminait sur un cul-de-sac. Kirk désigna la seule issue.

— Un champ de force, rappela-t-il à ses compagnons.

Barc poussa un grognement et courut vers le panneau de contrôle, qu'il fracassa d'un coup de poing. Sous le regard ébahi de Kirk, il défit les barrettes métalliques de son col, les attacha à l'aide d'un câble très fin pris dans la poche de sa tunique, puis les glissa dans le port d'accès.

Il passa un bras à l'intérieur du panneau et ferma un œil, le bout de sa langue dépassant de son museau. Concentré, il titilla les commandes du champ de force.

Bientôt, celui-ci crépita et se volatilisa.

Barc retira sa main en glapissant. Ses poils fumaient encore.

— Au suivant, grogna-t-il.

Christine lui flanqua une tape vigoureuse sur l'épaule.

— Tu as encore réussi !

Kirk renfila sa botte.

— Suis-je le seul à m'étonner de l'absence de gardes ?

Srell avança vers le champ de force et le franchit.

— Tant que les analyses n'auront pas confirmé que nous ne sommes pas contagieux, personne ne sera affecté à cette section.

Le Tellarite avait si bien travaillé qu'il ne restait pas de charge statique. Très impressionnant, se dit Kirk. Mais le champ de force ne pouvait être la seule mesure de sécurité.

— Pourquoi n'y a-t-il pas de scanners dans les couloirs ?

— Ce serait illogique, expliqua Spock. Puisque personne ne peut s'échapper d'une holocellule, il n'y a pas lieu de craindre les évasions.

Barc se tourna vers Christine et M'Benga.

— Si vous voulez mon avis, c'est quand même trop facile.

Kirk était d'accord, mais il n'avait pas de temps à perdre en inutiles débats.

— Pourquoi ne pas continuer ? suggéra-t-il. Après tout, on ne risque rien...

Il courut, tournant le dos au bureau de la Vulcaine. Les autres lui emboîtèrent le pas.

Kirk le savait depuis longtemps : face à un problème complexe, il valait mieux prendre une décision rapide que de rester immobile à chercher la bonne.

Pourtant, il se demandait s'il avait bien fait. Barc avait raison. La suffisance vulcaine mise à part, c'était bien trop facile.

Autrement dit, il conduisait peut-être son équipe dans un piège pire que le précédent.

Ça ne serait pas la première fois, songea-t-il.

Faute d'autre option, il fit la seule chose possible.

Accélérer !

CHAPITRE XXVII

Picard ne s'était jamais senti aussi frustré.

Autour de lui, il captait les vibrations de son vaisseau. Malgré le vide, elles traversaient les plaques métalliques de la coque du *Galilée*. Elles étaient la vie même de l'Entreprise.

Une vie dont Picard avait été exclu.

Beverly posa une tasse de Earl Grey sur le plan de travail.

— Ça me rend fou, dit brusquement Picard.

— Quoi, le thé ?

Le sourire de Beverly suffit à chasser un peu sa tension. Il lui en fut reconnaissant.

La semaine qu'ils venaient de passer ensemble lui avait rappelé le trésor enfui d'une autre période d'intimité, loin des responsabilités qu'ils prenaient tellement au sérieux.

— Sûrement pas, répondit Picard en humant l'arôme du breuvage. Ce n'est pas le thé, ni votre compagnie. Mais...

D'un geste, il désigna l'écran de dix centimètres de large où la planète Vulcain était réduite à un minuscule disque rouge. Le cockpit d'une navette de sauvetage ne vaudrait jamais la passerelle de son vaisseau.

Beverly s'assit sur l'accoudoir du fauteuil de Picard.

— Nous ne passerons pas le reste de nos vies à bord du *Galilée*.

— Dois-je conclure que vous croyez aussi à l'existence d'un antidote détenu par les Vulcains ? demanda Picard. Ou en auriez-vous découvert un ?

Il avait posé cette dernière question sur le ton de la plaisanterie.

Jusque-là, il n'avait divulgué à personne les révélations de Stron au sujet de Sarek. Pourtant, c'était à cause de ça qu'il pensait découvrir un antidote sur Vulcain.

— Jean-Luc, dit Beverly, les services médicaux de Starfleet font des progrès. Il y a trois jours, ils ont étudié un vieux traitement à base d'herbes klingonnes, des feuilles de trannin séchées.

« Leur résine contient un composite qui se lie parfaitement à la cosse du virogène, lui interdisant de libérer son ARN. D'une part, ça l'empêche de se reproduire et ça l'immobilise le temps que l'organisme commence à produire des anticorps. »

« Les tests indiquent que le composite de trannin peut ramener la charge virale d'un animal à zéro en une trentaine d'heures. »

— C'est très encourageant, approuva Picard. Ce traitement peut-il aussi être appliqué aux plantes ?

— Pas encore. Le composite est une macromolécule, trop grosse pour pénétrer efficacement les membranes végétales. Mais si on peut le synthétiser et le dupliquer, on aura une bonne chance de mettre un terme à la contagion animale. Autrement dit, nous pourrions enfin sortir de cette navette.

Picard prit un air faussement navré.

— Pourquoi êtes-vous si pressée ? N'appréciez-vous pas ma compagnie ?

— Ne me tentez pas ! sourit Beverly. Je pourrais effacer les fichiers, et nous resterions coincés pendant des années.

Picard fit semblant de réfléchir à la question.

Mais un détail l'intriguait.

— Comment les services médicaux ont-ils eu l'idée d'utiliser un vieux remède klingon contre une nouvelle maladie ?

— À cause d'un rapport venu d'un système affecté. Il semble qu'un docteur ait signalé des résultats positifs sur ses patients, et recommandé une étude approfondie du traitement. Elle aurait obtenu les feuilles d'un guérisseur klingon.

— Quelle chance pour nous !

— Il était temps que la chance se mette de notre côté, non ? (Le sourire de Beverly s'évanouit.) Jean-Luc, selon les services médicaux, dix-neuf systèmes sont affectés.

— Il y a une semaine, c'était moins de la moitié !

— Entre le ravitaillement et les missions de secours, Starfleet n'a plus assez de vaisseaux pour maintenir la quarantaine. Les blocus cèdent partout. La contamination s'étend.

Picard s'assit pour taper son code d'accès dans le système de communication de la navette.

Aussitôt, tous les rapports qu'il avait reçus de Starfleet au cours des trois derniers jours apparurent sur l'écran. Il les avait tous lus, mais il vérifia à nouveau leur en-tête.

— Mes mises à jour parlent de neuf systèmes.

Beverly se pencha pour regarder par-dessus son épaule, et comprit immédiatement.

— Regardez les dates. Ces rapports étaient déjà vieux de quatre ou cinq jours quand ils vous sont parvenus.

Picard ouvrit le rapport le plus récent et déchiffra les informations de routage qui l'accompagnaient. Elles étaient horriblement complexes. Le texte avait transité par quantité de bases stellaires, de relais subspatiaux et de

vaisseaux éparpillés dans la galaxie avant d'atteindre l'Entreprise. Le trajet, qui aurait dû prendre une demi-journée, avait duré cinq.

— Le réseau de transmissions subspatiales est en train de se désagréger, constata Picard, livide. Il manque des bases stellaires, des stations... Comment les communications médicales peuvent-elles avoir tant d'avance sur les miennes ?

Beverly saisit son code d'accès et fit apparaître sur un autre écran les bulletins médicaux les plus récents. Du doigt, elle désigna leurs données de routage.

— Les rapports militaires partent des Quartiers Généraux de Starfleet, sur Terre. Les bulletins médicaux viennent de la base stellaire 515.

Confrontée à un problème d'une telle gravité, Starfleet décentralisait sa structure de commande pour assurer des réponses plus rapides. Picard savait par expérience que les installations médicales de la base 515 étaient ce qui se faisait de mieux.

Mais la différence entre les délais de routage signifiait que les Quartiers Généraux et les services médicaux n'étaient plus en communication directe.

— Ils ne peuvent plus coordonner leurs actions, conclut Picard.

Il s'enfonça dans sa chaise et se passa les mains sur le visage d'un air las.

— Beverly, même si nous découvrons l'antidote des Symétristes sur Vulcain... Ou si ces feuilles klingonnes peuvent éliminer toutes les formes du virogène... Si le démantèlement du système de communication se poursuit, Starfleet ne pourra pas faire circuler ses découvertes. Et comme la portée du virogène continue à doubler toutes les semaines...

Beverly n'eut pas besoin qu'il effectue le calcul.

— En moins de trois mois, tous les mondes de la Fédération seront contaminés, acheva-t-elle.

Picard tourna la tête vers la baie ; ses épaules s'affaissèrent.

— Docteur, pourquoi ne m'avez-vous pas communiqué vos bulletins médicaux ?

Il sentit Beverly se raidir.

— Parce que, capitaine, répliqua-t-elle sèchement, je n'avais aucune raison de croire qu'ils différeraient des rapports.

Picard regretta aussitôt sa question. Il se demanda combien de fois au cours de la semaine précédente, cette conversation avait eu lieu dans les bases stellaires et sur les vaisseaux de la Fédération.

— Pardonnez-moi, Beverly, dit-il. Je ne voulais pas vous parler sur ce ton. La jeune femme comprit. Elle lui posa une main sur l'épaule.

— La Fédération a affronté de pires dangers, Jean-Luc.

— Nous aussi, ajouta Picard.

Beverly était proche, compatissante... Il lui prit les mains. Elle se pencha vers lui, les lèvres offertes.

— Capitaine ?

Will Riker venait d'apparaître sur l'écran.

Beverly se redressa si brusquement qu'elle faillit tomber de l'accoudoir du fauteuil.

Picard répondit sur un ton égal, comme s'il ne s'était rien passé d'extraordinaire.

— Oui, numéro un ?

En toute autre circonstance, Riker n'aurait sans doute pas pu retenir un petit sourire. Là, il fit comme s'il n'avait rien vu, ou comme si ça lui passait au-dessus de la tête.

— Monsieur, nous venons d'entrer en orbite, mais les autorités vulcaines n'ont pas été informées de notre arrivée.

Picard n'en fut guère surpris.

En quittant le système d'Alta Vista, il avait envoyé le nouveau plan de vol de l'Entreprise par les canaux habituels. Mais le système de communication était en si piteux état que le message n'avait peut-être même pas atteint la Terre.

— Les vaisseaux que nous avons réclamés sont-ils arrivés ?

Riker secoua la tête.

— Le lieutenant Rolk a contacté les quinze vaisseaux présents dans le système vulcain. Huit se proposent de nous aider à chercher la base des Symétristes. Six autres partent effectuer des missions de secours. Ils ne veulent pas se détourner de leur route.

— Et le quinzième ? s'enquit Picard.

— C'est assez curieux. Il est retenu dans un spatioport civil.

Picard haussa les sourcils.

— Rolk a transmis une demande d'informations aux autorités vulcaines, expliqua Riker. Officieusement, j'ai découvert qu'une fonctionnaire a contacté Starfleet pour s'enquérir d'une possibilité de mutinerie. Le vaisseau est normalement assigné à une mission de secours près de la frontière klingo-romulienne. Il ne devrait pas se trouver ici.

— De quel vaisseau s'agit-il ?

— Du Tobias, monsieur. Sous les ordres du commander Christine MacDonald.

Picard connaissait ce vaisseau scientifique standard qui servait Starfleet depuis des dizaines d'années. En revanche, le nom de Christine MacDonald ne lui disait rien.

Des questions l'assaillirent. Pourquoi le Tobias avait-il abandonné son poste ? Plus important, pourquoi des mutins seraient-ils venus sur Vulcain au lieu de se rendre dans un système non-aligné ?

Starfleet tirait des ressources considérables de Vulcain, et il n'était pas question d'interférer dans cette affaire. Surtout si Picard devait convaincre les autorités que les Symétristes étaient peut-être à l'origine de l'épidémie.

— A-t-on des nouvelles de la base stellaire 718 ? demanda-t-il.

La mutinerie était un crime presque inconnu de Starfleet. Mais sur les vaisseaux, la dissension et la peur ne tarderaient pas à se répandre plus vite que le virogène.

Riker fronça les sourcils. Picard lui trouva l'air hagard. Prisonnier du Galilée, il perdait de plus en plus le contact avec son équipage.

— Le secteur de la base 718 est coupé du reste de la galaxie.

Picard soupira.

— D'autres mauvaises nouvelles ?

— J'ai essayé de parler avec le commandement local. Mais l'amiral Strak et son équipage sont partis à bord de l'Intrépide il y a cinq jours, et...

— Ils ont quitté le système vulcain ? s'étonna Picard.

— Une situation d'urgence sur Bajor. Ce sont les Cardassiens et le Dominion, monsieur. Sachant que la flotte est débordée, ils sont en train de tester nos défenses et notre temps de réaction.

« Les services secrets rapportent également une concentration de vaisseaux romuliens le long de la Zone Neutre. Les alertes viennent de partout. »

Picard se leva.

— Pourquoi ne m'en parle-t-on que maintenant, commander ?

— Parce que ces alertes n'ont pas encore été transmises au commandement vulcain. Rolk dit que les installations locales de Starfleet ne fonctionnent qu'à dix pour cent de leurs capacités normales ; la plupart des synthétiseurs sont partis avec les missions de secours, et il ne reste plus de pièces de rechange.

Tous les capitaines de vaisseaux étaient préparés à poursuivre leur mission en l'absence de contact avec leurs chefs. C'était la nature même de leur travail.

Mais ce genre de situation se présentait généralement aux confins de la galaxie. Être coupé de tout au cœur de la Fédération, dans le système de Vulcain, semblait impensable.

Et, en temps de crise, inacceptable.

Picard tenta de contrôler sa voix. Montrer sa colère ne servirait à rien. Il devait rechercher la base des Symétristes, et seul Starfleet pouvait lui donner l'influence nécessaire pour persuader les autorités civiles vulcaines d'autoriser une telle intrusion.

— Will, Starfleet est-il toujours présent dans le système vulcain ?

Riker hésita, comme s'il avait conscience de l'absurdité de la question. Sa réponse fut prudente mais ferme.

— Pour ce que j'en sais, toutes les bases stellaires sont intactes et opérationnelles, bien que leur personnel ait été réduit au minimum. Quant au

commandement... J'ai bien peur qu'il n'en reste pas trace. Vous êtes le plus haut gradé du système.

Picard fut submergé par un sentiment d'impuissance totale.

S'il n'était pas prisonnier du Galilée... S'il avait pu s'asseoir dans son fauteuil et reprendre le contrôle de la situation...

Mais pour contrôler, il fallait des informations.

Son vaisseau et lui n'étaient que les outils de la Fédération. Ils avaient des devoirs à remplir des capacités à utiliser.

Pourtant, faute de directives, l'Entreprise se retrouvait aussi amorphe que si une mine l'avait touché de plein fouet.

La situation était intolérable.

Et Picard ne permettrait pas qu'elle s'enlise.

Il se rassit, Beverly resta debout à côté de lui.

— Commander Riker, à la lumière des circonstances extraordinaires entourant notre présence dans l'espace vulcain, notamment ma conviction que l'épidémie est une attaque délibérée, et conformément aux règlements de Starfleet, j'institue une alerte de niveau un.

Picard vit que Riker comprenait la gravité de sa décision ; pourtant, il ne protesta pas.

Coupé de ses chefs, le capitaine de l'Entreprise venait de faire une déclaration de guerre.

Picard saisit sa tasse.

— Que Rolk alerte les commandants des autres vaisseaux de Starfleet. Je veux qu'ils se rassemblent dans leurs salles de conférences dans une heure, pour que je leur décrive les recherches à effectuer.

« Contactez aussi les membres du gouvernement vulcain et conviez-les à la réunion en tant que simples observateurs. Insistez bien là-dessus. Nous nous efforcerons de les déranger le moins possible au cours de nos investigations, mais rien ne pourra nous empêcher de les mener à bien.

— Oui, monsieur.

Picard allait couper la communication quand il sentit la main de Beverly sur son épaule.

— Excusez-moi, capitaine. Mais si nous voulons vraiment scanner vulcain dans les meilleurs délais, nous devrions faire relâcher le Tobias et lui envoyer du personnel venu d'autres vaisseaux.

Picard n'eut pas besoin de réfléchir. Le vaisseau scientifique possédait des senseurs automatiques, immédiatement opérationnels, qui pouvaient leur être d'un grand secours.

— Excellente suggestion. Occupez-vous en, numéro un.

Riker hocha la tête.

— Tout de suite, monsieur.

— Je me tiens à la disposition du représentant vulcain qui émettra les objections les plus véhémentes à notre présence, ajouta Picard.

Riker sourit.

— Je suis certain qu'ils se battront pour avoir cet honneur.

Puis il disparut de l'écran.

Beverly s'assit sur le siège du copilote pendant que Picard s'étirait sur le sien. Du coin de l'œil, il vit que la jeune femme l'observait.

— Oui ?

— Depuis que je vous connais, vous avez toujours respecté la hiérarchie. Même en situation de crise, vous avez toujours aimé faire partie d'une équipe.

Picard lui fit face.

— Auriez-vous aussi des talents de psychiatre ?

La jeune femme sourit.

— Si je ne vous connaissais pas aussi bien, je dirais que vous vous amusez plus sans le soutien de Starfleet.

— Agir en solitaire est parfois très excitant, convint Picard. Et ça permet de faire les choses plus vite.

Beverly redevint sérieuse.

— Mais est-ce que ça permet de les faire bien ?

Picard comprit ce qu'elle voulait dire.

L'adaptabilité était la clé de la survie. Pour le comprendre, il lui avait fallu obéir pendant des années à une organisation qui n'existerait peut-être plus dans trois mois.

— Avoir une certitude absolue nécessite du temps, Beverly. C'est un luxe que ni la Fédération ni moi n'avons plus.

La jeune femme ne répondit pas, se contentant de regarder Vulcain tourner sur l'écran.

Picard décida de savourer ce silence. Une fois que Riker aurait pris contact avec Vulcain et les autres vaisseaux, c'en serait fini de la paix.

Il sirota son thé.

Qui était froid.

Alors, comme tant d'autres choses dans sa vie, Picard le mit de côté.

CHAPITRE XXVIII

Le problème était insoluble.

Kirk, Spock, Srell, Christine, M'Benga et Barc étaient prisonniers d'un atelier de réparation des réacteurs, dans le hangar principal du spatioport. La pièce circulaire était plutôt étroite, mais haute de vingt mètres, assez pour désassembler la plupart des réacteurs à impulsion, y compris celui qui trônait pour l'heure sur la plate-forme centrale.

Par les portes entrouvertes filtraient les vibrations des machines antigrav, le fracas des conteneurs métallique qui s'entrechoquaient et les cris des dockers. De l'autre côté du hangar, à cinq cents mètres du petit groupe, un mur aux nombreuses baies vitrées fermait la zone de sécurité où des navettes de maintenance s'agitaient autour d'une poignée de vaisseaux.

Dont le Tobias.

Le problème se trouvait là. Entre l'atelier de réparation et le mur du hangar se dressaient trop de postes de garde, d'inspecteurs de la sécurité et de stations d'identification. Les six fugitifs n'avaient aucune chance d'atteindre le sas de la zone de sécurité.

Et même s'ils arrivaient jusque-là, les deux gardes vulcains qui flanquaient le sas ne leur feraient certainement pas de cadeau.

— Nous sommes faits, grogna Barc. On n'y arrivera pas.

— On peut toujours y arriver, corrigea Kirk. Ça n'est qu'un autre Kobayashi Maru.

Il savait que l'Académie utilisait toujours ce scénario sans issue pour entraîner ses étudiants.

Il jeta un regard interrogateur à Christine, attendant qu'elle proteste. Il pourrait alors lui expliquer comment il avait réussi le test, et souligner sur l'intérêt de regarder les problèmes selon une perspective différente. Christine étudia soigneusement la disposition du hangar.

— Hélas, il n'y a pas d'ordinateur que nous puissions reprogrammer.

Kirk écarquilla les yeux.

— Vous savez comment sauver le Kobayashi Maru ?

Il avait été le premier cadet à le faire. Le premier à gagner.

Christine haussa les épaules.

— Qui ne le sait pas ? Le test consiste à trouver de nouveaux moyens de changer les paramètres. C'est la seule façon de réussir.

Kirk se consola en se disant qu'il avait ouvert la voie aux autres. Cela dit, Christine n'avait peut-être pas besoin de ses leçons.

Il se tourna vers l'ingénieur tellarite.

— Barc, vous êtes familiarisé avec ce genre d'installations. Y a-t-il des tubes de Jeffries qui passent sous cette salle et sous le hangar ?

— Vous pensez que nous pourrions nous introduire dans la zone de sécurité par un tunnel ?

— Ce serait un bon début. À condition de ne pas se tromper d'itinéraire et de ne pas atterrir dans un broyeur, grimaça Kirk.

Barc se gratta les poils du museau.

— Si j'avais un tricordeur et une prise anaphasique...

Il se dirigea vers un poste à outils, réfléchissant à voix haute.

Christine désigna un écran de diagnostic.

— Il nous faudrait peut-être un plan B. D'après le planning, l'équipe suivante sera là dans huit minutes.

Kirk se sentit embarrassé. La jeune femme avait posé le doigt sur un détail critique qui lui avait échappé.

Il regarda autour de lui et vit une rangée de vestiaires contre le mur du fond.

— Voyons si nous pouvons trouver des déguisements. Des combinaisons d'ingénieur, par exemple.

Il indiqua aux autres de le suivre.

— On ferait mieux de parlementer avec les Vulcains, grommela M'Benga en contournant la plateforme.

— Ce serait illogique, docteur, fit remarquer Srell.

M'Benga toisa le Vulcain, mais le laissa s'expliquer sans l'interrompre.

— Si nous nous remettons entre les mains des autorités, elles ne se contenteraient pas de nous placer en observation. Cette fois, elles arrêteraient l'ambassadeur Spock et moi, puis vous remettraient à la sécurité de Starfleet.

« Divisés, il nous serait encore plus difficile d'agir. De plus, nous nous retrouverions loin du Tobias, ce qui limiterait nos possibilités d'évasion. »

— Je ne vois pas pourquoi, protesta M'Benga. Si nous disons la vérité, les Vulcains verront que nous ne sommes coupables de rien, donc ils ne nous jeteront pas en prison. Osez dire que c'est illogique !

Kirk et Spock échangèrent un regard amusé. Ils devinaient ce qui allait suivre, mais ils voulaient entendre la réponse du jeune Vulcain.

— Songez aux raisons qui nous ont conduits ici, l'ambassadeur et moi, commença Srell. Nous recherchons une organisation criminelle, capable

d'infiltrer les Corps Diplomatiques et d'assassiner notre diplomate le plus respecté.

« L'enquête nous a conduit à un autre vénérable Vulcain qui aurait pu nous éclairer sur les circonstances de la mort de Sarek. Au moment où nous lui avons rendu visite, des tueurs ont frappé et l'ont éliminé. »

« J'en déduis que les responsables de la mort de Sarek sont capables d'intercepter des communications privées et d'infiltrer les organisations vulcaines. Ça expliquerait comment ils ont eu vent de notre présence chez Tarok, et pourquoi les autorités sont arrivées si vite sur les lieux du crime. »

En fouillant les premiers vestiaires en compagnie de Spock, Kirk écouta avec nostalgie la réplique de M'Benga. Le docteur et le Vulcain lui rappelaient une autre paire d'amis. Il se demanda ce que l'avenir leur réservait.

M'Benga et Srell continuèrent à débattre en ouvrant une seconde série de vestiaires. Christine s'attaqua à une troisième.

— Très bien, dit M'Benga. Mais ça ne concerne que l'ambassadeur et vous. L'équipage du Tobias n'a rien à voir avec ça.

— Mon cher docteur, puis-je vous rappeler cela : quelle que soit la raison de votre présence sur Vulcain, elle vous a conduit dans la propriété de Tarok au moment même de son assassinat !

M'Benga plissa les yeux.

— Et c'est une chance pour vous. Sinon, les autres vous auraient taillés en pièces.

Dans le premier vestiaire, Kirk découvrit des outils, une gourde et une paire de lunettes protectrices. Il leva la tête vers l'écran. Plus que six minutes avant l'arrivée de la relève.

— Monsieur Srell soulève un point intéressant, fit-il remarquer. Le Tobias est venu ici pour les mêmes raisons que Spock et lui, ou presque. Nous recherchons une organisation capable d'intercepter les communications de Starfleet. Seul le crime était différent : ceux que nous poursuivons sont peut-être responsables du décès de millions, sinon de milliards de personnes.

— Dans la propriété de Tarok, vous m'avez dit être venu pour moi, s'étonna Spock.

— Qui d'autre aurait pu m'aider à enquêter sur un groupe terroriste vulcain ? La plupart des gens ne croient pas que ça puisse exister.

— Parce que ça n'existe pas, s'entêta Srell.

— Pourtant, nous sommes en train de parler d'assassins vulcains comme si c'était la chose la plus naturelle du monde.

M'Benga prit l'air songeur.

— L'idée d'une organisation criminelle vulcaine me dépasse déjà. Ne me dites pas qu'il pourrait y en avoir deux !

Kirk jeta un coup d'œil à Spock, mais ce fut Srell qui donna l'inévitable réponse :

— La probabilité est de l'ordre d'une sur 10 126 582 300,9999... À peu près.

— À peu près ? répéta M'Benga, méprisante.

Srell se raidit, ne comprenant pas que le docteur le faisait marcher.

— Ce calcul est basé sur le nombre de Vulcains qui ont vécu sur la planète depuis la Réforme. Il suppose que toute organisation terroriste doit comporter au moins dix membres.

« En tenant compte de l'imprécision des statistiques démographiques remontant aux premiers siècles de la paix de Surak, je peux me tromper d'une décimale ou deux. D'où l'expression « à peu près ».

— Voulez-vous dire qu'il existe des terroristes vulcains répertoriés ? demanda Kirk avant que M'Benga puisse placer une autre remarque acide.

Les mathématiques ne l'intéressaient pas, mais cette révélation... La fouille des vestiaires et l'arrivée imminente de la relève pouvaient attendre.

Srell eut l'air peiné, comme s'il venait de révéler un secret planétaire.

— Sans compter les individus dont les actions violemment antisociales ont découlé d'une emprise mentale extraterrestre ou de dommages cérébraux, on a recensé trois cent douze Vulcains ayant commis des actes terroristes au cours du dernier millénaire.

Kirk regarda Spock.

— C'est exact, confirma celui-ci.

Kirk fut abasourdi. Il pensait que les Vulcains responsables de l'épidémie étaient des aberrations modernes, peut-être influencés par une éducation exotique sur un monde colonial.

Mais Vulcain possédait déjà une histoire criminelle. Étonnant. Au cours de ses nombreuses conversations avec Spock, jamais son ami n'avait évoqué semblable problème.

— Quel raisonnement pourrait faire croire à un Vulcain que commettre un acte de terrorisme est logique ? s'enquit Kirk.

Christine désigna l'écran.

— Quatre minutes.

Srell ne se servit pas de cet avertissement pour se dérober à la question. Surtout quand il vit le regard de Spock posé sur lui : celui d'un maître qui veut savoir ce que son élève a retenu de leurs leçons.

— Les actes terroristes sont restés rares sur Vulcain. Ce sont l'expression de théories politiques extrêmes, par le passé, des tentatives sporadiques de retour aux philosophies violentes qui nous gouvernaient avant Surak.

Kirk crut discerner une possible connexion.

— Si le terrorisme est né de la politique, ça implique qu'il était organisé, n'est-ce pas ?

— Exact, acquiesça Srell.

Même avec l'approbation de Spock, le jeune homme répugnait à parler de ces événements embarrassants pour Vulcain.

— Y a-t-il une possibilité qu'un de ces groupes extrémistes existe encore aujourd'hui ?

— C'est-à-dire... Tout dépend... S'il sont passés à la clandestinité...

— Dieux du Ciel ! s'exclama M'Benga. Crachez-le. Oui ou non ?

— Oui, dit Srell à contrecœur.

— Quels groupes ? Quelles étaient leurs activités ? Lesquels ont le plus de « chances » d'être encore agissant ?

Srell leva les yeux vers le plafond de l'atelier.

— Les Adeptes de P'Tel, commença-t-il comme s'il lisait une liste qu'il était seul à voir. Une guilde d'assassins datant du temps de Surak. Certains disent qu'ils perpétuent leurs traditions secrètes chez les Romuliens.

Kirk se tourna vers Spock.

— Qu'en pensez-vous ? Pourrait-il y avoir un rapport avec les Romuliens ?

— J'en doute. Ils savent qu'une Fédération forte est nécessaire pour faire filer droit l'Empire Klingon. Il n'est pas dans leur intérêt de la déstabiliser, encore moins avec une arme biologique qui pourrait contaminer leurs propres planètes.

Kirk reporta son attention sur Srell.

— Qui d'autre ?

— Les Kahrilites. Un petit groupe qui s'est battu pour l'indépendance d'un district du sud il y a plus de trois siècles. Mais on leur a accordé ce qu'ils voulaient et ils ont disparu de la circulation.

« Les Fidèles de la Bande Cuprique. Leur logique erronée les pousse à juger l'intelligence impossible chez les êtres dont le sang ne contient pas de cuivre. Ils étaient actifs à l'époque où furent formulés les protocoles vulcains de Premier Contact. »

Kirk vit que l'intérêt de Spock était piqué.

— Qu'y-a-t-il ?

— Dans sa confession holographique, Ki Mendrossen disait avoir espionné les activités de mon père concernant la révision des protocoles de Premier Contact de Starfleet.

« Mais Vulcain n'est qu'un des cent cinquante mondes de la Fédération. Nous vivons dans une société interplanétaire. Je ne pense pas que le champ d'action de la Bande Cuprique puisse s'étendre jusque là. »

Kirk fit signe à Srell de continuer.

— Les Binaires, opposés à l'introduction de circuits informatiques duotroniques. Le Groupement de Traxton. Ils suivent une école de logique différente de celle de Surak. La Source Centrale. Des opposants agressifs à l'abolition de la monnaie.

Srell marqua une pause et décroisa les mains.

— Une poignée d'autres individus violents ont agi seuls pour des raisons politiquement douteuses. À ma connaissance, c'est à ça que se limite le terrorisme vulcain.

Kirk sentit son excitation retomber.

Sa première idée devait être la bonne : les Vulcains impliqués dans la propagation du virogène appartenant à un groupe récent corrompu par une influence extraterrestre.

Spock le fit aussitôt changer d'avis.

— Srell, tu n'as pas mentionné les Symétristes.

Son assistant ne se démonta pas.

— Leurs motivations n'étaient pas politiques...

Jim consulta à nouveau l'écran. Le temps pressait, mais il devait savoir.

— Parlez-moi des Symétristes, demanda-t-il à Spock.

— Il y a plus de deux siècles, un groupe de scientifiques s'est alarmé des conséquences écologiques qu'aurait l'exploration de la galaxie.

— C'étaient des écologistes, pas des activistes politiques, insista Srell.

Kirk nota avec intérêt cette différence d'opinion entre l'élève et le maître.

— Exact. Mais les problèmes auxquels ils s'intéressaient étaient politiques, dit Spock.

Christine leva une main.

— Tout ça est fascinant, mais il nous reste à peine deux minutes pour sortir d'ici.

M'Benga jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Ne pouvons-nous sceller les portes ? Ça nous ferait gagner du temps.

Kirk et Christine répondirent :

— Ils se contenteraient de téléporter une équipe de gardes, dit Jim.

— Avec tous les téléporteurs du spatioport ce serait un jeu d'enfants, fit Christine.

Ils se regardèrent, frappés par une même pensée.

Puis ils levèrent la tête vers le réacteur, beaucoup trop volumineux pour être entré par les mêmes portes qu'eux.

Et celles-ci constituaient la seule issue de l'atelier.

— Barc ! crièrent Kirk et Christine en même temps.

Le Tellarite leva la tête en grognant.

— La plate-forme ! lança Christine.

— C'est un téléporteur de fret ! ajouta Kirk.

Barc dansa de joie et fit signe aux autres de le rejoindre pendant qu'il cherchait la console de commande.

Kirk n'avait pas oublié ce qui les avait conduits jusque-là.

— Srell, quels actes de violence les Symétristes ont-ils commis ?

— Souvenez-vous que c'étaient autrefois des scientifiques respectés, dit le jeune Vulcain en se hissant sur la plate-forme.

Kirk s'émerveilla de son contrôle émotionnel. Son propre cœur battait la chamade.

— Des factions hérétiques, plus tard, se sont livrées en leur nom à des actes de violence. Peu après, un mouvement populaire a entraîné l'abandon de la cause sur Vulcain.

— « La cause », répéta Jim. Spock, qu'ont fait les Symétristes ?

Il vit que le Vulcain sentait son excitation, même s'il n'en comprenait pas encore la raison.

Spock prit pied sur la plate-forme et tendit la main pour aider M'Benga à se hisser près de lui.

— Si mes souvenirs sont exacts, ils abordaient les vaisseaux coloniaux et prenaient des otages pour sauver des planètes vierges de la contamination écologique. Ils empoisonnaient les sources d'eau et les réserves de nourriture pour forcer les colons à se relocaliser. Ils...

Kirk fît un bond.

— Kodos ! s'écria-t-il.

Srell le dévisagea, impassible. Spock eut l'air intrigué.

— Kodos l'Exécuteur ? Sur Tarsus IV ? demanda Christine en rejoignant ses compagnons.

— Tarsus ? répéta M'Benga. C'est un des premiers systèmes qui fut frappé par le virogène.

— À l'époque où Kodos était gouverneur, les réserves de grain de la colonie ont été infectées par... un champignon, balbutia Kirk, submergé par ses souvenirs. Ce boucher a fait massacrer quatre mille colons. Pour leur donner une leçon ?

— C'est une hypothèse intéressante. Suite à la mort de Kodos, à bord de l'Entreprise, je me suis renseigné sur les événements de Tarsus IV, répondit Spock. On n'a jamais découvert l'origine de l'infection, si bien que le sabotage n'est pas à exclure.

« Les réserves devaient permettre à la colonie de tenir trois semaines, le temps qu'il fallait pour être ravitaillée par le monde le plus proche. Mais à l'époque, les Romuliens étaient en train d'installer plusieurs avant-postes sur les frontières extérieures de la Zone Neutre. »

« Craignant la réouverture des hostilités, Starfleet avait fermé toutes les voies de transport. Tarsus IV ne put être ravitaillée. Seule une mission de

secours conduite par les Forces Terriennes parvint à sauver une partie des colons. »

Kirk plissa les yeux.

— Les Forces Terriennes ? Les Vulcains n'ont-ils pas participé à cette mission ?

Spock réfléchit un moment, puis secoua la tête.

— Pas d'après les archives.

Kirk fronça les sourcils.

— C'est curieux. Je me souviens pourtant...

Il fut interrompu par un éclair de lumière bleue. Une sirène retentit dans le hangar principal.

— Ont-ils constaté notre évasion ? demanda M'Benga, inquiète.

— Non, c'est le signal de la relève, grogna Barc. (Il brandit la télécommande de la plate-forme.) Il nous reste soixante secondes. Juste le temps de vous rejoindre.

M'Benga lui jeta un regard inquisiteur.

— Tu nous renvoies bien à bord du Tobias ?

Barc découvrit les dents.

— Non, docteur, je nous téléporte dans le bureau de notre juge. Qu'est-ce que vous croyez ?

— C'est un téléporteur de fret, dit M'Benga. Et nous n'en sommes pas précisément...

Le Tellarite sourit, ses petits yeux noirs brillant de satisfaction.

— Si c'est tout ce qui vous tracasse, disons que j'ai quelque peu modifié les paramètres.

M'Benga eut l'air soulagé.

Ils attendirent.

Christine s'approcha de Kirk.

— Pensez-vous que Kodos était un Symétriste ? Et que ce qui s'est passé sur Tarsus IV constituait un-galop d'essai pour ce qui se produit à l'échelle de la Fédération ? Bones a raison : ce fut le premier monde victime de l'épidémie.

Kirk voulut répondre, mais un souvenir flottait à la limite de son conscient. Pourquoi était-il persuadé que des Vulcains avaient pris part à la mission de secours ?

— Jim se trouvait sur Tarsus IV durant la première crise, expliqua Spock. Il fut l'un des neuf témoins oculaires de la première vague d'exécutions.

Se méprenant sur les raisons de sa préoccupation, Christine posa une main sur l'épaule de Kirk.

— Jim, je suis désolée. Votre famille... ?

— Ma mère était sur Terre, mon père sur son vaisseau, précisa Kirk.

Spock, Kodos a dit quelque chose...

— Voulez-vous parler de son discours aux victimes ?

Comme s'il avait de nouveau treize ans, Kirk entendit une voix impitoyable. Il prononça tout haut les mots qu'il ne pourrait jamais oublier.

— « La révolution est victorieuse... Mais la survie du plus grand nombre exige des mesures radicales... »

— Oui ! coupa Spock. Mendrossen en parlait dans sa confession. « Pour le bien de la cause, pour le bien de la révolution... »

Kirk tapa du poing dans sa paume droite.

— C'est ça ! Ce n'est pas ce que Kodos a dit sur Tarsus IV, mais à bord de l'Entreprise !

M'Benga jeta un regard nerveux autour d'elle.

— Barc, je croyais qu'on se téléportait dans soixante secondes ?

— Exact, confirma le Tellarite.

Il consulta sa télécommande. D'après le compte à rebours, il restait cinq secondes.

De l'autre côté de l'atelier, les portes s'ouvrirent et les voix d'une équipe de techniciens se firent entendre.

— Vous avez parlé à Kodos ? s'exclama Christine, incrédule.

Kirk entendit le bourdonnement des circuits de la plate-forme. Il prit la main de la jeune femme.

— Plus tard, dit-il alors qu'une lumière dorée les enveloppait.

Mais il savait qu'il avait trouvé la réponse.

Et compris ce qui se passait.

Il ne lui restait plus qu'à le prouver.

CHAPITRE XXIX

— Vous me pardonneriez, capitaine Picard, car ma logique est peut-être incertaine, mais vous venez de déclarer la guerre à Vulcain au nom de la Fédération.

En toute autre circonstance, Riker aurait ri. Mais la tension, dans la salle de conférences, avait atteint un niveau dangereux.

Data et lui partageaient la table avec huit capitaines de vaisseaux et trois représentants du gouvernement vulcain. Ils étaient tous âgés de plus d'un siècle, et leurs robes resplendissaient de gemmes.

Solok, le plus vieux des trois, regardait l'écran de la salle. Les lumières se reflétaient sur son crâne chauve. Derrière lui, l'immense masse écarlate de Vulcain emplissait la baie vitrée.

Quelque part au-dessus de l'équateur, des éclairs illuminaient de gros nuages sombres.

Sur l'écran, Picard ne cilla pas.

— Avec tout le respect que je vous dois, Représentant Solok, le temps n'est pas aux débats stériles. J'ai simplement déclaré la guerre, sans préciser contre qui.

— Capitaine, vous avez déclenché une alerte de Niveau Un. C'est une agression.

« Puis vous avez informé le gouvernement vulcain qu'une flotte de neuf vaisseaux cernerait notre planète et la soumettrait à un balayage radar pour localiser la base de votre « ennemi ».

La Représentante T'Pring prit la relève. Ses cheveux blancs coupés très courts révélaient ses oreilles pointues et accentuaient ses traits aigus.

— Votre fouille violera notre souveraineté, troublera de nombreuses expériences scientifiques et industrielles, et révélera la position de nos défenses d'une façon exploitable par une troisième partie. Et ce sans aucune garantie de résultat.

Le troisième et dernier représentant, Stonn, était le mari de T'Pring, comme l'avait appris Riker sur le chemin de la salle de conférences.

— Capitaine Picard, intervint-il, toutes questions de souveraineté et de lois interplanétaires mises à part, vous cherchez un ennemi basé sur Vulcain. Donc, vous venez de nous déclarer la guerre.

— Par conséquent, conclut Solok, nous vous refusons la permission de sonder notre planète.

Tous les yeux se tournèrent vers Picard.

Riker vit que le capitaine luttait pour se contrôler. Il avait prévu que le gouvernement vulcain se montrerait réticent, pas qu'il opposerait un « non » catégorique.

— Votre position est illogique, déclara-t-il avec force.

Aucun des Vulcains ne réagit. Quant aux capitaines de Starfleet, tous étaient du côté de Picard.

— Nous sommes confrontés à la plus grande menace que nos mondes aient connu. Vous avez vu les chiffres fournis par mon officier médical. L'espérance de vie de la Fédération se compte en jours, à moins qu'on trouve rapidement un antidote. La logique ne veut-elle pas que tous les moyens soient mis en œuvre pour le découvrir ?

Solok croisa les mains.

— Vos histoires de Symétristes sont de pures spéculations. Il est impossible qu'un groupe pareil puisse opérer sur Vulcain sans attirer les soupçons.

— Nous supposons, continua T'Pring, que vous avez accès à des informations que vous ne partagez pas avec nous. Autrement dit, que votre désir de violer la souveraineté de Vulcain obéit à d'autres motifs.

— Peut-être vous êtes-vous mutinés et parlez-vous en votre seul nom, ajouta Stonn.

Tous les capitaines protestèrent en même temps, mais Picard leur ordonna de se taire.

Quand il reprit la parole, il ne s'efforçait plus de masquer sa colère.

— Pour moi, votre refus de sauver la Fédération indique que vous possédez des informations que vous ne souhaitez pas non plus nous communiquer.

Solok ne broncha pas. Riker remarqua qu'il évitait de regarder Picard en face.

— Pour utiliser un terme terrien, capitaine, vos conclusions sont absurdes. À moins que vous ne puissiez nous fournir des preuves, cette réunion va prendre fin, et vous recevrez dans quelques minutes la requête de quitter notre système.

Solok, T'Pring et Stonn échangèrent un coup d'œil rapide puis se levèrent. Leur décision était prise.

— Je sais qui était le chef des Symétristes, annonça Picard.

Les Vulcains se figèrent.

— Était ? répéta Solok.

— Il est mort voilà cinq ans. Mais sa réputation et ses relations pourraient expliquer qu'un groupuscule terroriste ait réussi à garder son existence secrète sur Vulcain.

— Voulez-vous nous communiquer le nom de ce chef ? demanda Solok.

— L'ambassadeur Sarek.

Le silence tomba sur la salle de conférences. Visiblement, ni les capitaines ni les Vulcains n'en croyaient leurs oreilles.

— Sarek... de ShirKahr ? souffla Solok.

— Oui, dit Picard.

Stonn et T'Pring commencèrent à parler à voix basse.

— Connaissez-vous l'ambassadeur ? s'enquit Riker pour mettre un terme à leur conversation.

T'Pring lui répondit à la manière d'une reine s'adressant à un paysan.

— Tous les Vulcains connaissent Sarek. Votre accusation est tout simplement ridicule.

— Avez-vous des preuves ? demanda Solok.

Picard porta une main à sa tempe.

— Ce que j'ai appris au cours d'une fusion mentale, sur Alta Vista III ! Je vous invite à fusionner avec moi. Vous saurez que j'ai dit la vérité.

Stonn repoussa sa chaise, prêt à partir.

— Voudriez-vous que nous nous exposions au virogène sur la foi de votre improbable théorie ?

— Représentant Stonn, intervint Beverly, Starfleet est en train de mettre au point un traitement. Si vous ou un autre membre de votre groupe devait partager notre quarantaine quelques semaines, il n'en mourrait pas...

— Ce n'est pas un prix très élevé pour connaître la vérité, renchérit Picard.

Solok hésita, comme s'il considérait sérieusement la proposition du capitaine.

T'Pring ne voulut pas en entendre parler.

— C'est aussi un piège très astucieux, dit-elle. (Elle se tourna vers Solok.) La Fédération est en danger. Il ne peut y avoir le moindre doute. Mais une partie du problème vient de Starfleet. Les événements survenus dans notre système prouvent que l'organisation est déjà déstabilisée.

« Nous ne pouvons plus lui faire confiance. Tant que nous éviterons la contamination, nous survivrons à l'effondrement de la Fédération. Il serait illogique de sacrifier notre monde pour régler une controverse stérile avec un être émotionnel. »

Riker vit Picard tirer sur sa tunique, comme s'il se préparait à lancer un ultimatum. Il devina que la réunion allait mal tourner.

— Représentant Solok, intervint-il, et si le capitaine Picard avait raison ? Même s'il n'y a qu'une petite chance, cela ne vaut-il pas quelques minutes de votre temps ?

— Pour quoi faire ? demanda Solok.

— Enquêter sur la mutinerie du Tobias. (Riker regarda T'Pring et Stonn.)
C'est bien ce qui vous inquiète, n'est-ce pas ? Que cela se reproduise sur l'Entreprise et sur tous les autres vaisseaux ici ?

Avant que T'Pring puisse répondre, Solok lança :

— C'est une requête acceptable. Comment souhaitez-vous procéder ?

— L'équipage du Tobias a été appelé à comparaître devant le juge d'un de vos spatioports. Contactons le magistrat et passons en revue les déclarations des prévenus. Ayons un entretien avec eux si nécessaire. Puis nous organiserons la fusion mentale avec le capitaine Picard.

Solok hocha la tête et se rassit.

— Étant donnés les enjeux, j'attendrai.

À contrecœur, T'Pring et Stonn firent de même.

Riker activa son commbadge et donna l'ordre à Rolk de contacter le spatioport où était prisonnier le Tobias.

Cela prit moins d'une minute. L'écran se divisa, montrant Picard et Crusher sur la moitié droite et une Vulcaine sur la moitié gauche. Elle dissimulait bien sa surprise, mais voir Solok, Stonn et T'Pring devait la prendre au dépourvu.

Riker entra dans le vif du sujet.

— Nous souhaiterions savoir ce qui a motivé vos questions à Starfleet sur une possible mutinerie à bord du Tobias.

La Vulcaine se racla la gorge, comme si elle n'avait pas l'habitude de s'exprimer devant des responsables du rang de Solok, T'Pring ou Stonn.

— Le Tobias ne se trouvait pas où Starfleet lui avait ordonné d'être. Trois personnes sont peut-être mortes à cause de son équipage. Et celui-ci a peut-être exposé notre planète au virogène.

Cette fois, même les représentants vulcains sursautèrent.

— Le capitaine du vaisseau a-t-il justifié ses agissements ? demanda Riker.

— Non. Mais on a voulu nous faire croire qu'il était ici en mission secrète.

Solok se leva brusquement.

— C'est tout ce que j'avais besoin d'entendre. (Il foudroya Picard du regard.) Êtes-vous satisfait, capitaine ? Une mission de Starfleet pour exposer notre monde au virogène ? Votre ruse de mutins est éventée.

Stonn et T'Pring soutinrent Solok. Riker réalisa qu'ils avaient perdu le contrôle de la situation. Il ne savait comment le récupérer.

Par chance, Data avait sa petite idée sur la question.

— Représentant Solok, puis-je poser une dernière question ? demanda-t-il.

Solok ne répondit pas, mais ne bougea pas non plus.

Data se tourna vers l'écran.

— Vous dites que le commandant du Tobias n'a pas expliqué ses agissements, mais que quelqu'un Ta fait à sa place. Puis-je savoir qui était ce quelqu'un ?

La Vulcaine parut l'air mal à l'aise.

— C'est une question délicate.

Elle consulta Solok du regard.

— Il est vital que vous répondiez, dit le Représentant.

Riker se félicita une fois de plus de la confiance qu'il plaçait en Data.

— L'explication nous a été fournie par l'ambassadeur Spock.

Riker vit Solok se raidir.

— Spock, le fils de Sarek ?

— Lui-même.

— Vraiment ? Possédez-vous un enregistrement de sa déclaration ?

s'enquit Solok.

La Vulcaine parut soulagée d'être implicitement déchargée de toute responsabilité.

— Je vous le transmets, monsieur.

Elle appuya sur quelques boutons ; son visage fut remplacé par des images d'archives.

Riker regarda défiler la date et l'heure en écriture vulcaine. Puis deux portes de bois s'ouvrirent. Six personnes entrèrent dans la pièce. Quatre, dont un Tellarite, portaient des uniformes de Starfleet.

Impossible de ne pas identifier Spock : toute la Fédération connaissait ses traits. Il était flanqué d'un jeune Vulcain en civil et d'un lieutenant de Starfleet qui semblait trop vieux pour son grade.

— Nom de Dieu ! jura Picard. Ordinateur, arrête sur image !

Agrandissement de la section douze !

Un instant plus tard, Riker sentit ses cheveux se dresser sur sa nuque.

Lui aussi avait reconnu James T. Kirk.

CHAPITRE XXX

Avec sa précision coutumière, Barc les fit se rematérialiser sur la passerelle du Tobias.

Quelques secondes après que les effets de la téléportation se furent dissipés, Kirk regarda Christine pivoter sur elle-même pour vérifier l'état de toutes les consoles. Il reconnut la flamme qui brillait dans ses yeux. L'instinct de propriétaire. Le Tobias était son vaisseau.

— Tu as encore réussi, Barc, dit-elle.

Le Tellarite marchait déjà vers la console d'ingénierie.

— Comme d'hab', grogna-t-il.

— Il reste tout de même un problème, fit remarquer Kirk.

Christine hocha la tête. Plus de la moitié des consoles étaient éteintes.

— Je sais. Ils ont coupé les moteurs et installé un tube de contention.

— Si nous tirons de l'énergie, ça éveillera les soupçons, dit Kirk.

— Dans ce cas, déconnectons le tube d'abord, suggéra Srell.

— Ça aussi, ça éveillerait les soupçons, objecta Spock. Et ça nous obligerait à tout remettre en marche avec une équipe de sécurité sur le dos.

Kirk regarda autour de lui. La disposition de la passerelle n'avait guère changé depuis sa première mission. Mais comment savoir quelles nouveautés technologiques se cachaient derrière les panneaux lisses des consoles ?

— Combien de temps faut-il pour faire démarrer ce vaisseau ?

— Quand l'équipage est au complet, une minute dix-huit secondes, répondit Christine.

— Et dans les conditions actuelles ?

La jeune femme jeta un coup d'œil à son ingénieur en chef.

— Qu'en penses-tu, Barc ? On lance manuellement les circuits d'alimentation en isolant les commandes de la passerelle, puis on détache le tube et on part...

— Trente minutes pour réactiver les circuits. Ensuite, pas plus de dix secondes pour démarrer les moteurs et lever les boucliers.

— Et pour passer en distorsion ? s'enquit Kirk.

Barc consulta sa console et poussa un grognement approbateur.

— Ils n'ont pas déconnecté le noyau. Je peux passer en distorsion trois minutes après le départ.

— Ça me paraît bien, approuva Christine.

— Une question, intervint Srell. Une fois que nous aurons décollé, où vous proposez-vous de nous emmener ?

La jeune femme consulta Spock et Kirk du regard.

— Si vous avez raison au sujet des Symétristes, où pouvons-nous aller ?

Kirk fut surpris que son ancien second ne réponde pas lui-même. Pourtant, une seule destination s'offrait à eux, il en était certain.

— Faites démarrer le vaisseau, et je vous conduirai où nous avons besoin d'aller, proposa-t-il.

— D'accord.

Christine éprouvait sans doute de la curiosité, mais elle n'en manifesta pas. Kirk apprécia son professionnalisme.

— Très bien. Voilà comment nous allons procéder...

La jeune femme décrivit à Jim les manœuvres indispensables pour ramener le Tobias à la vie. Barc s'occuperait de la salle des machines, pendant que M'Benga aiderait Christine à activer les boucliers.

N'ayant aucune expérience des vaisseaux stellaires, Srell demeurerait sur la passerelle en compagnie de Kirk et de Spock. Ces derniers surveilleraient les consoles individuelles et mettraient les dernières commandes en attente jusqu'au détachement du tube qui reliait le Tobias au hangar du spatioport.

Christine, M'Benga et Barc partirent s'acquitter de leurs tâches, empruntant les échelles de secours plutôt que les ascenseurs pour ne pas attirer l'attention des Vulcains.

Kirk et Spock prirent position devant les consoles scientifiques, pendant que Srell fixait l'écran principal vide. Ils n'avaient rien à faire qu'attendre.

Kirk profita de ces quelques moments de répit. Il ferma les yeux, se massa les tempes et plongea à nouveau dans son passé.

Il se retrouva sur son vieil *Entreprise*, face au célèbre acteur shakespearien Anton Karidian, un homme dont l'histoire commençait où finissait celle de Kodos l'Exécuteur.

* * * * *

Quand les vaisseaux de ravitaillement atteignirent enfin Tarsus IV, le gouverneur Kodos avait disparu. On avait retrouvé dans une navette de transfert orbital un corps si calciné qu'il fut impossible d'effectuer une autopsie. La navette étant celle de Kodos, on ne tarda pas à classer l'affaire.

Vingt ans plus tard, la compagnie théâtrale de Karidian avait embarqué à bord de l'*Entreprise*, Kirk découvrant que l'acteur et le bourreau ne faisaient qu'une seule et même personne.

Il s'était rendu dans la cabine de Kodos sans savoir s'il voulait la justice ou la vengeance.

Au lieu d'un monstre, il avait trouvé un vieil homme désespéré aux souvenirs brumeux.

Kodos n'avait pas essayé de nier son passé ou de s'expliquer. Il se sentait fatigué. À l'époque, Kirk était encore un homme jeune ; il avait méprisé ce vieillard dont il ne comprenait pas le point de vue.

« — Vous êtes un parfait symbole de notre société robotisée, lui avait dit Kodos. Mécanisé, informatisé et plus tellement humain. »

Kirk ne s'intéressait pas aux divagations des anciens, mais ces mots l'avaient marqué plus qu'il ne l'aurait cru.

Il s'en souvenait avec une clarté étonnante.

« — Vous vous êtes débarrassé de votre humanité, lui avait dit Kodos, accusateur comme si c'était Kirk et non lui le coupable. Vous avez perdu le désir de faire de grandes choses par vos propres moyens. »

Plein de suffisance, de foi en sa mission et en lui-même, Kirk négligea Kodos et ses allégations.

« — Nous avons donné des outils à l'homme. Quoi de plus naturel qu'il s'en serve pour faire des choses encore plus grandes ? avait-il dit. »

Plongé dans ses souvenirs, Kirk marqua une pause. Il se demanda comment il avait survécu si longtemps sans réaliser une vérité fondamentale.

Kodos avait dit vrai, au moins en partie. Lui-même l'avait répété à Christine MacDonald en visitant son vaisseau pour la première fois : sa génération accordait trop d'importance à la machine et plus assez à l'esprit. Trop au vaisseau, et pas assez à l'équipage.

Kirk se demanda si la jeune femme l'avait vu comme il avait vu Kodos : un être incapable de comprendre, et moins encore de relever les défis de la vie moderne. Quelqu'un d'obsolète.

Il se demanda si Kodos l'avait regardé autrefois comme il regardait Christine : un lointain reflet de sa propre jeunesse, de son obstination, de son impulsivité. De son talent.

Le cycle des générations se poursuivait-il inlassablement ?

Kirk avait-il fait tout ce chemin pour découvrir l'impensable : le croque-mitaine de ses souvenirs, Kodos l'Exécuteur, avait eu raison ?

Il se souvint de la froideur avec laquelle il avait ordonné la mort des Orions sur Chai pour éviter d'autres morts.

Était-il devenu Kodos ?

* * * * *

— Tout va bien, Jim ?

La voix inquiète de Spock tira Kirk de sa rêverie.

Il vérifia rapidement les paramètres affichés sur sa console. Les lumières étaient toujours éteintes. Barc n'avait pas achevé sa tâche.

— Désolé, Spock. J'étais plongé dans mes souvenirs.

— Que vous a dit Kodos à bord de l'Entreprise ? demanda le Vulcain.

C'était le sujet de leur conversation avant que Barc les téléporte sur le Tobias, et il n'avait pas oublié.

« — J'étais un soldat qui se battait pour une cause », répondit Kirk, citant des paroles prononcées un siècle plus tôt. « J'avais un devoir à accomplir, un devoir terrible. »

Spock hocha la tête, puis se tourna vers Srell.

— Tout bien considéré, je suis d'accord avec Jim. Il est possible que Kodos ait été un Symétriste et les événements de Tarsus, un prélude à l'épidémie qui ravage la Fédération.

Le jeune Vulcain eut un imperceptible frémissement.

— Des objections, monsieur Srell ? demanda Kirk.

— Trois. D'abord, les Symétristes, du moins, ceux qui pratiquaient la violence, n'hésitaient pas à revendiquer leurs actions. Or, ça n'a pas été le cas sur Tarsus IV.

« Deuxièmement, les Vulcains n'étaient pas impliqués dans les événements de Tarsus IV.

« Enfin, bien que les réserves de Tarsus IV aient été exposées à un champignon afin d'interrompre la colonisation de la planète, il n'existe aucune preuve que la propagation du virogène dans notre galaxie soit un acte terroriste.

« Monsieur Kirk, un esprit intelligent cherche des points communs entre les faits, mais il en trouve souvent là où une enquête plus poussée démentira ses conclusions.

— Je ne suis pas d'accord, dit Spock.

À son expression, Kirk vit que son vieil ami était sur le point de révéler quelque chose qu'il aurait préféré garder pour lui.

— Si je suis dans l'erreur, je vous saurais gré de me corriger, déclara Srell avec raideur.

Même Kirk devina que le jeune Vulcain ne pensait pas ce qu'il disait.

— Mes parents étaient Symétristes, annonça Spock.

Kirk et Srell le dévisagèrent, les yeux écarquillés.

— Sarek, un Symétriste ? répéta Kirk, incrédule.

— Je l'ai appris récemment, dit Spock. Au cours de ma fusion mentale avec Tarok, juste avant sa mort.

— Je dois protester, dit Srell. La non-violence était au cœur des convictions de votre père. Ambassadeur, vous tenez vos informations de l'esprit confus d'un vieillard. Il s'est certainement trompé.

— Je n'ai pas dit que mes parents étaient des terroristes, corrigea Spock. Comme le veulent Surak et la logique, ils pensaient qu'aucune fin ne justifie la violence. Mais leur appartenance à la cause explique beaucoup de choses sur mon enfance.

Kirk vit que son ami plongeait dans ses souvenirs comme il l'avait fait lui-même quelques minutes plus tôt.

— Les conversations qui s'interrompaient dès mon arrivée. Les absences inexplicables de mon père quand il n'était pas en mission diplomatique. Beaucoup de petits incidents qui me laissaient perplexes, car ils semblaient dépourvus de sens.

« Pour des raisons légitimes, Sarek et Amanda appartenaient à une organisation haïe par la galaxie à cause des actes de violence perpétrés en son nom. C'est une découverte bouleversante après tant d'années. »

Kirk posa la question évidente.

— Spock, croyez-vous que l'appartenance de votre père au mouvement Symétriste soit la raison de son assassinat ?

Spock réfléchit une longue minute.

— La logique suggère...

— La logique ne suggère rien du tout ! coupa Srell. Comment imaginer qu'une personne à l'emploi du temps aussi chargé que Sarek trouvait le loisir de prendre part à des activités criminelles ?

Spock dévisagea son assistant comme il l'eût fait avec un gamin insolent.

— Srell, je répète que mes parents étaient des Symétristes. Mais dans l'esprit de Tarok, j'ai vu qu'ils s'étaient retirés quand il devint clair qu'on méprisait de leur influence.

— Il y a combien de temps ? demanda Kirk.

— Plus d'un siècle.

— Quel âge aviez-vous ?

— À peu près seize ans.

— Donc, aux alentours de... 2246.

Srell croisa les bras : un geste d'impatience toute vulcaine.

— Je ne vois pas ce que ça peut faire.

— En 2246, expliqua Kirk, Spock avait seize ans, moi treize. Et Kodos était gouverneur de Tarsus IV.

— Au moment où mes parents ont quitté les Symétristes..., dit lentement Spock.

Kirk suivit la chaîne logique jusqu'à sa conclusion.

— Parce que quelqu'un avait utilisé les informations dont ils disposaient pour provoquer un désastre écologique sur Tarsus IV.

— Êtes-vous sérieux ? s'exclama Srell. Suggérez-vous que l'ambassadeur Sarek soit responsable des événements de Tarsus IV ?

— Pas directement, corrigea Kirk. Mais je pense qu'il avait un lien avec eux, et que ce lien l'a ensuite poussé à se désengager du mouvement. Il a peut-être aussi causé sa mort, il y a cinq ans...

Srell se tourna vers Spock.

— Ambassadeur, allez-vous laisser ce... cet humain salir le nom de votre père ?

— Il n'a rien sali du tout. Il a simplement noté des connexions logiques entre des événements historiques. Vous feriez mieux de reconsidérer vos sentiments à son égard.

Srell réagit comme si Spock venait de le gifler.

Au même moment, quatre diodes s'allumèrent sur la console, et Kirk comprit que le temps des discussions était révolu.

Quelque part dans la salle des machines, Barc venait de reconnecter manuellement les circuits d'alimentation.

Kirk mit rapidement les connexions en attente.

— Le courant, la gravité artificielle, le contrôle environnemental et les, circuits d'impulsion fonctionnent, annonça-t-il.

Spock effectua la même manœuvre avec les boucliers remis en service par Christine et M'Benga.

— Système de navigation, boucliers et senseurs en attente.

Kirk et lui se concentrèrent sur les autres consoles qui s'allumaient à mesure que Barc, Christine et M'Benga progressaient dans le vaisseau.

Quinze minutes après leur départ, les trois compagnons se hissèrent à nouveau sur la passerelle par l'échelle de secours.

Christine était en sueur ; ses boucles blondes lui collaient au front, mais elle ne semblait pas fatiguée. Kirk identifia la cause de son excitation. Elle ne reviendrait vraiment à la vie qu'avec le Tobias.

La jeune femme se dirigea à grands pas vers les consoles.

— Barc a encore réussi ! Nous avons mis la moitié du temps prévu ! s'émerveilla-t-elle.

Kirk jeta un coup d'œil en coin au Tellarite.

— À moins qu'il ait toujours su qu'il y en aurait pour un quart d'heure, et qu'il ait fait exprès de multiplier par deux, dit-il tout bas.

Barc fronça les sourcils, l'air menaçant. Kirk sourit.

— Pas d'inquiétude : je ne trahirai pas votre secret.

Il se leva, abandonnant sa console et rejoignit Christine.

— Il ne nous reste plus qu'à détacher le tube, déclara la jeune femme alors que l'écran principal s'allumait, montrant l'avant de la soucoupe du Tobias.

Kirk aperçut deux baies vitrées dans le mur du hangar. Plus important, personne ne semblait à leur recherche.

— Ne pouvons-nous simplement reculer ? suggéra M'Benga. Pourquoi risquer d'attirer leur attention ?

— Si nous arrachons le tube en décollant, nous risquons de blesser du personnel innocent.

— De mon temps, intervint Kirk, la plupart des tubes de ce type avaient des serrures munies de chronomètres manuels, pour ne pas qu'une erreur informatique provoque une déconnexion accidentelle.

— Ce spatioport a été construit « de votre temps », dit Spock.

Kirk grimaça.

— Dans ce cas, nous ne devrions pas avoir de problème pour détacher le tube, n'est-ce pas ?

— Je vois que je me suis encore porté volontaire.

— Certaines choses ne changent jamais. Allons-y.

Kirk et Spock se dirigèrent vers l'échelle de secours, Srell sur leurs talons. Kirk redoutait une possible confrontation entre le fils de Sarek et son ardent défenseur, mais le jeune Vulcain ne cherchait pas la bagarre.

— Ambassadeur, j'aimerais faire quelque chose de concret pour participer à notre fuite, déclara-t-il.

— Votre aide sera la bienvenue, accepta Spock.

Kirk comprit que des excuses venaient d'être offertes et acceptées. Entre Vulcains, il n'en fallait pas plus.

Jim sauta, emprunta l'échelle, et gagna le pont inférieur.

En découvrant le couloir où il arriva, il se souvint qu'il n'était pas à bord d'un classe Constitution. Il ignorait où se trouvait le sas du tube.

Les Vulcains le rejoignirent quelques instants plus tard. Spock comprit aussitôt le problème de Kirk et, discrètement, pointa un doigt devant lui.

— Bâbord, couloir extérieur, section quatre, dit-il.

— Merci, monsieur Spock.

Kirk courut, les Vulcains sur les talons.

Quand ils atteignirent le sas, celui-ci était ouvert. Un tube d'une dizaine de mètres de long le reliait à un sas identique, dans la paroi du hangar.

Kirk constata avec satisfaction que ces portes-là étaient fermées. Des gardes vulcains étaient sans doute postés devant, mais tant qu'ils ne pouvaient pas le voir, il n'aurait pas à se débarrasser d'eux.

— Monsieur Srell, notre tâche est de traverser ce tunnel en évitant de nous faire voir par les hublots. Quand nous arriverons devant le sas du hangar, vous fermerez les premières portes afin de nous isoler par une double épaisseur, puis vous reviendrez ici en courant. Spock et moi réglerons les chronomètres manuels, et nous vous rejoindrons.

Srell hocha la tête. Kirk vit qu'il ne semblait pas sûr de lui.

— Vous savez fermer un sas, n'est-ce pas ?

— J'ai suivi une formation de base sur des vaisseaux de transport.

— Ça devrait aller, déclara Spock.

Ce fut tout ce que Kirk avait besoin d'entendre.

Plié en deux, il s'engagea dans le tunnel, prenant garde de passer sous les hublots disposés tous les deux mètres.

Kirk et Spock saisirent chacun un des leviers de commande du tube.

Srell fit un pas en avant.

— Appuyez sur le bouton, puis courez, lui rappela Kirk. Vous disposerez de...

Il interrogea Spock du regard.

— Quinze secondes, acheva le Vulcain.

Srell hocha la tête. Il appuya sur le bouton.

Les mauvaises portes commencèrent à s'ouvrir.

— Sortez de là ! hurla Kirk alors qu'un courant d'air s'engouffrait dans le tunnel.

Il franchit le sas au moment où les deux gardes vulcains apparaissaient. Une lumière verte clignota au-dessus de sa tête, indiquant que le tube était ouvert aux deux extrémités.

Kirk bouscula Srell et appuya sur le bouton de fermeture des deux doubles-portes.

Un garde lui empoigna le bras. Kirk fit volte-face et lui flanqua un coup de pied dans la poitrine, le projetant contre la cloison du sas. Les doubles-portes commencèrent à se fermer.

Plus que quinze secondes.

Le deuxième voulut frapper Jim, qui esquiva. Il se releva et se prépara à riposter, mais son adversaire s'effondra sur le sol, dévoilant la silhouette de Spock qui venait de lui placer sa Prise Vulcaine.

— Désolé ! se lamenta Srell d'une façon qui ne lui ressemblait pas. J'ai appuyé sur le mauvais bouton.

— Ne vous excusez pas, dit Kirk. Courez !

Plus que dix secondes.

Kirk et Spock s'élançèrent entre les portes à demi fermées du tube. Ils n'avaient pas parcouru deux mètres quand Jim réalisa qu'il n'entendait pas Srell courir derrière eux.

Il fit volte-face et découvrit le jeune Vulcain aux prises avec le premier garde...

... Qui brandissait un fusil.

La lumière du hangar se refléta un instant sur le métal vert et brillant de l'arme.

À dix centimètres de la poitrine de Srell.

Cinq secondes.

— Non ! cria Spock.

Il allait voler au secours de son assistant, mais Kirk lui saisit le bras et le retint.

— Retournez au vaisseau !

Srell leur jeta un dernier regard entre les portes presque fermées.

— Je suis désolé ! gémit-il.

Il empoigna le fuseur à deux mains, comme pour le repousser.

Trois secondes.

Le coup partit. Un éclair d'énergie bleue sortit du canon et frappa le jeune Vulcain à la poitrine. Un flot de sang vert jaillit de sa bouche.

Zéro seconde. Les portes du sas se refermèrent.

— Sreeeeeeell ! cria Spock.

— Il faut retourner au vaisseau, dit Kirk. Nous avons réglé les chronomètres !

Spock regarda son ami, les yeux pleins de désespoir. Depuis qu'ils se connaissaient, Kirk ne l'avait jamais vu aussi perturbé, même quand il avait contracté la Plaktow, une fièvre vulcaine aux effets spectaculaires.

Kirk entendit le sifflement du premier verrou. Il tira Spock par un pan de sa robe.

— Courez !

Mais il dut traîner le Vulcain pour le faire remonter à bord du Tobias.

Les deux hommes se trouvaient à cinq mètres du vaisseau quand le second verrou siffla.

À trois mètres quand le tube se détacha.

À deux quand le Tobias décompressa.

Renversé par une bourrasque, Kirk manqua se faire aspirer par le souffle. Mais il n'était pas venu jusque-là pour échouer.

Il se releva. Un pas après l'autre, il poussa Spock devant lui jusqu'à ce que son ami soit à l'abri dans le sas du Tobias et que lui-même puisse ramper à l'intérieur.

Prenant appui contre l'encadrement du sas, il dut faire appel à toutes ses forces pour lever le bras et écraser le bouton de fermeture.

Il entendit les sirènes de pressurisation du Tobias, presque couvertes par les hurlements de la tornade.

Les portes commencèrent à se fermer. Le vent diminua.

Derrière lui, le tube pendait dans le vide. Il vit que le Tobias s'éloignait déjà du mur du hangar.

Le sas fut scellé. Le calme revint.

Alors Kirk vit une chose qu'il n'aurait jamais cru possible.

Spock pleurait.

Kirk attira son vieil ami vers lui. Il comprenait son sentiment de culpabilité. Mais pourquoi sa maîtrise vulcaine volait-elle tout à coup en éclats ?

Il appuya sur un intercom mural.

Il était las de la mort. Usé par le prix à payer.

Il commençait à comprendre ce que Kodos avait ressenti. Ce qu'il avait voulu dire par : « Je suis fatigué ».

Et ça l'effrayait.

— Kirk à passerelle, dit-il. Sortez-nous de là.

CHAPITRE XXXI

Le chaos le plus total régnait dans la salle de conférences de l'Entreprise-E.

Les capitaines de vaisseaux stellaires s'étaient levés, essayant d'attirer l'attention de Picard.

Mais la voix du Représentant Solok domina le brouhaha.

— Ça ne peut pas être ce James T. Kirk.

Une fois de plus, Riker réprima un éclat de rire.

— Oh que si !

Deux ans s'étaient écoulés depuis qu'il avait vu le voyageur temporel pour la dernière fois.

Suite à la destruction de la planète borg, les ingénieurs de la base stellaire 324, autrefois chargés de concevoir des armes anti-Borg, tentaient de percer les secrets de leur moteur transdistorsionnel.

Une alliance entre les Borg et des renégats romuliens avait été vaincue grâce à James T. Kirk, un homme déjà mort deux fois. Du moins, à la connaissance de Will.

— Il semble que vous ayez eu raison, numéro un, dit Picard sur l'écran.

Riker mit un moment à comprendre ce que son capitaine voulait dire. Puis il se souvint.

Deux ans plus tôt, sur la passerelle d'un vaisseau de classe Défiant officieusement baptisé Entreprise, il avait regardé l'enfer se déchaîner sur la planète borg, certain que les flammes seraient le bûcher funéraire de Kirk.

Mais il avait vu l'expression de l'ambassadeur Spock. Et conclut que le Vulcain ne croyait pas à la mort de son vieil ami.

Riker avait confié son sentiment à Picard. Le capitaine avait compris ce que son second ne pouvait que soupçonner.

Au cours d'une fusion mentale avec Spock et Kirk, il avait vu le destin de ce dernier.

Kirk savait comment il mourrait.

Et ça n'était pas sur la planète borg.

« — Tout est toujours possible, » avait alors dit Picard.

— Nous avons raison tous les deux, corrigea Riker. (Il éleva la voix pour se faire entendre.) Et l'ambassadeur Spock aussi.

— Capitaine Picard, le gouvernement vulcain exige une explication, intervint Solok.

— J'aimerais en avoir une. Mais croyez-moi, Représentant, j'ignore les raisons de la présence de Kirk. Comme vous ignorez celles de la présence de Spock.

Picard changea de fréquence.

— Madame, demanda-t-il, quelle est la condition actuelle des gens que vous avez arrêtés ?

Sur l'écran, l'enregistrement vidéo s'effaça, laissant place au visage austère de la Vulcaine.

— L'ambassadeur Spock, son assistant et l'équipage du Tobias ont été placés dans des cellules de détention provisoire en attendant que Starfleet réponde à ma demande d'informations.

Riker leva la tête vers Picard et lut dans ses yeux le scepticisme amusé qu'il éprouvait lui-même.

— Combien de temps s'est écoulé depuis ?

— Deux heures.

Riker eut un sourire navré.

— Allez donc vérifier vos cellules. Je parie qu'elles sont vides.

— Impossible, dit la Vulcaine.

Riker haussa les épaules.

— Pas si on se fie à l'histoire.

Une lumière verte clignota soudain sous le menton de la Vulcaine. Elle baissa les yeux et haussa lentement un sourcil.

Le combadge de Riker bipa.

— Passerelle à commander Riker, appela le lieutenant Rolk.

— Ici Riker.

— Monsieur, nous avons reçu un appel de détresse d'un spatioport civil. Le navire arraisonné... Il semble qu'on soit en train de le voler.

Riker fixa Solok, essayant de retenir un sourire de triomphe.

— Je suppose que vous parlez du Tobias ?

— Oui, monsieur.

— Le vaisseau de Spock et de Kirk, donc... (Riker se tourna vers l'écran.)

Alors, êtes-vous toujours certaine que vos cellules soient pleines ?

La Vulcaine glissa les mains dans les manches de sa robe.

— Il a dû y avoir un court-circuit. C'est la seule explication.

— Si j'étais vous, je ne parierais pas là-dessus, dit Riker. Capitaine, devons-nous intercepter le Tobias ?

— Conduisez-nous au spatioport, numéro un, et dites à Rolk d'ouvrir les communications.

Riker se leva et fit un signe à Data.

— Monsieur Data, vous prenez la suite.

L'androïde regarda autour de lui. La confusion régnait toujours autour de la table de conférences.

— Bien sûr, monsieur. Mais la suite de quoi ?

— Vous trouverez bien quelque chose, dit Riker.

Il se dirigea vers un ascenseur, entra et fut ravi que la fermeture des portes coupe au milieu d'une phrase la voix sonore du Représentant Solok.

— Navigateur, conduisez-nous au spatioport, ordonna-t-il en s'asseyant. (Il appuya sur un interrupteur caché dans l'accoudoir.) Conseiller Troi, commander La Forge, votre présence est requise sur la passerelle.

Quand les portes de l'ascenseur s'ouvrirent sur Troi et La Forge, la silhouette en forme de champignon du spatioport apparaissait déjà sur l'écran.

— Où est le Tobias ? demanda Riker.

— Toujours dans le périmètre principal, monsieur, répondit Rolk. Les contrôleurs aériens disent que les portes du spatioport sont fermées.

— Plus pour longtemps, marmonna Riker.

Deanna Troi s'assit à sa gauche.

— Allez-vous envoyer des gens à bord du Tobias pour le fouiller ?

— Le Tobias est déjà occupé par son équipage... Dont l'ambassadeur Spock et James T. Kirk, dit Riker en surveillant la réaction de la jeune femme.

Troi en resta bouche bée.

— Vous plaisantez, Will ?

— Non. Vous auriez dû voir la tête des représentants vulcains quand ils s'en sont rendu compte.

Debout près d'eux, La Forge regardait le spatioport grandir sur l'écran.

— Kirk et Spock ensemble ? Il faut que je voie ça ! (Il baissa les yeux vers Riker.) Mais vous ne m'avez pas appelé pour ça, hein ?

Riker secoua la tête.

— Voilà la situation. Il y a environ trois heures, Kirk, Spock, un autre Vulcain et trois membres de l'équipage du Tobias ont été placés dans des cellules. Ils s'en sont échappés...

— Quelle surprise, ironisa La Forge.

— ... Ils ont récupéré leur vaisseau et essaient de quitter le spatioport, continua, Riker, imperturbable.

— Savons-nous où ils veulent se rendre ? demanda Troi.

— C'est ce que le capitaine entend découvrir. Rolk, continuez à transmettre les images de l'écran principal au Galilée.

Riker se tourna vers La Forge.

— Geordi, les portes du spatioport sont fermées, mais je ne doute pas un instant que Kirk réussira à sortir. Quand ce sera fait, je veux que vous arrêtiez le Tobias en lui causant un minimum de dégâts.

— Compris, commander.

La Forge alla remplacer l'enseigne qui occupait la place de Data à la console de pilotage.

Une image du Galilée apparut dans le coin supérieur droit de l'écran. Picard et Beverly se tenaient côte à côte sur le pont de la navette.

— Je suppose que vous avez tiré les mêmes conclusions que moi ? demanda le capitaine à son second.

— Sarek était le chef des Symétristes et son fils se trouve sur Vulcain dans des circonstances plus qu'inhabituelles, répondit Riker. Ça fait beaucoup de mystères d'un coup, ce qui veut dire qu'ils sont tous reliés.

— Kirk est le joker de cette partie de cartes, approuva Picard. Si Spock l'accompagne, on peut penser qu'il joue dans notre camp.

Troi intervint.

— Capitaine, la dernière fois que nous avons rencontré Kirk, il était infesté de nanites borg. Il est impossible de savoir dans quel état il est.

Un flot de décharges énergétiques provenant de la coque du spatioport illumina l'écran. Tandis qu'elles se dissipaient, Riker vit les portes s'ouvrir lentement.

— Tenez-vous prêt, monsieur. La Forge. Kirk est juste à l'heure.

Rolk s'éclaircit la voix.

— Monsieur, le spatioport signale une surcharge de son système informatique. Les portes s'ouvrent en réponse à un signal extérieur.

— Je veux bien vous croire. Navigateur, dirigez-vous vers le Tobias, arrêtez-vous à cinq cents mètres et inclinez notre proue. Je veux que ces gens sachent à qui ils ont affaire.

Sur l'écran, le Tobias sortit du spatioport à la seconde même où l'écartement des portes devint suffisant pour permettre le passage.

L'image du petit vaisseau scientifique grandit à mesure que l'Entreprise approchait de lui.

Les portes de la salle de conférences s'ouvrirent de nouveau. Riker fut content d'entendre que les disputes s'étaient transformées en murmures perplexes. Il vit Data conduire les trois représentants vulcains sur la passerelle, puis approcher de lui.

— Je suis navré, dit l'androïde, mais les Vulcains ont le droit de superviser l'activité de Starfleet dans leur système.

— Pas de problème, dit Riker. Je suis sûr qu'ils trouveront ça intéressant.

— Commander, dit La Forge, le noyau de distorsion du Tobias est en train de chauffer. Il entrera dans l'hyperm espace dans... quatre-vingt-dix secondes.

Riker se leva.

— Ouvrez une fréquence, lieutenant Rolk, et transmettez au capitaine.

— Oui, monsieur. Passage en visuel.

Riker sourit. Il aurait aimé voir le visage des Vulcains en ce moment.
Sûr qu'ils allaient trouver les quatre-vingt-dix prochaines secondes...
fascinantes.

CHAPITRE XXXII

Kirk et Spock arrivèrent sur la passerelle du Tobias au moment où le vaisseau franchissait les portes du spatioport.

Christine MacDonald occupait le fauteuil de commandement ; Barc était assis à la console de navigation, M'Benga au poste scientifique. Kirk supposa qu'il devait s'installer à l'ingénierie, pour s'assurer que le noyau de distorsion fonctionnait correctement.

Mais il ne voulait pas laisser Spock, abattu par la mort de Srell.

Barc regarda Kirk.

— J'avoue que je n'y croyais pas, mais cette séquence de reprogrammation a fonctionné. Même si j'ai dû la remettre un peu à jour.

— Une petite astuce que m'a enseigné un de vos collègues, dit Kirk, aidant Spock à s'asseoir.

— Quatre-vingt-dix secondes avant le passage en distorsion, annonça Barc. Il serait peut-être bien de me dire où on va.

Inquiet pour Spock, Kirk le quitta à regret pour se diriger vers le Tellarite. À cet instant, un énorme disque blanc envahit l'écran principal. Les sirènes rugirent.

— Boucliers à pleine puissance ! ordonna Christine. Machines arrière !

Kirk agrippa le dossier du fauteuil de Barc. Sous ses pieds, le pont vibra.

Alors, il vit le nom et le numéro inscrits sur la soucoupe.

— L'Entreprise ? lut-il, incrédule. Qu'est-ce que ça signifie ? Starfleet manque-t-il d'imagination à ce point ?

— C'est le nouveau vaisseau du nom, expliqua Christine. La tradition se perpétue.

Le vaisseau disparut et fut remplacé par un visage familier.

— Jean-Luc, grimaça Kirk. Quelle surprise !

— Jim, répondit Picard avec un sourire un peu trop chaleureux. Quel plaisir de vous revoir !

Kirk poussa Barc et s'installa à sa place devant la console de navigation.

— J'adorerais bavarder, mais le temps presse. Je suppose que vous n'avez pas l'intention de nous laisser passer ?

Il consulta les paramètres et actionna les commandes des réacteurs pour que le Tobias se remette à avancer de quelques mètres par seconde.

— Moi aussi, j'adorerais bavarder, déclara Picard. Pourquoi ne montez-vous pas à bord me raconter vos dernières aventures ?

Kirk jeta un rapide coup d'œil à la console de M'Benga. Les boucliers de l'Entreprise étaient réglés pour une navigation orbitale standard ; autrement dit, son capitaine ne s'attendait pas à avoir des ennuis.

C'était un bon point.

— Jean-Luc, faites-moi confiance. Nous n'avons pas le temps. La Fédération n'a pas le temps.

Trois cents mètres à peine séparaient les deux vaisseaux. Deux cent quatre-vingt-dix. Deux cent quatre-vingts.

— Je pense que nous pouvons vous aider, dit Picard.

Kirk constata avec satisfaction que l'Entreprise reculait. Son pilote avait pris les mesures nécessaires pour éviter une collision. Sans doute pensait-il qu'avec un équipage réduit, le Tobias ne devait pas être entièrement opérationnel.

— Nous aider à faire quoi ? demanda-t-il pour gagner du temps.

Le sourire de Picard s'évanouit. Kirk comprit qu'il venait de franchir une limite invisible.

— Vous n'êtes pas le seul qui manque de temps. Êtes-vous ici à cause des Symétristes ?

Spock se leva et rejoignit Kirk. Les deux vaisseaux maintenaient entre eux une distance de deux cent quatre-vingt-cinq mètres.

— Que savez-vous des Symétristes ? s'enquit le Vulcain.

L'expression de Picard se fit plus grave.

— Ambassadeur Spock, je suis navré que nous nous revoyions en de telles circonstances. Je regrette encore plus de vous informer que la propagation du virus résulte d'une attaque délibérée. Et que votre père appartenait à l'organisation responsable : les Symétristes.

Kirk vit la main de Spock se crispier sur le dossier de son fauteuil.

— C'est exact, admit l'ambassadeur, sa voix trahissant son désespoir.

Picard hésita, se demandant comment traiter avec un Vulcain qui montrait ses émotions.

— Ambassadeur, réfléchissez bien à ce que je vais vous dire. Je pense que la base des Symétristes est cachée sur Vulcain. Je crois aussi que nous y trouverons un antidote contre le virogène. Pour ça, nous devons soumettre votre planète à un balayage senseurs intensif.

« Autrement dit, il nous faut la permission de votre gouvernement. Trois de ses représentants se trouvent à bord de l'Entreprise. Accepteriez-vous de leur parler ? »

Spock ne répondit pas.

Kirk consulta son écran. Les moteurs de distorsion seraient prêts dans trente secondes.

— Passez-les nous, suggéra-t-il à Picard.

Son image disparut et fut remplacé par celle de trois Vulcains. Kirk reconnut le commandeur Riker et le Conseiller Troi, debout derrière eux.

Il étudia les représentants. Deux d'entre eux lui semblaient familiers.

Spock leva une main.

— Paix et longue vie, Représentant Solok.

Un Vulcain à la peau sombre et au crâne chauve lui rendit son salut.

— À vous aussi, ambassadeur.

Spock regarda les deux autres Vulcains.

— Représentante T'Pring, Représentant Stonn, j'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer.

T'Pring ? songea Kirk. Pas étonnant qu'elle me rappelle quelque chose !

La femme avait été la fiancée de Spock et Stonn la lui avait prise. Kirk avait failli se faire tuer par son ami à cause des machinations de T'Pring.

— Votre petit-fils est mort. Srell a péri bravement.

De stupéfaction, Kirk se leva.

Srell ? Le petit-fils de la femme qui aurait dû épouser Spock ? Kirk avait vu son ami traiter le jeune homme comme son propre enfant. Était-ce pour ça que sa mort l'avait tant affecté ? Srell était-il le fils qu'il n'avait pas eu ?

Kirk pensa à David. Comme il aurait voulu épargner à Spock la douleur qu'il avait connue. Une douleur cuisante que le temps n'effaçait pas.

Sur l'écran, ni T'Pring ni Stonn ne manifestèrent la moindre émotion.

— Avez-vous ramené son katra ? s'enquit T'Pring.

— Non. (Spock baissa les yeux.) Son décès fut... inattendu.

— C'est regrettable, lâcha Stonn.

Ce fut la seule oraison funèbre de Srell.

Un œil sur l'écran de sa console, Kirk programma la trajectoire du Tobias.

Le nouvel Entreprise était indubitablement plus rapide que le vaisseau de Christine. Mais s'il calculait bien sa manœuvre, il pourrait prendre une longueur d'avance. Et si Picard était convaincu de trouver la base des Symétristes sur Vulcain, ça lui donnerait un avantage supplémentaire.

Kirk savait où chercher la base. Il connaissait le seul endroit logique. C'étaient ces coordonnées-là qu'il avait introduites dans son programme.

Sur l'écran, Solok remplaça T'Pring et Stonn. Derrière lui, Troi chuchotait quelque chose à l'oreille de Riker, qui ne quittait pas du regard les grands-parents de Srell.

— Ambassadeur, dit Solok, le capitaine Picard a proféré de troublantes accusations sur le compte de votre père, cela pour justifier une violation sans précédent de la sécurité vulcaine. Ces accusations ont-elles un fondement ?

— Concernant les Symétristes, la réponse est oui, déclara Spock sans hésiter. C'est à cause de ses liens avec cette organisation que mon père a été tué.

Kirk vit de la surprise passer brièvement sur le visage de Solok. Stonn et T'Pring ne réagirent pas davantage qu'à l'annonce de la mort de Srell.

— Ambassadeur, protesta Solok, c'est impossible !

— Si j'avais le temps, je vous démontrerais la logique de toute l'affaire. Mais croyez-moi, c'est la stricte vérité.

— Et le reste ? Les Symétristes sont-ils vraiment basés sur Vulcain ?

— Certains, sans aucun doute. Mais je ne crois pas que ce soit leur quartier général. Quant à l'antidote, je n'en sais pas plus que vous.

La passerelle de l'Entreprise s'effaça, laissant de nouveau place à Picard.

Kirk se demanda où se trouvait son confrère. Autour de lui, le décor ressemblait à celui d'une petite navette. Si Picard n'était pas au cœur de l'action, son temps de réaction s'en trouverait augmenté.

Et c'était tant mieux pour le Tobias.

— Ambassadeur, dit Picard, savez-vous où se trouve la base des Symétristes ? Je suis persuadé que nous y découvrirons l'antidote.

— Capitaine, je sais que vous êtes un homme honorable, répondit le Vulcain d'une voix pâteuse, comme si la fatigue avait eu raison de lui. Mais je ne peux plus faire confiance à la Fédération. Du moins, pas dans les conditions présentes.

Kirk vit Picard froncer les sourcils. Il décida d'en profiter. Il activa les moteurs, et le Tobias bondit en avant.

Une décharge d'énergie illumina l'écran quand les boucliers du Tobias heurtèrent ceux de l'Entreprise. Mais les premiers étaient réglés au maximum et les seconds au minimum.

Une fois encore, David allait avoir raison de Goliath. Kirk tendit un bras pour retenir Spock alors que le Tobias éperonnait les boucliers de l'Entreprise. Déséquilibré, le Vulcain glissa et tomba à quatre pattes.

Les boucliers du Tobias entrèrent en contact avec la coque métallique de l'Entreprise, avant de « rebondir » quand le grand vaisseau riposta en augmentant l'intensité de ses défenses. L'impact fit trembler le petit navire scientifique.

L'Entreprise s'éloigna du Tobias en tournant sur lui-même. L'équipage savait que toute tentative trop hâtive de redresser sa trajectoire risquait de provoquer une collision avec le spatioport.

Sur l'écran principal du Tobias, les étoiles, Vulcain, l'Entreprise et le spatioport orbitaient autour d'un point central. Il serait toujours temps de corriger ça plus tard, se dit Kirk.

Il activa la distorsion et tout disparut en un clin d'œil.

Kirk entreprit de modifier le cap du Tobias. M'Benga se précipita vers Spock.

— Comment nous en sortons-nous, monsieur Barc ? demanda Kirk.

— Distorsion cinq virgule huit, répondit le Tellarite. On peut aller jusqu'à neuf virgule deux.

Kirk s'assura que Spock était entre les mains de M'Benga. Puis il se tourna vers Christine toujours assise dans le fauteuil du capitaine, simple passagère à la merci de ses manœuvres. Sur le visage de la jeune femme, une joie enfantine se mêlait à l'appréhension.

— Le nouvel Entreprise est-il très rapide ? s'enquit Jim.

— S'il est toujours en un seul morceau après votre tour de passe-passe, il ne fera qu'une bouchée de nous, répondit Christine.

Kirk vérifia les paramètres de navigation et s'approcha vers Spock.

— À condition que Picard décide de nous poursuivre, fit-il remarquer. Il semble convaincu que ce qu'il cherche se trouve sur Vulcain.

— Emmenons-le à l'infirmerie, suggéra M'Benga.

Elle prit Spock par le bras et l'aida à se relever.

Kirk saisit l'autre bras de son ami et le conduisit vers l'ascenseur.

— Si l'Entreprise était mon vaisseau, et si vous m'aviez fait un coup pareil, je ne moisirais sûrement pas en orbite autour de Vulcain, dit Christine dans son dos.

— Mais l'Entreprise n'est pas à vous, répondit Kirk en pénétrant dans la cabine avec Spock et M'Benga. Il est à Picard, qui saura prendre du recul.

Il regarda Spock, qui semblait à peine conscient.

— Notre boulot, c'est de veiller sur la Fédération. Nous ne reverrons pas Jean-Luc Picard de sitôt. Faites-moi confiance.

— Comme si j'avais le choix, marmonna Christine alors que les portes se refermaient. Vous ne m'avez même pas dit où nous allons.

— Cela ferait-il une différence ? susurra Kirk.

CHAPITRE XXXIII

Les sirènes hurlèrent. Riker se précipita vers la console de navigation.

— Geordi ! On les prend en chasse ! Distorsion maximum !

Frustré, La Forge tapa du poing sur sa console.

— Impossible, commander. La proue a trop de dégâts. (L'ingénieur leva vers Riker des yeux pleins de surprise.) Il nous a vraiment touchés, à travers nos boucliers !

— Le champ d'intégrité structurelle ne peut-il compenser en attendant les réparations ?

— Bien sûr, mais nous ne pouvons prendre le risque d'entrer en distorsion sans avoir au moins procédé à une inspection visuelle. Croyez-moi, Kirk savait ce qu'il faisait.

— Il a eu cent quarante ans pour s'entraîner, soupira Riker.

Troi le rejoignit.

— Will, c'est vous qui avez parié qu'il réussirait à s'échapper du spatioport, dit-elle.

— Du spatioport, oui. Mais de là à vaincre l'Entreprise ! protesta Riker.

Picard réapparut à l'écran.

— Comment vont nos passagers, numéro un ?

Les Vulcains étaient toujours debout ; ils n'avaient pas bronché pendant la collision. Solok fit un pas en avant.

— Capitaine Picard, avec la confirmation apportée par l'ambassadeur Spock, la logique suggère que nous autorisions votre fouille.

— Nous sommes d'accord, ajouta Stonn.

Picard eut l'air surpris par ce revirement.

— Le contenu quelque peu... émotionnel de sa déclaration ne vous inquiète-t-il pas ?

— Nous avons déjà assisté à ce genre de scène, capitaine, répondit Solok. Nous ne souhaitons pas la commenter. Si vous pouviez nous téléporter auprès de notre Assemblée, nous commencerions les préparatifs sur-le-champ.

Riker demanda à Data d'escorter les Vulcains jusqu'à la salle de téléportation. Les capitaines qui avaient assisté à la réunion furent directement rapatriés par leurs vaisseaux.

Dix minutes après la remarquable évasion du Tobias, Riker dut se résoudre à s'asseoir dans le fauteuil de commandement. Pianotant sur les accoudoirs, il attendit le diagnostic de l'équipe de La Forge.

Le Tobias, dont la dernière vitesse enregistrée frôlait la distorsion neuf, avait depuis longtemps disparu des radars. Au lieu d'une poursuite, l'affaire allait devenir une partie de colin-maillard.

Troi approcha de Riker et lui tendit une tasse de café.

— Accompagnez-moi en salle de conférences, dit-elle.

— Vous voulez me montrer les étoiles ? lança Riker.

— Je crois l'avoir déjà fait jadis..., répliqua la jeune femme en se dirigeant vers la porte.

Quand ils pénétrèrent dans la pièce, Picard et Beverly étaient de retour sur l'écran principal.

Riker ne s'habituaît décidément pas à traiter à distance avec son capitaine.

— Deanna me dit qu'elle vous a communiqué la réponse émotionnelle des Vulcains aux révélations de Spock, commença Picard.

Riker s'assit à côté de Troi et se réchauffa les mains sur sa tasse brûlante. L'avertissement de la jeune femme s'était limité à quelques mots chuchotés à son oreille pendant que Spock parlait avec les Vulcains.

— Je viens de consulter les archives, et je crois que nous sommes en présence d'une étrange dynamique émotionnelle. Spock était autrefois fiancé à T'Pring, qui lui a préféré Stonn.

— Ce n'était pas ça, intervint Troi. Je n'ai ressenti aucune émotion liée au passé. En fait, je n'ai capté aucune émotion du tout.

— Ce sont des Vulcains, Deanna, lui rappela Riker.

— L'explication est trop simple, numéro un, objecta Picard.

— Seul Solok a réagi émotionnellement à l'annonce de la mort de Srell, continua Troi. Il est resté de marbre, mais il éprouvait une réelle tristesse.

« Je n'ai rien détecté chez T'Pring et chez Stonn, comme avec Stron et sa femme quand l'Entreprise traquait le Bennett. À mon avis, ils savaient qu'il n'y avait pas lieu de s'affliger parce que leur petit-fils n'était pas mort. »

— Vous sautez peut-être un peu vite aux conclusions, dit Riker.

— Poursuivez, Conseiller, l'encouragea Picard.

— J'ai perçu une réponse émotionnelle encore plus forte quand Solok a vu que l'ambassadeur Spock éprouvait des difficultés à parler. Il m'a semblé inquiet et, encore une fois, très triste.

« T'Pring et Stonn étaient satisfaits, comme s'ils attendaient que Spock ait des problèmes. Et comme si ça les arrangeait. »

Riker but une gorgée de café pour se laisser le temps de réfléchir.

— Je vois où vous voulez en venir. Vous suggérez que Stonn et T'Pring possèdent sur Srell des informations que Spock ignore. Et s'ils ne sont pas surpris par son comportement, c'est peut-être parce que... (Il secoua la tête.) Non, ça ne colle pas. Ils nous ont donné la permission de fouiller Vulcain...

— Justement, intervint Beverly.

Riker leva les yeux vers l'écran et vit qu'elle brandissait un bloc-notes médical.

— Quand Spock et les autres occupants du Tobias ont été placés en détention, on leur a fait une prise de sang pour déterminer s'ils avaient été exposés au virogène. Les résultats sont négatifs. Ça veut dire que ni Vulcain ni le spatioport ne sont infectés.

« En revanche, la fonctionnaire s'inquiétait du comportement émotionnel de Spock lors de l'audience. Elle a réclamé des analyses complémentaires. »

— Et... ? demanda Riker.

— Pour confirmer le diagnostic, il faudrait prélever des tissus sur son métathalamus. Mais son sang contient des anticorps suggérant la présence du Syndrome de Bendii, annonça Beverly.

— La maladie dont est mort Sarek ? s'alarma Riker.

— Officiellement, oui, répondit Picard. Mais n'oublions pas ce qu'a dit Spock : il a été assassiné à cause de ses liens avec les Symétristes.

— Le Syndrome de Bendii est une maladie. Comment peut-on assassiner quelqu'un avec ? protesta Riker.

— Je ne suis pas expert en médecine vulcaine, répondit Beverly, mais je pense qu'on peut introduire le pathogène dans le corps de la victime. Et pour Spock, c'est forcément le cas, ajouta Picard.

— Je ne comprends pas.

— Le Syndrome de Bendii est très rare, expliqua Beverly. Il ne touche que les Vulcains âgés de plus de deux siècles. Spock a cent quarante-trois ans. Ça fait de lui le plus jeune malade de l'histoire, ou la victime d'un assassinat, comme son père.

— Vous avez raison, admit Will. Stonn et T'Pring doivent être des Symétristes. Ils sont en train de tuer Spock comme ils ont tué Sarek. Dans le meilleur des cas, ils sont au courant et ils ne feront rien pour l'empêcher.

— Et, rappela Picard, ils ne s'opposent plus à notre fouille de Vulcain.

Riker comprit. On les avait manipulés depuis le début.

— Autrement dit, ce que nous cherchons ne se trouve pas sur Vulcain, et ils ne veulent pas que nous risquions de le découvrir ailleurs.

— Exactement, approuva Picard. Je vous ordonne de ne pas communiquer cette conclusion à un membre du gouvernement vulcain, ou à tout autre officier de Starfleet présent dans ce système.

— N'êtes-vous pas en train de surestimer les Symétristes ? demanda Riker.

— Après avoir traversé les siècles, ils ont le pouvoir d'infiltrer le gouvernement vulcain, de tuer ses citoyens les plus en vue et de mettre la Fédération à genoux... Je les crois plus dangereux que tous les ennemis que nous avons affrontés...

Riker avait du mal à accepter ce jugement. Les Vulcains comptaient parmi les plus puissants et les plus fidèles des membres de la Fédération. Les considérer comme des ennemis lui semblait impensable.

— Kirk est au courant, n'est-ce pas ? demanda-t-il, rassemblant les dernières pièces du puzzle.

La vue d'ensemble était stupéfiante.

— Je le crois, acquiesça Picard. Il est un élément incontrôlable par la logique vulcaine. Les Symétristes ont conçu ce qu'ils pensaient être un plan parfait. Le meurtre de Sarek prouve leurs capacités en la matière.

— Cette fois, il y a quelque chose qu'ils n'avaient pas prévu, murmura Troi.

Riker se leva. Inutile de demander quelle serait leur prochaine manœuvre.

— Dois-je engager la poursuite, monsieur ? s'enquit-il néanmoins.

— Oui, numéro un. Et contactez le centre de recherches de la base stellaire 515 pour lui faire savoir où nous allons. Nous aurons besoin de renforts médicaux à notre arrivée.

— Excusez-moi, intervint Deanna, mais où allons-nous ?

— Nous suivons Kirk, répondit Picard. Jusqu'à la source du mal.

CHAPITRE XXXIV

Spock était assis en silence dans sa cabine du Tobias. Il avait baissé les lumières, et une douce tiédeur régnait dans la pièce. En temps normal, il en aurait profité pour méditer.

Mais il n'en voyait plus l'intérêt.

Pourquoi chercher la paix intérieure quand l'univers n'était que chaos ?

Trop tard, il réalisa que le chaos était le but qu'il aurait dû poursuivre.

Utiliser la logique pour lutter contre les forces de l'existence était comme faire des châteaux de sable. La tempête se moquait bien de l'esthétique. Elle balayait les mondes sur son passage.

Spock se couvrit les yeux et baissa la tête. Il pleura sur Sarek, sur Srell... Sur lui-même.

Quelqu'un frappa à la porte.

— Entrez, dit-il sans se soucier des larmes qui roulaient sur ses joues.

C'était Kirk, porteur d'un plateau de nourriture. Voyant que son ami n'était pas d'humeur à se restaurer, il le posa sur une table et vint s'asseoir près de lui.

— Ce n'était pas votre faute, dit-il.

— Quelle importance ?

— La tristesse est une chose, la culpabilité en est une autre. Vous n'avez aucune raison de vous sentir coupable.

Spock détourna les yeux.

— Je n'ai aucune raison de ressentir quoi que ce soit. Pourtant, c'est ce que je fais, depuis toujours. Et je n'ai jamais compris pourquoi.

— Spock...

Le Vulcain n'était pas prêt à écouter.

— Combien de temps ai-je perdu, Jim ? Je pensais... Je croyais avoir gagné la bataille qui faisait rage en moi.

— Ce n'est pas une bataille, Spock. Vous me l'avez dit : c'est un équilibre. L'harmonie... Vous l'avez déjà trouvée une fois. Pas la froideur de la logique poussée à son extrême, ni la folie de l'émotion incontrôlée, mais un juste milieu.

Spock leva vers son ami un regard hanté.

— Peut-on vraiment l'atteindre ?

Kirk se leva, alla jusqu'à la commode et revint avec la base noire d'un holoprojecteur civil. Spock écarquilla les yeux.

— C'est celui de Ki Mendrossen, n'est-ce pas ?

L'holoprojecteur contenant le message qui avait brisé sa vie aurait dû se trouver sur Vulcain. Il l'avait laissé dans la villa familiale avant de partir.

Kirk secoua la tête.

— M'Benga l'a trouvé dans un des laboratoires du bord, expliqua-t-il.

Quand les Vulcains ont arrêté l'équipe de légistes, dans la propriété de Tarok, ils ont téléporté tout le monde sur le Tobias, avec les preuves qu'ils avaient amassées. Je suppose qu'ils voulaient les laisser là tant qu'ils ne seraient pas certains que rien n'était contaminé.

Spock prit la base noire et la retourna. C'était le même modèle que celui utilisé par Ki Mendrossen.

— L'étiquette précisait que Snell l'avait trouvé, ajouta Kirk.

— Je m'en souviens, dit Spock. Je l'ai vu dans le salon de Tarok. Il était posé sur une table au milieu d'antiquités. Des objets de grande valeur. Sa présence m'a semblé incongrue.

— Peut-être pas tant que ça !

Le Vulcain ne comprit pas ce que voulait dire son ami.

— Vous avez visionné ce qu'elle contient ?

Kirk acquiesça.

— Vous devriez faire de même.

Spock soupesa la base noire en se demandant s'il avait encore envie de lutter.

Rien de ce que contenait l'holoprojecteur ne pourrait changer son passé ou lui rendre un avenir. S'il en avait eu la force, il l'aurait projeté à travers la baie vitrée et regardé s'éloigner dans le vide de l'espace.

— Écoutez le message, Spock.

Le Vulcain soupira. Il allait le faire. Pour son ami, sinon pour lui.

Il posa l'holoprojecteur sur une table et l'activa.

Un rayon de lumière rose jaillit de la base. Spock attendit que se dessine l'image de son père. C'était la seule explication logique à l'insistance de Kirk.

Il se trompait. Il existait une autre explication, qui n'avait rien à voir avec la logique, et tout avec l'émotion.

La silhouette était celle d'Amanda.

Des larmes coulèrent des yeux de Spock quand sa mère prit la parole.

— Spock, j'ai attendu si longtemps pour tout t'avouer. Je sais que ton père a raison ; des années s'écouleront avant que tu entendes ce message. Mais il fallait que je le fasse. Tu dois savoir que je... Que nous n'avons pas été honnêtes avec toi.

« Hier, tu es parti rejoindre l'Académie de Starfleet, pour apprendre à naviguer dans les étoiles. Comme je t'envie ! Et que je suis fière de toi ! À sa façon, ton père éprouve la même chose.

« Mais tu sais pourquoi il s'oppose à ton engagement dans Starfleet. Connaissant les traditions vulcaines qui régissent les rapports entre père et fils, je n'essayerai pas de vous rapprocher. Vous êtes les seuls à pouvoir prendre cette décision. »

« Mais tu ignores les motivations de ton père, et je veux mettre un terme à cette situation car ça te permettra peut-être de lui pardonner. »

« Spock, je sais ce qui empoisonne tes relations avec Sarek. Tu penses que si ton père touchait ton esprit, il te comprendrait. Hélas, ta fierté t'empêche de réclamer une fusion mentale. »

« Crois-moi, ce n'est pas son orgueil qui empêche ton père de t'offrir ce que tu désires si ardemment. Il essaie juste de te protéger. »

Spock regarda Kirk, mais celui-ci désigna l'image scintillante d'Amanda. Les mains jointes, l'humaine parlait à un fils qu'elle ne pouvait pas voir et ne reverrait jamais.

— Spock, je vais confier cet enregistrement à oncle Tarok. Il veillera à ce qu'on te le donne quand il pensera qu'assez de temps s'est écoulé.

Spock comprit. Amanda ne voulait pas qu'il entende ces mots avant que Sarek et elle soient morts.

— Quand tu recevras cet objet, va voir Tarok. Il répondra à toutes tes questions.

Amanda baissa la tête comme si elle s'apprêtait à se confesser. Sa silhouette se brouilla devant les yeux remplis de larmes de Spock.

— Il y a des années, quand nous étions encore jeunes, ton père et moi pensions que nos mondes et les autres planètes de la Fédération couraient un grave danger.

« Nous appartenions à un groupe appelé les Symétristes. Crois-moi, nous ne voulions de mal à personne. Nous souhaitions seulement recueillir des informations pour faire partager notre point de vue aux autres êtres pensants, et pour résoudre ensemble les problèmes qui se poseraient. »

« D'autres personnes, dont nous ignorons l'identité, adhérèrent à notre cause et corrompirent notre idéal. Elles commirent des crimes atroces en notre nom. Sarek, Tarok et moi finîmes par quitter l'organisation. »

« Nous n'avons jamais rien fait de mal, mais les faux Symétristes ne s'en sont pas privés. Ton père craint que tu découvres ces secrets dans son esprit. Tes devoirs d'officier de Starfleet t'obligeraient alors à nous dénoncer. Et tes liens familiaux pourraient mettre un terme à la carrière qui compte tant pour toi. »

« Un jour, Sarek espère pouvoir t'expliquer tout cela lui-même. Je sais qu'il meurt d'envie de mêler son esprit au tien, comme il a fait avec son père. Pour le moment, il ne peut pas. Je te demande de le comprendre et de lui pardonner. »

« Je t'aime, Spock. Ton père aussi. N'oublie jamais ça. Jamais. »

L'image surgie du passé disparut, engloutie par la pénombre de la chambre. Kirk et Spock restèrent de longues minutes sans parler. Il n'y avait rien à dire.

Puis le Vulcain se redressa et essuya ses larmes. Quand il prit la parole, sa voix était plus ferme, plus assurée.

— J'avais dix-huit ans quand je suis entré à l'Académie, déclara-t-il. Mon père et moi ne nous sommes plus parlé jusqu'à...

— La Conférence de Babel, acheva Kirk. À propos de l'admission de Coridan dans la Fédération. C'est alors que j'ai rencontré...

Il s'interrompit et fronça les sourcils.

— Jim ?

Kirk haussa les épaules.

— C'est encore cette histoire de fusion mentale, dit-il. Je sais que je n'ai jamais vu Sarek avant ce jour-là. Mais ces rêves semblaient si réels !

Le Vulcain posa la base noire dans sa paume et la regarda.

— Les réponses se trouvent parfois dans les endroits les plus inattendus, déclara-t-il.

Kirk sourit.

— Vous admettez donc qu'il en existe ?

Spock hocha la tête.

— Je crains de n'avoir pas été moi-même ces derniers jours, mais un poids pour cette mission.

— Jamais ! protesta Kirk avec force. (Il hésita.) C'est ce que j'ai dit à votre père le jour où... « Je n'oublierai jamais... » Non. Il m'a dit d'oublier... Et j'ai répondu : jamais.

Kirk ferma les yeux pour tenter de se souvenir.

Spock parut inquiet. Kirk se leva et tendit les mains comme s'il espérait attraper une réponse au vol.

— Votre père m'a dit quelque chose d'important. Mais quoi ? Et quand ?

Spock fut heureux de se concentrer sur autre chose que sa propre douleur.

— Vous souvenez-vous du contexte ? demanda-t-il.

Le commbadge de Kirk bipa. Il l'activa maladroitement.

— Ici Kirk.

— Jim, nous entrons en orbite, annonça la voix de Christine.

— J'arrive.

Kirk jeta un coup d'œil à Spock.

— Qu'en dites-vous ? Une mission de plus ?

Le Vulcain eut un imperceptible sourire. Il semblait redevenu lui-même.

— Au point où nous en sommes...

CHAPITRE XXXV

Kirk et Spock entrèrent sur la passerelle du Tobias. Peu importait que ça ne soit pas l'Entreprise.

Peu importait que ça ne soit pas le vaisseau de Kirk.

Ce n'étaient pas les machines qui comptaient, mais les gens. Avec Spock, Christine, M'Benga et Barc à ses côtés, Jim savait qu'il pourrait affronter les épreuves à venir.

Le défi qu'il avait attendu toute sa vie.

S'il avait pu se rappeler pourquoi il le savait, et comment...

Debout près de Christine, il regarda la planète grandir parmi les étoiles. La dernière fois qu'il l'avait contemplée, c'était un camaïeu de vert équatorial, de pourpre profond et de bleu étincelant, bordé par des bandes de neige et auréolé de nuages.

À présent, à l'exception des deux calottes polaires, tout était noir et brun strié de rouge. Les fleuves et les rivières disparaissaient sous une étrange mousse jaune qui ressemblait à de la moisissure.

— Entrée en orbite standard, annonça Barc depuis la console de navigation. Christine leva la tête vers Kirk.

— Vous êtes bien sûr de vous ? Cette planète est si isolée que nous n'avons même pas eu besoin de décider un blocus.

— Ne vous inquiétez pas : je sais ce que je fais, dit Kirk alors que le monde mort emplissait l'écran principal du Tobias. C'est ici que tout a commencé.

Spock hocha la tête.

— Et que tout finira.

Christine se leva.

— Installez-vous à ma place. Je serai plus utile à la console scientifique.

Kirk regarda le siège vide. Il devait laisser cette époque derrière lui.

— Je ne peux pas, dit-il. Je prendrai la place de Barc.

Christine ne discuta pas. Elle ordonna au Tellarite d'occuper le fauteuil de commandement et gagna la console scientifique pour préparer le premier balayage.

Spock la rejoignit et lui proposa son aide. Kirk vit que la jeune femme avait senti le changement d'humeur du Vulcain.

Il s'installa à la console de navigation. À côté de lui, M'Benga s'occupait des machines.

— Pourquoi ici ? demanda-t-elle.

Sur l'écran, Kirk distingua le contour des lacs et des montagnes qu'il avait découverts enfant, à l'époque où des vacances sur un monde colonial étaient une grande aventure.

— La logique, dit-il. Les Symétristes ont déjà tenté une expérience ici, et elle a marché.

Les yeux de M'Benga jetèrent des éclairs.

— Kodos a exécuté quatre mille innocents, et vous dites que l'expérience « a marché » ?

Kirk comprit la réaction du docteur. Mais il avait relégué les événements de Tarsus IV aux oubliettes quand Kodos s'était sacrifié pour lui sauver la vie.

L'Exécuteur avait été abattu par sa propre fille. Le souvenir de sa terreur enfantine demeurait, mais Kirk ne la reliait plus à Kodos.

— À cause de ce qui s'est passé ici, la Fédération a modifié sa politique agricole. Elle a diversifié ses cultures pour empêcher qu'une seule maladie puisse anéantir les réserves de toute une colonie.

« À l'époque, je n'étais qu'un gosse. Quand je suis sorti de l'Académie, ces règles avaient été réécrites ou oubliées. »

— Si je comprends bien, vous pensez que les Symétristes sont venus ici pour une deuxième tentative sur une plus grande échelle ? s'enquit M'Benga.

— Je ne sais pas, avoua Kirk.

Sur l'écran le continent principal de Tarsus IV grandissait. La capitale se trouvait dans la plaine centrale, à l'endroit où avait été fondée la première colonie. Là où les fosses communes témoignaient en silence de la folie qui avait dévasté la planète.

— Peut-être n'étaient-ils jamais partis. Sans doute pensaient-ils faire un exemple plus frappant si Tarsus IV était le premier monde infecté par le virogène. L'histoire se répète. Les leçons s'apprennent dans le sang.

— Ça ne semble pas logique, protesta M'Benga. Plutôt... émotionnel.

— Si on réfléchit bien, il n'y a pas tant de différences entre les deux. C'est juste une question d'équilibre, dit Kirk.

M'Benga lui jeta un coup d'œil sceptique.

— Vous êtes bien le Jim Kirk qui a volé son ancien vaisseau au nez et à la barbe de Starfleet, risqué une guerre avec l'Empire Klingon, fait sauter l'Entreprise et détourné un Oiseau de Proie pour sauver Spock ? Et c'est vous qui me parlez d'équilibre ?

— Docteur, tout ce que je peux vous dire, c'est que ça semblait la chose logique à faire.

M'Benga eut le bon goût d'éclater de rire. Elle savait accepter la défaite.

— Nous approchons de la capitale, annonça Kirk.

— Ne porte-t-elle pas un nom ? s'enquit Christine.

— Nouveau-Refuge. Depuis le passage de Kodos, on ne l'appelait plus que la capitale.

Kirk configura les senseurs. La première lecture le déprima. Il ne restait quasiment plus de vie dans le secteur.

— Pas le moindre colon en vue, constata-t-il.

— C'est sans doute pour ça qu'il n'y a pas eu de blocus, suggéra Christine.

Ils ont eu le temps d'évacuer tout le monde.

— On aurait pu croire qu'ils laisseraient au moins un vaisseau, pour empêcher les pirates d'Orion de mettre l'endroit à sac.

Kirk modifia le réglage des senseurs afin de chercher des formes de vie humanoïdes et des installations industrielles. Les deux devaient être présentes, si sa théorie était juste.

— Je détecte une émission d'énergie, annonça Spock.

— On dirait qu'un champ de force est activé dans la capitale, murmura

Kirk.

— Pas de signes vitaux, rapporta M'Benga.

— Il faut pourtant bien que quelqu'un l'entretienne, dit Christine.

Augmentation de la résolution. Affichage à l'écran.

Le continent à l'agonie qui défilait lentement sous eux fut remplacé par l'image d'une partie de la capitale. Les plus grandes artères étaient familières à Kirk : elles n'avaient pas changé depuis la fondation de la colonie.

Près de l'intersection de deux avenues, une zone aveugle signalait le secteur protégé des senseurs par un champ de force.

— Une idée de ce que ça peut bien être ? demanda Christine à Kirk.

Celui-ci fronça les sourcils.

— Non. Mais c'est l'emplacement de l'ancien centre administratif de Starfleet.

Une carte apparut à l'écran. « Plan de Nouveau-Refuge, Tarsus IV ». Le delta de Starfleet brillait au-dessus de la zone opaque.

— On dirait que c'est toujours le centre de Starfleet, commenta Christine. Bones, pourrait-il y avoir là-bas une équipe médicale dont nous ignorerions l'existence ?

— Pas sans un vaisseau de soutien en orbite, répondit M'Benga.

— Dans ce cas, nous tenons votre base, Jim. Et maintenant ?

Kirk ignorait que répondre. Il n'avait pas prévu que les Symétristes seraient si faciles à découvrir. Soit ils péchaient par excès de confiance, soit...

Les mains de Jim volèrent sur sa console. Il programma rapidement une trajectoire de distorsion.

— Accrochez-vous ! Nous allons...

Une lumière blanche aveuglante envahit la passerelle. Le vaisseau se coucha sur le flanc, éjectant de leur siège les membres de l'équipage.

Kirk se retourna en rampant vers sa console. Alors que Barc poussait un rugissement, toutes les alarmes de la passerelle se déclenchèrent en même temps.

Les diodes et les voyants projetaient sur les murs des ombres dansantes.

— Évaluation des dommages ! cria Christine pour couvrir le vacarme.

L'écran s'éclaircit suffisamment pour montrer la planète ; puis une étincelle dorée s'alluma et...

Une explosion fit disjoncter le contrôle de gravité artificielle. Il sembla à Kirk que le Tobias tombait en morceaux autour de lui. Il coinça ses pieds sous la console et aida M'Benga à se remettre debout.

S'ils étaient touchés une deuxième fois avant que la gravité se rétablisse, l'inertie les projetterait contre une cloison avec assez de force pour les pulvériser.

— Barc ! dit Christine. Avec quoi nous tirent-ils dessus ?

— Des mines qu'ils téléportent à partir de la surface de Tarsus IV, répondit le Tellarite.

C'était ce que Kirk venait de comprendre. Si la base des Symétristes était tellement en évidence, elle devait bénéficier de défenses exceptionnelles.

— Barc ! Oublie le contrôle environnemental ! Sors-nous de...

— Une nouvelle mine vient de se matérialiser à cinquante mètres à tribord, annonça Spock.

Kirk se prépara à l'impact, mais il savait que ça ne servirait à rien.

Quand la mine exploserait, le Tobias dégringolerait à des centaines de kilomètres à la seconde ; à cause de l'inertie, son équipage serait réduit en bouillie par le choc de l'atterrissage.

Kirk regarda Tarsus IV sur l'écran. Ça n'était pas censé se terminer ainsi.

De fait, la mine n'explosa pas.

— Spock ? appela Jim, se tordant le cou pour regarder derrière lui. Que se passe-t-il dehors ?

Accroché à la console scientifique, près de Christine, le Vulcain se contenta de désigner l'écran principal.

Kirk se tourna dans l'autre sens, juste à temps pour voir le disque blanc familier d'une soucoupe cacher Tarsus IV.

Il n'eut pas besoin de lire les inscriptions pour savoir quel vaisseau c'était et qui le dirigeait.

Autant pour lui ! Il avait cru que Picard fouillerait Vulcain plutôt que de se lancer à la poursuite du Tobias...

Le visage du capitaine de l'Enterprise apparut sur l'écran. Il se trouvait toujours sur le pont de sa navette, mais semblait avoir repris le contrôle des événements.

— Salutations, Tobias, dit-il en souriant. Je me demandais si vous accepteriez l'aide d'un vaisseau un peu plus performant ?

— Nous avons une mission à remplir, annonça Kirk. Et vous ne nous ramènerez pas tant que nous ne l'aurons pas accomplie.

— Je ne crois pas que vous soyez en état de dicter vos conditions, Jim. Mais nous n'avons pas l'intention de vous ramener. Puisque nous avons tous les deux une mission sur les bras, nous pourrions peut-être nous aider au lieu de jouer aux autos tamponneuses ?

Kirk se rassit tandis que Barc rétablissait la gravité artificielle.

Les boucliers de l'Enterprise devaient les protéger contre les mines.

— Quelle est votre mission ? s'enquit-il.

— Vous cherchez les Symétristes. Nous voulons un antidote contre le virogène. D'après ce qu'indiquent nos senseurs, nous trouverons les deux au-dessous de nous.

— Bien compris, partenaire. Et merci.

Picard sourit.

— De rien.

CHAPITRE XXXVI

Sous les nuages qui recouvraient la capitale, l'emblème de la Fédération mesurait quinze mètres de large. Il était gravé dans la pierre bleue caractéristique du sol de Tarsus IV, et incrusté d'une mosaïque de minéraux provenant des cinquante-deux mondes membres de la Fédération au moment où il avait été conçu.

Enfant, Kirk l'avait contemplé avec une admiration mêlée de respect. Aujourd'hui, le monument était craquelé ; son tiers supérieur s'était effondré, et la plupart des minéraux avaient disparu. Comme la Fédération qu'il représentait, ce symbole se désagrégeait dans le sillon du virogène.

Kirk se matérialisa au pied du monument, toujours vêtu de son uniforme de Starfleet, sur lequel il avait passé une veste. Il s'était également muni d'un fuseur. Christine, Barc, M'Benga et Spock se tenaient près de lui. Les deux premiers portaient des fusils-laser ; la troisième un fuseur identique au sien et une trousse médicale.

Kirk étudia l'emblème un moment, tentant d'oublier sa valeur philosophique. Depuis la nuit des temps, les gens étaient obsédés par la création de semblables icônes ; ils leur conféraient un pouvoir insensé et faisaient la guerre en leur nom.

Pas Kirk. Il y avait eu d'autres symboles par le passé ; d'autres verraient le jour dans l'avenir. Le Grand Sceau de la Fédération n'était pas la raison de sa présence sur Tarsus IV. Les idéaux qu'il incarnait étaient bien plus importants à ses yeux.

Kirk jeta un coup d'œil derrière le monument et évalua l'état des anciennes installations de Starfleet. Elles étaient entourées par un champ de force impénétrable, sauf par la lumière.

Kirk activa son commbadge, un gadget qu'il trouvait décidément de plus en plus pratique.

- Ici Kirk. Les bâtiments semblent intacts.
- Voyez-vous des gardes ? demanda Riker.
- Aucun.

Kirk regarda autour de lui. De la capitale, il ne restait que des immeubles calcinés, des navettes démantelées, des traces de pillage. Le balayage des senseurs du Tobias n'avait détecté dans les ruines aucune forme de vie d'une taille supérieure à celle d'un rat. Kirk songea à Chai et à Teilani.

— Je ne crois pas qu'il reste grand-chose à garder.

— Ils doivent pourtant savoir que nous arrivons, dit Christine en se glissant derrière lui. Ils ont visé le Tobias avec une telle précision qu'ils ont forcément détecté l'Entreprise.

— Le commandeur MacDonald a raison, déclara Kirk. Si les Symétristes ont des gardes ici, ils seront à l'intérieur, prêts à nous recevoir.

— Dans ce cas, ne soyez pas en retard, répliqua Riker. Terminé.

Quelques instants plus tard, deux colonnes de lumière déposèrent Picard et Crusher près du reste de l'équipe.

— C'est gentil de nous rendre visite, grimaça Kirk. Mais je croyais que les capitaines étaient censés garder la boutique.

Picard regarda autour de lui, une main négligemment posée sur son fusoir, comme s'il effectuait ce genre de mission tous les jours.

— Beverly et moi avons déjà été exposés au virogène, expliqua-t-il. Ça fait de nous des volontaires tout désignés.

— Désolée de vous décevoir, intervint M'Benga, mais je sais comment éliminer le virogène chez les porteurs animaux.

Beverly la dévisagea, l'air ravi.

— Avec des feuilles de trannin séchées ? demanda-t-elle.

M'Benga lui rendit son sourire.

— Je vois que vous avez lu mon rapport.

Les deux docteurs se présentèrent et se serrèrent chaleureusement la main.

— Les services médicaux ont envoyé partout des duplicatas de votre découverte, dit Beverly. C'est du beau boulot. Vous avez eu de la chance que ce guérisseur klingon se trouve sur le même monde que vous.

— Un guérisseur klingon ? répéta M'Benga, incrédule.

Elle regarda Kirk, qui secoua la tête pour lui faire comprendre qu'il refusait tout crédit dans cette affaire.

— Ah, oui. Le guérisseur. Euh... Un homme vraiment mystérieux. Il n'a même pas voulu nous dire son nom.

— Dommage. (Beverly aperçut Spock.) Ambassadeur, pourrais-je vous dire deux mots en privé ?

Le Vulcain eut l'air surpris.

— Ce n'est guère le moment, docteur Crusher.

La jeune femme insista. Elle l'entraîna un peu à l'écart du groupe.

— Quelque chose ne va pas ? demanda Kirk à Picard.

— Juste un... problème médical.

— C'est le Syndrome de Bendii, n'est-ce pas ?

Kirk espérait de tout son cœur qu'il se trompait.

Picard fut impressionné.

— Comment l'avez-vous su ?

— Je connais Spock depuis toujours. Son comportement des derniers jours ne lui ressemble pas. Et j'ai lu les rapports concernant la mort de Sarek. Les symptômes sont les mêmes.

Les deux hommes regardèrent Spock et Beverly converser à voix basse.

— On ne peut pas confirmer le diagnostic sans une procédure médicale longue et complexe, dit Picard. Mais les analyses sanguines suggèrent qu'il a été exposé au même pathogène que son père.

Kirk se sentit pris d'une insondable tristesse.

— Y a-t-il le moindre espoir de rémission ?

— Ça n'est peut-être pas le Bendii, Jim : juste un poison qui copie ses effets.

— Savez-vous comment il y a été exposé ?

— Pas encore.

Beverly fit une piqûre à Spock.

— Ça l'aidera à garder le contrôle de lui-même, expliqua Picard. Du moins, pour le moment.

Spock revint vers le reste du groupe, son visage ne trahissant rien de sa conversation avec le docteur. Kirk respecta son silence.

— Et maintenant ? demanda-t-il à Picard.

— Mon officier en second et mon ingénieur en chef vont vous faire une démonstration d'une nouvelle technique dont ils sont particulièrement fiers.

— Une nouvelle technique ? s'étonna Kirk. Ne devrions-nous pas être en train de bombarder ce champ de force ?

— Bienvenue au XXIV^e siècle, dit Picard. (Il activa son commbadge.) Picard à l'Entreprise. Vous pouvez commencer.

L'air s'emplit aussitôt du scintillement d'un téléporteur. Picard fit signe à ses compagnons de surveiller le champ de force.

Kirk fut stupéfait de voir se matérialiser un bouquet de... conteneurs à la limite exacte du dôme, des interférences apparaissant sur sa surface. Kirk plissa les yeux pour mieux voir.

Une vingtaine d'hommes de Starfleet en armure de combat noire furent transférés à l'intérieur du dôme, sur la pelouse desséchée du bâtiment administratif.

— Fabuleux ! s'extasia Barc. Je pourrais trouver une demi-douzaine de moyens pour empêcher que ça se reproduise, mais...

— Ça fonctionne encore mieux sur les boucliers atmosphériques, expliqua Picard.

Puis il plongea à terre. Une seconde plus tard, Kirk vit les conteneurs disparaître, et il fut assourdi par une série d'explosions.

Certaines silhouettes en armure noire titubèrent, mais elles se rétablirent rapidement et s'élançèrent vers le centre administratif.

L'attaque avait été conduite de manière si inattendue que la moitié des hommes avaient déjà pénétré dans le bâtiment le plus proche quand les défenseurs commencèrent à tirer.

Il y avait bien des Symétristes embusqués.

Picard activa son commbadge au moment où la dernière silhouette disparaissait à l'intérieur du centre.

— Picard à Entreprise. La deuxième équipe est entrée. Pas de pertes pour le moment.

Kirk crut entendre la grimace de Riker quand celui-ci répondit :

— Tous les téléporteurs sont parés, monsieur.

Des explosions étouffées retentirent au loin, suivies par le bourdonnement des fuseurs. À moins de cent mètres, les troupes de l'Entreprise et les défenseurs Symétristes combattaient et mouraient. Tout ça pour quoi ?

Kirk crut presque entendre la réponse de Kodos : « La survie du plus grand nombre exige des mesures radicales... »

Une explosion plus forte fit trembler le sol. Kirk vit le champ de force scintiller, puis disparaître.

La voix de Riker sortit de tous les commbadges en même temps.

— Le dôme est baissé. Nous envoyons la troisième équipe.

Picard leva son fuseur et fit un signe de tête à Kirk.

— Finalement, garder la boutique n'aurait pas été une si mauvaise idée.

Kirk sourit. Picard et lui se ressemblaient sans doute plus qu'ils le croyaient, ou qu'ils voulaient l'admettre.

Puis le rayon du téléporteur les dématérialisa et la vraie bataille commença.

CHAPITRE XXXVII

Les oreilles de Christine se débouchèrent au moment où elle se matérialisa dans une chambre souterraine obscure, quelque part au sous-sol du vieux centre administratif.

Selon les archives informatiques, cet endroit avait été conçu pour servir de refuge aux colons. Une simple question de prudence, Tarsus IV se trouvant non loin de la Zone Neutre.

Durant la préparation de l'attaque, alors que deux navettes de l'Entreprise dégageaient le Tobias de son orbite, Spock avait suggéré que le complexe souterrain serait un endroit parfait pour installer des laboratoires. L'équipe de Picard avait donc choisi de s'introduire directement au cœur du territoire ennemi.

Christine pivota sur elle-même, fusil pointé pour couvrir la zone pendant que Kirk, Picard, Spock, Barc et les deux docteurs se matérialisaient près d'elle. Crusher et M'Benga étaient indispensables à ce stade de l'opération.

Kirk et Spock pensaient que les Symétristes avaient équipé leurs installations d'un système d'autodestruction. Les deux femmes devaient récupérer des échantillons de l'antidote avant que les charges explosent. Quant à Picard et aux autres, leur tâche consistait à les faire sortir de là en un seul morceau.

Des étages plus haut, un bruit assourdissant monta.

— Ça n'était pas un tir de fuseur, pas vrai ? demanda M'Benga.

Picard secoua la tête.

Il n'eut pas besoin d'en dire davantage. Spock et Kirk avaient eu raison au sujet des charges d'autodestruction, et les Symétristes commençaient à les activer.

— Ces gens sont des fanatiques, rappela Jean-Luc tandis que retentissait une seconde explosion. S'ils rasant leurs installations, ils le feront méthodiquement, qu'ils pensent pouvoir en réchapper ou non. Nous disposons de quelques minutes dans le meilleur des cas.

Le docteur Crusher sonda la pièce à l'aide de son tricordeur, puis désigna une porte étroite.

— Je détecte des signes vitaux diffus, annonça-t-elle. Probablement d'origine végétale, peut-être placés dans un incubateur.

Picard et Kirk s'élançèrent ensemble, Spock sur leurs talons.

Malgré la gravité de la situation, Christine ne put s'empêcher de sourire. Elle était en mission avec trois des plus grands héros de Starfleet. Fanatiques ou non, les Symétristes n'avaient aucune chance.

Une autre explosion fit trembler le sol. Christine indiqua à Crusher et à M'Benga de passer devant, pendant que Barc et elle couvraient leurs arrières.

— On dirait qu'on va écrire un chapitre d'histoire, pas vrai ? lança-t-elle au Tellarite qui courait à côté d'elle.

— Ouais, grogna Barc. Je préférerais jongler avec de l'antimatière dans un champ de gravité variable.

Alors qu'ils atteignaient le seuil, une explosion plus proche que les autres les fit sursauter.

— Attention à ce que tu souhaites, Barc. Ton vœu pourrait bien être exaucé.

Christine et le Tellarite pénétrèrent dans un couloir long d'une cinquantaine de mètres. M'Benga et Crusher scannèrent toutes les portes, mais les signes vitaux provenaient de devant.

Le couloir débouchait sur un vaste entrepôt bien éclairé dont le plafond culminait à près de huit mètres. Ses murs étaient couverts de carreaux blancs. Il abritait cinq énormes caissons sphériques reliés par des passerelles et munis de régulateurs de pression.

Kirk et Picard se séparèrent ; chacun se chargea d'un côté de la salle, regardant sous chaque console et derrière chaque pile de caisses. Les sources de lumière étaient fixées si haut que tous les recoins étaient obscurs.

Crusher et M'Benga s'approchèrent des caissons posés sur des trépieds métalliques assez hauts pour qu'un homme puisse passer dessous sans baisser la tête.

— Celui-là est plein de virogène, annonça Crusher. Ça doit être ici que les Symétristes le cultivent.

— Même résultat pour moi, renchérit M'Benga, debout près d'un deuxième caisson.

Barc mit son fusil en bandoulière, sortit son tricornet et le régla pour rechercher des explosifs.

Protégée par deux piles de caisses, Christine leva les yeux vers le plafond de l'entrepôt. La passerelle supérieure était assez mal éclairée pour dissimuler une bonne dizaine de soldats.

— Toujours du virogène, dit Beverly en atteignant le troisième caisson.

— Docteur Crusher, appela Christine, pourriez-vous vérifier le sommet de ces installations ? J'aimerais savoir si personne n'y est caché.

— Certainement.

Beverly modifia le réglage de son tricornet et le braqua vers le plafond.

Elle poussa un cri quand un rayon disrupteur orange la projeta contre le trépied le plus proche. Sous le choc, elle lâcha son tricordeur et s'écroula.

— Tout le monde à terre ! hurla Kirk.

Picard tira vers l'endroit où devait se tenir l'agresseur de Beverly.

— Ici ! s'écria Barc.

Le Tellarite désigna la passerelle supérieure et tira sur une ombre qui s'enfuyait. Mais un rayon de disrupteur l'atteignit à la poitrine et il s'effondra.

Christine se retourna juste à temps pour voir Kirk bondir à couvert près d'elle. Elle s'étonna de voir qu'il n'avait pas dégainé son arme.

— Ils sont deux, expliqua Kirk. Sur le caisson numéro cinq et sur la passerelle. M'Benga est cachée sous le quatrième caisson ; elle ne risque rien.

« Je vais chercher Crusher pour la mettre à l'abri. Quand ils ouvriront le feu sur moi, visez le tireur de la passerelle. Picard s'occupera de l'autre. »

Kirk tendit son fuseur à la jeune femme.

— Mais ils vont vous abattre comme un lapin ! protesta celle-ci.

— Il faut bien que quelqu'un détourne leur attention. Et je suis fatigué.

Il se releva, prêt à s'élancer.

— Jim, attendez !

Kirk fit face à Christine.

C'était maintenant ou jamais. La jeune femme se blottit contre lui et l'embrassa.

Il sursauta.

— Non, ce n'est pas..., commença-t-il.

Christine lui mit son fusil entre les mains, le poussa en arrière et chargea à découvert vers le docteur Crusher.

Elle entendit le crépitement d'un rayon disrupteur frappant le sol près d'elle, mais continua à courir.

Deux fusils-laser tirèrent derrière elle. Elle sourit, songeant que James T. Kirk la protégeait.

Un cri résonna au-dessus de sa tête. Un Symétriste avait été touché.

Christine plongea à terre et rampa jusqu'à Crusher. La jeune femme était à peine consciente. Elle la prit sous les aisselles et la tira sous le troisième caisson.

Comme à son habitude, elle souffla pour écarter les cheveux collés à son front et jeta un coup d'œil derrière elle.

Kirk était agenouillé à l'endroit où elle l'avait laissé, prêt à abattre une armée de Symétristes. Lui pardonnerait-il jamais de l'avoir embrassé ? Cela dit, elle était rudement fière de l'avoir pris de vitesse.

Elle sentit le froid d'un disrupteur contre sa nuque.

— Pleine de ressources, pour une humaine, dit une voix familière.

Christine voulut tourner la tête. Une main lui saisit les cheveux et les tira violemment.

Mais elle savait déjà qui l'avait capturée.
Snell.

CHAPITRE XXXVIII

Kirk respirait avec difficulté à cause de la fatigue - ou de sa colère, il n'aurait su le dire.

Il entendait encore le cri de l'homme qu'il avait abattu sur la passerelle. Le pauvre type était tombé d'une hauteur de trois étages et il s'était écrasé sur le sol de l'entrepôt.

Jim sentait aussi la douceur des lèvres de Christine sur les siennes.

La vie et l'amour face à la mort. La juxtaposition avait suffi pour qu'il se laisse prendre par surprise.

Christine avait changé les règles. Ses règles. Il ne savait pas s'il devait en tirer de la fierté ou de la colère.

Décidant de remettre le débat à plus tard, il activa son commbadge.

— Kirk à Entreprise.

Seul le sifflement caractéristique d'un brouillage lui répondit. Décidément, les Symétristes avaient tout prévu.

Une autre explosion retentit dans le couloir. Si le signal d'un communicateur ne passait pas, le rayon du téléporteur ne pourrait pas les localiser. Et ils ne parviendraient pas non plus à ressortir par où ils étaient venus.

Kirk appuya de nouveau sur son commbadge.

— Kirk à Picard.

— J'écoute.

Les communicateurs fonctionnaient encore sur de courtes distances.

— J'ai abattu le tireur de la passerelle, annonça Jim, amer.

Il avait fait son travail, mais n'en tirait aucune fierté.

— Celui du caisson ne s'est pas encore montré, répondit Picard.

Kirk fut soulagé qu'il ne lui demande pas pourquoi c'était Christine qui avait volé au secours de Beverly.

— Pensez-vous qu'il soit sorti ?

— Il n'y a qu'un moyen de le savoir.

Kirk savait à quoi pensait Picard. L'un d'eux devait avancer à découvert, poussant le tireur à se démasquer. À cet instant, une explosion plus forte que les précédentes retentit au-dessus de leur tête. Une pluie de verre et d'acier tomba du plafond. De l'eau jaillit des canalisations crevées, formant une cascade dans un coin de l'entrepôt.

Kirk jeta un coup d'œil à Barc. Le Tellarite gisait toujours au milieu de la pièce. Aucun débris ne l'avait atteint.

Une nouvelle voix sortit du combadge de Jim.

— Ici Spock. Si les explosions que nous venons d'entendre respectent le schéma le plus logique, la prochaine aura lieu au rez-de-chaussée. Et la suivante à notre niveau.

— Avez-vous une suggestion ? s'enquit Picard.

— Procéder avec célérité, répondit le Vulcain.

Kirk sourit. Si son vieil ami n'y prenait garde, il finirait humoriste.

Puis il se figea en voyant Christine tituber vers lui, une silhouette sombre tenant un fusé pointé sur sa nuque. Quand l'homme prit la parole, il crut que son cœur allait s'arrêter de battre.

— Sortez de votre cachette, ou je fais sauter la cervelle du commandeur !

Kirk ne prit pas le temps de réfléchir. Il s'élança, prêt à utiliser son fusé ou à étrangler Srell de ses propres mains.

— Stop ! lui ordonna le jeune Vulcain. Lâchez votre arme !

Il enfonça le canon de son arme dans la nuque de Christine, qui gémit.

Kirk lança son fusil comme il l'eut fait d'un javelot. L'arme s'écrasa avec fracas au milieu des débris.

— Où est la logique dans la trahison ? demanda-t-il.

— Spock ! hurla Srell en levant la tête. J'ai besoin de votre avis.

Pas de réponse.

— Vous êtes beaucoup trop exposé, dit Kirk. Trois armes sont pointées sur vous en ce moment. Rendez-vous, et il ne vous sera fait aucun mal.

La menace n'eut pas l'air d'impressionner Srell.

— Vous n'êtes pas de notre époque. Sinon, vous reconnaîtriez ce panneau, derrière moi.

Kirk plissa les yeux.

— Et alors ?

— Votre fusé n'est pas modifié comme celui qui vous a fait croire à ma mort dans le spatioport. Si un rayon touche ce panneau, le caisson explosera. (Srell haussa la voix.) Spock et les autres ! Sortez de votre cachette, ou je tue Kirk et le commandeur.

— Économisez votre salive. Ils n'obéiront pas, dit Kirk.

Il fit deux pas vers le jeune Vulcain. Trois mètres les séparaient.

— C'est la guerre. Nous sommes tous prêts à nous sacrifier.

— Sans connaître la symétrie universelle, vous ne pouvez comprendre la valeur du sacrifice, objecta Srell. (Il serra plus fort le disrupteur.) Mais je vais bientôt vous l'enseigner.

Le cœur de Kirk fit un bond dans sa poitrine. Cette fois, il n'avait pas de doute.

Snell allait tirer.

Christine mourrait.

Il bondit, sachant qu'il ne réussirait pas.

Tel un ange vengeur, Spock se laissa tomber des cieux (en fait, de la passerelle), atterrissant sur le dos de Snell au moment où il appuyait sur la détente.

Comme au ralenti, Kirk vit Christine tourner sur elle-même tandis que les deux Vulcains tombaient.

Un halo d'énergie enveloppa la tête de Christine, mettant le feu à ses cheveux.

Le temps reprit son cours. Kirk se jeta sur la jeune femme, l'enveloppa de ses bras et la plaqua à terre. Il sentit ses côtes craquer, mais réussit à amortir la chute de Christine.

Il se redressa sur les coudes. La jeune femme était molle comme une poupée de chiffons. Il toucha son visage puis vit ses cheveux brûlés et son cuir chevelu noirci.

Juste sur un côté de sa tête.

Il prononça son nom, lui toucha le cou et sentit battre son pouls.

Christine ouvrit les yeux.

Et lui sourit malgré la douleur.

— Pas trop mal pour un plus que centenaire, souffla-t-elle.

Incapable de parler, il lui prit les mains et les serra dans les siennes.

M'Benga surgit à côté de lui, brandissant un équipement médical qu'il ne connaissait pas.

— Poussez-vous de là, ordonna-t-elle. Ça va aller. Je m'occupe d'elle.

Kirk se releva.

Les deux Vulcains luttèrent toujours. Snell dominait Spock et lui serrait la gorge avec la vigueur de la jeunesse.

Picard s'élança, prêt à tirer.

Mais ça n'était pas son combat. Spock était en danger. Seul Kirk pouvait le sauver.

Il chargea et flanqua un coup de pied au jeune Vulcain, qui roula sur le côté et s'immobilisa.

Picard s'arrêta net.

— J'ai la situation bien en main, haleta Kirk. Allez plutôt aider Beverly.

Picard rejoignit la jeune femme. Assise sous le caisson, elle se tenait la tête à deux mains.

Kirk tendit la main pour aider Spock à se redresser. Le Vulcain leva vers lui un regard vide.

— Tout va bien, mon ami, dit Kirk.

Spock le repoussa et marcha vers Srell. Il le souleva par le col de sa tunique, puis, sous le regard ébahi de Kirk, lui envoya son poing dans la figure.

— Non ! protesta Jim.

Il s'étrangla et toussa, sa côte cassée lui coupant le souffle.

Spock frappa encore. Du sang vert coula sur la joue du jeune Vulcain. Kirk rejoignit son ami et lui saisit le poignet pour l'empêcher de cogner une troisième fois.

— Réfléchissez à ce que vous faites ! exhorta-t-il.

— C'est ce que je ressens qui compte !

— Le Syndrome de Bendii ! Picard m'a tout raconté ! Vous avez été empoisonné !

Spock serra les dents.

— Le docteur Crusher m'a soigné. Le Bendii m'a peut-être affecté ces derniers jours. Mais plus maintenant. Je suis conscient de ce que je fais.

Il se dégagea de l'étreinte de Kirk.

Soudain, une explosion pulvérisa le mur de l'entrepôt, faisant pleuvoir des fragments de céramique et des éclats de pierre. Des étincelles coururent le long de deux câbles dénudés. L'éclairage principal vacilla, puis s'éteignit. De la vapeur se forma sur le sol.

Spock perdit l'équilibre et lâcha Srell.

Le jeune homme tomba lourdement en arrière. Il essaya sans succès de se relever.

— Debout ! cracha Spock, les poings serrés comme un boxeur.

Les deux Vulcains étaient au bord de l'effondrement : physique pour Srell, mental pour Spock.

Srell leva vers son aîné un regard dégoûté.

— Tuez-moi. Achevez votre mission.

Reprenant un peu son calme, Spock se laissa tomber à genoux près du jeune homme.

— Expliquez-vous, ordonna-t-il.

Srell ricana.

— Vous savez depuis le début. (Il cracha du sang vert.) On vous a manipulé, comme vous l'aviez deviné sur Babel.

— Pourquoi ?

— C'était logique. Vous deviez recevoir une leçon. Nos prévisions montraient que la Fédération s'effondrerait dans moins de trente ans, sans que personne ne puisse rien y faire. Le virogène s'est imposé comme une nécessité.

— La Fédération s'écroule aujourd'hui à cause de lui, gronda Spock.

— Aujourd'hui, elle peut encore s'en remettre. Pas dans trente ans.

Pouvez-vous imaginer la chute d'une civilisation galactique ? Le gâchis ? L'horreur

? (Il tourna la tête vers Kirk.) Vous aurez sur la conscience la mort de milliards de personnes.

— Comment la Fédération peut-elle s'en remettre ? demanda Jim.

— Nous... Nous étions en train de chercher un antidote.

Kirk écarquilla les yeux.

— Vous avez répandu le virogène sans savoir comment le combattre ?

— Nous avons un antidote. Mais le virogène a muté. C'est pour ça que nous avons besoin de la brume. Telle est la symétrie de toutes choses...

Kirk blêmit. Les Symétristes avaient voulu leur donner une leçon sur la complexité de l'environnement, mais c'était eux qui en avaient reçu une.

— Pourquoi m'avoir choisi ? demanda Spock.

Srell se plia en deux. Des bulles de sang vert se formèrent au coin de ses lèvres.

Kirk jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. M'Benga était toujours penchée sur Christine. Picard aidait Beverly. Srell devaient attendre.

— Vous deviez nous servir de test, expliqua le jeune Vulcain. Nous pensions que votre esprit acéré découvrirait les points faibles de notre plan. Je devais suivre vos investigations, corriger nos erreurs, faire disparaître les preuves.

« Tant que vous ne pouviez vous confier à personne d'autre que moi, le plan était parfait. Nous avons même prévu ma « mort », pour que vous ne me soupçonniez pas de trahison. »

— C'est illogique, dit Spock. J'aurais fini par en parler à quelqu'un d'autre.

Srell secoua la tête.

— La confession de Mendrossen... La première fois que vous avez appuyé sur l'interrupteur pour écouter.

— Le Syndrome de Bendii. C'est donc ainsi que vous l'avez infecté, souffla Kirk.

Srell leva vers lui un regard admiratif.

— Pas le Bendii, mais un poison aux effets si semblables que personne n'aurait soupçonné la différence.

— Votre plan était voué à l'échec depuis le départ, dit Spock.

— Notre plan était parfait. Il a marché avec Tarok, il a marché avec Sarek, il...

Srell s'interrompit, comme s'il réalisait ce qu'il venait de dire. Spock le saisit à la gorge.

— Expliquez-vous.

— Sarek savait que la Fédération était condamnée. Il avait compris depuis plus d'un siècle. Ses travaux nous ont fourni les bases scientifiques dont nous avons besoin pour agir.

— Ici ? demanda Kirk. Sur Tarsus IV ?

— La Fédération devait comprendre, murmura Srell. Pour qu'une partie d'entre nous survive, il fallait faire un exemple. Mais Sarek contesta cette logique. Il savait que nous devons agir avant qu'il soit trop tard, mais il essaya quand même de nous arrêter.

— Qu'avez-vous fait ? rugit Spock.

— J'étais un soldat au service d'une cause, marmonna Srell. J'ai dû...

— Qu'avez-vous fait à mon père ?

— Je l'ai tué. Pour le bien du plus grand nombre, Sarek devait mourir.

Spock se couvrit la bouche pour contenir un sanglot.

Quelque chose d'autre que la compassion fit sursauter Kirk. Des souvenirs enfouis depuis longtemps refirent enfin surface.

Pour le bien du plus grand nombre...

Sarek...

Ici, sur Tarsus IV...

Kirk releva Srell. Il lui prit la main, lui écarta les doigts et les posa sur les points de katra de son propre visage.

— Montrez-moi, ordonna-t-il. Montrez-moi !

Terrifié, Srell lui ouvrit son esprit, révélant ainsi son dernier secret.

CHAPITRE XXXIX

Dans l'esprit de Srell, il y eut d'abord la douleur.

Kirk la connaissait. Les nanites la lui avaient enseignée.

Puis il y eut la peur de la mort.

Kirk était déjà mort deux fois. Le néant n'avait plus pour lui aucun mystère.

Enfin, il y eut la confusion, terrifiante pour un Vulcain qui avait basé sa vie sur l'ordre, la logique et l'indifférence universelle.

La confusion faisait partie de la condition humaine ; Kirk avait appris à vivre avec. Il accepta sans condition les échecs de Srell.

Il cherchait dans l'esprit immature du jeune Vulcain la sagesse qu'avaient apportée d'autres esprits.

Des esprits plus anciens.

Grâce à la discipline acquise auprès de Hugh et de son clan, Kirk contrôlait la fusion. Il ne l'avait pas initiée, car ce pouvoir appartenait aux seuls Vulcains. Mais sa volonté faisait plier l'esprit de Srell pour en tirer ce qu'il voulait.

Tel un tourbillon, il traversa les pensées du jeune homme.

Il vit Stonn et T'Pring conspirer avec leur petit-fils et une douzaine d'autres Symétristes qu'il ne se soucia pas d'identifier, car un seul l'intéressait.

Il le découvrit bientôt.

Sarek.

Mon esprit est le tien, dit Kirk à Srell.

Alors, il toucha à nouveau l'esprit de Sarek.

Pas pour la deuxième fois : pour la troisième.

La deuxième, c'était à San Francisco. Et la première, ici, sur Tarsus IV. Quand il avait échappé à Kodos grâce à l'intervention du Vulcain.

Il ressentit tout, redécouvrit tout. Se réappropriant les souvenirs que Sarek lui avait volés cette nuit-là, il emporta aussi ceux du Vulcain.

Il vit que Sarek avait calculé les effets d'une interruption de la chaîne alimentaire galactique.

Il apprit comment d'autres avaient mis en pratique ses recherches.

Mesurant l'horreur de ce qu'il avait involontairement déclenché, Sarek avait risqué sa vie et sa carrière pour conduire la mission de secours jusqu'à Tarsus IV.

Il avait sauvé le jeune Jimmy Kirk le soir de son arrivée. Et pour assurer la sécurité de l'enfant, il était entré dans son esprit et y avait semé l'oubli.

Comme il ressemble à mon fils...

L'écho de cette pensée était toujours là, poignant, amer, vibrant d'une émotion que Sarek n'avait jamais pu exprimer.

Sur Tarsus IV, il avait touché l'esprit de Jimmy comme un père touche celui de son fils, le sensibilisant à l'appel des étoiles. En retour, Jimmy avait touché l'esprit de Sarek, lui communiquant sa jeunesse, son émerveillement, ses rêves d'avenir. Tout ce que le Vulcain ne pourrait jamais connaître chez son propre enfant.

Kirk se retira de l'esprit de Srell.

Il entendit de nouveau les menaces de Kodos dans la tempête de neige et comprit pourquoi il avait toujours cru qu'il mourrait seul : parce que le gouverneur le lui avait dit. Il sut à qui appartenait l'ombre qui le poursuivait dans ses rêves.

Au crépuscule de sa vie, Kirk revenait à son point de départ. Il savait enfin comment les événements s'étaient enchaînés, le début déterminant la fin.

Et il connaissait son devoir : celui de tous les fils vulcains.

Venge-moi, cria la voix de Sarek.

Alors, Kirk se prépara à devenir ce qu'il avait toujours su qu'il deviendrait.

Le fils de son père.

Son vengeur.

Avec Spock à ses côtés.

CHAPITRE XL

Kirk arracha la main de Srell de son visage. Il savait ce qui lui restait à faire.

Une autre explosion ébranla le mur du fond, projetant des débris sur le premier caisson. Le métal grinça. Des étincelles jaillirent. De la vapeur tourbillonna au-dessus des flaques d'eau.

Mais rien n'aurait pu distraire Kirk ou le détourner de son devoir.

Srell recula en rampant. Il leva les yeux vers Jim et frissonna, sachant qu'il n'avait plus aucun secret pour lui.

Spock était toujours à genoux, tirillé par des émotions qu'il avait réprimées trop longtemps et auxquelles il ne savait pas comment échapper.

Beverly sur les talons, Picard courut vers Kirk.

— Nous devons partir. Les explosions suivantes raseront le sous-sol.

— Pas sans avoir prélevé un échantillon du caisson numéro cinq, dit Kirk. Il contient la brume qu'ils ont modifiée pour transporter l'antivirogène.

Le visage de Picard s'éclaira.

— Alors, ils avaient découvert un antidote ?

— Allez chercher l'échantillon, ordonna Kirk.

Le temps pressait ; les explications devraient attendre. Picard et Beverly s'élançèrent vers le caisson.

À travers la vapeur blanche qui envahissait l'entrepôt, M'Benga et Barc traînèrent Christine vers Kirk et les deux Vulcains. La jeune femme était sonnée mais vivante. Barc ne semblait guère vaillant, mais il tenait le coup.

Kirk prit le fuseur de M'Benga avant qu'elle puisse l'en empêcher.

Son fonctionnement était très simple. Il le régla pour tuer.

Picard et Beverly revinrent avec un petit cylindre pressurisé.

— C'est fait.

Quelque part au sous-sol, une nouvelle explosion fit trembler l'air. Quand son écho mourut, Kirk pointa son arme sur la tête de Srell. Picard sursauta.

— Jim, nous aurons besoin de l'interroger !

— Non, dit Kirk.

— Vous êtes un officier de Starfleet.

— Plus maintenant.

— Vous avez des devoirs envers la Fédération !

— J'ai fait pour elle plus que ma part.

Picard saisit le fuseur de Beverly et mit Kirk en joue...

... Jim fit de même. Les deux hommes s'immobilisèrent, leur arme à quelques centimètres de leur cou, si près que même un tir anesthésiant les tuerait.

Les explosions continuèrent, mais personne n'osa bouger.

— Je ne vous laisserai pas abattre cet homme, dit Picard.

— Dans ce cas, la logique veut que je vous tue d'abord, répondit Kirk.

De la sueur coulait sur les tempes des deux hommes, mais leurs bras ne tremblaient pas.

— Écoutez-vous, bon sang ! Vous avez partagé l'esprit d'un autre. Vous êtes sous son influence.

— Posez ce fuseur, Jean-Luc.

— Vous d'abord.

Lentement, délibérément, Kirk tourna son arme vers Srell.

— Dans ce cas, tuez-moi, dit-il. Si vous le pouvez.

Il attendit, l'arme pointée sur Srell. Jusqu'à ce qu'il entende, comme il s'y attendait, Picard pousser un gros soupir.

Le capitaine de l'Entreprise était un homme honorable.

— Jim, je vous en prie...

Mais il ne put en dire davantage.

Sans jamais les avoir étudiés ni entendus, Kirk connaissait les mots à dire dans l'ancienne langue des Vulcains.

— Terr'tra stol nu, kRen jhal.

Srell lui lança un regard de défi.

— Vous oubliez une chose, Kirk. Pendant que vous regardiez dans mon esprit, je regardais dans le vôtre.

La main de Kirk trembla.

— Continue à courir, mon garçon, railla Srell, répétant les paroles de Sarek. Continue à fuir ton passé, tes échecs, toi-même... Comme tu l'as toujours réussi.

Une explosion fit trembler le sol de l'entrepôt. Kirk ne flancha pas. La colère ravivait ses forces.

Srell disait vrai. Il avait passé sa vie à fuir le passé, mais pas ses échecs. Il s'était détourné d'une partie de lui-même qui le poussait à chercher toujours un autre chemin, une solution alternative, un moyen de changer les règles.

À tous les problèmes, il savait bien qu'il existait une solution très simple : lâcher la bête tapie dans le cœur de chaque homme et la laisser abattre les obstacles.

La destruction et le chaos tourbillonnaient autour de Kirk. Pour la première fois de sa vie, il les accueillit à bras ouverts.

Que cette base tombe en poussière. Que périclisse la Fédération. Que toutes les étoiles de la galaxie s'obscurissent dans l'oubli.

Rien n'importait que cet instant où il cessait enfin de fuir et arrivait au carrefour des événements de sa vie.

Srell devint pour lui l'incarnation de tout ce qui était mauvais dans l'univers.

— Regarde dans mon esprit, le défia Kirk. Et dis-moi ce que tu y vois.

Une vague d'excitation le submergea quand il détecta la première faille dans l'armure de supériorité du jeune Vulcain. Quelques secrets que celui-ci ait pu lire en lui, il commençait à peine à les comprendre. Et il prenait conscience de ce qu'il avait provoqué.

Srell leva les mains.

— Non, dit-il faiblement.

Son dernier mot fut étouffé par le vacarme des explosions et par la fureur des émotions de Kirk.

Jim brandit son fusil comme si l'arme était un éclair qu'il s'apprêtait à lancer depuis les cieux. Il poussa un cri qui jaillit du plus profond de son être et sembla arrêter le temps.

Alors il brisa les derniers vestiges de sa carapace et devint ce qu'il avait lutté toute sa vie pour contrôler.

La passion à l'état pur.

Srell se recroquevilla, les yeux remplis de terreur. Il savait ce qui allait suivre.

Kirk tira.

Au même moment, le caisson le plus proche s'ouvrit sous la violence d'une explosion. Un torrent de liquide gélatineux engloutit Srell avant que le rayon du fusil l'atteigne.

Le jeune Vulcain disparut à jamais.

Kirk prit une longue inspiration. Le temps se remit en marche.

Il ne saurait sans doute jamais s'il avait tué, Srell ou s'il s'était noyé d'abord. Mais son intention était claire, et cela lui suffisait.

Kirk lâcha le fusil.

Quelque part sur sa gauche, il entendit Picard appeler l'Entreprise. Cette fois, Riker répondit.

— Six à remonter, dit la voix de Picard.

Téléporté par le vaisseau qu'ils avaient tous servi, Kirk et ses compagnons échappèrent à la destruction.

Mais Jim s'en moquait bien.

Il se sentait lavé de ses doutes et de sa douleur.

Il avait vengé la mort de Sarek.

Et régler ses comptes avec une vie passée à nier la réalité.

Au milieu du chaos, il était enfin en paix.

CHAPITRE XLI

Kirk ferma les yeux et vit les flammes purifiantes de Tarsus IV.

Ils avaient gagné, mais à quel prix !

Au cours de la bataille, quatorze membres de l'équipage de l'Entreprise avaient été tués, ainsi que vingt-deux Symétristes dont onze Vulcains. Huit hommes de la sécurité se trouvaient à l'infirmerie où ils recevaient des soins intensifs.

Les vainqueurs avaient capturé douze Symétristes si gravement blessés qu'ils n'étaient même plus en état de se suicider. On les avait placés sous bonne garde en attendant qu'ils se remettent.

Vingt-quatre heures après la fin de la bataille, les ruines du centre administratif brûlaient encore. Kirk ne les avait vues que sur l'écran de l'Entreprise, mais il imaginait très bien les flammes qui dévoraient le symbole de la Fédération.

Et dans cette image, il devinait l'avenir.

La fin de la Fédération.

— J'ai terminé mon rapport préliminaire à Starfleet, annonça Picard.

Kirk rouvrit les yeux. Il était assis devant une paillasse que Beverly Crusher avait installée dans une alcôve de l'infirmerie.

Devant lui reposaient toutes les herbes et les feuilles dont le peuple de Hugh lui avait fait cadeau. L'équipe de La Forge les avait récupérés dans ses quartiers du Tobias, et il en dressait un inventaire pour s'assurer que son savoir ne serait pas perdu. Pour l'heure, tout le monde ne s'intéressait qu'aux feuilles de trannin qui avaient sauvés les Chais.

Derrière Picard, qui attendait la réponse de Kirk, une vingtaine de techniciens médicaux travaillaient devant des consoles d'ordinateur. Quelques-uns appartenaient à l'Entreprise, mais la plupart étaient venus avec la flottille de secours dépêchée par la base stellaire 515.

La nouvelle se répandant dans la galaxie, des vaisseaux scientifiques arrivaient toutes les heures dans le système de Tarsus IV.

— Ce sera un addenda très utile aux rapports que nous avons reçus de Vulcain. Stonn et T'Pring ont été arrêtés. Ils ont avoué que les Symétristes avaient assassiné Sarek et Tarok, puis donné la liste des autres membres de

l'organisation. Maintenant que leur plan a échoué, ils semblent avides de démontrer la logique de leur engagement.

Picard hésita.

— Les médecins ont déterminé que Srell était mort dans l'explosion du caisson, annonça-t-il enfin.

— C'est moi qui l'ai tué, dit Kirk.

— Vous ne pouvez dire ça. Son corps a été emporté intact par le bouillon de culture.

— Peu importe. J'ai appuyé sur la détente. Je voulais qu'il meure.

Picard jeta un coup d'œil alentour, pour vérifier que personne dans l'infirmerie ne faisait attention à eux.

— J'ai lu votre biographie, Jim. J'ai travaillé avec vous sur Véridian III, sur la planète borg, et maintenant sur Tarsus IV. Tout ce que je sais de vous me dit que cette affaire est une aberration. L'onde de choc vous a fait presser la détente, voilà tout.

Picard se raccrochait à des illusions. Kirk le savait, et il vit que son interlocuteur le savait aussi.

— Les gens changent, Jean-Luc.

— Pas à ce point.

Kirk posa les coudes sur le plan de travail et se massa le visage. Comment pouvait-il résumer sa vie en quelques phrases ?

— Vous avez raison. Je retire ce que j'ai dit.

Picard eut l'air plus intrigué que soulagé par cette déclaration.

— Les gens ne changent pas. (Kirk se souvint de ce que Kodos lui avait confié à bord de son Entreprise.) Mais quand assez de temps s'est écoulé... Quand ils ont vu trop d'atrocités... Ils finissent par se fatiguer, Jean-Luc. En vieillissant, j'ai découvert que je ne voulais plus attendre pour profiter des choses importantes.

— En quoi la mort de ce jeune homme était-elle importante ? Pour l'honneur ?

— Pour la vengeance, corrigea Kirk, sachant très bien que Picard ne comprendrait pas de quel vortex émotionnel jaillissait cette réponse.

Du moins, pas encore.

— Certaines personnes vous diraient que la vengeance n'a pas sa place dans une société civilisée.

— Pendant qu'elles parlent, les civilisations tombent. Je n'ai plus la patience de discuter. Le temps est la seule ressource non recyclable, et il nous file trop vite entre les doigts.

Kirk sentit que Picard voulait le questionner plus avant, mais Spock arriva sur ces entrefaites.

Comme son vieil ami, il avait enfilé des vêtements civils, renonçant à ses robes d'ambassadeur. Une manche de sa tunique noire était relevée, exposant la petite pompe à induction qui filtrait continuellement son sang.

Beverly Crusher avait identifié le poison que les Symétristes utilisaient pour imiter le Syndrome de Bendii. Un mois de traitement serait nécessaire pour nettoyer le système sanguin de Spock.

Les cicatrices émotionnelles de sa perte de contrôle mettraient plus de temps à guérir, songea Kirk.

— Excusez-moi, capitaine, dit Spock à Picard. (Il se tourna vers Kirk.) Jim, le docteur M'Benga vous attend.

Kirk se leva et ajusta les vêtements vulcains qu'il portait de nouveau. Leur coupe simple lui seyait mieux que l'uniforme donné à bord du Tobias.

Et que tous ses autres uniformes, d'ailleurs.

— Croyez-vous que ce soit fini ? s'enquit Picard.

Kirk ne put lui répondre. Seul le temps le dirait.

CHAPITRE XLII

Kirk, Spock et Picard gagnèrent un des laboratoires flanquant l'infirmierie. Toutes les pièces du puzzle étaient posées sur une paillasse : un conteneur rempli de brume, un plateau de feuilles de trannin dupliquées et une cornue de virogène.

Ce n'était pas la symétrie universelle qui avait permis de rassembler ces éléments, mais l'entêtement humain.

Si Picard n'avait pas enquêté sur la disparition du Bennett et si Kirk ne s'était jamais rendu sur Tarsus IV puis, plus tard, sur la planète de Hugh, rien n'aurait été possible.

Spock montra à Kirk le plateau de feuilles de trannin. C'était la dernière pièce du puzzle.

— Maintenant, dit M'Benga à Beverly Crusher et aux cinq autres docteurs présents autour de la paillasse, regardez attentivement.

Un peu embarrassé à l'idée d'effectuer une tâche aussi insignifiante, Kirk ramassa une poignée de feuilles sèches et les réduisit en poussière comme le lui avait appris Miko.

Il laissa tomber la poudre sur un tamis, s'arrêtant quand il eut formé un monticule de trois centimètres de hauteur.

— C'est cette consistance que nous devons obtenir, expliqua M'Benga. Il faut que la poudre se dépose le long des nervures des végétaux.

Kirk recula pour laisser les experts travailler avec l'échantillon qu'il venait de préparer. Il savait ce que recherchaient M'Benga, Crusher et les services médicaux de Starfleet.

Le concentré de trannin enrayait la reproduction du virogène chez les animaux. La brume découverte sur Alta Vista était assez fine pour circuler dans la biosphère d'une planète, tirant sa subsistance de l'air sans interférer avec les chaînes alimentaires existantes.

Les experts pensaient qu'en insérant le concentré de trannin dans les cellules de la brume, celles-ci se mettraient à en produire d'elles-mêmes et à le propager.

Starfleet disposerait d'un antivirogène capable de se répandre aussi vite que le virogène, et de nettoyer des mondes comme la pompe à induction purifiait le sang de Spock.

Mais les techniciens n'avaient pas encore pu combiner les deux composants découverts par Kirk et Picard.

Chaque jour voyait tomber de nouvelles planètes, accélérant la chute de la Fédération.

Kirk regarda un technicien agiter une éprouvette où il avait mélangé le concentré de trannin et la brume. Beverly analysa le tube avec son tricordeur et secoua la tête. Toujours rien.

— Où est le problème ? s'enquit Jim.

Il ne comprenait pas pourquoi des scientifiques de ce siècle n'arrivaient pas à mélanger deux substances biologiques ayant des affinités naturelles.

— Nous devons établir un degré de perméabilité très précis pour la membrane des cellules de la brume, expliqua M'Benga. Si elle reste trop rigide, le concentré ne peut la pénétrer. Si elle devient trop perméable, le trannin entre, mais les chloroplastes et le noyau de la cellule risquent de sortir.

— Le plus frustrant, ajouta Beverly, c'est que les solutions virtuelles sont presque infinies. Nous ne parvenons pas à les tester assez vite.

M'Benga se tourna vers sa collègue.

— Docteur Crusher, il existe peut-être un moyen d'automatiser le processus. Disposez-vous d'un HUM ?

Beverly se renfrogna.

— Oui, fit-elle, comme si elle s'apprêtait à confesser un crime honteux. Tant que je ne le laisse pas approcher de mes patients, je suppose que je n'ai pas à me plaindre. (Elle soupira.) Ordinateur, activez le HUM.

Un docteur holographique prit forme près de Kirk. Il était en tous points identiques à celui du Tobias.

— Merci d'indiquer la nature de l'urgence, dit-il comme s'il avait d'autres chats à fouetter.

Beverly et M'Benga lui exposèrent brièvement sa mission : combiner le concentré de trannin et la brume, jusqu'à obtenir le résultat souhaité.

— Et vous appelez ça une urgence médicale ? demanda le HUM, irrité.

Visiblement, sa programmation ne prévoyait pas de sauver les galaxies. Pour la centième fois, Kirk se demanda si la personnalité déterminait la profession, ou le contraire.

— Le sort de la Fédération dépend de votre réussite, répondit M'Benga.

— Oh. Vu comme ça...

Le HUM réarrangea l'équipement de la paillasse, afin, expliqua-t-il, de travailler plus efficacement.

Kirk jeta un coup d'œil à Spock. Le XXIV^e siècle n'était pas si différent du sien. Certains aspects se révélaient juste... surprenants.

— D'où tient-il sa personnalité ? demanda-t-il.

— Je pense que c'est une simulation basée sur son programmeur, et altérée par les experts médicaux dont les connaissances et l'expérience ont...

L'hologramme foudroya Kirk et Spock du regard.

— Il y a des gens qui travaillent ici ! Les vibrations de vos voix faussent les résultats.

Kirk sourit.

— Un ordinateur vient de nous ordonner de nous taire.

— Je suis un docteur, pas un ordinateur, corrigea le HUM, vexé.

Ignorant sa mauvaise humeur, Kirk se dirigea vers Beverly et lui chuchota une question à l'oreille.

La jeune femme ne comprit pas sa demande, mais acquiesça tout de même. Elle se tourna vers une console médicale et fit apparaître à l'écran la liste des experts qui avaient participé à l'élaboration du HUM.

Jim parcourut la liste jusqu'à ce qu'il trouve le nom qu'il cherchait. Il était sûr qu'il serait là.

Il identifia un sous-programme de simulation visuelle et comportementale, ordonna à l'ordinateur de l'activer et se retourna au moment où l'image du médecin holographique commençait à onduler.

Quelques secondes plus tard, le HUM se transforma en un homme aux cheveux blancs vêtu d'un vieil uniforme bordeaux.

Le docteur Leonard McCoy, âgé de soixante-dix ans.

— Qu'est-ce que vous fichez ? grommela-t-il. Nous avons une galaxie à sauver. Comme d'habitude.

Kirk revint vers Spock pendant que McCoy criait des ordres aux docteurs et aux techniciens. M'Benga fut affectée au nettoyage des éprouvettes, Beverly au calibrage des échantillons de trannin.

McCoy réarrangea l'équipement de façon moins esthétique mais plus efficace.

— Je suis docteur, pas décorateur d'intérieur, marmonna-t-il.

Dans le regard de Spock, Kirk vit la tristesse se mêler à l'amusement. Son corps commençait à se purger du poison, mais les séquelles émotionnelles n'étaient pas près de disparaître.

— Ça, c'est ce que j'appelle une simulation, lança Kirk.

Spock hocha la tête.

— J'aimerais bien l'aider.

— En souvenir du bon vieux temps ?

Le Vulcain leva un sourcil, comme s'il ne comprenait pas la question.

— Pour sauver la galaxie, corrigea-t-il.

Kirk vit le McCoy virtuel lever les yeux sur Spock. Un instant, le programme marqua une pause, comme s'il venait de traiter des données dont il ne savait que faire.

— Hum... je vous connais ?

— Oui, répondit Spock, bien que ce fût purement illogique.

— Dans ce cas, traînez vos oreilles pointues jusqu'à l'unité de stérilisation et activez un champ d'isolation autour de la brume. Vous avez laissé trop d'agents contaminants se mêler à ces échantillons. Pas étonnant que vous n'obteniez aucun résultat.

McCoy ordonna à Kirk d'essuyer la paillasse.

En moins d'une heure, il parvint à diminuer de moitié le champ des combinaisons possibles. D'après M'Benga, il allait trouver une solution en quelques jours - si la Fédération survivait aussi longtemps. C'était mieux que les deux ou trois mois qu'il leur aurait fallu, livrés à eux-mêmes.

Deux heures plus tard, un débat médical échauffa les esprits. Spock, Beverly et la simulation de McCoy se disputaient sur la stratégie à adopter pour conduire la batterie de tests suivante. M'Benga ne participait pas à la discussion, qui dépassait son champ d'expertise. Mais elle rappela qu'un mauvais choix pouvait entraîner vingt-quatre heures de délais supplémentaires.

— Pourquoi craignez-vous tellement d'endommager les cellules de la brume ? demanda McCoy. Il suffirait de leur donner les outils nécessaires pour se reconstruire après l'absorption du concentré de trannin.

— La brume est unicellulaire, docteur, lui rappela Spock. Elle ne saurait pas quoi faire de vos « outils ».

— Ne commencez pas à jouer au plus malin avec moi, espèce de goblin au sang vert. Arrêtez de tout compartimenter.

— Ça s'appelle faire preuve de logique.

— Chez moi, on dit « perdre du temps ». La vie possède sa propre logique, et nous ferions bien de nous en servir.

Kirk voulut intervenir, mais Beverly Crusher le prit de vitesse.

— Docteur McCoy, commença-t-elle, pourriez-vous expliquer votre point de vue ? Que souhaiteriez-vous faire ?

L'hologramme leva les yeux au ciel.

— J'avais peur qu'on ne me le demande jamais. Je veux seulement exploiter les méthodes naturelles de défense et de réparation des cellules.

« Nous utiliserons des stimulateurs : des fragments oligogalacturoniques de polysaccharides de pectine, de la systemine et des peptides 18, des dérivés d'acide jasmonique. Les cellules se répareront en un clin d'œil !

L'hologramme claqua des doigts.

— Pourquoi faire simple quand on peut faire compliqué ?

Kirk cligna des yeux. Il n'avait pas vu remuer les lèvres de McCoy.

— Pour contrôler le processus de reconstitution végétale, mieux vaudrait oublier tous ces beaux termes génétiques et vous contenter d'une bonne dose d'aspirine.

Kirk réalisa que la voix de son vieil ami venait de derrière lui, non de l'endroit où se tenait la simulation holographique. Il conclut que le programme ne devait pas être complètement au point.

Puis il vit que tous ses compagnons s'étaient tournés vers la porte.

Kirk les imita...

... Et découvrit l'amiral Leonard McCoy, âgé de cent quarante-six ans. Son vieil ami le dévisagea avec une expression de surprise qui n'avait d'égale que la sienne.

Le plus grand médecin de Starfleet ne se déplaçait plus qu'avec l'aide d'un exosquelette et le soutien de Data. Mais son regard était toujours aussi vif.

— Ça alors ! Je vous croyais mort, Jim.

— Et moi, je vous pensais en fuite avec une des danseuses de Wrigley. McCoy lui fit un clin d'œil.

— Elles courent plus vite que moi, ces derniers temps.

Avec beaucoup de soin et de respect, Data conduisit McCoy jusqu'à la paillasse. Le personnel médical écarquilla les yeux.

Ce n'était pas tous les jours qu'on avait l'occasion de contempler une légende.

Data aperçut la simulation holographique, de l'autre côté de la pièce.

— Étant donné les circonstances, je crois pouvoir dire que je vous amène un McCoy pur jus.

Leonard fronça les sourcils.

— Depuis quand les androïdes ont-ils le sens de l'humour ?

— Depuis deux ans, deux mois, six jours, huit heures, trois...

— Dieu du ciel, marmonna McCoy. Et je croyais avoir tout vu avec Spock.

Il dégagea son bras et posa les deux mains sur la paillasse. Puis il regarda autour de lui.

— Où vous vous croyez, au cirque ? Je suis un médecin, pas un phénomène de foire. Que quelqu'un m'apporte de l'aspirine et une chaise.

L'hologramme fit un pas en avant.

— À mon avis, il faut stimuler les fonctions réparatrices des cellules, pas les endommager, dit-il.

— Et éteignez ce foutu machin ! grogna McCoy.

Des techniciens se précipitèrent vers la console ; une seconde plus tard, le HUM disparut.

McCoy fit à Kirk un sourire triomphant.

— Allez, au boulot. Et que ça saute !

Deux heures plus tard, il avait trouvé la solution.

CHAPITRE XLIII

Dans un univers violent et impitoyable où régnaient le chaos et la peur, il demeurait quelques certitudes qui ne changeraient jamais.

Et c'était très bien comme ça, se dit Kirk alors que Spock, McCoy et lui se tenaient ensemble sur la passerelle de l'Entreprise. Les mots de Teilani lui revinrent à l'esprit : le temps semblait n'avoir pas de prise sur eux.

Kirk savait que cet instant parfait ne durerait pas. Le nouvel Entreprise appartenait à un équipage différent : Picard dans le fauteuil central, encadré par Riker et Troi. Data au pilotage, La Forge à l'ingénierie, Beverly Crusher à la console scientifique.

Tous à leur poste, concentrés sur leur mission.

Au cours de ses voyages, Jim avait appris que c'était l'équipage qui importait le plus. Celui-là comptait parmi les meilleurs.

En regardant l'écran principal, il se demanda si ces hommes et ces femmes seraient à la hauteur de la tâche écrasante qui les attendait.

Et qui attendait Starfleet, la Fédération et tous les peuples de la galaxie : Terriens, Vulcains et Klingons, avec la diversité de leurs couleurs, de leurs formes et de leurs intelligences.

— Début de l'approche, déclara Data.

Kirk regarda ses amis. Spock avait les mains croisées dans le dos, dissimulant le tourment intérieur qui était encore sien. McCoy se mâchouillait nerveusement sa lèvre inférieure.

Une vague de lumière dorée envahit la passerelle quand le soleil de Tarsus perça la mince couche atmosphérique de sa quatrième planète. Un monde mourant apparut peu à peu à l'écran.

— Balayage radar, annonça Beverly.

Personne ne dit rien. Sans être Bétazoïde, Kirk sentit la tension de l'équipage.

Trois jours plus tôt, après que les laboratoires de l'Entreprise eurent dupliqué suffisamment d'antivirogène pour remplir les conteneurs de cinq navettes, ils avaient lancé la contre-attaque.

Pendant vingt heures, les petits navires avaient tourné autour de Tarsus IV, répandant la brume salvatrice.

McCoy affirmait que les premiers effets se feraient sentir au bout d'une cinquantaine d'heures. Si l'antivirogène fonctionnait.

Sur l'écran, le soleil de Tarsus IV illuminait un monde noir et mourant. Kirk plissa les yeux et désigna le coin inférieur gauche.

— Spock... Vous voyez ce que je vois ?

— Docteur Crusher, dit le Vulcain, pourriez-vous examiner le cadran sud-est de la planète ? Résolution maximale.

— Sans problème.

L'image grandit jusqu'à ce que Kirk puisse voir l'ombre des nuages sur le sol.

Des nuages verts.

— Ici ! s'exclama-t-il.

— Près de la chaîne de montagnes ! ajouta McCoy.

La voix de Beverly résonna sur toute la passerelle.

— Les senseurs détectent de la chlorophylle non contaminée ! Ça a marché !

Un par un, les membres de l'équipage se levèrent, se tournèrent vers McCoy et applaudirent à tout rompre.

— Ça s'étend sur toute la moitié sud du continent, s'extasia Beverly.

McCoy grimacha.

— Vous entendez ça ? dit-il à Spock, tout fier. C'est moi qu'on félicite, pour une fois.

— Docteur, je suis ravi que vous l'interprétiez de cette façon, répondit le Vulcain, imperturbable.

Kirk porta une main à son oreille.

— Qui félicite qui ? Je n'entends rien du tout.

McCoy secoua la tête.

— Allez au diable tous les deux ! Je vous aimais mieux quand vous étiez morts !

Tandis que le personnel reprenait sa place, Picard rejoignit ses invités d'honneur.

— Docteur McCoy, dit-il avec un grand sourire, nous vous devons une reconnaissance éternelle. Le lieutenant Rolk est en train d'envoyer la formule de l'antivirogène sur toutes les fréquences subspatiales, militaires ou civiles.

« Même en tenant compte des difficultés de communication, tous les systèmes de la Fédération devraient pouvoir terrasser l'épidémie en deux semaines. »

Kirk ne partageait pas l'optimisme de son collègue. Il l'attira à l'écart.

— Vous voulez dire : tous les systèmes ayant encore accès aux communications subspatiales. Mais vous avez vu ce qui s'est passé sur Tarsus IV :

la colonie a été dévastée avant la fin du processus d'évacuation. Combien d'autres planètes sont dans le même cas ?

Le sourire de Picard s'évanouit.

— Nous les trouverons toutes, Jim. Starfleet n'a plus besoin de maintenir le blocus. Nos vaisseaux sont libres de patrouiller, de prendre contact avec tous les mondes ayant succombé à...

— L'anarchie, dit Kirk. C'est ce qui arrive quand le système déraile.

— Mais le système fonctionne, objecta Picard. Les lignes de ravitaillement sont rétablies. Grâce à vous, à Spock et à l'amiral McCoy, nous avons pu approvisionner les centres agricoles en grain sans crainte de la contamination.

« Les risques de contagion sont éliminés ; les secteurs non affectés de la Fédération viendront en aide à tous les autres. Jim, vous devriez être fier de ce que vous avez accompli. De ce que nous avons accompli. La Fédération est sauvée.

— Pour combien de temps ? demanda Kirk. Les Symétristes ont fait tout ça pour nous donner une leçon. L'avons-nous bien comprise ?

— Les Symétristes étaient des terroristes, pas des professeurs. Ils ont tué des millions de gens.

— Mais peut-être sauvé des milliards d'autres...

— Approuveriez-vous leurs actes ?

— Pas du tout. Ça ne change rien au fait qu'ils avaient raison.

— C'est absurde !

Kirk désigna l'écran.

— Regardez ce monde, Jean-Luc !

Malgré l'espoir incarné par les petites taches vertes, la planète portait les cicatrices d'un effondrement écologique complet. Il lui faudrait des dizaines d'années pour s'en remettre.

— Ça aurait pu être la Terre, ou Vulcain. À moins que nous ne retenions la leçon des Symétristes, ça le sera un jour. Et que fera la Fédération pour l'empêcher ? Rien.

Pendant la conversation des deux hommes, le silence était tombé sur la passerelle, rompu par le seul bourdonnement des instruments de navigation.

Picard s'empourpra.

— Le Conseil s'est réuni. En ce moment même, il révisé ses programmes d'expansion et de colonisation pour protéger l'intégrité de l'écosystème galactique. De nouveaux comités et groupes de recherche scientifique sont en cours de formation.

— Ne comprenez-vous pas ? C'est exactement ce qu'ils avaient fait à mon époque ! s'emporta Kirk. Ils n'ont rien appris, Jean-Luc. Ils ne comprennent pas ce qui les attend.

— Mais vous, oui...

Kirk entendit l'ironie dans la voix de Picard. De fait, il n'était pas un scientifique et ne possédait aucune connaissance en biologie. Mais il savait apprendre des experts.

— Je comprends ce qui nous attend, dit-il, parce que je l'ai vu à travers des yeux plus compétents que les miens. Sarek avait prévu l'avenir, et des centaines d'autres chercheurs pourraient confirmer ses craintes.

Picard dévisagea Kirk. C'était une chose que deux capitaines de vaisseau spatial n'arrivent pas à se mettre d'accord. Mais invoquer Sarek...

— Dans trente ans ! insista Jim. Regardez les statistiques. D'autres virogènes nous guettent, des catastrophes écologiques que nous ne pouvons pas imaginer, parce que nous sommes incapables de comprendre notre environnement et la place que nous y tenons.

« Dans trente ans, nous n'aurons pas affaire à des fanatiques qui essaieront de nous donner une leçon. Ce sera pour de bon, et toute la galaxie périra. »

Picard secoua la tête.

— C'est long, trente ans. Quelqu'un résoudra sûrement le problème.

— Qui ? dit Kirk. J'ai fait tout ce que je pouvais. À votre tour, maintenant. Picard soutint son regard. Jim comprit qu'il relevait le défi.

Les deux hommes se serrèrent la main.

— J'ai le sentiment que nous nous reverrons, déclara Jean-Luc.

Malgré leurs différends, ils venaient de conclure une trêve.

— Espérons que nous serons toujours du même côté, répondit seulement Kirk.

* * * * *

Data escorta Kirk, Spock et McCoy jusqu'à la salle de téléportation numéro deux.

En orbite autour de Tarsus IV, le Tobias fraîchement réparé attendait ses passagers. Reconnaisants, les chefs de Starfleet avait ordonné à Christine MacDonald d'emmener les trois hommes où ils le désireraient avant de retourner sur Vulcain chercher le reste de son équipage.

Attendu les résultats obtenus, toute accusation de désobéissance ou de mutinerie avait été écartée. Une note personnelle, rédigée par l'amiral Strak de Vulcain, ajoutait que la jeune femme pourrait évoquer les précédents historiques avec un certain James T. Kirk.

Les portes de la salle de téléportation s'ouvrirent à l'approche de Jim et ses compagnons. Data s'effaça pour les laisser passer.

— J'attendrai ici que vous ayez achevé vos adieux, déclara l'androïde.

— Nos adieux à qui ? demanda Spock.

— Mais... À l'amiral McCoy. Quand le capitaine Kirk et vous serez partis, je l'accompagnerai jusqu'à une navette.

— Et puis quoi encore ? s'emporta McCoy. Je m'en vais avec eux ou pas du tout.

Data cligna des yeux.

— Mes excuses, amiral. Il me semblait que vous n'aimiez pas la téléportation.

— À mon âge, si mes molécules se mélangent, ça leur fera du bien ! bougonna McCoy.

Spock leva les sourcils. Kirk prit un air faussement navré.

— Ces deux-là sont insortables, souffla-t-il à Data.

Les trois amis pénétrèrent dans la salle de téléportation.

McCoy se tourna vers l'androïde.

— Vous rappelez-vous ce que je vous ai dit quand vous êtes parti avec votre vaisseau précédent ?

— Oui, monsieur. « Traitez-le bien, et il vous ramènera toujours à la maison. »

— Eh bien je vous le répète pour celui-ci. Tâchez de m'écouter, cette fois. Kirk sourit devant l'air éberlué de l'androïde.

— Allez, Bones. Il est temps de rentrer.

CHAPITRE XLIV

Le Mont Seleya appelait. Et cette fois, Kirk l'entendait.

Il se tenait en compagnie de Spock et McCoy au sommet de la montagne balayée par les vents, le coucher de soleil vulcain les inondant d'une lumière écarlate.

Au loin, ils distinguaient le temple où Spock était revenu à la vie si longtemps auparavant, quand son katra avait rejoint son corps ressuscité.

Mais ce n'était pas là qu'ils se rendaient ce soir.

Ils se tenaient devant le fal-lan-tral, le Passage de Tous les Mystères. À leurs pieds, un chemin poussiéreux serpentait vers une caverne où, au cœur d'un dédale de tunnels taillés à la main, attendaient les tral katra : les gardiens des esprits du passé.

Jamais ceux-ci n'avaient révélé leurs secrets à des étrangers. Selon la rumeur, c'étaient d'énormes cristaux abritant la sagesse des Vulcains trépassés, ou encore des prêtresses plongées dans une méditation séculaire, qui abritaient chacune les katras de milliers de morts.

Cet endroit mystérieux était la destination de Spock. Et, d'après le Vulcain, il devait aussi être celle de Kirk.

— Vous le sentez ? demanda Spock.

Kirk frissonna.

Oui, il le sentait. Quelque part dans les ténèbres reposait le katra de Sarek. Tout ce que le vieil ambassadeur avait été, tout ce qu'il avait connu, sauvé du néant par le pouvoir de l'esprit vulcain.

— Nous devons y aller ensemble, déclara Spock.

Kirk secoua la tête. Son ami lui posa une main sur l'épaule.

— Vous êtes son fils autant que moi.

Kirk dévisagea son compagnon. Il était conscient du lien spécial qui l'unissait à Sarek, et qui expliquait tant de choses sur son passé, son présent et son avenir.

Mais il savait aussi ce que Spock recherchait.

L'absolution.

— Vous ne l'avez pas abandonné.

Spock leva les yeux vers le soleil, qui avait presque disparu à l'horizon.

— Alors, aidez-moi à le lui dire.

— Faites-le vous-même. Touchez son esprit, et il comprendra.

Spock hésita.

— Avec l'âge, je ne sais plus si mes émotions m'appartiennent vraiment. J'ai besoin des vôtres pour me guider.

Kirk savait que la confession de son ami lui avait beaucoup coûté. Mais le temps avait érodé ses émotions, comme il avait miné l'aptitude de Spock à les contrôler.

— Ce n'est pas logique, fit-il remarquer.

— Mais c'est vous qui avez vengé la mort de mon père.

— Il ne s'agissait pas de la vie d'un seul homme.

Kirk songea aux pilotes qu'il avait condamnés à mort dans le ciel de Chai. Il repensa à sa décision de tirer sur Snell.

Ces actions étaient-elles vraiment différentes de celles de Kodos ? Ou de la tentative des Symétristes ? Était-ce ça que l'âge lui avait appris ?

— C'était mon devoir, dit-il, sa propre voix lui paraissant aussi dénuée d'émotion que celle d'un Vulcain.

— Dieu du Ciel ! s'exclama McCoy. Ne me dites pas que vous en êtes arrivés là !

Jusqu'ici, il avait été le témoin silencieux du dialogue des deux amis.

— Êtes-vous proches au point d'échanger vos places ? Spock plein d'émotions contradictoires, Jim coupé de tout ce qui le rend humain ?

— Où voulez-vous en venir, docteur ? s'enquit Spock.

— Qui vous empêche de vous voir comme vous êtes réellement ? Jim est peut-être coupé de ce qui le rend humain, mais il reste humain quand même. C'est ainsi qu'il est né.

« Vous, vous aviez le choix, et vous avez décidé d'être Vulcain. Je vais m'en vouloir d'avoir dit ça, mais vous réussissez très bien. Quel que soit votre âge. »

Les trois amis se regardèrent devant la caverne aux mystères inexplorés. Au-dessus d'eux, les étoiles de Vulcain s'allumèrent une à une.

— Avons-nous changé ? demanda Spock.

Kirk lui tendit la main. Il s'était déjà posé cette question, et il connaissait la réponse.

— Pas nous, dit-il.

Il se souvint de la première fois qu'il avait vu Spock, non à bord de l'Entreprise, mais tel qu'il était dans l'esprit de Sarek, cette nuit-là sur Tarsus IV.

Comme il ressemble à mon fils, avait songé le Vulcain.

Kirk comprit le mystère qui les unissait à jamais. Spock et lui étaient les enfants de Sarek.

À cet instant, Spock comprit aussi.

— Vous êtes mon frère, Jim. Issu de l'esprit de Sarek comme je suis né de sa chair.

— Allez-y, les pressa McCoy. Il le faut.

Le vent soulevait son manteau d'amiral. Les derniers vestiges de jour disparurent à l'horizon.

— Ne vous inquiétez pas, dit-il. Je serai toujours là quand vous reviendrez.

Spock regarda Kirk sans savoir ce qu'il devait faire.

Kirk regarda Spock, ignorant ce qu'il devait ressentir.

Mais il était certain que la réponse attendait devant lui. Il y avait toujours une explication.

Avec ses amis près de lui, il n'avait pas peur de faire un nouveau pas sur son chemin.

Vers son avenir.

Et le fal-lan-tral.

CHAPITRE XLV

Le Tobias filait dans l'espace.

Sur la passerelle, Christine MacDonald occupait le fauteuil central. Elle passa deux doigts dans le col de son uniforme et compta les quatre disques métalliques qui y étaient fixés.

Capitaine MacDonald.

Son dernier passager sourit. Elle rougit d'avoir été prise sur le fait.

— Je sais, dit-elle. Ce n'est pas important.

Kirk secoua la tête.

— C'était important pour moi quand j'avais votre âge. Normal que ça le soit pour vous.

Il tourna la tête vers l'écran, regarda défiler les étoiles et songea au cycle des générations.

Christine lui prit la main.

— Vous ne cherchiez pas du travail sur un vaisseau, par hasard ? dit-elle d'un ton qui se voulait détaché. Il reste encore pas mal de galaxies à explorer.

Kirk sentit sur lui les regards de l'équipage : Barc, M'Benga, l'officier de communication blonde dont il n'avait jamais retenu le nom et le navigateur aux écailles bleues dont il ne connaissait pas l'espèce.

Avec eux, Christine irait loin.

Mais pas au même endroit que lui.

Il dégagea gentiment sa main.

— Explorez-la pour moi. Et si un jour vous passez par ici...

Sur l'écran, les étoiles s'immobilisèrent quand le Tobias sortit de distorsion en approchant de sa destination : un monde aux océans redevenus bleus et aux nuages de nouveau blancs. Une planète miraculée.

— Je saurai où vous trouver, approuva Christine, la gorge serrée.

Chai attendait. Son monde. Son rêve. Teilani.

Kirk était revenu pour rester.

ÉPILOGUE

Cette nuit-là, il se reposa entre les bras de Teilani, écoutant son souffle régulier.

Sa compagne avait été surprise de le voir apparaître à la porte de leur chalet.

— Tu es revenu, avait-elle dit, comme si elle n'arrivait pas à y croire.

— Comme je l'avais promis.

— La femme, sur ce vaisseau... Elle était très jeune...

— C'est vrai. Et très jolie.

De l'index, Jim caressa la cicatrice qui courait sur la joue de Teilani et que même les docteurs du XXIV^e siècle ne pouvaient faire disparaître.

— Pourtant, tu es revenu.

— Je suis revenu.

Kirk s'était rendu sur le Mont Seleya.

En compagnie de Spock, il avait vu ce qu'aucun autre humain n'avait contemplé, touché l'esprit qui avait le premier touché le sien et réconcilié le début et la fin de son existence.

Enfin en paix avec son père, Spock prévoyait de rester un temps sur Vulcain. Mais le sort des Romuliens restait à déterminer, et Jim savait qu'il finirait par sortir de sa retraite.

McCoy avait suggéré quelques améliorations au programme du HUM avant de retourner sur Terre pour continuer à travailler, à se plaindre auprès de tous ceux qui l'écoutaient, et plus encore auprès de ceux qui ne l'écoutaient pas.

Leurs chemins se croiseraient à nouveau, Kirk en était persuadé.

Il restait tout de même quelques certitudes dans l'univers.

Cette nuit-là, il porta Teilani jusqu'à leur couche et lui fit l'amour. Pour la première fois. Ou la centième.

Ça n'avait pas d'importance.

Le temps n'avait plus d'emprise sur eux.

Plus tard, ils se reposèrent, protégés par les étoiles et par leur amour.

— Cette fois, James, j'ai eu peur que tu ne reviennes pas.

Kirk serra Teilani contre lui. Il savait qu'elle avait raison. Un jour, il ne reviendrait pas, parce que la mort finirait par avoir raison de lui.

Mais pour la première fois depuis Tarsus IV et Sarek, il ne savait pas comment elle viendrait. Libéré de ce fardeau, il était enfin comme les autres : l'avenir s'étendait devant lui, aussi infini et impénétrable que les étoiles.

Cette nuit-là, Kirk s'endormit dans les bras de Teilani. Pour la première fois depuis Tarsus IV et Sarek, il ne rêva pas qu'il tombait.

Son voyage était terminé.

Le futur pouvait attendre.

Au moins jusqu'à demain...

F I N